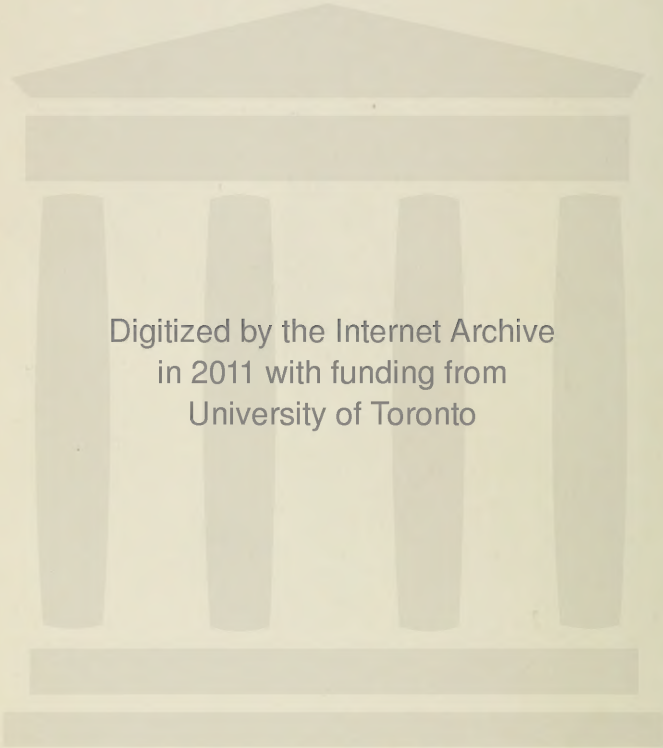
U d'/ of Ottawa
39003001606671


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/monseigneuredoua00lebo

MONSEIGNEUR

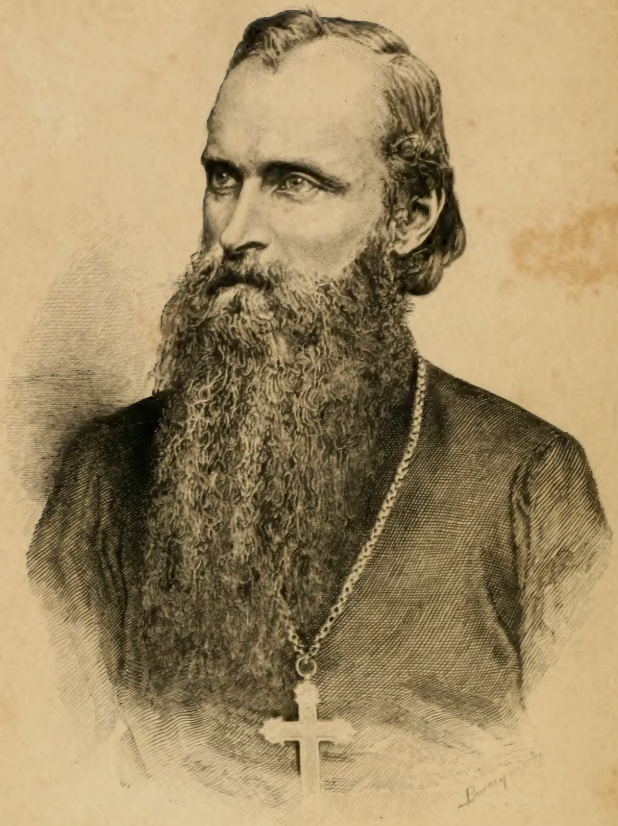
EDOUARD DUBAR

ET

LA MISSION DU TCHÉ-LY-SUD-EST.

LIBRARY UNIVERSITY OF
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



Imp. A. Salmon

3 977

MONSEIGNEUR

EDOUARD DUBAR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉVÊQUE DE CANATHE

E IV 34

ET

LA MISSION CATHOLIQUE

DU

TCHE-LY-SUD-EST, EN CHINE

par le R. P. dom François Xavier Lebocq,

DE L'ORDRE DES CHARTREUX,

Ancien Missionnaire.

Beati sunt qui te viderunt et in amicitia tua decorati sunt.

Heureux ceux qui vous ont vu et qui ont été honorés de votre amitié.

ECCLESI. XLVIII. 11.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

F. WATTELIER & Cie, libraires-editeurs,

RUE DU CHERCHE-MIDI, 5.

Universités BIBLIOTHECA Ottaviensis

BV
3427
.D84
1880

APPROBATION

DU

RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

DE

L'ORDRE DES CHARTREUX.

NOUS *avons fait examiner le livre intitulé :* Monseigneur Édouard Dubar de la Compagnie de Jésus, évêque de Canathe, et la Mission catholique du Tché-Ly-Sud-Est en Chine, *par un religieux de notre Ordre, ancien missionnaire.*

Sur le rapport favorable qui nous a été fait de ce travail, nous en autorisons volontiers l'impression.

Grande-Chartreuse, 5 Novembre 1879.

Frère Anselme-Marie.

Prieur de Chartreuse,

Ministre général de l'Ordre des Chartreux.

ARCHEVÊCHÉ
de
CAMBRAI.

Cambrai, le 10 Avril 1880.

Mon Révérend Père,

J'AI lu, à mesure qu'elles m'étaient envoyées, les épreuves de l'excellent écrit dans lequel vous racontez la vie et les travaux apostoliques de Mgr Dubar.

Cet ouvrage m'a beaucoup intéressé et édifié. J'ai la conviction qu'il fera tout le bien que vous avez eu en vue en le composant.

L'histoire de la nouvelle Mission du Tché-Ly-Sud-Est *et de ses premiers apôtres est désormais commencée par votre livre ; et tous ceux qui vous liront désireront comme moi qu'elle soit continuée.*

Veuillez agréer, mon révérend Père, mes remercîments et mes félicitations sincères.

✠ Henri Monnier,
Évêque de Lydda.

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR J. MARCHAL

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Mon Révérend Père,

OUS m'avez demandé de lire votre Vie de Mgr Dubar, *et, si je le jugeais convenable, d'en approuver la publication. Mon premier mouvement est de vous remercier du plaisir et de l'édification que m'a procurés la lecture de votre manuscrit, et de vous assurer qu'en faisant ce tableau si intéressant des vertus, des travaux et des épreuves du vicaire apostolique du* Tché-Ly-Sud-Est, *vous avez rendu un légitime honneur à la Compagnie de* Jésus *qui l'a formé, à la sainte Église notre mère qui l'a inspiré de son esprit, et à cette généreuse et pacifique armée des missionnaires catholiques où il a si glorieusement* combattu *jusqu'à la fin le* bon combat.

Que votre beau et bon livre fasse donc son chemin dans le monde religieux ! Je ne vous dirai pas, mon révérend Père, que son auteur a pu, pendant de longues années, se livrer à

l'étude d'une langue et d'une littérature complètement étrangères au génie des nations européennes, et conserver cependant le parfait usage de sa langue maternelle, avec le sentiment de ses délicatesses et de ses beautés. Je préfère me conformer à vos sentiments, et ne pas parler de l'écrivain. Du reste, malgré son mérite, je crois bien que le lecteur l'oubliera pour admirer le cœur de l'ami qui est d'autant plus sincère qu'il est plus affectueux, l'âme du missionnaire qui ne peut empêcher son zèle apostolique de se révéler dans son récit, et l'humilité du religieux qui s'efforce de disparaître dans la gloire de l'évêque qui fut son guide et son modèle.

Votre Vie de Mgr Dubar *fera mieux connaître* la Chine des Missions, la Chine catholique. *Hélas ! beaucoup n'ont entendu parler que de la Chine qui se montre dans les ports ouverts aux commerçants et aux touristes, et celle-ci n'est pas la plus digne de l'intérêt du monde religieux, de ceux qui forment des vœux pour l'expansion de la civilisation chrétienne. Les Prêtres qui vous liront, et j'espère qu'ils seront nombreux, sentiront se ranimer en eux le feu sacré du zèle apostolique ; et s'ils ne peuvent aller eux-mêmes planter l'étendard de la croix sur ces plages lointaines, ils prieront pour* les

hérauts de la bonne nouvelle, *les* évangélistes *de* la paix, *et ils s'appliqueront à leur préparer de plus abondants secours par l'œuvre de la* Propagation de la foi *et par les autres œuvres qui se rattachent à cette merveille de la charité catholique.*

Avec vous, mon révérend Père, je souhaite que votre livre contribue à faire rendre justice à cette sainte Compagnie de JÉSUS *que vous aimez toujours comme une mère et qui vous aime comme un fils. Tandis qu'au plus fort de la mêlée elle est en butte à tous les traits, elle ne cesse néanmoins d'envoyer ceux qui seraient ses meilleurs défenseurs à l'avant-garde, pour faire de nouvelles conquêtes, sans se lasser, sans défaillir, sans manquer jamais à l'œuvre de l'Église et de la civilisation chrétienne. Ce sera la récompense la plus douce pour votre cœur si, en racontant la vie de l'un des admirables enfants de saint Ignace, vous faites mieux apprécier un institut haï seulement de ceux qui ne le connaissent que de nom et d'après les calomnies dont le poursuivent les ennemis de la religion et de l'Église.*

Je suis heureux, mon révérend Père que ce soit de l'une des solitudes sanctifiées par les fils de saint Bruno dans mon diocèse, que se fasse

entendre l'éloge de l'un des fils de saint Ignace. C'est une nouvelle édification ajoutée à celles qui s'échappent sans cesse des chartreuses de Portes *et de* Sélignac ; *comme les parfums qui se répandent du* jardin fermé *dont parlent les Écritures. C'est encore un signe de l'union qui règne entre toutes les branches de la grande famille religieuse : ici l'on travaille, là on combat, et partout l'on prie pour que* le règne de Dieu arrive *et que* son nom soit sanctifié. *L'union dans l'amour de* JÉSUS-CHRIST *et la soumission au chef de son Église, c'est le plus solide fondement de notre espérance, le gage le plus assuré du triomphe de notre foi sur le monde incrédule.*

Veuillez agréer, je vous prie, mon révérend Père, la sincère expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueux en Notre-Seigneur.

BELLEY, le 2 Novembre 1879.

✠ JOSEPH, Évêque de Belley.

APPROBATION

DE

Mgr L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Mon cher Père,

J'AI lu votre ouvrage : Vie de Monseigneur Dubar Evêque de Canathe et vicaire apostolique du Tché-Ly-Sud-Est. *Je vous rends grâce, mon cher Père, de m'avoir fait jouir de cette lecture, car permettez-moi de vous le dire en toute simplicité, j'ai trouvé à vous lire une vraie jouissance d'esprit et de cœur. Je devrais citer le livre tout entier, si j'avais à justifier mes paroles ; que vos lecteurs en jugent eux-mêmes.*

Ils verront dans votre livre, peinte avec une vérité frappante, la belle et ferme figure de l'Évêque de Canathe, missionnaire intrépide, autant que judicieux, pieux et humble, dont le dévouement sut braver cent fois la mort, avec une simplicité héroïque, jusqu'au jour où Dieu couronna sa vie par un dernier acte de sublime courage, suivi, nous n'en doutons pas, d'une récompense éternelle.

Sans jamais perdre de vue celui dont vous racontez avec amour les actes empreints de sagesse pratique, vous avez su peindre la Chine, sous des traits et des couleurs, qui font dire au lecteur qu'elle est peinte d'après nature. Vous aviez le droit de signaler à notre attention ces touristes qui ne craignent pas de juger un pays, ses habitants et leurs mœurs, pour avoir vu ces choses en courant, ou même ne les avoir regardées que du rivage où ils ont jeté l'ancre. Vous, mon cher Père, vous y avez habité, dans cette Chine si digne d'une sérieuse étude, vous y avez vécu longtemps et appris à connaître peu à peu ses qualités et ses défauts. Vous avez jugé ce pays avec la perspicacité du savant, du philosophe et du moraliste chrétien.

Je ne saurais en douter, votre ourage contribuera singulièrement à faire connaître ces régions, comme elles méritent de l'être; mais aussi il prouvera que toute civilisation, si avancée soit-elle, ne saurait recevoir sa perfection et son couronnement que du Christianisme seul, parce que seul JÉSUS-CHRIST *est la vraie vie des nations, des familles et des âmes.*

Utile aux missionnaires chinois, mon cher Père, votre ourage ne le sera pas moins aux apôtres des autres pays; parce que vous avez su

y placer sous nos regards, l'idéal du prêtre doux et humble, comme le Sauveur du monde lui-même. Ceux qui poursuivent parmi nous les membres de la Compagnie de JÉSUS *feront bien de vous lire pour se convaincre, une fois de plus, qu'en persécutant les Jésuites, leurs coups tombent sur ce que l'Eglise a de plus savant et de plus saint, et la France de plus digne d'elle.*

Votre ouvrage, mon cher Père, est un service rendu à la religion et à la science, un hommage offert aux amis des missionnaires, une affirmation généreuse du vrai, partout où il se trouve, un témoignage de pieuse amitié qui fixera pour jamais dans la mémoire des hommes le souvenir de Monseigneur Dubar, dont je suis heureux moi-même de redire le nom; car il est pour moi aussi un nom ami.

Grenoble le 28 Avril 1880.

✠ AMAND-JOSEPH.
Evêque de Grenoble.

AVANT-PROPOS.

LORSQUE le 13 juillet 1878, un télégramme venu de Chine répandit en France la triste nouvelle de la mort de Mgr Dubar, évêque de Canathe et vicaire apostolique du Tché-Ly-Sud-Est, *de nombreux amis du prélat émirent aussitôt le vœu qu'on racontât l'histoire d'une vie si noblement remplie et si héroïquement terminée. Dans la touchante oraison funèbre qu'il prononça le 30 juillet dans l'église Notre-Dame de Roubaix, Mgr Monnier, évêque de Lydda, donna lui-même une expression publique à ce désir que partageait son immense auditoire. Aussi dût-on former le projet d'y satisfaire.*

Pour réaliser ce dessein on a bien voulu s'adresser à un religieux, jadis missionnaire au Tché-Ly-Sud-Est, *le compagnon et le témoin, pendant quinze ans, des travaux du vénéré prélat. Le souvenir que nous gardions des vertus de l'évêque de Canathe, notre reconnaissance personnelle pour l'inaltérable amitié dont il daigna nous honorer jusqu'à sa mort, ne nous ont pas permis de décliner la tâche qu'on nous imposait.*

Nous en connaissions toutefois les difficultés. La vie de Mgr Dubar n'offre pas de ces traits éclatants qui captivent l'attention des hommes et conquièrent la renommée. Toute sa partie active s'est écoulée sur les plages lointaines de l'extrême Orient, au milieu de souffrances, de tribulations, de labeurs et aussi de succès dont bien

peu d'échos sont parvenus jusqu'en France. De plus, les traits caractéristiques de la physionomie morale du vénéré prélat ont été, d'une part, l'humilité qui cherche toujours à s'effacer, de l'autre, une fidélité constante mais simple à ses devoirs de religieux et de missionnaire : vertus peu propres à fournir à l'écrivain une riche matière et de curieux détails.

Et pourtant il nous a paru que le récit de cette vie si cachée aux regards des hommes, mais si utilement dépensée à la gloire de Dieu, ne manquerait pour le lecteur, ni d'intérêt ni d'édification. Les âmes religieuses comme les ouvriers apostoliques, trouveront là, nous l'espérons, un de ces modèles d'autant plus encourageants qu'ils sont plus à la portée de tous.

La biographie d'un vicaire apostolique en Chine se confond tout naturellement avec l'histoire de la Mission qu'il a gouvernée. Dans sa courte existence de vingt-deux ans, la Mission du Tché-Ly-Sud-Est *a traversé bien des épreuves et accompli de merveilleux progrès. Ce volume qui raconte ce qu'elle a souffert et le bien qu'elle a opéré, contient, croyons-nous, une page modeste, mais non sans gloire, de l'histoire générale des Missions catholiques dans notre siècle.*

Nous avons exposé avec quelque étendue ce qui concerne la province du Tché-Ly, *sa topographie, ses productions, son industrie, le caractère de ses habitants et les coutumes administratives et populaires. Décrire le champ de bataille, c'est déjà commencer le récit de la bataille elle-même. On apprécie mieux le héros quand on sait*

quels obstacles il a dû vaincre, et l'on comprend mieux son action quand elle apparaît au milieu des circonstances qui l'ont motivée. D'ailleurs faire connaître cette partie de la Chine presque ignorée encore aujourd'hui, n'est-ce pas applanir la voie aux futurs apôtres du Vicariat et satisfaire en même temps la pieuse et si légitime curiosité des bienfaiteurs de la Mission ? Des amis éclairés l'ont pensé et nous avons cru devoir déférer à leur avis. Peut-être les sinologues et les explorateurs français nous sauront-ils gré aussi d'avoir essayé de défricher un coin du vaste champ ouvert à leurs études.

Ajoutons qu'il nous a semblé opportun, à l'heure où les passions révolutionnaires se déchaînent dans notre patrie contre la Compagnie de JÉSUS, *de redire ce que fait en Chine une poignée de ces Jésuites français si haineusement calomniés ; quels travaux et quelles privations ils supportent pour y propager avec la foi chrétienne la véritable civilisation et l'influence de leur patrie ; comment enfin ils savent y vivre obscurément dévoués et y mourir simplement héroïques, honorant ainsi la France dont ils sont les enfants et l'Église dont ils sont les apôtres.*

Dans cette histoire de Mgr Dubar et de la Mission du Tché-Ly-Sud-Est, *nous avons tenu à dire avant tout la vérité. Un nombre considérable de lettres de missionnaires, d'autres documents d'une valeur incontestée, nos propres souvenirs : tels sont les garants de la sincérité de nos récits et les preuves de leur certitude.*

C'est pour nous spécialement un devoir, comme un

bonheur, d'exprimer notre reconnaissance à M. Leblanc, principal du collège de Tourcoing, à M. Emile Sumien, rédacteur de la Gazette du Midi, *au révérend père Bouchet, de la Compagnie de* Jésus, *qui nous ont procuré avec une si parfaite bienveillance sur la jeunesse et sur l'arrestation à Marseille de l'évêque de Canathe des renseignements précieux que nous aurions cherchés vainement ailleurs.*

Si dans le cours de notre ouvrage, nous avons donné à Mgr Dubar ou à d'autres personnages, les qualifications de saint, *de* vénérable *etc., nous déclarons n'avoir pas attaché à ces mots d'autre sens que celui du langage ordinaire, protestant de notre entière soumission au décret d'Urbain VIII.*

Chartreuse du Val-Saint-Martin de Sélignac.
près Chavannes-sur-Suran. (Ain.)

Le 3e jour de décembre 1879.

CHAPITRE I.

La famille Dubar. — Naissance d'Édouard. — Le collège de Tourcoing. — Quatre ans a Roubaix. — Entrée au Grand Séminaire de Cambrai. — Vocation a la Compagnie de Jésus. — Le noviciat, la surveillance, les études. — Départ pour la Chine.

1826-1861.

QUAND Dieu prédestine un homme à prêcher son évangile aux peuples infidèles, d'ordinaire il le place, dès les premiers instants de sa vie, dans un milieu propre à développer en lui les qualités et les vertus nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Ainsi en fut-il pour Monseigneur Dubar. Dieu le fit naître dans cette Flandre française dont les populations sont demeurées si chrétiennes et si admirablement dévouées au Souverain-Pontife; au sein de cette vieille bourgeoisie du Nord, si intelligente, si laborieuse, si croyante surtout; dans une famille enfin qui conservait intactes, avec l'antique simplicité des mœurs, les pures traditions de la foi et les fortes habitudes de la vie.

Édouard-Auguste Dubar vit le jour à Roubaix, le 14 octobre 1826. La naissance de cet enfant auquel était réservé l'honneur de la vie religieuse et de l'épiscopat, fut, on peut le croire, la récompense insigne

dont Dieu paya la fidélité généreuse gardée par la famille Dubar à l'Église catholique dans les mauvais jours de la Révolution. Pendant l'affreuse tourmente de 1793, alors que les prêtres, traqués comme des bêtes fauves sur tout le sol de la France par les séides de la Convention, étaient contraints de se dérober à tous les regards, J. B. Dubar, l'aïeul du futur missionnaire, ne cessa de mettre à leur service sa maison, sa fortune et sa vie. Sous son toit les fidèles accouraient, la nuit, entendre la messe et recevoir les sacrements ; et c'est dans la chambre même où se célébraient en secret les saints mystères, que vint au monde Louis-Joseph Dubar, père de notre apôtre. L'église paroissiale était alors au pouvoir d'un curé constitutionnel. Comme presque tous les habitants de Roubaix, J. B. Dubar estimait trop haut sa foi pour consentir à laisser baptiser son enfant par un prêtre parjure. Il partit donc le soir, le tenant dans ses bras, et alla le présenter au curé catholique de *Luigne*, village belge, situé à dix kilomètres de Roubaix. Là, dans une humble église, au milieu du silence de la nuit, celui qui devait plus tard compter parmi ses fils le Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*, reçut le caractère d'enfant de Dieu, caractère qu'il a porté avec tant de gratitude et de sainte fierté jusqu'à son dernier soupir.

Madame Dubar, Marie-Catherine Delespaul, mère d'Édouard, appartenait à l'une des plus anciennes familles de Roubaix, dont à partir de 1579 le nom est souvent cité avec honneur dans l'histoire du

pays [1]. C'était une femme douée de qualités éminentes et de grandes vertus. Son caractère droit et ferme, son jugement sûr, sa foi vive et sa charité sans bornes, inspiraient l'affection et le respect à tous ceux qui vivaient dans son intimité. Mère chrétienne, femme véritablement forte, elle éleva dans la crainte et l'amour de Dieu les douze enfants que la Providence lui avait donnés; et quand la mort vint lui en enlever la moitié, presque coup sur coup, elle sut encore, dominant sa propre douleur, offrir aux siens l'exemple de la résignation à la volonté divine.

M. et Mme Dubar, tous les deux enfants de cultivateurs aisés, quittèrent la vie des champs presque aussitôt après leur mariage, et entreprirent la fabrication des tissus de Roubaix. Leur industrie, malgré les difficultés du début, prospéra; et recueillant le bénéfice des bénédictions promises par Dieu à ceux qui le craignent, ils virent croître leur fortune en même temps que leur famille.

A la mère, comme il était juste, revint la principale part dans l'éducation première des enfants. Édouard fut de tous celui qui excita le plus sa sollicitude.

1. La belle famille Delespaul, dont plusieurs membres se sont établis à Lille au 17e siècle et qui a fourni trois lieutenants et des échevins à Roubaix, a laissé à notre ville bien des marques de sa libéralité... Le Chanoine Philippe, fils du lieutenant Pierre Delespaul, peut être considéré comme le fondateur de l'hospice des Orphelins... Le Patrimoine des Orphelins fut augmenté encore en 1732 par la donation de 161 verges de terres attenantes, que firent M. Breckvelt de la Haye, conseiller du roi, et dame Marie Delespaul, son épouse....

Histoire des Seigneurs et de la Seigneurie de Roubaix, par D. Leuridan, bibliothécaire archiviste de Roubaix, page 353 et suivantes.

« Édouard, disait Mme Dubar, suffirait à lui seul pour m'occuper. » L'enfant, en effet, se révélait avec une nature mélangée, où les défauts compromettaient les qualités. Franc, courageux, tendre dans ses affections, généreux jusqu'à l'oubli de soi, il était d'autre part, au moindre heurt, d'une irascibilité extrême, qui se traduisait par de violentes colères. Alliant la fermeté à la douceur, la réprimande à l'encouragement, les motifs de la raison aux motifs de la foi, Mme Dubar prit à tâche d'amener son fils à corriger la fougue de son caractère. Le travail fut long et difficile ; souvent un retour d'emportement semblait anéantir dans cette jeune âme les progrès obtenus au prix de nombreux efforts.

La mère chrétienne continua son œuvre avec persévérance. Le succès, comme cela devait être, la couronna ; et si plus tard on surprit encore par intervalles dans le religieux, et même dans l'évêque, de brusques saillies de vivacité, car la nature ne se détruit pas, du moins on le vit les dominer presque aussitôt et les tourner en élans de zèle pour le bien.

C'est au foyer domestique, aux leçons et aux exemples de ses parents, que Mgr Dubar puisa la foi vive, le dévoûment fort et modeste, l'esprit de charité qui brillèrent dans toute sa vie. Il l'attestait lui-même, quand il disait quelque temps avant de mourir : « La voix de ma bonne mère se fait toujours entendre à mon oreille ; je la vois encore s'occupant de tous ses enfants à chaque heure de la journée. Avec quel soin elle formait nos cœurs à la piété ! La prière du matin

et celle du soir, la sainte Messe, la visite au Saint-Sacrement, le bénédicité et les grâces étaient pour sa foi et son amour autant de moyens de nous inculquer les pratiques religieuses qui sont encore aujourd'hui, grâces à Dieu et à elle, scrupuleusement observées dans ma nombreuse famille. »

Citons un autre témoignage, celui-là bien auguste, aussi glorieux pour la mère que pour le fils. Son Éminence le Cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, jadis doyen de Notre-Dame de Roubaix [1], écrivait naguère les lignes suivantes sur son ancien paroissien : « Monseigneur Dubar respira dès le plus jeune âge dans l'atmosphère de la famille, au souffle de l'âme de ses parents, la foi ardente dont il se montra toujours animé. Ces parents éminemment chrétiens tenaient à laisser à leurs nombreux enfants, comme l'héritage qui l'emportait sur tout autre, la pratique de cette maxime de l'Évangile qu'ils leur répétaient souvent : *Cherchons avant tout le royaume de Dieu, et le reste*, le bonheur comme la fortune, *nous sera donné par surcroît.*

» Mme Dubar en particulier avait pour les œuvres catholiques ce don de premier élan que la foi seule sait inspirer. Je n'en veux rapporter qu'un exemple. C'était en 1848 ; les fourneaux des usines étaient éteints, les magasins encombrés de tissus pour lesquels on ne trouvait pas de débouché, le travail arrêté et le commerce complètement anéanti. Dans ces jours qui ne

1. Son Éminence le cardinal Desprez fut le premier curé-doyen de la paroisse Notre-Dame de Roubaix, fondée en 1846. Il l'administra jusqu'à sa nomination à l'évêché de St Denis (Réunion) en 1851.

seront jamais oubliés, Roubaix avait à nourrir 13,000 ouvriers affamés. La charité fit largement son devoir. A cette époque aussi Pie IX, miraculeusement échappé de Rome, venait d'arriver à Gaète dans le plus navrant dénûment, et le monde catholique en était profondément ému. Un dimanche, les deux curés de Roubaix lurent en chaire la circulaire de Mgr l'archevêque de Cambrai, recommandant l'œuvre du *denier de Saint-Pierre*. A peine étais-je rentré dans mon presbytère, que Mme Dubar s'y présenta accompagnée du jeune Édouard. Elle me remit 300 francs en disant : « Je suis vraiment humiliée de ne pouvoir apporter qu'une si modeste offrande pour une si grande infortune ; mais le commerce est mort. » Et il y avait des larmes dans ses yeux lorsqu'elle prononça le nom de Pie IX ; Édouard pleurait avec sa mère. Cette offrande, je crois pouvoir l'affirmer, fut la première faite à Roubaix pour l'auguste exilé. On sait avec quel empressement toute la ville accepta l'œuvre du *denier de Saint-Pierre* et avec quelle générosité elle la soutient encore aujourd'hui. »

Mais revenons en arrière. L'année 1838 eut pour Édouard un jour plus radieux que les autres, celui de sa première communion; jour béni, appelé par une longue préparation, rempli de saintes joies et dont le souvenir ne le quitta jamais.

L'heure était arrivée de commencer les études latines. M. et Mme Dubar hésitèrent d'abord à mettre leur fils dans un collège : la maison paternelle et le contact des siens leur semblaient encore nécessaires

pour continuer la réforme si heureusement commencée de son caractère emporté. Il reçut donc des leçons particulières dans la famille jusqu'à l'âge de quatorze ans. En 1840, pour assurer le succès de ses études, les parents durent se résoudre à se séparer de lui et le placèrent au collège ecclésiastique de Tourcoing, ville toute voisine, *la sœur de Roubaix*, comme se plaisait à la nommer l'évêque de Canathe.

Le collège de Tourcoing est le plus ancien des établissements d'instruction fondés par le clergé dans le diocèse de Cambrai. Depuis 1803, date de sa reconstitution par M. l'abbé Flajolet, il n'a cessé de jouir dans la Flandre française d'une renommée chaque jour plus populaire, méritée par sa direction franchement catholique, son esprit de famille, ses constants succès et la solidité de son éducation. Répandus dans tout le département du Nord et occupant toutes les positions, les élèves qu'il a formés honorent le pays par leur intelligence et leurs vertus comme par les manifestations de leur foi. C'est par centaines qu'on pourrait compter les prêtres, les religieux, les missionnaires qu'il a donnés à l'Église et qui font sa plus pure gloire. En 1840, le collège était gouverné, depuis deux ans, par M. l'abbé Lecomte, prêtre éminent, aussi distingué par ses talents que par sa piété, celui-là même qui, après dix-huit ans de l'administration la plus aimée comme la plus florissante, renonça généreusement à une situation qui n'était pas sans prestige, pour s'en aller, en 1856, demander l'humble habit de novice

au monastère de la Grande-Chartreuse. M. l'abbé Lecomte accueillit Édouard à bras ouverts, et entoura sa jeunesse de l'affectueuse sollicitude d'un père. Aussi Mgr Dubar lui conserva-t-il toute sa vie les sentiments d'une filiale reconnaissance. Le prélat réussit, dans ses dernières années, à se procurer une photographie de son ancien principal en habit de Chartreux : cette acquisition lui valut une de ses meilleures joies, et l'image vénérée reçut une place d'honneur sur le prie-Dieu de la modeste cellule épiscopale.

D'anciens maitres et d'anciens condisciples vont nous redire ce que fut Édouard au collège pendant les six fécondes années qu'il y passa. M. l'abbé Leblanc, qui fut l'un d'eux et qui dirige aujourd'hui avec tant de succès le collège dont il est lui-même une des gloires[1], a bien voulu nous transmettre, sur son ami, quelques-uns de leurs témoignages, auxquels il ajoute le sien d'un si grand poids. Voici sa lettre :

« C'est en 1840 qu'Édouard Dubar vint poursuivre au collège de Tourcoing ses études commencées à Roubaix. Il entrait en sixième. Personne ne pressentait alors l'avenir qui lui était réservé. A le voir si bouillant et si mesuré, si intrépide et si calme, à contempler son regard si vif et si assuré, son attitude ferme jusqu'à la raideur, mais toujours souple à la voix de l'autorité, on devinait d'instinct qu'il y avait là une âme d'élite, chez qui la nature et

1. M. l'abbé Henri Leblanc, docteur-ès-lettres, chanoine honoraire de Cambrai et principal du collège de Tourcoing depuis 1858.

la grâce se livraient parfois de rudes combats. On pouvait tout espérer et tout craindre d'un pareil mélange de qualités diverses. Après une retraite, Édouard disait un jour dans l'épanchement de l'amitié : « Je ne sais si ma vie suffira pour remercier le bon Dieu de m'avoir conduit ici. » L'éducation chrétienne en effet rendit la grâce victorieuse dans son âme.

» Dès les premiers jours, Édouard prit son rang parmi les meilleurs élèves et le garda jusqu'à la fin. A l'amour du travail, il joignait un profond sentiment du devoir et une tenacité de volonté qui venait à bout de tout obstacle. Ces dispositions et ces qualités, Édouard les devait sans doute avant tout à la grâce de Dieu, et après elle à l'éducation première reçue dans la famille ; mais il est juste aussi de reconnaître qu'elles se développèrent sous l'action salutaire de maîtres d'élite et au contact de condisciples excellents.

» Édouard eut avec nous le bonheur d'être élevé par des maîtres animés de l'esprit de Dieu, dévoués sans réserve à la formation des jeunes cœurs qui leur étaient confiés. Rappeler ici les noms à jamais bénis de M. Lecomte, de M. Lescouf [1], trop tôt ravis à notre affection, de MM. Couplet, Couvreur et Buns, tous les trois entrés dans la Compagnie de Jésus, n'est-ce pas dire que de plus habiles ouvriers ne pouvaient se rencontrer pour achever dans leurs élèves l'éducation commencée au foyer ?

1. M. l'abbé Lescouf, homme de grand mérite et de grande vertu, collaborateur dévoué de M. Lecomte, lui succéda comme principal, et mourut bientôt après, emportant dans la tombe d'universels regrets.

» Édouard eut un autre bonheur encore, celui de rencontrer au collège un groupe d'amis véritablement chrétiens et dignes de lui. S'il faut taire les noms des vivants, nous pouvons du moins citer deux de ceux qui l'ont précédé dans la tombe. L'un était Jean-Louis Lorthioit, grand et noble cœur caché sous les dehors d'une bonhommie devenue proverbiale, âme brûlante de zèle pour la gloire de Dieu, qui fut emporté par la mort dans la fleur de sa jeunesse et à l'aurore de son sacerdoce. L'autre, Henri Toulemonde, avec des qualités différentes, sut inspirer à Édouard, son compatriote, une affection que le temps et la distance ne purent jamais affaiblir. Type achevé du chrétien vivant dans le monde, infatigable promoteur des œuvres catholiques, il mérita comme homme public et comme homme privé tous les respects. Aussi sa mort, arrivée en 1875, fut-elle un deuil pour toute la ville de Roubaix. »

Comme l'indique M. l'abbé Leblanc, Édouard continua au collège, avec une courageuse persévérance, le travail intime de l'âme et la lutte contre ses défauts. Ses progrès devinrent chaque jour plus marqués. Sa fougue naturelle éclata bien parfois encore en de soudains emportements; mais telles étaient la promptitude de son repentir et l'humilité de ses excuses, que ces écarts d'un caractère non complètement dompté faisaient estimer davantage ses efforts, et lui attiraient une plus sympathique affection.

Pendant ces années commença aussi dans son âme un autre combat, celui-là soutenu contre Dieu même et

où il devait être l'heureux vaincu. Jusqu'à l'âge de quinze ans, la grave question de l'avenir ne s'était jamais présentée, à son esprit. S'occuper d'industrie et mener, à l'exemple de ses parents, une vie chrétienne dans le monde, telle était la carrière qui s'ouvrait naturellement devant lui. La pensée d'une vocation plus haute lui vint en 1842, dans le cours de sa seconde année de collège. Pendant les vacances qui suivirent, Édouard instruisit sa mère, pour laquelle il n'avait pas de secrets, de ce qu'il nommait *ses rêves*. Il aspirait au sacerdoce, la vie du missionnaire dans les pays infidèles avait pour lui de puissants attraits et lui inspirait des désirs tout surnaturels. Aussi trouvait-il un grand charme dans la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*, et pendant chaque retraite annuelle, ordinairement prêchée par un père Jésuite, notait-il avec soin tout ce qui avait trait soit à la vie religieuse, soit au dévoûment apostolique. Était-ce l'appel de Dieu ? Pendant quatre ans des mouvements contraires se succédèrent dans son cœur : il se sentait attiré tantôt par le monde qui lui offrait le spectacle de ses joies les plus légitimes, tantôt par la religion qui lui représentait la grandeur austère de ses dévoûments. Croyant en finir avec ses doutes et avec ses agitations, par une de ces déterminations brusques qui étaient dans sa nature, il précipita, du moins le croyait-il, le dénoûment de ce qu'il nommait une *lutte insupportable*. Au grand étonnement de ses maîtres et de ses amis, tout-à-coup, avant même d'avoir achevé sa rhétorique, il déclare qu'il rompt avec les études, et

qu'il rentre dans sa famille pour s'y livrer au commerce. « Je me suis, disait-il, décidé pour le monde, parce que je ne vois pas en moi des preuves évidentes de vocation au sacerdoce : mais je veux, avec l'aide de Dieu, rester toujours un bon et loyal chrétien. »

Sur ce point, Édouard tint parole à coup sûr. Pendant quatre ans il se montra dans le monde tel qu'on l'avait vu au collège, pieux, laborieux et dévoué. En peu de temps il parvint, grâce à son esprit d'ordre et à son activité, à rendre de sérieux services à son père. « C'était alors, écrit un témoin oculaire, un jeune homme blond, élancé, aimable et soigneux de sa personne. Il avait un grand goût pour la musique et s'en occupait avec ardeur après le travail.

» C'est ainsi qu'il devint un membre zélé de la *Grande Harmonie* de Roubaix[1], et compta parmi les fondateurs de la *Société chorale de Notre-Dame*. Il visait à faire en tout noblement son devoir. Pendant les tristes journées de juin 1848, lorsque la patrie, menacée dans la capitale par la formidable insurrection des socialistes, fit appel à tous ses enfants, Édouard s'enrôla parmi les volontaires que Roubaix s'empressa d'envoyer à son secours.»

Son amour du devoir n'avait d'égale que sa modestie. « Édouard, écrit son Éminence le Cardinal Desprez dans sa lettre déjà citée, n'aimait pas à paraître.

1. La *Grande Harmonie* est une glorieuse phalange d'artistes dont la réputation ne fait que croître depuis plus d'un demi siècle. Au concours international de musique qui eut lieu à Paris pendant l'exposition universelle de 1878, elle remporta 3 premiers prix dans la division supérieure, le prix d'*exécution*, le prix de *solo* et celui de *lecture* à vue.

Il faisait tout sans bruit, même ses actes de religion. On était parfois tenté d'attribuer cette fuite de l'éclat à un fond de timidité ; mais bientôt on reconnaissait là l'œuvre d'une humilité chrétienne qui ira toujours croissant, à mesure qu'il deviendra séminariste, religieux, prêtre, enfin missionnaire et évêque. Tant qu'il demeura dans sa famille, il parut absorbé par les soins de comptabilité et de surveillance qu'exige une grande fabrique ; mais ceux qui le fréquentaient soupçonnèrent qu'un travail secret s'opérait dans son âme. »

Dieu en effet poursuivait cette âme qu'il voulait à Lui, et la voix qu'Édouard avait cru étouffer par son entrée dans le commerce retentissait plus forte que jamais au fond de son cœur. D'une humeur gaie, comptant de nombreux amis, entouré de l'affection des siens, il paraissait extérieurement heureux ; en réalité, il ne l'était pas. « Sans trop savoir pourquoi, disait-il plus tard, j'étais accablé d'un continuel ennui. Même au milieu de nos si douces fêtes de famille, je me prenais à rêver aux joies plus pures et plus saintes du prêtre qui voue sa vie à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Sa piété qui avait toujours été solide devint fervente. Il priait beaucoup, communiait chaque semaine, demandant à Dieu de lui faire connaître ses desseins. Enfin arriva le jour où toutes les illusions se dissipèrent et où prirent fin toutes les résistances : il se reconnut clairement appelé au sacerdoce, et, béni par ses parents, il entra en 1850 au grand séminaire de Cambrai.

« L'entrée d'Édouard au séminaire, écrit M. l'abbé

Leblanc, surprit ses amis de Tourcoing. Nous pensions que ni la vie ni le ministère du prêtre séculier ne pourraient suffire à ce caractère ardent et à cette âme généreuse. Le séminaire, disions-nous, n'est qu'une étape, peut-être une dernière concession faite à la nature. La grâce l'appelle plus haut, à la plénitude du dévoûment et du sacrifice. »

Il en fut ainsi. Les deux années de Cambrai aboutirent au noviciat religieux. « L'abbé Dubar, écrit M. l'abbé Dayez alors son directeur, aujourd'hui curé-archiprêtre de *Saint-Pierre* à Douai, l'abbé Dubar fut un séminariste modèle, unissant à une grande modestie, à un véritable besoin d'effacement une volonté fortement attachée au bien, surtout un immense amour pour la sainte Église. La question de sa vocation à l'état religieux fut posée entre nous de bonne heure; elle fut résolue sans bruit et sans autre opposition que celle de son confesseur de Roubaix, qui voulait sans doute l'éprouver. »

Cette fois la victoire de la grâce était définitive. Édouard choisit la Compagnie de Jésus, décidé par un motif bien digne de son cœur, par l'attrait des persécutions que ne cessent de souffrir les fils de Saint-Ignace dans la défense de l'honneur de Dieu et des droits de l'Église.

Après de rapides et courageux adieux, il entra au noviciat de St-Acheul, le 9 octobre 1852. Deux ans plus tard, il prononça ses premiers vœux, et fut envoyé au collège de la Providence, à Amiens, où il exerça l'em-

ploi de surveillant pendant les trois années suivantes. Laissons parler sur cette phase de sa vie un de ses anciens maîtres de Tourcoing, devenu son frère en religion, le R. P. Couplet, qui en fut le témoin.

« Notre cher et regretté Monseigneur Dubar, écrit-il, me devança de quelques jours à St-Acheul ; de là il vint me rejoindre au collège de la Providence : nous nous retrouvâmes donc à vivre ensemble pendant cinq années. Surveillant ou novice, il se montra toujours un vrai religieux, fervent, dévoué, humble, disposé au sacrifice, aspirant au bonheur de souffrir pour Dieu et pour les âmes. Rien dans sa vie ne sortait de l'ordinaire ; mais ses vertus, pour être simples et cachées, n'en étaient que plus solides. Dieu le préparait dans l'ombre à la grande mission qu'il lui réservait. »

Ajoutons qu'il remplit avec succès ses fonctions de surveillant. Plus d'un ancien élève d'Amiens conserve encore le souvenir du Père dont l'autorité grave et douce, impartiale et aimable, habitua sa jeunesse au devoir, et lui rendit facile l'accomplissement de la règle.

Au mois de septembre 1857, le père Dubar fut envoyé par les supérieurs au scolasticat de Laval, pour y suivre les cours de théologie. Pendant quatre ans il s'y adonna tout entier à l'étude de la science sacrée. Là, comme à Amiens, il fut un religieux plein d'abnégation, d'une obéissance sans contrainte, d'une exactitude sans affectation aux moindres observances de la vie commune, d'une modestie simple et d'un commerce aisé. Là aussi il sentit revivre avec plus de

force le désir des missions que nous avons vu naître dans son âme au collège de Tourcoing. La lecture des lettres qui arrivaient fréquemment de l'Asie et causaient toujours une profonde émotion dans le scolasticat, le spectacle souvent répété du départ de quelques-uns de ses frères pour l'Amérique, pour les Indes ou pour la Chine, excitaient dans son cœur d'irrésistibles élans vers l'apostolat. En 1860, le père Rabeau, un de ses compagnons les plus aimés, quittait Laval pour aller travailler à la gloire de Dieu en Chine. Au moment des adieux, étonné de l'apparente indifférence du père Dubar : « Quoi donc, lui dit-il avec vivacité, vous si robuste, si courageux, si rempli de zèle, vous n'avez pas souci de ces malheureux peuples qui nous attendent pour les sauver! » A cette parole inattendue, le père Dubar, comme il le racontait dans la suite, sentit tout son être *frissonner :* « Moi aussi, répondit-il, en maîtrisant avec peine son émotion, je brûle de partir. Mais ne faut-il pas d'abord me vaincre moi-même, avant d'aller combattre les erreurs de ces pauvres idolâtres ?»

Il venait d'être ordonné prêtre, le 22 septembre 1860, par Mgr Wicart, évêque de Laval, lui aussi un glorieux enfant du Nord, quand se répandit en France la nouvelle des premiers succès de nos armes aux forts de *Ta-Kou.* La Chine allait donc être forcée d'accorder le libre exercice de la religion catholique ; mais les ouvriers manquaient à la moisson. Les deux missions confiées à la Compagnie de Jésus dans le Céleste-Empire réclamaient instamment des apôtres. Le

Kiang-nan, avec son immense territoire, ses 50 millions d'habitants et ses 75,000 chrétiens, comptait à peine 30 religieux missionnaires ; le Vicariat du *Tché-ly-Sud-Est*, récemment institué, venait de perdre la moitié de ceux qui lui avaient été envoyés et se trouvait réduit à cinq. Le cri de détresse fut entendu ; cette fois le P. Dubar vit les supérieurs exaucer ses instances et ses vœux ; il fut du nombre des missionnaires élus.

Au mois de février 1861, un groupe de huit jeunes religieux se préparait au voyage de la Chine. Tous eurent la consolation de revoir leurs familles et de leur dire le grand adieu d'ici-bas. Le séjour du P. Dubar chez les siens à Roubaix fut rempli d'émotions et de larmes; mais si le cœur eut à faire ses sacrifices, la foi multiplia ses triomphes. Madame Dubar, cette mère bien-aimée, le premier guide et le salut de celui qui allait porter aux extrémités du monde le nom de Jésus-Christ, avait quitté la terre depuis quatre ans[1]. Le vénérable M. Dubar commençait à sentir le poids de la vieillesse. Sur 12 enfants six manquaient à la réunion ; ils étaient déjà dans leur éternité. Le père Dubar ne pouvait-il pas se regarder lui-même comme mort aussi pour les siens ? Pendant ces jours trop rapides et trop courts, que de souvenirs à rappeler sur ceux qui n'étaient plus, que de promesses

1. Madame Dubar avait couronné sa vie pleine de vertus par la mort la plus sainte, le 15 mars 1857. Au moment d'aller recevoir de Dieu sa récompense, déjà gravement atteinte, cette femme vraiment forte écrivit un testament, dernier et solennel adieu d'une chrétienne, où éclatent sa

à se faire, promesses surtout de se retrouver tous à l'immortel rendez-vous ! Le 18 mars il fallut se séparer : la douleur fut grande pour tous et la scène déchirante : « Si j'avais à recommencer, disait dix ans plus tard Mgr Dubar, j'éviterais à tout prix ces adieux qui me brisèrent l'âme. »

Les huit missionnaires se rejoignirent à Boulogne, où Mgr Haffreingue, l'illustre restaurateur de *Notre-Dame* de Boulogne, leur offrit une paternelle hospitalité. Là ils devaient s'embarquer pour Londres, où les attendait le 25 mars, pour les emporter en Chine, un clipper marchand, l'*Assyrian*. Le voilier anglais remit son départ au 26 ; c'était pour les voyageurs un jour de plus à demeurer en France. A la nouvelle de ce retard, trois frères du père Dubar, Henri, Charles, Louis et sa sœur Adèle, accoururent à Boulogne pour embrasser encore une fois celui qu'ils n'espéraient plus revoir. Une sainte et noble femme, mère de deux Jésuites, Madame Hamy, les réunit à la troupe apostolique dans un repas d'adieu. « Quels moments et quel spectacle ! écrivait alors M. Henri Dubar à un

foi, son humilité, son amour et sa sagesse. Chacun de ses enfants en garde un exemplaire avec le plus religieux respect. Le P. Dubar emporta le sien avec lui sur la terre de la Chine ; il le relut souvent et trouva toujours dans cette lecture de douces consolations et un nouveau courage. Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de mettre ici sous leurs yeux, quelques extraits de cet admirable document que la discrétion ne nous permet pas d'offrir en entier à leur édification. Nous citons textuellement.

« ... Je vous exhorte, mes bien chers enfants, de toute la tendresse de mon cœur, à faire tous vos efforts pour que la paix et l'union ne soient jamais troublées parmi vous. Sachez au besoin vous imposer quelque sacrifice plutôt que de troubler la bonne harmonie qui a toujours régné

ami. Leur souvenir ne s'effacera jamais. Voir ces huit jeunes hommes, près de quitter sans retour, émus sans doute, mais forts et joyeux, le sol de la patrie, pour aller chercher aux extrémités du monde les fatigues et les périls de la prédication évangélique; contempler Édouard dans leurs rangs; et nous, ses frères, jouir pour la dernière fois de sa présence : c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remuer jusqu'au fond de l'âme. Il y eut entre nous de suprêmes entretiens, où nos cœurs s'épanchèrent en témoignages de la plus tendre affection. L'heure venue, nous accompagnâmes tristement les missionnaires jusqu'au steamer qui allait nous les ravir. Quand le vaisseau leva l'ancre, nos larmes coulèrent avec abondance. Longtemps nous suivîmes des yeux ces apôtres intrépides qui disaient encore : Au revoir ! en nous montrant le Ciel ! »

---

dans notre famille. Une famille unie est chose si excellente qu'elle donne presque un avant-goût du bonheur du Ciel.

» La principale recommandation que je vous fais à tous, c'est d'aimer et de servir Dieu de tout votre cœur, en remplissant exactement tous les devoirs de notre sainte Religion, en veillant à ce que ceux qui sont sous votre dépendance accomplissent leurs devoirs religieux. Mais c'est particulièrement sur vos enfants que votre vigilance doit être attentive pour tourner leurs jeunes cœurs vers Dieu. Dans ce but essentiel, n'épargnez ni soin, ni peine : le bonheur des familles, comme celui des individus, n'est véritable que quand il est établi sur la religion et la vertu..... Et moi-même, mes bien chers enfants, dans ma pénible position, ce qui me console, ce qui me soutient et me donne la résignation dans mes souffrances, n'est-ce pas la religion, qui nous montre la couronne après le combat ?.... Une autre consolation qu'on ne trouve que là, c'est l'espoir que j'emporte qu'un jour, tous, sans en excepter un seul, nous serons réunis là haut dans la gloire du paradis, où j'espère que déjà m'attendent les enfants que j'ai perdus sur la terre. Oh ! je vous en supplie, vivez de telle sorte que pas un de vous ne manque au *rendez-vous général.....* »

CHAPITRE II.

Le Voyage — Tempête au Cap de Bonne-Espérance. — Séjour a Shang-Hai. — Arrivée au Tché-Ly.

1861.

LES Français sont réputés mauvais colonisateurs [1]; à bon droit, ce semble, si l'on parle de colonisation mercantile et matérielle. A peine nos paysans et nos ouvriers ont-ils mis le pied sur un sol étranger, que troublés par le souvenir de la patrie absente, ils tombent dans une profonde mélancolie et songent au retour.

Il n'en va pas de la sorte, s'il s'agit du prosélytisme des idées, s'il s'agit surtout de la propagation de l'Évangile. Les enfants de la France déploient alors avec une incomparable énergie les qualités et les vertus qui font les civilisateurs des peuples, les colonisateurs véritables, les apôtres. Les missionnaires français évangélisent toutes les plages du monde, et loin de la patrie bien-aimée que leur cœur n'oublie jamais, ils y travaillent, y souffrent et y meurent pour le salut des âmes, à l'éternel honneur du nom français.

Au mois de mars 1861, une vaillante troupe de ces soldats de la foi quittait la France, se dirigeant vers l'immense empire de la Chine, où l'appelaient les vides cruels faits par la mort dans les rangs de leurs devan-

1. Avant que la loi révolutionnaire du partage forcé des successions eût détruit et empêché de reconstituer les familles stables et nombreuses, les Français, disons-le pourtant, donnèrent souvent de grandes preuves de leur génie colonisateur : le Canada, l'Inde, la Réunion, etc. l'attestent.

ciers. Elle comptait huit religieux de la Compagnie de Jésus : le P. Dubar qui en était le chef, les pères d'Argy, Femiani, Andrieux, Octave, prêtres, les frères Royer et Seckinger, scolastiques, et le frère Guéniot, coadjuteur. Elle alla s'embarquer à Londres sur l'*Assyrian*, voilier anglais de 800 tonneaux, qui avait fait plusieurs fois déjà le voyage de la Chine. A cette époque les communications avec l'extrême Orient étaient loin d'être aussi rapides et aussi fréquentes qu'aujourd'hui. L'Angleterre avait bien un service régulier de *steamers* entre Londres et Shang-Haï ; mais le prix de passage à leur bord dépassait les ressources modestes des missionnaires, et malgré leur impatient désir de voler au secours des frères qui les attendaient, le père Dubar et ses compagnons durent se résigner à quatre longs mois de traversée.

Comme presque tous les navires de commerce anglais, l'*Assyrian* offrit à ses passagers une hospitalité cordiale et bienveillante. L'équipage, bien que protestant, se montra constamment plein d'égards pour les missionnaires catholiques.

« Notre capitaine[1], écrivait le père Dubar à sa famille, Écossais comme presque tous les hommes de son équipage, est un jeune officier de vingt-huit ans, très avenant, faisant tout pour être agréable, et nous laissant toute latitude pour nos exercices de piété. Ainsi, sans parler de la sainte Messe que nous célébrons dans nos cabines,

1. Lettre en forme de journal, envoyée par le père Dubar à son père, commencée le 13 avril et terminée le 26 juin à la baie d'Anger, dans le détroit dans la Sonde.

le salon est à notre disposition aux heures des prières communes, et tous respectent alors notre solitude. Un de ces derniers jours, le capitaine y entrait au moment où nous récitions la prière du soir ; à peine nous eut-il vus agenouillés qu'il se retira discrètement et ne revint qu'après l'achèvement de l'exercice. Le lieutenant et le sous-lieutenant sont dignes du capitaine, non moins affables et encore plus expansifs. Parfait gentleman, Sir William Shepherd paraît aussi très bon marin. Je ne l'ai vu jusqu'ici à l'œuvre un peu sérieusement qu'une seule fois ; mais son sang-froid et l'assurance de son commandement nous donnèrent la mesure de son habileté en même temps que de son expérience. C'était le mardi de Pâques; une bourrasque vint tout à coup agiter le navire et le fit pencher terriblement sur un de ses flancs. Le lieutenant effrayé se mit à ordonner à grands cris différentes manœuvres ; le bruit augmentait le trouble. Le capitaine, entendant de sa cabine ce *remue-ménage*, accourut sur le pont, nous rassura tous, commanda avec le plus grand calme une manœuvre ou deux, et l'*Assyrian* avait repris sa position. Il ne manque à ce brillant officier qu'une chose que nous lui souhaitons, c'est de sortir de son indifférentisme protestant pour entrer dans le bercail du bon Pasteur. La droiture de son âme, sa bienveillance et ses égards pour nous ne laissent pas de nous donner quelque espérance... Heureux si en débarquant sur la terre de Chine nous pouvions nous dire que notre voyage n'a pas été sans fruits pour la gloire de Dieu

et le salut de quelques âmes ! Quel encouragement ce serait aux travaux que nous allons commencer sur le sol de cette nouvelle patrie, et qui doivent désormais absorber nos pensées et nos forces ! Fiat, fiat ! »

La consolation que demandait le père Dubar ne lui fut pas donnée ; aucun des marins de *l'Assyrian* ne se convertit. Mais l'exemple des missionnaires, leurs exhortations faites avec charité et prudence n'ont pu manquer de déposer une semence de vie dans les cœurs qui leur furent si dévoués et qui comprirent si bien la sublimité de leur apostolat. Nous en avons la preuve dans l'empressement que mirent dans la suite les officiers de l'*Assyrian* à s'informer de leurs compagnons de voyage, chaque fois qu'ils revinrent aux bords où ils les avaient déposés.

Les épreuves ne firent pas défaut pendant cette longue traversée. La première, accompagnement habituel de toute navigation, fut le mal de mer, cette maladie dont personne n'a pitié et qui pourtant inflige de cruelles souffrances. Aucun des missionnaires n'en fut exempt, et plus que tous les autres le P. Octave en fut affreusement tourmenté. En proie de son côté à des maux de tête et à un malaise général, le père Dubar ne recouvra la santé qu'après le passage de l'Équateur. Mais ce n'étaient là que des douleurs physiques ; les huit religieux, aguerris de longue date, les trouvèrent légères à subir.

Une autre épreuve, arrivée dans les premiers jours, leur parut bien autrement pénible à supporter, je veux

dire la privation de la Sainte-Eucharistie. Au moment du départ, dans l'effusion de sa piété simple et confiante, le père Dubar avait demandé à Dieu, comme la grâce la plus enviée, de pouvoir, lui et ses compagnons, communier tous les jours sur le vaisseau. Aussi quelle amère déception pour son cœur, quand il put croire sa prière frustrée et qu'il se vit pendant quelque temps dans l'impossibilité matérielle de célébrer la messe. Voici, d'après son journal, ce qui était arrivé. La caisse contenant les ornements et les vases sacrés avait été expédiée de Boulogne pour Londres avec les autres bagages ; mais on avait négligé de la désigner par la note d'usage: *Passagers* ou *Travellers*. Aussi quand les missionnaires arrivèrent à Londres, après un retard de vingt-quatre heures, avait-elle été déjà placée à fond de cale avec les colis qui ne devaient sortir qu'à *Shang-Haï*.

« Trois ou quatre fois dans les premiers jours, écrit le P. Dubar, nous insistâmes auprès des officiers pour que cette caisse nous fût remise, sans dire toutefois ce qu'elle contenait. Les matelots eurent ordre de la chercher; mais cinq d'entre eux passèrent dix heures à remuer tous les ballots, sans réussir à la rencontrer. Voyant qu'on paraissait peu disposé à pousser plus loin les investigations, nous crûmes devoir attendre qu'une occasion se présentât pour revenir à la charge. Il s'ensuivit que la Semaine-Sainte fut pour nous une semaine de souffrances, souffrances douces sans doute, comme toutes celles qu'on endure pour

Dieu, mais bien pénibles au cœur, vu la crainte trop fondée de ne pouvoir de longtemps dire à l'autel l'alleluia de la Résurrection.

» Aussi le jour de Pâques, sans messe et sans communion, nous apporta-t-il plus de tristesse que de joie. La privation fut si douloureuse, que n'ayant plus rien à attendre des hommes, nous prîmes la résolution de nous adresser à Dieu par l'intercession de saint Joseph. Un *triduum* de prières fut commencé le lundi, et nous promîmes chacun trois messes ou trois communions en action de grâces si nos vœux étaient exaucés. Or ce jour-là même, le capitaine qui ignorait nos cuisants regrets comme nos prières, ordonnait de reprendre les recherches. Le mardi, il nous annonçait qu'on avait enfin aperçu la caisse tant désirée, et le mercredi, dernier jour du *triduum*, à 4 heures du soir, je la recevais avec bonheur dans ma cabine. Le lendemain ma cabine et celle du père d'Argy nous servirent de chapelle, et dans ces réduits où le plus pauvre de vos pauvres de Roubaix se trouverait à l'étroit, descendit pour nous apporter la consolation le Dieu qui remplit le Ciel et la terre de son infinie majesté. Comment vous dire notre bonheur ? Ma pensée s'en allait vers ce pays qui doit être désormais ma patrie de la terre. Je me crus un instant dans la cabane d'un pauvre chrétien du Tché-ly, au milieu d'un peuple aussi peu catholique que notre équipage, entouré de quelques néophytes dénués des biens de ce monde comme les frères qui étaient à mes côtés, mais comme eux aussi adorant et servant

Dieu de tout leur cœur. Avec quelle ardeur je priai pour les Chinois païens et chrétiens qui doivent être mes enfants, pour les amis que j'ai quittés, pour chacun de vous, pour tous ceux qui ont droit à ma tendresse ou à ma charité ! Je remerciai saint Joseph qui nous donnait ainsi, dès le début, la mesure de la protection que nous pouvions attendre de lui pendant toute notre vie de missionnaires. Je goûtai enfin une allégresse fortifiante dans la pensée qu'à travers les privations et les souffrances de l'avenir, si grandes que la Chine me les réserve, je posséderai du moins la suprême joie de la terre, ma messe de tous les jours. »

Cette joie de monter à l'autel et de communier rayonna, on le devine, sur toute l'existence des missionnaires à bord. Elle exerça même la plus salutaire influence sur leur santé, fort éprouvée jusqu'alors par la mer. « Nous sommes à 3 degrés de l'équateur, écrivait le père Dubar à la date du 28 avril ; et malgré des chaleurs étouffantes ou des pluies torrentielles, nous allons mieux qu'il y a huit jours. Le bon Dieu veut sans doute nous montrer une fois de plus qu'en demandant aux siens des sacrifices, il sait leur ménager des compensations. N'avons-nous pas l'inexprimable consolation du prêtre, le bonheur d'offrir chaque jour la victime sans tache qui efface les péchés du monde, et en même temps donne ici-bas quelque chose de la félicité des saints dans le Ciel ? Il faut avoir été privé de ce bonheur, et dans des circonstances pénibles, pour en apprécier l'immensité. »

Rien de plus monotone pour un passager, que la vie du bord, surtout si le voyage est long et si le navire qui le porte est un voilier. Toujours le même horizon et les mêmes vagues ! Aussi le moindre événement est-il accueilli avec enthousiasme. Une plante marine, un poisson qui se montre à fleur d'eau, un oiseau qui passe, la rencontre d'un navire, la vue d'une île, d'un rocher, fût-il le plus aride, sont autant de distractions qui piquent la curiosité et entretiennent la joie.

Cependant l'*Assyrian*, excellent clipper, marchait rapidement. Après avoir quitté la Manche le 1er avril, il se trouvait le 11 entre les Açores et Madère, passait le 18 le tropique du Cancer, et le 21 laissait à babord les îles du cap Vert. Toutes ces îles n'apparurent aux voyageurs que dans le lointain, comme des points noirs qui échancraient à peine le ciel. Quelques voiliers se montrèrent aux approches de l'Équateur, mais à de telles distances que la longue-vue du capitaine ne put même distinguer la couleur de leurs pavillons. La ligne fut franchie le 1er mai sans aucun incident. Deux jours après, vers neuf heures du matin, un matelot cria : Un navire à *tribord !* En un instant, tout le monde fut sur le pont. Quelques heures après, le père Dubar écrivait dans son journal :

« Nous venons de rencontrer une espèce de barque génoise qui transporte à Montévidéo environ deux cents passagers, entassés les uns sur les autres. Ces malheureux n'ont pour se garantir des pluies torrentielles de l'Équateur, de l'humidité des nuits et des vagues qui

souvent inondent leur misérable bateau, qu'une tente en toile de vingt pieds de diamètre et sept cabines à l'arrière-pont. Pauvres gens! qu'ils ont dû souffrir depuis soixante-quatre jours qu'ils sont en mer! Quand nous comparons notre situation à la leur, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu et à la Compagnie! Ce vaisseau parut à l'horizon vers 9 heures ; à 10 heures il était à nos côtés ; à 11 heures il avait disparu. Il fut, pendant quelques minutes, assez proche, pour nous permettre de converser avec ses hôtes. Le père Femiani leur parla en italien ; à peine eurent-ils appris que nous étions des missionnaires allant en Chine, qu'un grand nombre nous saluèrent chaleureusement ; quelques-uns montèrent même sur les cordages pour nous voir mieux et plus longtemps. Leur adieu fut la promesse de dire pour nous un *Ave Maria* à Notre-Dame de Savone. »

Le 25 mai, l'*Assyrian* doubla le Cap de Bonne-Espérance. Le vent soufflait avec violence, les vagues s'enflaient toujours davantage et s'élançaient sur le pont. Le 26 l'une d'elles renversa le P. Dubar et le précipita contre le parapet, sans autre malheur qu'une foulure au poignet. La fureur de la mer s'accrut encore dans la nuit et une forte lame brisa quelques panneaux de l'entrepont. Un marin exercé comme Sir William Shepherd vit dans ce gros temps le présage d'une tempête. Elle vint en effet promptement et fut horrible. Le père Dubar en fait dans son journal un simple et émouvant récit :

« Le 28 mai, écrit-il, restera gravé en caractères ineffaçables dans nos cœurs plus encore que dans nos souvenirs. Nous célébrions la fête de Notre-Dame auxiliatrice ; Marie fit éclater en notre faveur, d'une manière incomparable, la vérité de son beau titre : *Auxilium Christianorum*. En ce jour-là, en effet, nous avons essuyé une tempête telle, que le capitaine nous a assuré n'en avoir jamais vu de plus affreuse depuis quatorze ans qu'il navigue. Pendant la nuit du 27 au 28, le vent avait redoublé de violence. A chaque instant nous entendions d'énormes vagues s'abattre avec fureur sur le pont ou frapper les flancs du navire avec un bruit semblable à celui du canon. Le sommeil n'était guère possible : aussi étions-nous levés dès la pointe du jour. Soutenu par trois ou quatre de ses frères, l'un de nous réussit à dire la sainte messe à laquelle tous les autres communièrent. Ne pouvions-nous pas craindre que ce fussent la dernière messe et la dernière communion ? Dans la matinée, je me hasardai, couvert d'un vêtement de caoutchouc, à monter sur le pont. Bien que cramponné à un câble, je ne pus m'y tenir debout. L'écume des flots, soulevée par le vent, y tombait comme la neige. Plusieurs auvents de l'entrepont avaient été brisés et entraînés à la mer, et le navire avait l'aspect d'une maison ravagée par l'incendie. Je rentrai à la hâte, tout trempé d'eau de mer. Une demi-heure après, vers 11 heures, le père d'Argy, le père Andrieux et le frère Guéniot allèrent à leur tour sur le pont. La tempête leur parut si horrible,

qu'ils se mirent aussitôt à réciter l'*Ave maris stella* et une oraison à la sainte Vierge. Ils finissaient à peine ces prières, qu'une vague immense se dressa soudain à l'arrière du bâtiment et tomba sur le vaisseau. Les trois religieux n'eurent que le temps de crier : La vague ! avant d'en être atteints. Les deux pères, prompts à se baisser derrière des planches, la sentirent passer sur leur tête. Le frère Guéniot, moins habile et moins protégé, la reçut en pleine poitrine et fut roulé, emporté par elle à cinq ou six mètres, jusqu'au parapet, dont elle brisa les panneaux inférieurs ; là, il put se raccrocher à une corde, qu'il trouva sous sa main, grâce, nous le croyons, à la miséricordieuse protection de Marie. Il en fut quitte pour quelques contusions. La même vague avait brisé une chaloupe de sauvetage, renversé les trois hommes du gouvernail, emporté la boussole, forcé les trappes de la claire-voie, et inondé de la sorte le salon et les cabines.

» Nous n'avions encore rien pris de la journée. Pendant le court moment de calme qui suivit, le capitaine nous réunit dans sa cabine et nous offrit pour déjeûner du pain, du fromage et un verre de porter. Comme nous lui parlions du danger couru par le frère Guéniot, si merveilleusement sauvé : Tous, repartit sir William, nous devons à Dieu des actions de grâce. Vous n'avez pas aperçu tout le danger, Messieurs. Si le gouvernail eût tourné, le vent aurait abattu nos mâts et couché le vaisseau sur le flanc. Si, d'autre part, la vague était tombée sur l'avant, au lieu de l'arrière,

nous piquions une tête, et en une minute c'en était fait du navire et de nous. Enfin si le bâtiment eût été vieux, le poids seul de la vague l'aurait fendu en deux parties. Heureusement le vent extrêmement fort qui nous prenait en poupe a allégé ce poids et nous a maintenus sur l'eau. » A ces paroles, inutile de dire, continue le père Dubar, quel *Te Deum* de reconnaissance à Dieu et à la sainte Vierge sortit de nos lèvres et de nos cœurs.

» Aussitôt après, nous fîmes, comme à l'ordinaire, notre lecture spirituelle dans les lettres de saint-François-Xavier, puis l'exercice du mois de Marie dans le livre du père de Bussy. Ces deux lectures, qui n'avaient pas été choisies, semblèrent d'un providentiel à propos. Dans sa lettre, saint François-Xavier racontait à ses frères les difficultés et les affreuses tempêtes qu'il avait rencontrées dans son voyage au Japon ; il les attribuait à la malice du démon qui ne peut sans rage se voir enlever sa proie. D'autre part, la méditation du père de Bussy pour le 29e jour de mai (nous lisions toujours la méditation du jour suivant), exhortait à recourir à la sainteVierge dans tous les périls de la vie et commentait la parole de saint Bernard : *Respice stellam, invoca Mariam* [1]. En face de l'effroyable tempête qui sévissait, et dans la fête même de Notre-Dame Auxiliatrice, comme toutes ces choses saisissaient et reconfortaient nos cœurs !

» Nous récitâmes ensuite les prières du Rituel : *Ad*

1. Regardez l'étoile, invoquez Marie.

repellendam tempestatem, que nous reprîmes trois où quatre fois ce soir-là et les jours suivants, à chaque nouvelle alerte. Le danger en effet était loin d'être conjuré. La mer demeurait terrible, et le vent conservant son excellente direction *Ouest-Nord-Ouest*, soufflait dans nos trois voiles qui nous emportaient avec une rapidité vertigineuse. Quatre matelots étaient au gouvernail ; près d'eux, à tour de rôle, le capitaine et le lieutenant dirigeaient les mouvements. Tournés vers l'arrière du navire, ils examinaient le sens des vagues qui couraient plus vite que nous, et d'après leur marche commandaient la manœuvre à droite ou à gauche, de façon à les couper perpendiculairement. S'il leur eût présenté ses flancs, le gouvernail eût été infailliblement brisé.

» Vers 3 heures, nous étions réunis chez le capitaine pour prendre une modeste collation, quand tout à coup un bruit épouvantable se fait entendre : c'étaient des craquements affreux mêlés à d'inexprimables cris. Le capitaine court sur le pont et vole au gouvernail. Qu'était-il arrivé ? Une vague semblable à celle du matin venait de tomber sur l'arrière, brisant sept ou huit panneaux du pont, la roue du gouvernail et une grande partie des parapets. Des quatre matelots qui manœuvraient au gouvernail, et que retenaient pourtant des cordes fortement liées autour des reins, l'un fut emporté à la mer pour ne plus reparaître, ne laissant qu'un lambeau de son vêtement au câble qui l'attachait. Un second, entraîné comme son camarade, se trouva heureusement

accroché par le pied à un câble, et demeurait suspendu au-dessus de l'abîme ; on le retira mutilé et sans connaissance. Les deux autres, attachés par des cordes plus solides, eurent les reins brisés et furent longtemps à se rétablir. Huit hommes, parmi lesquels se trouvaient le lieutenant et le sous-lieutenant, prirent aussitôt la place des blessés; commandés par le capitaine, ils réussirent à l'aide de poulies à faire mouvoir le gouvernail jusqu'à onze heures du soir, où la tourmente sembla se calmer un peu. »

Quelle était pendant ces heures de détresse l'attitude des missionnaires et de leur chef ? Le père Dubar, toujours si habile à s'effacer que l'équipage de l'*Assyrian* ignorait encore sa qualité de supérieur, prit à ce moment résolument sa place et son rôle ; il se réserva la plus grande part du péril, pour mieux veiller au salut de ses compagnons. La suite de son récit laisse entrevoir avec quel dévoûment il s'efforça de leur adoucir les angoisses mortelles du moment.

« Au bruit causé par la chute de la terrible vague, écrit-il, je montai sur le pont, pour me rendre compte de la situation et renseigner mes frères. Les cris des matelots blessés, ceux du capitaine appelant des hommes au gouvernail, les débris qui couvraient le pont, l'aspect formidable de la mer, les déchaînements de la tempête me firent juger que nous touchions à notre dernière heure. Je ne sais pourtant quel sentiment me disait au fond du cœur que nous parviendrions en Chine ; mais la prudence nous défendait de différer

notre préparation à la mort. Je descendis pour avertir mes compagnons ; je leur adressai quelques paroles d'espérance ; je renouvelai à haute voix, au nom de tous, nos vœux de religion; puis, sur la demande du père d'Argy, je leur donnai l'absolution sacramentelle et la reçus de lui.

» Après les avoir exhortés à prier ensemble avec confiance, je retournai sur le pont, pour suivre de plus près les événements et donner au besoin l'absolution sous condition aux malheureux que les flots emporteraient. Craignant que les huit hommes occupés au gouvernail ne pussent supporter une si dure fatigue, j'allai offrir nos services au capitaine; me serrant la main, il me remercia, parce que, ne comprenant pas les commandements, nous ne pourrions qu'embarrasser la manœuvre, et il m'engagea, par délicatesse, à retourner au salon. Je me retirai un peu, mais restai sur le pont, derrière le grand mât, fortement attaché par un câble. Les vagues sautaient presque sans interruption sur le navire et j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Pendant deux heures que dura le fort de la tempête, je gardai mon poste de sentinelle, descendant à chaque demi-heure pour rendre compte à mes frères de l'état des choses, les encourager et m'édifier au contact de leur intrépidité. Eux, pendant ce temps, récitèrent en commun, aussi paisiblement que s'ils eussent été sur la terre ferme, les vêpres de Notre-Dame Auxiliatrice, le chapelet, les matines du lendemain et firent le chemin de la Croix. Dieu se contenta, pour

cette fois, du sacrifice du cœur et de notre acceptation de la mort. Ces quelques heures furent pour nous en vérité des heures d'agonie. En pleine santé nous voyions la mort prête à nous saisir à chaque instant; grâce au Ciel, nous l'avons regardée avec calme et sérénité, nous confiant sans frayeur à l'infinie miséricorde de Dieu, et nous réjouissant de voir la fin de l'exil. Une pensée soutenait nos courages et nous maintenait dans la joie : au moment de nous embarquer, nous avions offert à Dieu les dangers et les souffrances de la traversée, notre vie même, pour la délivrance de l'Église et du Souverain-Pontife. Notre oblation allait-elle être acceptée ? Il nous eût été doux de mourir tous ensemble pour une pareille cause, au jour même où nous célébrions les trois grands triomphes modernes de la papauté sur ses ennemis !

» Mais Dieu nous réservait à d'autres combats, à l'apostolat de la Chine. En nous mettant en face du trépas, il ne voulait que nous faire mieux comprendre le néant de cette vie terrestre et nous exciter davantage à l'employer uniquement pour sa gloire. Puissions-nous ne jamais l'oublier !

» Vers sept heures du soir, le vent étant un peu tombé, je rentrai dans ma cabine. La nuit venue, le père d'Argy et moi, moins fatigués que les autres, nous restâmes en sentinelles, prêts à éveiller nos frères si le danger revenait. Le lendemain, malgré l'agitation du navire, je pus, assisté de deux prêtres, célébrer la sainte Messe en actions de grâces et

distribuer aux nôtres la communion. La mer s'apaisa peu à peu et redevint calme. Il était temps : huit hommes seulement, parmi les matelots, se trouvaient encore capables de travailler; les autres étaient couchés, blessés ou malades.

» Le 30 mai, nous pouvons tous dire la messe, et le soleil apparaît radieux au firmament. Ce jour et les jours suivants, nous soignons les blessures du capitaine, du lieutenant, du sous-lieutenant et des matelots. Tous nous prodiguent les témoignages les plus sincères d'estime et d'affection. Ils ont été très frappés, paraît-il, de notre tranquille attitude pendant le danger. Le charpentier, l'homme le plus important du vaisseau après les officiers, auquel nous avons rendu quelques services, disait avec émotion au capitaine : « Les missionnaires m'ont soigné mieux que ne l'auraient pu faire mon père et ma mère. » Puissent ces impressions être utiles à la conversion de ces pauvres et bons protestants ! »

L'*Assyrian*, tout meurtri qu'il était, réparant chaque jour ses avaries, poursuivit rapidement sa marche. Après vingt-six jours d'un vent favorable, il entrait dans le détroit de la Sonde, qui lui offrit, avec la sécurité de ses eaux, le ravissant spectacle de ses îles, où la nature étale ses beautés les plus riches et les plus variées. Là le passager, brisé par les secousses d'une longue traversée, fatigué de cette monotonie qu'offre la vue de la grande mer, se sent revivre, et respire enfin l'espérance.

Le père Dubar a souvent raconté les impressions de joie que lui procurèrent les jours de relâche passés dans le détroit de la Sonde. Les hautes montagnes de Java, ses côteaux couverts de cannes à sucre, ses forêts de cocotiers, ses plantations de toutes sortes et son panorama pittoresque contribuèrent sans doute pour leur part à ces émotions bienfaisantes; et il est bien permis au missionnaire de goûter ces nobles plaisirs que donnent le spectacle d'une ravissante nature et la splendeur admirée des œuvres de Dieu. Un autre sentiment toutefois, plus intime et plus fort, remplissait les cœurs du père Dubar et de ses compagnons. La grande figure de saint François Xavier plane sur tout cet archipel de l'Asie. Des côtes de Java, les huit missionnaires, enfants comme lui de la Compagnie de Jésus, pouvaient apercevoir dans le lointain Malacca, les Célèbes, les Moluques, Timor, Cochin, que parcourait trois siècles auparavant le glorieux Apôtre, plantant sur tous ces rivages la croix de Jésus-Christ; et absorbés par ces illustres souvenirs, pouvaient-ils ne pas tressaillir de bonheur, à la pensée qu'ils étaient appelés à continuer l'œuvre de leur incomparable devancier ?

L'*Assyrian*, qui avait jeté l'ancre le 26 juin dans la *baie d'Anger*, reprit sa route après quelques jours de repos. Il longea bientôt les côtes de Bornéo [1], et la vue de cette île immense, privée d'ouvriers évangéliques

1. A cette époque, Bornéo n'avait pas encore de missionnaires. Java, la fertile nourrice de la Hollande, comptait à peine quelques prêtres,

causa à nos huit missionnaires une de ces inexprimables tristesses que peut seul comprendre un cœur dévoré du zèle des âmes. Peu après, les rivages de la Cochinchine se montrèrent à l'horizon. Le père Dubar salua de loin, sur cette terre des martyrs, deux compatriotes, deux amis, M. Herrengt [1] et M. Wibaux [2], qui l'arrosaient de leurs sueurs apostoliques.

A ce moment, l'*Assyrian* voguait déjà à pleines voiles dans les mers de la Chine et entrait dans le détroit de *Formose*. Le continent n'était qu'à quelques lieues, et cette reine des îles chinoises se montrait à quinze ou vingt milles à peine de distance. Les huit missionnaires allaient donc enfin mettre le pied sur cette terre qui devait être leur demeure et leur tombeau[3]; ils allaient embrasser bientôt et consoler des frères qui les appelaient de tous leurs vœux au partage de leurs labeurs et de leur dévoûment.

Le 19 juillet en effet, cent et dix sept jours après le

tous résidant auprès de l'Évêque à Batavia. Ces deux grandes îles possèdent aujourd'hui deux importantes colonies de missionnaires Jésuites.

1. M. Charles Herrengt, de la Congrégation des missions étrangères, Vicaire apostolique de la Cochinchine Orientale, mourut à Saïgon, le 20 juin 1863, succombant aux fatigues d'un laborieux et fécond apostolat. Il avait été condisciple de Mgr Dubar au séminaire de Cambrai.

2. M. Théodore Wibaux, né à Roubaix, de la Congrégation des missions étrangères, fondateur du séminaire de Saïgon et provicaire de la Cochinchine Orientale, mourut le 8 octobre 1877, couronné d'œuvres, de travaux et de mérites. La guerre de 1870 surprit cet admirable missionnaire en France, où il était venu essayer de rétablir une santé épuisée. N'écoutant que son zèle et son amour pour la patrie, il se fit aumônier militaire dans l'armée du Nord ; il déploya sur les champs de bataille une charité et une vaillance qui raffermirent bien des courages et sauvèrent bien des âmes.

3. Des huit passagers de l'*Assyrian*, trois seulement vivent encore. Deux travaillent avec une indomptable intrépidité à l'œuvre de Dieu

départ de Londres, l'*Assyrian* mouillait dans la rade de *Wou-Song*, située à douze milles seulement de Shang-Haï où, le lendemain, un *San-pan* chinois débarquait ses passagers.

La joie de retrouver des frères si loin de la patrie, de rentrer dans cette vie commune qui fait le charme et la force de la vie religieuse, dissipa bien vite le souvenir des tribulations du voyage. Il faut être sur la terre étrangère pour goûter, dans leur plénitude, les douceurs de l'*Ecce quam bonum habitare fratres in unum.*

« Vous dire, écrit le père Dubar à sa famille le 27 juillet 1861, quelles actions de grâces nous rendîmes à Dieu, à Marie, à saint Joseph, patron de la Chine, en mettant le pied sur cette terre tant désirée; avec quel bonheur nous avons embrassé nos Pères; avec quel affectueuse charité aussi nous avons été accueillis dans les trois maisons de *Shang-Haï* : c'est chose impossible, et je dois y renoncer. Nous sommes ici depuis huit jours, et à travers nos joies le temps fuit comme une ombre. »

Les joies retrouvées sur un rivage étranger cessèrent trop tôt pour le père Dubar et pour le père Octave, destinés tous les deux à la mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. Shang-Haï n'était pour eux qu'une étape, et il leur fallait reprendre leur marche afin d'arriver au terme. Profitant de l'offre gracieuse du passage gratuit que leur fit l'amiral Protet, commandant alors les forces maritimes de la France en Chine, les deux Pères dirent

dans la mission du Kiang-nan : ce sont les pères Seckinger et Royer ; le troisième, le père D'Argy est rentré en France. Les cinq autres sont morts en Chine, sur le champ de bataille de l'apostolat.

adieu, non sans tristesse, à leurs chers compagnons de voyage, et s'embarquèrent le 29 juillet sur le *Fei-Long* (*Dragon volant*), vapeur anglais au service de l'armée française. La traversée de Shang-Haï à *Tien-Tsin* ne dure ordinairement que quatre ou cinq jours. Elle fut cependant très pénible au père Octave que reprit sans interruption l'impitoyable mal de mer. Le père Dubar fut aussi éprouvé par quelques accès d'une fièvre dont il avait ressenti les premières atteintes à *Zi-Ka-Wei;* mais des rencontres heureuses donnèrent à son voyage un charme inespéré. A peine le lieutenant de vaisseau commandant le *Fei-Long* eut-il appris que Roubaix était la patrie du père Dubar, qu'il vint lui parler avec effusion de cœur de Mgr Desprez, alors évêque de St-Denis de la Réunion. Quelques années auparavant, le brave commandant avait fait le voyage de France à la Réunion en compagnie du vénéré prélat, et il gardait le plus profond souvenir des témoignages de bienveillance qu'il en avait reçus. On devine avec quelle allégresse le père Dubar écouta ses récits, lui qui conservait une si filiale reconnaissance à son ancien curé. Cette affection commune fut un trait d'union entre l'officier de marine et le missionnaire ; pendant quelques jours ils vécurent dans la plus étroite intimité. De longues années après, le nom de M. Porge revenait encore dans les conversations de l'Évêque de Canathe, comme celui d'un de ses amis les plus chers.

Le 2 août, le *Fei-Long* relâchait au pied des forts de *Ta-Kou*. Pour mettre à profit les heures d'arrêt,

les deux missionnaires allèrent visiter les deux compagnies d'infanterie de marine qui occupaient le mamelon et le camp de la rive gauche du *Pei-Ho*. Nos marins accueillirent avec la plus expressive sympathie leurs compatriotes Jésuites; le père Dubar fut surtout ravi de reconnaître sous son uniforme d'officier un jeune Roubaisien, qui ne cessa de l'entourer des attentions les plus délicates.

Après six heures de station à *Ta-Kou*, le *Fei-Long* chauffa et reprit sa marche vers la ville de *Tien-Tsin*, éloignée de douze ou quinze lieues seulement de l'embouchure du *Pei-Ho*. Le lendemain, 3 août, il touchait au port, et les deux pères avaient atteint le terme de leur navigation à bord des bâtiments européens.

Il leur restait une distance de trente-cinq lieues à parcourir pour arriver à *Tchang-Kia-Tchouang*, village de cinq cents âmes, où deux religieux étaient alors occupés à construire la résidence centrale de la mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. Le 6 ils s'embarquèrent sur le *Châ-Ho* (*fleuve sablonneux*), qui passe à deux kilomètres ouest de *Tchang-Kia-Tchouang*, et qui, depuis une vingtaine d'années, n'est plus guère navigable qu'aux mois de juillet et d'août, époque des grandes pluies.

« Le 10 août, écrivait l'un des missionnaires préposés à la construction de la résidence, nous étions à dîner, au fond de la pauvre maisonnette qui nous sert d'habitation. Tout-à-coup, un grand mouvement se fait dans le village. Les néophytes chez qui nous recevions l'hospitalité se précipitent sur la place publique.

Hommes, femmes, enfants, toute la chrétienté est sur pied. La vieille cuisinière qui nous sert, oublie elle-même les devoirs de sa charge et suit le mouvement. On crie, on appelle les voisins, on chante ; nous écoutons. « Voilà deux nouveaux pères spirituels : *Eull-wei-sin'-chen'-fou laî-leâo !* » tel est le cri qui sort de toutes les poitrines. Les bâtonnets nous tombent des mains et nous laissons là notre repas. Le frère Guillon, plus jeune et plus ingambe, est vite dans la rue, mêlant ses exclamations bruyantes à celles des chrétiens : *Oui, oui, me crie-t-il, ce sont deux nouveaux Pères, et si je ne me trompe, ils en vaudront quatre !*

» Un instant après, il nous était donné de saluer les deux nouveaux ouvriers envoyés à la mission, le père Dubar et le père Octave. Comment dire les impressions diverses que leur présence inattendue produisit dans nos cœurs ? La joie de voir des physionomies fraternelles et françaises, le bonheur de recevoir un pareil renfort, l'impatiente avidité d'apprendre les nouvelles de la patrie, de l'Église, de la Compagnie, l'espoir d'un volumineux courrier apportant de chers souvenirs de la famille et des amis laissés en France : tout cela nous absorbait au point de ne pas songer aux premiers devoirs de l'hospitalité.

» Les deux pères arrivaient à jeun, épuisés par un soleil brûlant comme par les secousses d'une affreuse voiture qui les avait amenés du lieu de leur débarquement et que le père Dubar nomma dès ce jour-là : *Correspondance du purgatoire*. Eux aussi, tout entiers à

l'accueil qui leur était fait, oubliaient et leur état de défaillance et les exigences de la faim.

» Plus de deux cents chrétiens se pressaient aux abords de notre pauvre logis, écoutant en silence et avec une curiosité d'enfant notre conversation, riant quand ils nous voyaient rire, se faisant les uns aux autres des signes quelque peu moqueurs, quand nous parlions avec trop de volubilité ou d'animation.

» De temps en temps, la vieille cuisinière, perdue dans le groupe, levait la main et faisait un geste qui voulait dire : Il est temps de me donner vos ordres pour le dîner. Mais c'était en vain; nous avions tant de choses à nous dire à ce premier moment ! Enfin, après deux longues heures de causerie, un catéchiste nommé *Léou-Pâo-lo*, fendant résolument la foule, vint nous rappeler l'obligation de ne pas laisser les deux voyageurs mourir de faim et de soif. »

Alors eut lieu une scène curieuse et touchante, dont le père Dubar a toujours gardé le souvenir. A peine eut-on donné l'avis de préparer le repas, que le rassemblement se dispersa, chacun voulant contribuer pour sa part à fêter les nouveaux *Pères spirituels*. Un vieillard alla chercher une de ses poules, un autre des œufs ; les jeunes gens parcoururent le village pour recueillir quelques onces d'huile de sésame ; les femmes âgées allumèrent le feu ; les jeunes filles se mirent, les unes à éplucher des lentilles et des herbes potagères, les autres à laver et à essuyer les assiettes : bref ce fut un mouvement, un bruit, une joie, un entrain

indescriptibles. On eût dit qu'il s'agissait de préparer le festin d'un prince.

Debout, appuyé contre la porte, le père Dubar contemplait ce spectacle avec émotion. Plusieurs fois des larmes coulèrent de ses yeux, tant cette preuve de l'attachement des chrétiens à leurs missionnaires le touchait. Cette explosion de sensibilité fut remarquée par les néophytes ; frappés d'ailleurs par la grave et énergique physionomie du père, ils augurèrent qu'il deviendrait un des plus puissants soutiens de la mission. Eux aussi paraissaient prévoir, comme le frère Guillon, que les deux nouveaux venus en vaudraient quatre. Sans le savoir, ils s'accordaient dans leur jugement avec le R. P. Mertian, alors recteur de la maison de Laval, qui, dans une lettre apportée au *Tché-Ly* par les missionnaires eux-mêmes, écrivait à Mgr Languillat : « Voici deux auxiliaires que vous bénirez Dieu de vous avoir donnés. L'un vous porte la douceur d'un agneau, l'autre (le P. Dubar) le cœur, le courage, le dévoûment d'un apôtre et d'un martyr. » L'avenir va nous prouver la vérité de ce portrait tracé en quelques mots par la main d'un supérieur et d'un maître.

Mais avant de retracer l'histoire de l'apostolat de Mgr Dubar, nous devons faire connaître le pays qui en fut le théâtre. Tout en offrant une légitime satisfaction à la curiosité du lecteur européen, la description de ces régions trop ignorées encore du *Tché-Ly-Sud-Est* donnera, croyons-nous, plus de clarté à nos récits et fera mieux apprécier l'œuvre des missionnaires.

CHAPITRE III.

La province du TCHÉ-LY. — Situation géographique. — Population. — Climat. — Productions.

LE *Tché-Ly*[1] est une des dix-huit provinces de la Chine proprement dite. Sa latitude diffère peu de celle de l'Espagne. Il a pour bornes au nord et au nord-ouest la Mongolie et la Mantchourie ou *Léao-tong*; à l'est, le golfe qui porte son nom; à l'ouest, le *Chan-si* et le *Ho-nan*; au sud et sud-est, le *Chan-tong*. On évalue approximativement sa population à 35 millions d'habitants, répartis en 108 sous-préfectures ou *chien*.

A considérer seulement son étendue, son commerce et sa population, le *Tché-Ly* ne tient que le second ou le troisième rang parmi les provinces de la Chine. Mais l'honneur qu'il a de posséder la capitale de l'empire et surtout le *Fils du Ciel*, lui donne la première

1. Bon nombre d'écrivains occidentaux, les lettres de quelques missionnaires et les cartes géographiques des anglais, même les plus récentes, désignent cette province par le nom de *Pei-Tché-Ly*. En réalité cette appellation est d'invention européenne ; on ne la trouve dans aucun acte officiel du Céleste-Empire. Le trésorier général du *Tché-Ly* ne l'a jamais, nous a-t-il affirmé, entendu prononcer par un Chinois ; et à son témoignage s'ajoute celui des mandarins et des lettrés que nous avons souvent consultés sur ce point. D'ailleurs, pour quiconque sait la langue, cet emploi de l'adjectif *Pei (septentrional)* mis avant le nom de la province est absolument inexplicable. On dit *Pei-king*, capitale du nord, par opposition à *Nan-king*, capitale du sud. Mais quand il n'y a qu'une seule province du Tché-Ly, pourquoi se servir de l'adjectif distinctif *Pei* ? Si l'on veut parler de la région septentrionale du *Tché-Ly*, on dira *Tché-Ly-pei* et non pas *Pei-Tché-Ly*.

place et le met hors de pair. Aussi le vice-roi du *Tché-Ly* est-il assez généralement regardé comme le suzerain des autres vice-rois.

Le *Tché-Ly* offre en général l'aspect d'une vaste plaine ; à peine rencontre-t-on dans sa plus grande partie quelques mouvements de terrain, amas de sable produits par les vents qui soufflent dans ces contrées avec une violence inconnue partout ailleurs. Au nord et à l'ouest seulement apparaissent quelques montagnes, dernières ramifications des grandes chaines du *Chan-si* et du *Ho-nan*. Vues de loin, par l'effet d'un mirage fréquent dans les terres basses, elles semblent se dresser à l'horizon aussi hautes que les Alpes ; mais l'illusion se dissipe à mesure que l'on s'en approche, et finalement on reconnait qu'on n'a devant soi que des mamelons peu élevés.

On n'aperçoit dans la campagne ni bois ni taillis. Çà et là pourtant le voyageur rencontre avec joie quelques champs plantés de jujubiers. Dans l'ouest et le sud-ouest surtout, il n'est pas rare de marcher pendant des heures entières au milieu d'une forêt de poiriers, de pêchers, d'ormes, de saules, de trembles et de tamaris, plantés sur des monticules de sable, inaccessibles à la charrue et stériles pour toute autre production.

Toute la partie nord-est du *Tché-Ly* est un terrain conquis sur la mer, d'une nature argileuse et sablonneuse, pour lequel les pluies générales sont insuffisantes, partant d'une culture ingrate et chère. Les puits et les citernes n'y donnent qu'une eau salée

ou amère. Les montagnes de l'ouest seules possèdent quelques sources d'eau douce.

A l'automne et au printemps le sol se couvre de taches blanchâtres ; ce sont des couches de nitre, de sulfate de soude, des efflorescences de magnésie, que les laboureurs doivent enlever chaque année, s'ils ne veulent perdre leur moisson.

Quand vient l'été, si les pluies ont été régulières, l'aspect des vastes plaines du *Tché-Ly* est saisissant de beauté ; la végétation est luxuriante ; on croirait voir la terre la plus fertile du monde.

Sur les points les moins chargés de nitre, les villages surgissent très rapprochés les uns des autres. Les maisons se montrent serrées, toutes assises sur un remblai élevé de plusieurs mètres, afin d'être à l'abri de l'inondation. Nulle part n'apparaissent des maisons isolées : elles seraient trop exposées aux attaques et trop sûrement la proie des maraudeurs ou des brigands qui, par bandes organisées, infestent souvent le pays. Dans la belle saison, autour de ces villages, grands ou petits, se déroule une ceinture de saules magnifiques, dont l'épais feuillage dérobe aux yeux les murs nus et pauvres des habitations. Qu'on y ajoute les massifs de verdure formés par les cyprès et les pins des cimetières, et l'on comprendra quel charme offre alors aux regards le panorama du *Tché-Ly*.

Malheureusement ce spectacle enchanteur ne dure que peu de mois. A peine le vent du nord a-t-il soufflé, que ces plaines naguère si riantes se changent en

steppes arides et sauvages. Les arbres dépouillés laissent voir les maisons en terre jaunâtre, qui ressemblent à des amas de ruines.

Tel est au premier coup d'œil le pays sur lequel l'attention de l'Europe se portait naguère avec un si vif intérêt, excité par les récits de l'horrible famine qui l'a ravagé pendant trois ans et dont Mgr Dubar fut l'une des plus nobles victimes. Pour quiconque a vécu dans le vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*, l'annonce de ce fléau n'eut rien de surprenant. Nous avons entendu presque chaque année les Chinois se plaindre de l'insuffisance des pluies, et nous avons vu la sécheresse sévir très fréquemment.

Les pluies d'été, qui ne commencent guère avant la mi-juillet et cessent à la fin d'août, ne sont ni régulières ni générales. Ici c'est une pluie torrentielle, un vrai déluge qui renverse les maisons et submerge les récoltes ; là au contraire, à cinq, dix ou quinze lieues de distance, c'est un ciel de feu qui refuse de verser même une goutte d'eau. Dans une sous-préfecture, nous avons constaté plusieurs fois cinq ou six différences dans les récoltes. Le coton manquait complètement dans le sud-est, pendant qu'à l'ouest il était abondant. Le maïs, le sorgho, les lentilles et le millet donnaient aussi des rendements très inégaux.

Il semble prouvé cependant que ces irrégularités des pluies se font sentir surtout depuis une quinzaine d'années. Ce changement désastreux constaté dans les éléments inspire des sentiments divers aux Chinois.

Ceux qui savent que leur pays a été autrefois occupé par le golfe du *Tché-Ly* s'attendent à voir la mer reprendre bientôt son domaine. Demandez-leur pourquoi: ils vous répondent que c'est le secret du *Dragon*, le dieu des flots. Les lettrés pour lesquels la dynastie régnante des *Ta-Tsin*' n'est rien moins que sympathique, disent que son étoile a pâli et va disparaître du firmament, après avoir attiré la colère du ciel sur un peuple inoffensif. L'autorité est en Chine, comme on le sait, le grand principe de la société, et l'empereur en est la personnification. En sa qualité de *Fils du Ciel* (*Tien-tze*), il serait, disent ces lettrés, seul responsable de ce qui arrive à son peuple. Si sa vie privée était vertueuse et son gouvernement paternel, le commerce serait florissant et les campagnes fertiles. Le Ciel se venge sur les enfants des crimes du père ; mais ses jours sont comptés et sa chute sera le commencement d'une ère nouvelle de prospérité et d'abondance. La partie paisible de la population, c'est-à-dire les laboureurs et les habitants de la campagne, sont plus modestes dans leurs pensées : ils se bornent à faire des vœux ardents pour que des pluies bienfaisantes viennent mettre fin à la sécheresse.

Bien que le *Tché-Ly* ait la latitude de l'Espagne, la température y est fort rigoureuse. En hiver le thermomètre varie entre 15° et 20° au-dessous de zéro. Aux derniers jours de novembre il n'est plus un seul cours d'eau navigable, et malheur aux *Steamers* européens qui n'auraient pas quitté *Tien-Tsin* assez tôt. Malgré

la profondeur et la rapidité du *Pei-Ho* (*fleuve du nord*), qui se jette dans le golfe du *Tché-Ly*, une seule nuit froide suffit pour leur fermer le passage. Aussi, dès que la bise du nord-est se met à souffler, nos marins se hâtent-ils de finir leurs chargements. Souvent même ils lancent sur le *Pei-Ho* un ou deux remorqueurs, pour broyer la glace à mesure qu'elle se forme et ménager ainsi aux vapeurs attardés une issue jusqu'au golfe, dont les glaces ne commencent guère qu'à la mi-décembre. La lettre suivante d'un missionnaire qui a longtemps habité le *Tché-Ly*, donne sous une forme piquante une idée exacte du climat de cette province. Envoyé par Mgr Dubar dans le district de *Kouang-Ping-Fou* pour arrêter une persécution suscitée par les lettrés contre les néophytes, il écrivait le 4 décembre 1866 à un jeune prêtre normand qui aspirait aux missions de la Chine: « Vous croyez, mon cher ami, qu'il y a beaucoup de poésie dans notre existence ; vous nous voyez, dans votre féconde imagination, le sac sur le dos, un bâton à la main, gravir les montagnes, descendre les collines, traverser des plaines sillonnées de rivières. Hélas ! il n'en est rien. Ici, point de montagnes aux pics neigeux, point de vallées où l'on puisse entendre le doux murmure d'un ruisseau et le chant mélodieux des oiseaux. Jadis, moi aussi, je faisais ces beaux songes ; Dieu les permettait sans doute pour aider ma faiblesse. Tous ces riants paysages que j'avais rêvés, oui, je les ai trouvés sur ma route en venant d'Europe en Chine. J'ai vu les riches montagnes des Philippines,

de Java, de Sumatra, de Bornéo, de Formose et des îles *Léou-Kieou*. Mais au *Tché-Ly* que la scène est changée ! Partout des plaines de sable que le vent du sud-ouest au printemps et à l'automne, et celui du sud en été détachent violemment du sol, agitent et lancent en épais tourbillons dans les airs. Vous en avalez malgré vous ; rien ne peut vous en garantir. Cette pluie de poussière qui vous aveugle et vous pénètre, fussiez-vous enveloppé de couvertures, a un autre inconvénient, celui d'obscurcir tellement la lumière du jour, qu'on est parfois obligé d'allumer sa lampe en plein midi. Voilà un des aspects poétiques du pays.

» Il est vrai que ces révolutions de nos steppes sont périodiques et ne se produisent guère qu'aux trois meilleures saisons de l'année. Mais l'hiver a aussi ses agréments : voyez plutôt. Avant hier, revenant d'un long voyage, j'ai été surpris par la neige et forcé de me réfugier dans une hôtellerie du gros bourg de *Kou-tchemging*. Depuis lors la neige tombe toujours, et je ne vois pas quand il me sera possible de continuer ma route. Je suis, il est vrai, logé au premier hôtel de la localité qui se nomme *Fou-Tien* (*hôtel de la fortune*). Est-ce parce qu'il enrichit son propriétaire, ou porte bonheur aux voyageurs qui lui demandent l'hospitalité ? J'en serais bien surpris ; j'aime mieux croire qu'il doit son nom au grand désir qu'ont ceux qui le font valoir, de faire fortune. Ma chambre, de beaucoup la plus belle, est un grand salon de vingt-cinq pieds de long. Elle a des fenêtres, mais sans vitres ni papier ; on les bouche

tant bien que mal avec de la paille. Le lit sur lequel je me couche est une sorte d'estrade en terre battue, recouverte d'une couche de mortier et d'un ou deux lambeaux de natte. La neige tombe à gros flocons, le vent du nord-est souffle avec violence ; comment me préserver du froid? Je dresse une petite tente de six pieds carrés, au moyen de trois ou quatre couvertures empruntées à mes catéchistes ou au chef de l'*Hôtel de la Fortune* et je m'y enferme. Mais alors je me trouve au milieu d'une nuit obscure. Je ne distingue pas une seule lettre de mon bréviaire; impossible de voir même l'énorme plat de choux cuits à l'eau et assaisonnés à l'huile de sésame, que le garçon d'hôtel m'a servi pour mon dîner. En désespoir de cause, mon catéchiste allume une vieille écrasseuse lampe indienne qui se trouve sur la table; mais le vent l'éteint. Bref, je prends le plat et le pain qui composent toute ma pitance et me sauve à la cuisine. Demain, selon toute apparence, j'essayerai de forcer le blocus. Que ne pouvez-vous rencontrer votre vieil ami sur la route de *Kou-tchemg-ing* à *Wei-Chien!* Monté sur un cheval qui n'ose s'aventurer au milieu d'une plaine immense où l'on ne distingue plus ni chemins ni fossés ; précédé d'un guide qui, au moyen d'un long bâton, sonde le terrain pour signaler au cavalier les creux et les fondrières ; affublé d'une énorme couverture de laine; portant au menton en guise de barbe un long glaçon, qui ne lui permet pas d'ouvrir la bouche même pour parler ; glacé de froid, gelé et mort de faim, mais toujours gai et content, il pourrait

vous en dire beaucoup sur le côté poétique de la vie des missionnaires ! »

Hâtons-nous d'ajouter à la décharge du *Tché-Ly*, que malgré la rigueur du froid, les hivers y sont extrêmement secs et favorables à nos tempéraments européens. La neige n'y tombe sérieusement que trois ou quatre fois par an et fond rapidement. Le ciel demeure constamment serein et paraît dans toute sa splendeur. Alors les routes sont carrossables ; plus de fondrières à redouter, plus de flaques d'eau ou de marécages à éviter. Aussi est-ce la saison la plus propice aux courses des missionnaires, d'autant plus qu'ils sont assurés de trouver à la maison les catéchumènes et les néophytes qu'ils vont évangéliser.

D'après cela, il semble que l'été au *Tché-Ly* devrait être modéré. C'est cependant le contraire qui arrive. Que les savants expliquent pourquoi dans la Mantchourie et la Mongolie, où l'hiver dure plus de six mois, les chaleurs de l'été se font sentir presque aussi intolérables que dans les provinces méridionales. Pour nous, sans rechercher les causes de ces contrastes, constatons simplement les faits. Pendant les mois de juillet et d'août, le thermomètre monte souvent, au *Tché-Ly*, jusqu'au 38e et même au 40e degré centigrade. On le comprend, à moins d'affaires pressantes, comme les voyages d'une chrétienté à une autre, les courses aux malades, les missionnaires évitent alors de sortir entre dix heures du matin et cinq heures du soir. Dans cet espace de temps en effet, le sol brûlé par le soleil

exhale des vapeurs de feu qui suffoquent : on croirait être dans une fournaise.

Disons néanmoins que les chaleurs du *Tché-Ly* sont incomparablement plus supportables, que celles de la Chine méridionale, que celles de *Shang-Haï* par exemple. A *Shang-Haï*, à travers des pluies continuelles, jour et nuit un ciel de plomb écrase et paralyse les forces des plus vaillants. Au *Tché-Ly*, si le thermomètre monte aussi haut, l'air resté pur et sec est moins énervant. D'ailleurs le matin et le soir souffle toujours une brise fraîche et bienfaisante, qu'on peut aller respirer à pleins poumons dans le jardin ou dans les champs.

Sous un pareil climat, on le devine, les missionnaires européens, robustes pendant l'hiver, sentent leur vigueur tomber quand reviennent les chaleurs de l'été. Il leur faut alors une énergie toute surnaturelle pour continuer leurs durs travaux. Cette énergie, Mgr Dubar la posséda à un haut degré. Pendant des journées torrides, il demeurait debout et vaillant comme à l'ordinaire. « En venant en Chine, disait-il à ceux qui lui conseillaient des ménagements, je m'attendais à bien d'autres privations. D'ailleurs, je ne mérite pas que vous vous préoccupiez de ma santé ; elle est plus solide que toutes les vôtres. »

Le *Tché-Ly*, bien que la plus pauvre de toutes les provinces de la Chine, soit à cause de l'exubérance de sa population, soit à cause de la stérilité de son sol et de la sécheresse qui le désole, est pourtant celle où

l'Européen, s'il est riche, peut se procurer le plus aisément un confortable conforme à ses goûts et à ses habitudes. Il y trouvera à peu près tout ce que produit son pays natal. Le père Dubar, à peine débarqué, l'avait constaté non sans étonnement, en traversant les rues et les marchés de *Tien-Tsin*. « Je me croyais en France, disait-il plus tard. Les céréales, les plantes potagères, les fruits, la viande de boucherie, le gibier et le poisson, tout m'était connu et me rappelait nos marchés de Roubaix. Sans la malpropreté des rues, le tumulte, le costume, la physionomie et le langage de la foule, sans l'aspect si étrange pour moi, des maisons, des boutiques et des pagodes, l'illusion eût été complète. » Devenu Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*, le père Dubar n'oublia pas la surprise agréable qu'il avait trouvée à *Tien-Tsin*; et toutes les fois que l'occasion lui en fut donnée, il sut la procurer aux nouvelles recrues venant de France.

Les céréales du *Tché-Ly* sont exactement les mêmes que celles de nos pays d'Europe. Froment rouge et blanc, orge, maïs, sarrazin, millet blanc et jaune, rien n'y manque. Le riz lui-même est cultivé dans les basses terres, surtout quand les pluies sont fréquentes.

Parmi les plantes oléagineuses du pays, le sésame tient le premier rang. Son huile rance et peu goûtée de l'étranger, paraît délicieuse aux Chinois. En vain vous leur offrirez de l'huile d'olive, fût-elle la plus fine et la plus délicate, ils secoueront la tête en disant qu'elle a une odeur désagréable. Tout au plus sa

limpidité attirera-t-elle l'attention et lui vaudra-t-elle les suffrages des plus intelligents. Le colza ne vient guère que dans le sud-ouest de la province; mais il y est assez abondant. Le ricin se trouve aux bords de tous les chemins, sur les talus des routes, dans les langues de terre que la charrue a oubliées; ses tiges, qui forment sur les chemins une double haie curieuse à voir, atteignent souvent une hauteur de deux mètres.

Il est une autre espèce de fruit oléagineux dont l'huile est peut-être préférable à celle du sésame, c'est le *Tchang-Chemg-Kouo*, ou *fruit de longue vie*. Il abonde partout, est d'une culture peu coûteuse et d'un rapport considérable. Il ressemble assez à nos graines de capucines. On le grille légèrement dans des *marmites plates* ou *Tsien-Kouo*, et le peuple se permet la jouissance d'en manger à discrétion. N'allez pas, si vous avez la fortune en partage, essayer de confisquer à votre profit cette friandise commune qui se donne à pleines mains pour deux ou trois sapèques; le pauvre vous dirait: « L'huile de sésame n'est pas à la portée de nos bourses ; celle de *Tchang-Chemg-Kouo* cesserait de l'être si les riches l'appréciaient à sa valeur. Gardez votre huile de sésame et laissez-nous nos *fruits de longue vie.* »

Les plantes légumineuses sont le haricot, le pois chiche, la vesce et les lentilles. On cultive également deux espèces de graines fourragères appelées *Tsin-teou* et *Hei-teou* (*pois blancs et noirs*), qui donnent promptement du corps aux animaux domestiques et les

rendent durs à la fatigue. Un picotin de *Hei-teou* suffit pour électriser le coursier le moins fougueux, pourvu qu'il ait été légèrement cuit à la vapeur. Il est surprenant qu'on n'ait jamais essayé d'acclimater cette graine fourragère en Europe; moins coûteuse et plus nourrissante que l'avoine, elle serait, à notre avis, une véritable ressource, surtout pour les chevaux de l'armée et pour ceux de nos éleveurs normands.

Les plantes potagères du *Tché-Ly* diffèrent peu de celles de l'Europe : choux, raves, navets, céleri, épinards, échalotes, pommes de terre sucrées, carottes, cerfeuil, piment, ciboule, etc. se trouvent sur tous les marchés. Nulle part, peut-être, on ne voit autant de melons, de pastèques, de concombres, de citrouilles et d'aubergines ; les variétés en sont presque innombrables.

Les fruits, tels que poires (on en compte de vingt à vingt-cinq espèces), pommes acides, pommes douces, abricots, pêches, prunes, noix, grenades, châtaignes, mûres et jujubes, n'y sont pas rares. Le raisin du Tché-Ly est justement renommé par toute la Chine. On y trouve surtout une sorte de muscat qui fait les délices des riches européens. Le grain en est allongé, ayant la grosseur et presque la forme du gland de nos chênes. Mais ce raisin est rare, assez cher et peut difficilement se conserver au-delà d'une quinzaine de jours, tant il est délicat. L'usage du vin, on le sait, est inconnu aux Chinois. Autrefois les officiers civils, et même les notables, en faisaient fabriquer pour les sacrifices;

mais aujourd'hui cette dévotion s'est perdue, comme bien d'autres. On demandera peut-être : Comment les Chinois parviennent-ils à préserver leurs vignes de la gelée, dans un pays où l'hiver est si rigoureux? Leurs moyens sont bien simples: ils couchent les ceps dans des rigoles de deux pieds de profondeur; là, recouverts de paille et de terre, ils sont à l'abri des froids les plus intenses.

Nulle autre province, si l'on excepte pourtant la Mantchourie et la Mongolie, n'a autant de chevaux, de mulets, d'ânes et de bœufs, que le Tché-Ly. Les moutons s'y élèvent difficilement; mais certains gros capitalistes, dépouillés de tout scrupule, ont trouvé moyen de réussir dans cette industrie. Chaque année, au commencement de la dixième lune (novembre), ils en font acheter des milliers en Mongolie. A peine arrivés au *Tché-Ly*, les troupeaux sont confiés à la garde de vingt-cinq ou trente individus, recrutés parmi les hommes les plus mal famés et les plus audacieux de la contrée. On donne à ces bergers des chevaux, de l'argent, des armes, et ils se mettent en campagne pour toute la durée de l'hiver, ayant à leur tête un commissaire, chargé de vendre les moutons, à mesure qu'ils peuvent être livrés aux consommateurs. Ces pasteurs nomades nourrissent et engraissent leurs ouailles sur les terres qu'ils rencontrent, aux dépens du public. Aussi sont-ils exécrés des populations rurales, qui voient souvent ces troupeaux ravager de la sorte leurs moissons, détruire même pendant l'hiver jusqu'à la

racine toutes les tiges de leur froment. Aussi dès que leur présence est signalée aux environs d'un village, le bruit lugubre du *Tam-tam* se fait entendre ; tous les habitants courent aux armes et marchent contre les envahisseurs en vociférant toutes sortes de malédictions. Ordinairement l'affaire ne va pas jusqu'à la lutte. Si le village est peu considérable et qu'il semble hésiter, les bergers demeurent tranquillement auprès de leurs troupeaux, fumant leurs pipes et chantant quelque refrain inoffensif. Leur attitude calme, leur apparente insouciance de ce qui se passe déconcertent la foule, qui se contente alors de carillonner sur le *Tam-tam*, de crier bien fort et de maudire bien haut.

En 1862, peu de temps après l'arrivée du père Dubar au *Tché-Ly*, nous assistâmes ensemble, dans le district de *Jen-kieou*, à l'un de ces curieux branle-bas. Nous pensions que l'issue du mouvement belliqueux dont nous étions témoins serait, cette fois comme tant d'autres, une abstention complète des deux partis ; mais nous nous trompions. Le village, comptant quarante feux à peine, ne pouvait guère mettre plus de trente hommes valides en campagne, et n'avait à leur fournir, en guise d'armes, que des lances émoussées, des sabres rouillés ou des triques de tremble. N'importe, à peine le *Tam-tam* eut-il donné le signal, que nos paysans s'élancèrent au pas de course sur l'ennemi. « Si tu avances, je recule » : cet adage semble très familier aux Chinois. Les bergers s'empressèrent de le mettre en pratique. Ils s'enfuirent au galop de leurs

chevaux, sans prendre le temps de tirer un seul coup de fusil. Les agresseurs, heureux d'un succès si facile, se ruèrent sur le troupeau, choisirent une vingtaine des plus belles pièces, chassèrent les autres hors de leurs domaines et s'en revinrent triomphants au village. Inutile de dire la joie de leurs concitoyens : vieillards, femmes et enfants, tous criaient victoire. La vue des moutons les affolait de plaisir : quelle aubaine pour ces pauvres gens, qui ne goûtent guère la viande que lorsque leur chien et leur cheval périssent de maladie ou de vieillesse ! Les moutons furent mis au four sans scrupule de conscience (le village était païen), et la fête dura plusieurs jours. Mais, demandera-t-on, la crainte d'une répression judiciaire n'est-elle pas venue troubler la fête et l'appétit ? Non; en pareil cas, il est rare, presque inouï, que les bergers ou leurs maîtres portent plainte aux tribunaux ; car, à moins d'une offrande pécuniaire très considérable aux magistrats pour gagner leurs sympathies, la condamnation des plaignants est assurée d'avance. Ce mode de pacage est réprouvé par les lois, et la moindre peine que l'autorité infligerait aux coupables serait la confiscation du troupeau au profit du trésor public.

Tous les mandarins, il faut bien le dire, ne poussent pas le désintéressement jusqu'à mépriser cette sorte de *casuel*. S'ils sont tartares, l'arrivée d'un troupeau de moutons sur le territoire qui relève de leur juridiction est loin de les trouver indifférents; lors même qu'ils ne seraient saisis d'aucune plainte de la part du peuple,

ils trouveront toujours moyen, grâce à leurs agents, de se faire offrir par les bergers, quelques-uns des plus beaux sujets du troupeau. Le mandarin est-il de race chinoise, la vie des moutons ne court pas un danger immédiat : car les Chinois ne sont pas friands de leur chair, à laquelle ils trouvent un fumet trop fort et désagréable. Pour eux, le mouton est la viande des parias, ainsi du reste que le lièvre et toute espèce de gibier.

On a souvent écrit et répété en Europe, que la chair du chien, du chat et du cheval passait au Céleste Empire pour un mets de luxe. C'est précisément le contraire qui est vrai. Les bouchers patentés ont défense de vendre ces sortes de viandes. Il est seulement permis aux pauvres, dont le chien a péri, fût-ce de la peste, de se régaler de sa dépouille et d'en offrir un morceau à leurs amis. Voici à ce sujet un trait piquant de mœurs chinoises dont nous fûmes témoin en 1869, dans le district de *Ho-Kien-Fou*. Le plus riche néophyte de la chrétienté venait de perdre la nuit précédente un superbe chien mongol, atteint d'un mal subit que trois vétérinaires célèbres du pays n'avaient pu ni définir ni guérir. Le maître de la maison aurait volontiers pleuré la perte de ce fidèle serviteur; on célébra sur tous les tons ses qualités précieuses; finalement, un enfouissement honorable, presque civil, fut décrété en sa faveur par tous les membres de la famille. On allait y procéder, quand un chrétien qui nous servait de cocher vint nous dire avec supplication : « Je suis pauvre, j'ai à la maison ma femme et cinq enfants qui meurent de faim. Le *Père*

spirituel voudrait-il intervenir pour qu'on me donne le mongol ? Il est gras et fort ; sa chair suffira, pendant huit jours, à nourrir ma pauvre famille. » Sur un mot de notre part, le propriétaire fit livrer au cocher l'objet de sa requête. Quelques instants après, nous assistâmes à une opération extrêmement animée : trois individus en habits courts arrachèrent la peau du chien mongol, l'offrirent à la maîtresse du logis pour servir de descente de lit, puis partagèrent loyalement entre eux l'animal regretté en répétant avec joie : « Nous sommes les plus pauvres du village ; mais il ne sera plus dit que nos enfants ont été perpétuellement privés du bonheur de manger un morceau de viande. »

Si la chair du cheval, du chien ou du chat n'est pas admise à la table des riches, il n'en est pas de même de la chair de l'âne. Celle-ci est aussi recherchée par les délicats du *Tché-Ly*, que le filet de cheval peut l'être par les gourmets parisiens ; avec cette différence peut-être, qu'à Paris le cheval doit passer, au moins pour la forme, par l'abattoir, tandis qu'il suffit au Tché-Ly que l'âne soit mort, n'importe de quelle façon.

La viande du bœuf n'est pas impossible à trouver, au *Tché-Ly* ; mais elle est rare. Une loi, ou tout au moins une coutume que l'empereur et les mandarins civils respectent, et qui a pour but de garder à l'agriculture des auxiliaires indispensables, s'oppose à la destruction de ces animaux domestiques. Cependant les villes de *Tien-Tsin*, de *Ho-Kien-Fou* et quelques autres dans le sud de la province, se permettent impunément de

nombreuses infractions à cet usage. La présence de plusieurs milliers de musulmans y impose silence à l'autorité comme à l'opinion. Chose étonnante ! en Chine comme partout, le fanatisme mahométan est parvenu à se faire craindre même du gouvernement. On abhorre ses croyances, on suspecte ses assemblées religieuses ; mais par peur on ferme les yeux sur la situation presque absolument indépendante qu'il a su se créer dans l'empire. L'insubordination ordinaire aux sectateurs de l'Islam, plus encore leur étroite union qui les rend tous solidaires, font trembler les mandarins les plus intègres et les réduisent à l'inaction. Personne ne l'ignore, les bandes de brigands qui infestent les grands chemins et ravagent presque continuellement le pays sont composées principalement de disciples du prophète *Mâ-Hong* (Mahomet). Le dirons-nous? Les affreux massacres de *Tien-Tsin* en 1870 et leur quasi-impunité ont eu pour cause, à notre avis, moins la haine des lettrés et du peuple, que la rage musulmane contre les Européens et surtout contre les chrétiens; l'autorité elle-même ne se fit complice que par faiblesse et par lâcheté. Les véritables inspirateurs et les acteurs de cette sanglante tragédie furent fournis, en effet, soit par la corporation des pompiers qui compte plusieurs milliers de bandits, presque tous mahométans, soit par l'association du *Tsaî-Ly (société du vrai)*, fondée à *Tien-Tsin*, il y a soixante ans seulement, par l'islamisme chinois. Quoi qu'il en soit, c'est à la honteuse licence accordée aux musulmans par le gouvernement

du Céleste-Empire qu'on doit de pouvoir, en hiver, se procurer au Tché-Ly du bœuf excellent, au moins pour les malades.

La viande la plus estimée, qui se vend dans les boucheries publiques du *Tché-Ly*, est celle du porc. Plus fine, moins poreuse et moins indigeste, au dire des connaisseurs, que celle des porcs d'Europe, elle mérite, sous tous les rapports, la place d'honneur qu'on lui réserve en Chine à la table des grands et des gourmets.

Le poisson de rivière et de mer, très abondant et d'une pêche facile dans les provinces méridionales de l'Empire du Milieu, est rare au *Tché-Ly*, qui n'a plus aujourd'hui que trois ou quatre cours d'eau. Le canal impérial *Yün-Léan-Ho*, qui partant du *Fo-Kien* traverse le *Tché-Kiang*, le *Kiang-sou*, le *Chan-tong*, le *Tché-Ly*, et passe à huit ou neuf lieues à l'est de la résidence centrale de la Mission, ne fournit guère que des carpes et des brochets; encore sont-ils peu appréciés. Les Chinois donnent une raison curieuse, sinon étrange, de la rareté de ces poissons. Le *Yün-Léan-Ho* coule, disent-ils, dans sa partie septentrionale sur un terrain rempli de détritus de toutes sortes, qui corrompent ses eaux. Aussi les poissons ne s'y multiplient guère et surtout n'y demeurent pas. Les uns prennent le chemin de *Tien-Tsin* et du *Pei-Ho*, les autres sont arrêtés au passage par des bandes d'habiles pêcheurs chantonnais.

Le fleuve connu sous le nom de : *Tâ-tsin-Ho*, qui traverse l'ouest de la province dans toute sa longueur,

et le lac de *Mo-Tchéou*, formé il y a trois siècles par un débordement du *Ta-Tsin*, abondent en poissons blancs ; la tanche surtout s'y trouve en grande quantité. En revanche on y rencontre très peu de carpes et de brochets.

L'esturgeon et le *Kouâng-yü*, qui ne se pêche guère que dans le sud de la Chine, viennent de temps en temps se montrer sur les marchés de *Tien-tsin*, de *Pei-king* et de *Paô-Ting-Fou*, ville capitale du *Tché-Ly*. On assure que l'esturgeon chinois est d'une espèce et d'une qualité bien supérieures à celui que nous avons en Europe. Le *Kouâng-yü*, ou *poisson des mandarins*, est réputé excellent. Long de trente à quarante centimètres, d'une chair blanche et transparente, il fournit une friture très estimée ; les amateurs le mangent même assez souvent sans lui faire voir le feu.

Les huîtres n'étaient connues ni au *Tché-Ly*, ni dans le reste de la Chine, il y a vingt ans. Les marchands européens, très friands de ces mollusques, ont, à force de recherches, fini par en trouver dans la partie sud du golfe du *Tché-Ly*. Les Chinois se gardent scrupuleusement de manger ce qu'ils appellent par dérision des *escargots de mauvaise odeur*. La morue se pêche également depuis une vingtaine d'années près du promontoire de *Teng-tchcôu-fou* dans le *Chan-tong*. Mais, comme les huîtres, elle est absolument exclue de la carte d'un repas chinois. On en recueille donc tout juste ce que peuvent consommer les étrangers.

L'ornithologie du *Tché-Ly*, sans être aussi riche et

aussi variée que celle des pays plus chauds et plus boisés, a pourtant peu de chose à envier à celle de la France. Les passereaux, les pierrots surtout, pullulent, aussi tapageurs et aussi mutins que ceux d'Europe. Le corbeau se voit partout, sur les chemins, dans la plaine, jusque dans les villages. Plus gros et plus criard encore que le nôtre, il fait la terreur des idolâtres qui voient en lui, comme dans la chouette, un oiseau fatidique, messager du malheur. Pour une autre raison encore, les femmes le détestent et le maudissent : c'est un voleur qui visite trop souvent les poulaillers, et en dépit de la surveillance comme des imprécations des ménagères, met au pillage les nids aux œufs. Les pies, les corneilles, les rouges-gorges, la linotte, le pivert, l'étourneau, l'hirondelle grise et noire, l'émouchet et la chouette sont communs au *Tché-Ly*. On y trouve encore quelques autres espèces peu connues en France.

Le gibier, très commun dans l'ouest et le nord de la province à cause des montagnes, des longues herbes ou des landes incultes, est loin d'abonder dans le sud et le sud-est. On n'y trouve guère en effet que le lièvre, la caille, le canard sauvage, et quelques espèces d'échassiers, qui seraient fort goûtés chez nous, l'outarde par exemple. Au printemps et à l'automne, époque où les grives et les bécasses sont de passage, les chasseurs n'ont pas de peine à en abattre quelques douzaines de dix heures du matin à quatre heures du soir. La plus belle, la plus estimée des grives

connues dans le nord, est sans contredit celle que les Chinois nomment *Mâo tuei (pattes de chat)*. Elle a le plumage presque noir, le bout des ailes blanc, les pattes jaune-safran, et la grosseur de nos pigeons ramiers.

La Chine, qui s'est modestement donné le nom d'*Empire du Ciel*, revendique aussi celui d'*Empire des fleurs*. Sa flore remarquablement riche excite l'admiration des botanistes qui l'ont étudiée. Les provinces du nord, à cause de leur température froide et de leurs sirocos desséchants, sont la partie de la Chine la moins favorisée sous ce rapport. On trouve cependant au *Tché-Ly* en grande quantité les marguerites, des chrysanthèmes d'espèces très variées, le lis blanc et surtout celui que nous connaissons en Europe sous le nom de lis du Japon ou lis safran. Les roses sont communes et belles ; mais elles ne peuvent guère grandir et s'épanouir que dans les serres, ou au moins dans des appartements chauffés; ce qui en fait le privilège à peu près exclusif des riches. Les Chinois appellent le lis blanc *Yü-Tchen (perle de jade)*, et font un gracieux usage de la signification symbolique que lui ont donnée tous les peuples. En 1871, Mgr Dubar était venu nous visiter à *Ou-Kiâo*, dans cette même résidence où il devait terminer son terrestre pèlerinage. A peine fut-il arrivé que le sous-préfet (le *Tché-Chien)*, avec lequel nous avions des relations d'amitié assez intimes, lui envoya, sans le connaître personnellement, les six plus beaux *Yü-Tchen* de sa serre. C'était lui dire avec

délicatesse : « Vous êtes le supérieur et l'ami de mon ami : ma respectueuse affection pour vous doit être sans tache. »

En lisant cet aperçu incomplet des productions multiples du *Tché-Ly*, le lecteur se demandera peut-être : Comment un pays jouissant de tant de ressources demeure-t-il habituellement si pauvre, et devient-il si vite affamé quand une seule récolte fait défaut ? Cette pauvreté permanente n'est, hélas ! que trop réelle. Essayons d'en expliquer les causes.

Après dix-huit mois passés au *Tché-Ly*, le père Dubar écrivait à un ami : « Mon enthousiasme de la première heure s'est modifié. Le marché de *Tien-tsin* si bien pourvu, les plaines couvertes de céréales si variées et si belles m'avaient fait croire que j'arrivais dans un vrai paradis terrestre. Illusion ! L'année que nous traversons n'ayant eu que des pluies insuffisantes ou irrégulières, voilà que nos pauvres *Tché-liens* parlent déjà de faire leur paquet pour aller, dans un mois, demander leur pain quotidien à d'autres contrées plus favorisées. Pourtant la récolte n'est perdue qu'aux deux tiers et celle de l'année dernière avait été passable. On trouve bien ici toutes nos productions d'Europe, mais en si faible quantité [1] que les riches seuls peuvent en profiter. Malgré le prix relativement modeste des grains, des denrées et généralement de

1. Cette insuffisance des céréales, de celles-là mêmes qui sont de première nécessité, vient de l'excès de la population. Fût-il fertile chaque année, le sol du *Tché-Ly* ne pourrait guère nourrir que la moitié de ses habitants.

tout ce qui sert, ou plutôt de tout ce qui est indispensable à l'existence matérielle, les pauvres, les cultivavateurs aisés mêmes sont obligés de se contenter d'un ordinaire, qui ferait détourner la tête à vos chiens de chasse les plus étiques. »

Ajoutons que les produits du *Tché-Ly* sont très loin d'égaler en saveur et en substance nutritive ceux du sol français. La viande et les légumes, si on en excepte le lard, les choux et les carottes, sont coriaces et filandreux, au point d'en rendre la digestion pénible pour tous, mais principalement pour les estomacs européens. Les fruits sont fades; on croirait manger des navets. Ceux qui ont quelque goût manquent de suc et empâtent la bouche. L'huile de sésame, le grand régal des Chinois, qui s'estiment heureux quand trois ou quatre fois l'an ils peuvent s'en procurer pour célébrer une solennité ou fêter des amis, la seule du reste qui soit employée dans les aliments cuits, est rance, presque nauséabonde. Peu de missionnaires réussissent à s'y accoutumer. Elle coûte d'ailleurs fort cher et n'est pas assez commune pour suffire au tiers de la population.

Le raisin, d'excellente qualité du reste, est aussi très rare. Point de vigne en espalier sur les murs des maisons ou des cours, et point de ceps dans les champs. Les jardiniers seuls en plantent un ou deux pieds sur le bord de leurs puits ou de leurs citernes, plutôt pour se protéger contre les ardeurs du soleil, que pour en tirer un revenu annuel. D'après un calcul approximatif, mais

sérieux, les onze sous-préfectures qui dépendent de *Ho-Kien-Fou* [1], et comptent trois millions d'habitants au moins, réputées le pays du raisin par excellence, ne sont pas capables dans les bonnes années d'en fournir seulement quatre-vingt mille livres.

Nous avons souvent entendu des vieillards octogénaires dire, en versant des larmes et en secouant tristement la tête : « Malheur au pays qui n'a pas de quoi nourrir ses habitants! » Ce pays en Chine, nous pouvons l'affirmer, c'est, après le *Chan-Si* et le *Kan-Sou*, la province du *Tché-Ly*.

1. Nous parlons spécialement du District de *Ho-Kien-Fou*, parce que nous y avons vécu pendant dix-sept ans.

CHAPITRE IV.

LES HABITANTS du TCHÉ-LY AU PHYSIQUE ET AU MORAL : — LEUR NOURRITURE ET LEUR SOBRIÉTÉ. — LEUR CARACTÈRE, LEURS QUALITÉS, LEURS DÉFAUTS. — LEURS HABITATIONS ET LA MANIÈRE DE LES CONSTRUIRE.

LES Chinois, dit-on, sont les plus forts mangeurs de la terre. Cela tient sans doute à leur nourriture peu substantielle autant qu'à leur appétit. Nous n'hésitons pas à les déclarer innocents du vice de la sensualité. Ceux du nord surtout sont d'une frugalité qui ferait l'admiration des sociétés de tempérance dont s'enorgueillit l'Angleterre. Sur ce point tous leur rendent bon témoignage, même les esprits les plus hostiles à leurs coutumes. Mais, nous l'affirmons avec certitude, si jamais un concours de sobriété avait lieu entre toutes les provinces de la Chine, le *Tché-Ly* mériterait incontestablement le prix et remporterait tous les honneurs.

Nous ne dirons rien des rares *Sardanapales*, qui peuvent se donner le luxe des nids d'hirondelle, des ailerons de requin, des mollusques *étoilés*, des œufs fermentés à la chaux. La plupart de nos compatriotes, du moins au début de leur séjour, trouvent ces mets si vantés désagréables et répugnants. Ceux qui ont vécu longtemps parmi les Chinois et ont été souvent invités

à la table des mandarins, arrivent parfois à y prendre goût. Mais quel est le nombre de ces privilégiés ?

Nous n'avons à parler que de la nourriture commune à la grande majorité des Chinois, c'est-à-dire à la simple bourgeoisie et aux habitants de la campagne, riches ou pauvres.

Pour eux, la principale, sinon la seule base alimentaire est invariablement le millet, le maïs et le sorgho. Le millet, d'une digestion trop facile, calmant la faim trop lentement, et d'ailleurs coûtant fort cher, est réservé presque exclusivement à la classe riche. Le maïs et le sorgho nourrissent davantage. Aussi les petits cultivateurs et les hommes de peine les préfèrent-ils au millet qui, disent-ils, ne convient qu'aux estomacs délicats.

Ces trois sortes de grains se consomment en pain ou en potage, rarement les deux à la fois. La bouillie qu'on en fait, n'a pour tout condiment que de l'eau amère et une poignée de gros sel gris, quelquefois une sorte de substance salée, appelée *Siaô-ien* (petit sel) qui se fabrique en fraude, au moyen des efflorescences de sulfate de magnésie, très communes dans les basses terres.

Les habitants du *Tché-Ly*, comme du reste tous les Chinois, ont de grandes exigences d'appétit. Ils cherchent à les satisfaire, sinon par la qualité, du moins par la quantité des aliments. L'huile est trop rare et trop chère, le beurre est inconnu, la graisse de porc n'est pas autorisée par l'usage, les légumes que l'on pourrait mêler au brouet habituel (qui ne vaut certai-

nement pas le brouet noir des Spartiates), font défaut ou ne sont point à la portée des petites fortunes. Ils se contentent donc gaîment d'un gruau qui n'a fait que passer sous la meule, et en est revenu chargé de ses pellicules à peine broyées. Quand ce gruau s'est transformé en bouillie, la gamelle qui le contient se place au milieu de la famille réunie en cercle. Alors les désirs de tous sont comblés ; chacun, avec son écuelle de terre grise et ses bâtonnets de bois, opère de son mieux, et sans songer aux délices des heureux du monde, absorbe avec volupté le *Kaô-Léan-Fan* (brouet de sorgho) qui suffit à son ambition.

Lorsque les grains sont déstinés à faire du pain, on les broie avec plus de soin ; mais personne à peu près ne songe à purger la farine du son qu'elle contient. Nos boulangers d'Europe seraient singulièrement étonnés de la rapidité avec laquelle le pain se fabrique au *Tché-Ly*. Détremper la farine, la pétrir, diviser la pâte en épaisses galettes pesant huit ou dix onces, les étendre au fond d'un chaudron chauffé à l'avance : toute cette besogne, y compris la cuisson, demande vingt-cinq minutes au plus.

Admirateur de la sobriété des habitants du *Tché-Ly*, nous avons pourtant un grave reproche à leur faire. Le rôle qu'ils donnent à la femme, à la bru ou à la fille est indigne d'un peuple civilisé. La femme seule est chargée et responsable de l'administration intérieure du ménage ; seule donc elle doit tourner la meule, préparer les aliments, façonner, cuire le pain, enfin

servir les autres, avant de prendre son repas. Le beau-père et le mari pourraient atteler l'âne de la maison au moulin; ou bien, à défaut de l'âne, ils pourraient prêter main-forte à la meunière. Ils n'y songeront même pas. La femme elle-même semble n'avoir pas conscience de l'abus exagéré qu'on fait de ses forces et de la dure condition qu'on lui impose ; se croyant née pour cette dépendance, elle n'a jamais la tentation de s'en plaindre ni d'en murmurer.

Cet état de choses tend à disparaître chez les chrétiens. Les hommes y prêtent secours à leur femme dans ces pénibles travaux et prennent ordinairement pour leur part la tâche de mouvoir l'énorme meule qui broie le grain ; condescendance à peu près inouïe chez les païens. Que la Chine se convertisse ; et bientôt, là comme en Europe, la femme obtiendra la place et remplira le rôle que Dieu lui a destinés.

Les aliments accessoires, tels que légumes et assaisonnements, sont presque exclusivement le partage des riches. Si vous demandez à un laboureur pourquoi il ne met jamais la poule au pot, il vous répondra en souriant, qu'il a déjà bien assez de mal à fournir du *Kan-léan* et du *fan* (pain et potage), à sa nombreuse famille. Son sourire et sa réponse n'expriment ni regrets ni amertume ; car il accepte de bon cœur sa situation telle qu'elle est. Il est vrai de dire à l'honneur de la Chine, que jamais, depuis les premiers temps de sa civilisation, c'est-à-dire, quoiqu'il en coûte à notre amour-propre de le reconnaître, depuis quatre mille

ans, aucune voix ne s'est élevée dans cet immense empire, pour proférer ce blasphème antisocial : « La propriété, c'est le vol. »

On reproche aux Chinois de se ruiner, pour la célébration de leurs pompes funèbres et de leurs mariages; ils méritent bien cette réprimande. Que de familles, en effet, qui pourraient conserver une aisance honorable, et laisser à leurs enfants un héritage capable de leur épargner la misère, hypothèquent et vendent tout ce qu'elles possèdent, vont jusqu'à porter au mont-de-piété leurs habits et leurs meubles les plus usuels, uniquement afin de pouvoir inviter un plus grand nombre d'amis au mariage de leur fils, ou afin de donner aux funérailles des vieux parents une solennité qui ait du retentissement dans la contrée.

Le respect aveugle que les Chinois ont voué aux traditions du pays, l'attachement systématique qu'ils gardent à toutes les pratiques, à toutes les croyances profanes ou religieuses qui furent celles de leurs aïeux, puis, il faut l'avouer, une vanité poussée à l'excès, leur font faire alors bon marché du dernier coin de champ qui empêchait la famille de mourir de faim. Nul doute que le christianisme, à mesure qu'il se propagera dans la classe aisée, n'amène la réforme de ces dépenses insensées, imposées en quelque sorte par l'usage.

En dehors de ces circonstances heureusement aussi rares que désastreuses pour les fortunes, il n'y a guère que deux époques dans l'année, où l'ordinaire des repas soit modifié : le premier jour de l'an, et le

quinzième de la huitième lune [1]. Ces jours-là, les plus pauvres eux-mêmes ne peuvent se priver d'un petit *extra*, sans lequel la famille entière rougirait de se montrer en public et de prendre part à la joie commune. Aussi chacun se met-il en mesure dès la veille ; et la ville ou la bourgade voisine reçoit-elle des foules de visiteurs.

Rien de plus pittoresque que ces bandes de villageois et de villageoises revenant alors du marché. Ils causent avec animation ; sur leurs visages s'épanouit une gaîté inaccoutumée. Les enfants, guettant leur retour, sortent tumultueusement du village et prennent le pas de course pour aller à la rencontre des *provisions*. Quelles provisions, pourtant ! Celui-ci tient à la main gauche un morceau de lard, peut-être un filet d'âne ; celui-là porte au bras droit un panier qui contient un ou deux choux, quelques racines de gingembre et une petite botte d'ail. La plupart n'ont que quelques onces de viande, une ou deux livres au plus ; c'est à peine si les bâtonnets, malgré leur précision, réussiront à pêcher leur petite part dans la gamelle. Les légumes achetés sont les rebuts du marché : les pousses d'ail ont des fleurs, les choux ne sont pas pommés, le gin-

1. Plusieurs écrivains ont prétendu que cette fête a été instituée pour immortaliser le souvenir d'une infâme trahison qui coûta la vie à dix mille tartares répandus dans les diverses provinces de la Chine. Nous croyons son origine plus noble. D'après une légende généralement accréditée, un prince de la Dynastie des *Tchéou* l'aurait établie pour relever l'humble condition de la domesticité. Ce jour-là, en effet, par toute la Chine, les ouvriers et les domestiques sont dispensés de tout travail et régalés d'un copieux dîner, préparé et servi par leurs maîtres eux-mêmes.

gembre est vieux et flétri. Mais peu importe; si le fond ne répond pas à la solennité, la forme y est, et la fête sera belle quand même.

Inutile de dire que ni l'alcool de sorgho, le seul vin connu au *Tché-Ly*, dont la force égale au moins celle de notre trois-six, ni le thé, de quelque qualité qu'il puisse être, ne paraissent, même ces jours-là, sur la table du pauvre. Ceux qui se piquent d'honneur et veulent célébrer en règle le premier jour de l'an ou la fête de la lune ne mangent ni le brouet, ni le pain de sorgho. Les femmes ont fait tourner la meule plus longtemps et plus vigoureusement que d'habitude ; elles ont passé la nuit à tamiser le gruau, à pétrir et à cuire des pains de froment dont la forme ressemble assez à celle de nos pains de sucre. Le jour en arrivant montre leurs cheveux tout saupoudrés de farine, leurs mains couvertes de pâte, leurs vêtements tachés ou brûlés par le feu. Personne n'a souci de pareils détails. Le repas est digne de la fête, et cela suffit. Au lendemain les affaires sérieuses!

Ce serait ici le lieu de parler des pains de froment, si renommés dans toute la Chine et connus sous le nom de *Pains du Nord* (*Pei-pien-mouo-mouo*). Au jugement des Chinois, ils surpassent en beauté et en finesse tout ce que les plus adroits boulangers du monde peuvent produire. Contentons-nous de dire qu'ils sont pétris à la levure de potasse et blanchis à la vapeur de soufre ; ce qui leur donne, disait souvent Mgr Dubar, *la peau blanche des Européens et la chair jaune des Chinois.*

Quand les bras manquent pour faire le pain, préparer la viande et les légumes, les Chinois trouvent un expédient qui abrège toute leur cuisine. Chacun saisit un morceau de pâte, l'étend en forme de galette, et après l'avoir plié et replié, absolument comme une blanchisseuse ferait d'une mousseline, le taille en morceaux très minces, longs ordinairement d'un ou deux pieds. Ce mets se nomme *Tchang-mien*, ou *farine longue !* Le chaudron à moitié rempli d'eau est là tout prêt ; on y jette le *Tchang-mien*. Après lui viennent deux ou trois poignées de mauvais sel, des feuilles de choux, des tiges d'ail ou d'échalotes, et en dernier lieu quelques parcelles de viande presque microscopiques. Il y a plus de liquide que de solide dans la marmite; mais les appétits n'en seront pas moins satisfaits, ni les cœurs moins dilatés. Heureuse simplicité, qui se contente de cette apparence de fête et fait briller à si bon marché la joie sur tous les visages !

Le spectacle de cette pauvreté si facilement contente touchait vivement Mgr Dubar. « Quel peuple ! disait-il ; peut-on le tant méconnaître ou le juger si mal en Europe ? Si nos fervents catholiques de France voyaient de leurs yeux ces chétifs repas de fête, comme ils s'empresseraient d'ouvrir leur bourse pour adoucir les privations de ces intéressants Chinois et nous fournir les moyens de les arracher au paganisme ! »

Dieu, dans sa miséricordieuse providence, a ménagé aux pauvres de la Chine, spécialement à ceux du nord, plusieurs espèces de plantes, légumes et herbes sauva-

ges, qui ne leur coûtent à peu près rien et se trouvent partout, quand le ciel n'a pas refusé ses pluies périodiques. Ces aliments, si peu substantiels qu'ils soient, ont deux grands avantages : ils aident d'abord à mâcher les durs pains de maïs ou de sorgho ; puis ils économisent les céréales. A ce titre, nous leur devons une sympathique mention ; ils la méritent aussi par la vogue dont ils commencent à jouir dans la classe aisée, et par les services qu'ils rendent aux missionnaires.

Au printemps, lorsque les arbres se couvrent de leur feuillage et les champs de leurs herbes, les femmes et les enfants vont à la recherche des chicorées, des feuilles d'orme et de mûrier. De retour à la maison, s'il y a du sel et du vinaigre, on fait une salade ; sinon on jette le tout pêle-mêle dans la marmite où cuit la bouillie de sorgho ou de maïs, on agite sommairement, et en cinq minutes la cuisson est à point : car les Chinois tiennent à manger les légumes demi-crus, afin de n'en rien perdre. En été, les champs de luzerne, quand ils appartiennent à des propriétaires charitables ou seulement humains, fournissent aux pauvres une variété d'aliments assez agréables au goût. A l'automne, la collection est plus variée. C'est l'époque des provisions pour l'hiver, sinon pour toute l'année. Les personnes peu aisées, les ouvriers, les pauvres parcourent les jardins potagers, les places où se tiennent les marchés, les rues de leur propre village, ramassant les feuilles de choux, de carottes et de navets jetées par les jardiniers ou par les consommateurs. On les suspend pour les

sécher à des cordes tendues autour de la maison ou dans la cour, puis on leur fait subir une macération au piment et au sel. La provision ainsi faite peut se servir à volonté : puisse-t-elle durer longtemps dans les pauvres ménages !

L'ail joue un grand rôle dans la nourriture du peuple au *Tché-Ly*. C'est un appendice culinaire presque indispensable aux estomacs des pauvres, qui sans lui accepteraient avec peine les débris végétaux indigestes et malsains dont ils se nourrissent. Que les touristes européens se montrent choqués et témoignent leur mauvaise humeur de la forte haleine qu'il donne aux Chinois des basses classes; qu'importe ? leur courroux se brisera contre la force des choses. Ils devraient d'ailleurs n'être pas injustes. L'ail de la Chine n'est généralement autre chose que l'échalote bretonne ou normande ; et combien de paysans français ont, sur ce point, les mêmes goûts que les Chinois, en dépit des délicats !

La plante potagère la plus précieuse pour les pauvres, sans être dédaignée des riches, est, sans contredit, la grosse rave connue sous le nom de : *louo-pei*. Moins fade et plus grosse que nos navets, elle coûte à peine trois ou quatre sapèques la livre, c'est-à-dire environ soixante-quinze centimes les cinquante kilos. Aussitôt que les travaux des champs sont terminés, chacun se munit d'une ou plusieurs grandes terrines, les remplit d'eau jusqu'au tiers de la hauteur, y jette quelques livres de sel et quelques poignées de

piment, puis quelque temps après les *louo-pei* eux-mêmes. Viennent l'hiver avec la gelée et la neige, le printemps avec une atmosphère chaude et malsaine; les *louo-pei* n'en restent pas moins dans la cour, exposés à toutes les intempéries des saisons, qui, au lieu de nuire à leur fermentation, la hâtent et en garantissent le succès. L'odeur qui s'exhale de ces terrines est, il faut l'avouer, très désagréable à tout Européen. Rarement le plus intrépide missionnaire a pu tenir quarante-huit heures dans une chambre près de laquelle se trouvait quelqu'une d'elles. En revanche il s'accommode très promptement de ces navets salés et fermentés, quand les néophytes les lui servent dégagés de leur peau et coupés en petits morceaux.

Le type physique des *Tché-Liens* diffère beaucoup de celui des habitants du sud. Comme les Tartares, ils ont le teint plus basané, les traits du visage plus fortement accentués, la taille plus élevée, le nez moins épaté. Leur attitude paraît aussi plus énergique; leur démarche, au lieu de ressembler, comme celle des habitants du sud, à la bascule lente et monotone d'un marin qui n'a pas quitté son navire, est droite, fière et rapide. Il en est peu qui, à vingt-cinq ans, n'aient pas une barbe assez développée et une moustache déjà bien fournie, chose rare dans les provinces méridionales. Leurs yeux, quoique invariablement noirs, comme ceux de tous les Chinois, sont plus grands et plus vifs.

Les habitants du *Tché-Ly* savent tous monter à cheval et supportent vaillamment les courses les plus

longues. Ils ont une nature vigoureuse, infatigable au travail; si leurs ressources matérielles étaient au niveau de leurs besoins, ils feraient, croyons-nous, les hommes les plus robustes du monde. On commence à savoir en Europe que les Chinois n'ont point d'égaux pour coloniser un pays. La Havane, les États-Unis, la Cochinchine française ne peuvent se passer d'eux. Mais pour avoir leurs bras, il faut les traiter humainement et tenir fidèlement les engagements pris. L'Amérique est, dit-on, le pays qui observe avec le moins de déloyauté ces conditions ; personne n'ignore quel profit lui apporte l'émigration chinoise, surtout quand elle se compose d'hommes du nord.

Il n'est que trop ordinaire aux Européens fraîchement débarqués au Céleste-Empire, de juger le pays et le peuple au rebours de la réalité. Estimant les choses d'après les idées d'une civilisation toute différente, ils déclarent que tout y est défectueux ou contraire au bon sens. Le pays semble affreux, les villes sales et répugnantes, les usages ridicules, le peuple laid. Le temps modifie singulièrement ces premières impressions. Si l'on raisonne, on trouve que la force de cohésion qui, depuis tant de siècles, empêche les parties diverses de cet immense Empire de se dissoudre, est un phénomène unique dans l'histoire des états purement temporels. Si l'on regarde, les Chinois eux-mêmes apparaissent moins disgracieux; on les apprécie comme domestiques; on reconnait qu'ils sont adroits, propres, intelligents, respectueux, et même passablement fidèles.

Un secrétaire d'ambassade, M. René de Balloy, arrivait à Péking, il y a quelques années, rempli lui aussi, de préjugés contre la race jaune, et spécialement contre les Chinois. Peu à peu ses idées changèrent si bien qu'il nous disait naguère : « La Chine est le premier pays de l'Asie ; son peuple, si peu sympathique à l'Européen qui ne l'a pas étudié, est tout autre qu'on ne le croit. Que ne puis-je avoir à mon service deux Chinois consentant à ne jamais me quitter ! »

Un autre diplomate, qui a vécu à Péking de longues années et qui, comme le précédent, a toujours tenu la dragée haute aux Chinois, avoue à la fin d'un ouvrage [1] récemment publié, qu'il est demeuré longtemps en Chine sans connaître le véritable caractère des habitants : « Jusqu'à présent, écrit-il, nous n'avons rapporté que les premières impressions, celles qui frappent tous les nouveau-venus et que nous n'avons pas cru devoir taire, parce qu'elles sont partagées par tous ceux qui n'ont fait que traverser la Chine. Il faut l'avoir habitée pour pouvoir se débarrasser de la première antipathie et bien juger les choses. »

M. de Rochechouart, dans ses nombreux voyages exécutés à travers l'Empire du Milieu pour soutenir les intérêts des missionnaires, a constaté combien le peuple du *Tché-Ly* est supérieur, sinon par l'intelligence et l'industrie, au moins par les qualités et les vertus morales, aux populations du sud. Il avoue que les

1. M. le comte Julien de Rochechouart : *Excursion autour du monde*, page 249.

Chinois du nord l'ont presque réconcilié avec la Chine tout entière [1].

« Tout homme a les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts, » dit un proverbe chinois. Nos habitants du *Tché-Ly* ne sont pas gens à le faire mentir. Un peu faux et dissimulés avec ceux qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement, ils ouvrent aisément leur cœur à quiconque a mérité leur confiance en les traitant avec humanité, surtout en leur témoignant de la sympathie. Calmes et réservés par caractère comme par éducation, modestes et respectueux envers ceux qui sont revêtus d'une autorité quelconque, d'une politesse excessive envers tous leurs égaux, fussent-ils des indifférents, ils deviennent impitoyables quand la conduite de ceux qui les gouvernent n'est pas à la hauteur de leur mission, sans pardon et incapables de supporter un délai, quand il s'agit de venger une injure reçue de leurs égaux. Dans le sud, au *Kiang-nan*, par exemple, on assiste souvent à des pantomimes bruyantes d'hommes qui se haïssent. Ils se renvoient force imprécations et menaces; mais très rarement le sabre est dégaîné. L'instinct de la conservation restreint leurs sentiments belliqueux à des paroles plus ou moins outrageantes. Il n'en est pas de même de nos *Tché-Liens*. Eux vont droit au but; un sabre, une lance, un fusil, toute arme qui leur tombe sous la main, ils la saisissent et courent sus à l'ennemi. Aussi compte-t-on annuellement, dans

1. Voir l'ouvrage déjà cité, page 249.

chaque sous-préfecture, une moyenne de douze ou quinze meurtres qui sont le résultat de querelles entre voisins. Les guet-apens y sont rares.

On dit le Chinois lâche et dépourvu de patriotisme, surtout s'il fait partie de la milice officielle. Nous avons souvent demandé aux hommes du pays l'explication de ce proverbe : *Hâo-tié-pou-tâ-ting; Hâo-jen' pou-tang-ping; du bon fer on ne fait pas de clous; de l'honnête homme on ne fait pas un soldat.* A cette question quelque peu embarrassante ils se contentaient le plus souvent de répondre par un sourire qui n'était pas favorable à la cause des soldats de l'empire. Les plus hardis disaient seulement : « Comment donc le *Père spirituel* connaît-il ce proverbe ? » Si nous allions plus loin, si nous demandions, par exemple, pourquoi en 1868, quand le *Tché-Ly* était ravagé par les brigands, 100,000 impériaux bien armés n'osèrent jamais attaquer 10,000 bandits sans armes,mais résolus : « C'est tout simple, répliquait-on avec feu, les soldats d'aujourd'hui ne valent pas les brigands. Ils n'ont ni patrie, ni famille, ni foyers; le *Châo-tsieoù* (alcool de sorgho), l'opium, le libertinage et souvent le vol se partagent leur existence. De plus, ils sont souvent mal payés et mal traités. Comment de pareilles milices pourraient-elles avoir du patriotisme et de la bravoure ?»

Sans garantir la parfaite exactitude de cette explication, nous la trouvons suffisante pour fixer notre jugement sur la valeur de ces soldats. Mais leur poltronnerie trop réelle vient de causes morales qui partout

anéantissent le courage, et non pas du caractère de leur race. Les faits le prouvent! Que de fois n'avons-nous pas vu les habitants des campagnes se lever en masse, s'élancer avec fureur sur des bandes de rebelles plus nombreuses et mieux armées qu'eux, les faire plier et les mettre en déroute! C'est qu'il s'agissait pour eux de défendre leurs foyers, de protéger la vie de leur vieux père, l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants. Alors ce peuple si insouciant en apparence s'émouvait et retrouvait toute l'énergie de sa nature[1].

A cette appréciation on objectera le témoignage des nombreux écrivains modernes qui ont présenté les Chinois à l'Europe sous un tout autre jour. Disons franchement notre pensée sur leurs ouvrages.

La plupart des auteurs qui ont parlé de la Chine depuis l'expédition franco-anglaise de 1860, sont des touristes qui veulent avant tout intéresser leurs lecteurs. Comme celle de tous les étrangers qui passent par la Chine, en faisant le tour du monde, leur marche a été rapide. *Hong-Kong*, *Shang-Haï*, *Péking*, le *Pien-Tsiang*, (la grande muraille), le *Yang-Tzé-Kiang* (le Fleuve Bleu), *Nanking* et *Hang-Kéou* : voilà tout ce qu'ils ont visité, ne voyant rien qu'à la surface et d'un coup d'œil. Aucun d'eux n'a pénétré dans un intérieur chinois de bonne famille, et n'a entretenu de relations suivies avec des lettrés, des mandarins, ou même des bourgeois de bon ton. Ils ont pris pour domestique et

1. Ajoutons cependant que cette intrépidité des Tché-Liens ne se révèle bien que lorsqu'il s'agit de venger un désastre déjà consommé.

interprète un de ces jeunes Cantonnais qui bégaient à peine quelques mots des langues européennes, mais pour qui le vice n'a plus aucun mystère. Le voyage a duré deux ou trois mois au plus. Et c'est après de pareilles études, que ces auteurs ont écrit leurs livres, où ils affirment d'un ton d'oracle ce qu'ils ignorent, et s'annoncent comme des témoins irrécusables. *Risum teneatis !*

Des écrivains plus autorisés reprochent aux Chinois de n'avoir ni imagination ni idéal, d'être routiniers et remplis de préjugés hostiles aux étrangers. En effet le Chinois, celui du nord spécialement, ne rêve aucun des plaisirs plus ou moins poétiques, aucune des fêtes brillantes et plus ou moins salutaires qui ont tant de charme pour l'Européen. Il reste obstinément attaché aux coutumes de son pays, aux traditions de sa famille dont il est fier, et il demeurera toujours convaincu que sa nation est la première du monde. Ses désirs sont limités; il n'éprouve à peu près aucun des besoins qui, chez nous, ruinent les fortunes, les santés et les intelligences. Il n'a pas idée de nos clubs, de nos journaux, de nos révolutions politiques qui font et défont si vite les gouvernements, pas plus que de nos mépris de l'autorité et de nos attaques contre la religion. Mais est-ce là un malheur ? Et ne vaut-il pas mieux pour un peuple avoir moins d'imagination, et posséder cette sagesse vulgaire qui respecte la tranquillité de l'État et fait la prospérité des familles? Quant aux préjugés hostiles aux étrangers, ils ne sont pas

exclusivement propres aux Chinois. Quelle nation en a jamais été exempte ?

On formule une autre accusation pleine de gravité : Le vice, dit-on, se montre en Chine sous toutes les formes, et de la manière la plus éhontée. C'est malheureusement vrai des ports de mer, des centres commerciaux, surtout de ceux que fréquentent les étrangers, et des bourgades situées sur la route impériale de *Nanking* à *Péking*. Partout ailleurs, du moins dans le *Tché-Ly*, si l'immoralité est commune, comme dans tous les lieux où règne le paganisme, du moins elle se cache et n'affronte pas les regards du public. L'Évangile de Jésus-Christ est seul assez puissant pour maintenir la pureté des mœurs parmi les hommes.

A notre avis, le reproche le moins immérité qu'on puisse faire aux Chinois, et en particulier aux Tché-liens qui nous sont plus connus, c'est celui d'un égoïsme sauvage. Sauf une certaine classe de notables (*Chen' Kin'*), qui par tradition se font un devoir de consoler et d'assister les malheureux, on peut affirmer en général que dans les temps ordinaires, les mandarins, les riches propriétaires et les capitalistes sont sans entrailles pour une misère isolée dont ils n'ont rien à craindre. Mgr Dubar, qui avait fait une étude sérieuse de la philanthropie chinoise, attribuait à cet égoïsme, plus qu'à la misère, le grand nombre de brigands et de voleurs qui partout détroussent les voyageurs et pillent effrontément, même en plein jour, les magasins de sel, les monts-de-piété, les banques et les opulentes demeures.

Les maisons, au *Tché-Ly*, n'ont ni architecture, ni style, ni décor. Quand un particulier est décidé à se bâtir un logis, ou bien à agrandir celui qu'il possède, il appelle un chef de maçons, lui communique ses volontés sur la dimension et le nombre des chambres, et lui montre la superficie du terrain disponible. Le reste est abandonné au goût et à l'habileté de l'ouvrier. Celui-ci se contente de reproduire exactement les nombreuses constructions qu'il a faites depuis qu'il sait tirer le cordeau, et dont on peut dire sans crainte d'errer : qui en voit une en voit cent.

Les riches, et ceux qui veulent passer pour tels emploient la brique dans toute l'épaisseur et dans toute la hauteur des murs. C'est à peu près tout le luxe qui distingue leurs habitations de celles des pauvres. L'habileté des Chinois dans l'art céramique est connue du monde entier ; on avoue que sur ce point, malgré l'antiquité de leur civilisation, ils défient tous les rivaux. S'il est permis de parler d'un talent plus modeste, mais inconnu en Europe, nous dirons que leurs briques surpassent en beauté et en solidité toutes celles que produit notre industrie, même les briques de carrelage. Nos vulgaires briques rouges ne trouveraient pas d'amateurs en Chine ; les donnât-on pour rien, le plus pauvre parmi les laboureurs n'en voudrait pas, à moins qu'elles ne fussent peintes en bleu d'azur ou en gris couleur de grès. Avec des moyens très élémentaires et très primitifs, les Chinois savent, depuis trois ou quatre mille ans, construire des fours qui peuvent

loger trente-cinq ou quarante mille briques et ne coûtent guère que cinquante mille sapèques, environ cent vingt-cinq francs de notre monnaie. L'ouverture supérieure de chaque four est étroite, protégée par une sorte de parapet qui empêche le vent de pénétrer dans la fournaise. Les flancs sont percés de plusieurs soupiraux qui, pendant la cuisson, donnent de l'air aux briques, et après cinq ou six jours de chauffage servent, ainsi que l'orifice supérieur, à recevoir cent ou cent cinquante seaux d'eau douce, et à en décharger la vapeur. L'effet de cet arrosage est de transformer le *rouge-ocre* du carreau en une couleur bleu de ciel d'une beauté remarquable, qui, dit-on, a la propriété de préserver les bâtiments de l'action destructive des efflorescences nitriques.

Les petites fortunes se servent de briques pour les soubassements et la partie extérieure des murs seulement ; la partie intérieure est en terre. Les pauvres sont heureux de construire leurs misérables habitations, soit avec d'énormes mottes de terre glaise, desséchées au soleil, soit avec de la terre battue ou des torchis, s'ils ont de la paille. Il n'est pas de famille, si indigente soit-elle, qui n'ait au moins le logement indispensable consacré par l'usage séculaire, c'est-à-dire une maison de trente ou trente-cinq pieds de long, divisée en trois compartiments égaux. Le milieu est occupé par deux fourneaux destinés au service de la cuisine en même temps qu'au chauffage des deux chambres latérales. Rien de plus simple et de plus curieux que le système de ces calorifères.

Tous les *Tché-Liens*, sans distinction de fortune ni de rang, n'ont d'autre combustible que les tiges du sorgho ou du maïs, la paille du millet ou du froment, et assez souvent les herbes sèches, arrachées aux champs ou aux cimetières ; encore la quantité suffit-elle à peine aux besoins les plus indispensables de la cuisine. Comment alors, demandera-t-on, chauffer les appartements dans lesquels vit, pendant des hivers rigoureux, une famille entière, mal vêtue, n'ayant pour lit qu'un tas de briques ou de terre, recouvert d'une natte, quelquefois d'un feutre depuis longtemps rongé par les vers, et pour literie que deux ou trois mauvaises couvertures légèrement ouatées ? L'industrie est venue au secours de la pauvreté : le *Kang*, estrade qui sert de lit pendant la nuit et de siège durant le jour, est percé de nombreux petits conduits en zigs-zags, qui aboutissent à une ouverture ménagée dans le mur et servant de cheminée. A peine la cuisinière a-t-elle allumé le feu sous la marmite, que chaleur et fumée, suivant les tuyaux, se précipitent dans les conduits, s'y promènent lentement, chauffent tout sur leur passage, et arrivées à l'ouverture finale, ne sont plus qu'une sorte de vapeur à peine tiède. De la sorte tout le calorique a été utilisé, et sans aucune perte a élevé la température de la maison entière.

Pour rien au monde les habitants du *Tché-Ly*, comme tous les Chinois, ne consentiraient à construire leurs habitations sur une même ligne horizontale, quand les appartements doivent dépasser le nombre de *trois*.

A mesure que l'un des fils de la famille se marie, on élève pour le jeune ménage une bâtisse semblable autant que possible à celle qu'habitent le père et la mère. La position de la nouvelle maison, est toute tracée ; l'usage traditionnel veut qu'elle soit placée derrière la précédente, sur le même plan vertical, à une distance qui dépasse rarement trois ou quatre mètres. On lui donne ses trente pieds de long, sa porte au milieu et ses deux croisées latérales tournées au midi ; mais elle n'a point d'ouvertures au nord, à l'est ou à l'ouest. La chambre de droite ou de l'est reste invariablement, durant le jour, exclusivement réservée au maître de la maison, pour y recevoir les étrangers, les parents ou les amis qui viennent le visiter. Dans la chambre de l'ouest se tiennent habituellement renfermées, surtout en cas de visite d'étrangers, les femmes et les jeunes filles qui ont atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. C'est un gynécée qui, sans avoir toute la rigueur de ceux de l'ancienne Grèce, est toutefois gardé fidèlement, au grand profit de la moralité. Il n'est pas rare de trouver ainsi sept ou huit ménages habitant tous à la suite les uns des autres, par rang d'âge, ou si l'on veut par rang de mariage; ce qui revient au même, l'usage interdisant au cadet de prendre femme avant son aîné.

Ces constructions, qui forment souvent à elles seules un petit village, n'ont ni jardin, ni cour, ni soleil, ni air à respirer. Elles ressemblent, en petit, aux casernes bâties à *Péking* pour les tartares des *Pâ-ki*

ou des *huit bannières*. Ce qui est plus curieux et plus admirable, c'est que tous leurs habitants, fils, brus et petits-enfants, se rendent trois fois par jour à la demeure du père et de la mère. C'est là que se prennent les repas, là que se boit le thé, si la famille est riche, ou l'eau chaude, si elle n'a qu'une aisance ordinaire. La division des biens n'est pas admise en Chine, les parents possèdent ce qui appartient à leurs enfants. La loi, au besoin l'usage, ne permettrait pas à un fils d'obliger son père à réclamer de lui son entretien.

Si la famille est trop pauvre pour bâtir autant de chambres qu'en exigerait la coutume, elle livre au moins l'appartement de l'ouest à celui des fils qui se marie. Dans ce cas, les voisins se réunissent volontiers pour élever sans frais une petite masure en terre, destinée aux enfants. Nous avons connu cependant un grand nombre de familles qui, malgré la bonne volonté de leurs voisins, n'avaient que deux ou trois appartements pour douze ou quinze personnes; le terrain, souvent aussi les solives et la porte leur manquaient.

Sauf de rares exceptions, les toits des maisons sont plats, simplement couverts de deux ou trois couches de mortier; ce qui donne aux bâtiments une forme carrée et lourde que les étrangers trouvent rarement de leur goût. Les indigènes voient dans ce genre de toiture bien des avantages. D'abord elle ne coûte pas cher, mérite très apprécié par une population pauvre. Puis elle résiste aux vicissitudes du temps. Quand les tempêtes, fréquentes au *Tché-Ly*, soufflent avec fureur,

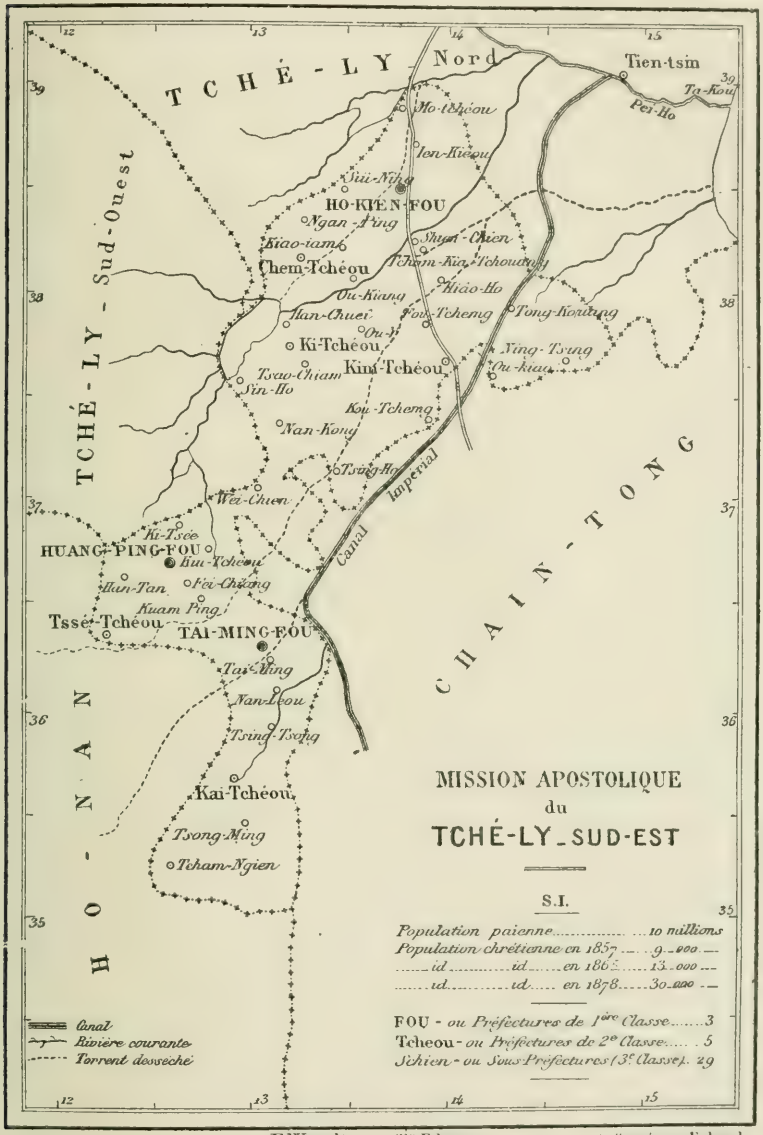
déracinant les arbres les plus forts, les toitures en tuiles sont infailliblement emportées ; les autres n'éprouvent pas le moindre ébranlement. Enfin si les voleurs, comme il n'arrive que trop souvent, infestent le pays, ces toitures en forme de terrasses, ordinairement couronnées de créneaux en briques ou en terre, deviennent des forteresses merveilleusement aptes à la défense. De jour, elles permettent d'observer l'ennemi ; la nuit, des veilleurs y font le guet, invisibles aux aggresseurs et inaccessibles à leurs coups. Aussi les surprises sont-elles impossibles, à moins que le veilleur n'ait trahi son devoir en cédant au sommeil. Si les brigands se présentent pour faire assaut, hommes, femmes, enfants, après avoir solidement barricadé la seule porte qui donne sur la rue, montent sur le toit de la maison, armés de fusils à mèche, de mottes de terre, de galets ou de briques. De là dix défenseurs seulement, surtout s'il s'agit de sauvegarder leur foyer, soutiennent victorieusement un siège contre une troupe cinq fois plus nombreuse d'assaillants. Nous avons souvent assisté à ces sortes de combats, ou plutôt d'alertes. Presque toujours l'ennemi se tenait à distance et finissait par abandonner la partie, quand ses cris et ses menaces n'avaient pas réussi à décourager les assiégés et à les amener à composition.

Un jour, poursuivi par une bande de voleurs, nous allâmes frapper à la porte d'un riche païen, appelé *Iang-eull-ié*. Ni le village, ni le propriétaire auquel nous demandions l'hospitalité, ne nous étaient connus ;

mais le danger était pressant. — La porte s'ouvre; un rapide salut est échangé et nous sommes introduits dans le salon des étrangers : « Vous m'excuserez, nous dit le chef du logis, un superbe vieillard de soixante-dix ans, si je ne vous souhaite pas la bienvenue dans un des appartements intimes de la famille. Ils ne manquent pas cependant; car j'ai sept garçons et six brus, tous pourvus de trois appartements semblables à ceux que leur mère et moi nous habitons. » Nous lui adressons à la hâte, non sans un peu de trouble, quelques mots de compliment. Nous songions avant tout à notre situation. Les voleurs nous avaient-ils suivis ? approchaient-ils du village ? étaient-ils nombreux et bien armés ? Le vieillard n'attend pas, pour faire ses préparatifs de défense, que nous lui en exprimions le désir. En nous donnant l'hospitalité, il acceptait toute la responsabilité des événements. Aussi la maison se met-elle en état de défense. Les fils de *Iang-cull-yé*, ses domestiques et quelques fermiers dévoués, après avoir barricadé la porte extérieure, montent sur le toit, armés de lances et de fusils. Nous les y suivons. La plaine qui se déroule devant nous immense, dépouillée de toute végétation, paraît muette et déserte. Point de voleurs à l'horizon. On aperçoit bien sous les cyprès d'un cimetière quelques cavaliers qui semblent tenir conseil entre eux. Tout à coup l'un d'eux se détache de la troupe, s'approche de nous jusqu'à deux ou trois portées de fusil, observe notre attitude et rejoint ses compagnons au galop de son cheval. Quelques instants après, un tourbillon de poussière,

rapide comme le vent qui l'emportait, disparaissait dans le lointain. C'était l'ennemi qui fuyait.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les sept ou huit corps de bâtiments habités par la famille du généreux vieillard, adressé des félicitations à nos braves défenseurs qui, assis en demi cercle sur le toit, fumaient joyeusement leurs pipes, nous descendons au salon des étrangers où nous attendait le vénérable chef de la famille. L'eau bouillait, les feuilles de thé et les tasses étaient préparées; notre hôte semblait radieux. Mais quand nous essayons de lui témoigner notre reconnaissance, quand surtout nous le complimentons sur sa nombreuse et vaillante famille, il nous répond d'une voix émue que nous ne lui devons rien. « Le Ciel, ajoute-t-il, a été si généreux pour moi! Voyez vous-même : ma fortune ne laisse rien à désirer; mes enfants sont nombreux et dociles; en les enrichissant par mon travail et mon économie, j'ai eu la consolation de procurer l'aisance à plus de vingt ménages voisins. Ne suis-je pas le plus heureux des hommes? » Il est un autre bonheur que du fond du cœur nous souhaitâmes à notre hôte en lui disant adieu et que nous demandons pour lui depuis dix ans, le bonheur de la foi. Mais qu'il est difficile de convertir les grands et les riches de la Chine! Plusieurs des fermiers de *Iang* ont embrassé la foi; leur maitre, hélas! si proche pourtant de sa tombe, persiste dans l'erreur! Puissions-nous apprendre un jour que la grâce a triomphé de sa longue résistance et conquis au ciel sa nombreuse et charmante famille !



F. Wattelier et Cie Editeurs. Gravé par Erhard

CHAPITRE V.

EXPLOITATIONS COMMERCIALES AU TCHÉ-LY. — INDUSTRIE ET PRODUITS. — BEAUX-ARTS. — MOYENS DE TRANSPORT.

LE *Tché-Ly* n'est pas plus favorisé sous le rapport du commerce et de l'industrie que sous celui des ressources naturelles et alimentaires.

Nous signalerons pourtant quelques sous-préfectures dont les houilles, le minérai, d'autres produits encore ne sont pas sans importance, et pourraient, croyons-nous, si l'on en développait l'exploitation, devenir des sources de richesses et procurer au peuple les moyens de vivre avec moins de misère. Au moment où nous écrivons ces lignes, des lettres de Chine nous apprennent que le gouvernement se décide enfin à tirer parti des houillères du sud-ouest de la province. Des ingénieurs anglais seraient déjà en route avec un matériel considérable. On assure même que, malgré la puissance des vieux préjugés, les hauts mandarins ont autorisé l'établissement d'un tramway pour l'exploitation de la houille et celui d'une ligne télégraphique partant de *Ta-Kou*, passant par *Tien-Tsin* et *Péking*, finissant à *Paô-Ting-Fou*, ville capitale de la province.

Faut-il voir dans ces faits l'annonce d'une nouvelle ère s'ouvrant au bénéfice de populations jusqu'à ce jour si délaissées ? Le vénéré prélat que le *Tché-Ly-Sud-Est* vient de perdre en doutait. Voici ce qu'il écrivait à un ami, peu de jours avant sa glorieuse mort :

« ... On me dit que nos montagnes de *Tsé-Tchéou*, aussi bien que celles de *Houaî-Lou*, vont être exploitées par une compagnie anglaise. Si les tramways, le télégraphe, les lignes ferrées que l'on nous prépare, doivent être utiles au peuple et surtout aux progrès de la Foi, que les anglais soient les bienvenus. Mais, hélas ! l'expérience du passé nous autorise à nous défier de l'avenir. L'exploitation sera utile à ceux qui la feront valoir, et rien de plus. Le gouvernement chinois, vous le savez mieux que moi, paie mal ses ouvriers; ou s'il les paie, l'argent passe par tant de mains avant d'arriver jusqu'à eux, que les deux tiers du salaire s'échouent durant la traversée. D'un autre côté, comment les mœurs et surtout la prédication de l'Évangile pourraient-elles tirer profit de ce progrès matériel ? L'Europe nous enverra quelques ingénieurs, quelques contre-maîtres d'une éducation et d'une conduite irréprochables, soit ; mais les employés subalternes, les surveillants, les mécaniciens, ne seront-ils point, pour la plupart, des hommes marqués au cachet du crime et du libertinage, des ex-pirates, des *frères de la Côte*, appelés par les Chinois : *l'écume européenne des mers de la Chine ?* Ils viendront miner surtout les mœurs. Puis les écrivains, les touristes écriront dans leurs livres avec une indignation plus ou moins sincère : « La Chine est le pays le plus corrompu du monde ; un Européen lui-même ne peut échapper à son contact pestilentiel. » C'est toujours l'histoire des *animaux malades de la peste.* »

Les deux districts de *Tsé-Tchéou* et de *Houaî-Lou*, dont parle Mgr Dubar, offrent en effet à l'industrie de remarquables ressources jusqu'ici trop peu connues. Les montagnes de *Tsé-Tchéou* possèdent d'abondantes mines de charbon de terre ou de *Tchâ-tze*, qui ne demandent qu'une intelligente exploitation pour acquérir une grande valeur. Leurs produits jusqu'à ce jour suffisent à peine aux premiers besoins d'une population misérable, qui pourtant n'a pas d'autres moyens d'existence.

Non loin de là, d'autres mamelons des grandes chaînes du *Ho-nan*, séparés les uns des autres et d'un accès facile, fourniraient à l'art céramique les poteries les plus variées et les plus économiques: vaisselle populaire, terrines, poêlons de voyage. On affirme aussi que les montagnes de *Han-tang* et de *Lin-tchemg*, sous-préfectures voisines, renferment une prodigieuse quantité de terre appelée *Kaô-Lin'*, qui donnerait une porcelaine plus fine et plus transparente que celle des provinces du *Kiang-si* et du *Hou-Pei*, pourtant si renommée. Le génie européen trouvera sans aucun doute dans ces montagnes des richesses dont les Chinois ne soupçonnent pas la présence.

La sous-préfecture de *Houaî-Lou*, mérite plus de détails. Bien que des ingénieurs et des mineurs chinois en aient seuls jusqu'ici fait valoir les produits, la province du *Tché-Ly* tout entière lui doit une bonne partie de ses ressources, sans compter le profit qu'en tirent de leur côté les provinces du *Chan-si* et du

Chan-tong. Les montagnes de *Houaî-Lou*, en effet, possèdent des mines de fer, de grès, de charbon de terre et de soufre, telles que les Chinois les plus compétents assurent ne s'en trouver nulle part de plus riches. C'est à *Houaî-Lou* que les fabricants de poudre à canon et d'allumettes vont, quelques-uns en fraude, les autres munis d'un permis, faire leurs provisions de soufre. C'est de *Houaî-Lou* encore que viennent les chaudrons, les marmites, les cloches et les socs de charrue employés dans les quatre ou cinq provinces voisines et même jusqu'en Mantchourie.

La poterie de grès que l'on trouve également à *Houaî-Lou* et que les Chinois nomment *Cha-Houo (marchandises de sable)*, mérite l'attention des connaisseurs. Rien de si fin, de si solide et surtout de si facile à chauffer que toutes les sortes d'ustensiles qui s'y fabriquent à l'usage de la classe peu aisée. Théières, casseroles, réchauds, poêles, tout s'y trouve en quantité prodigieuse et à des prix extrêmement modiques. Nous avons connu des voyageurs, marchands ou hommes de peine, qui pour éviter les frais d'hôtellerie trop coûteux pour leur bourse, trouvaient moyen avec une casserole de *Houai-Lou*, du prix de quinze centimes à peine, de faire leur cuisine en plein air. Ils s'arrêtaient au bord de l'un de ces puits d'eau douce que des philanthropes fortunés, surtout des veuves demeurées fidèles à leur première union, ont fait creuser de distance en distance même dans les plaines les plus stériles

et les plus désertes. Pratiquer un trou dans le sable ou la terre glaise, déposer sur l'orifice leur poêlon rempli d'eau, ramasser des herbes sèches, allumer le feu et cuire à point leur potage de millet ou de maïs: c'était l'affaire de vingt-cinq minutes au plus.

Houai-Lou par son commerce entretient un roulage de voitures fort considérable. Ce roulage est pendant la morte saison la ressource principale des laboureurs peu aisés du pays. Depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril, les auberges sont pleines et les routes couvertes de voitures, de brouettes chargées de ces marchandises, jadis presque exclusivement destinées aux pauvres, aujourd'hui fort recherchées même des plus opulents.

Outre ces deux districts dont les produits sont connus à cinquante lieues à la ronde, quelques autres méritent encore d'être signalés.

Chou-Lou. — Chaque année, les chameaux de Mongolie apportent dans cette sous-préfecture une grande quantité de peaux de mouton. Celles qui sont jugées aptes à protéger les humains contre les rigueurs de l'hiver subissent une préparation à la chaux, à l'alun, au camphre et se vendent aux grandes foires de l'automne. Les vendeurs chinois, merveilleusement habiles à soigner leurs intérêts, prennent la précaution de tailler assez ces fourrures, pour qu'elles ne tombent pas sur les talons des acheteurs. De la sorte, sans rien diminuer du prix de ses pelleteries, le marchand se procure d'innombrables morceaux de toute dimension,

qu'il vend encore et dont on fait des tapis dignes de nos salons d'Europe. Ces tapis, tissés, foulés et peints avec un art incroyable, conservent pendant de longues années la fermeté de leurs poils et la vivacité de leurs couleurs. Les Chinois, gens peu délicats, fussent-ils mandarins, ont beau les couvrir de crachats, les écraser avec des chaussures sales et humides, ils ne perdent ni leur fraîcheur ni leur beauté : si bien que leurs propriétaires ne sont pas obligés de les renouveler plus de deux ou trois fois dans le cours d'une longue existence.

Les feutres pour chapeaux et matelas se fabriquent aussi à *Chou-Lou*. Les blancs sont fins, moelleux et d'une solidité remarquable. C'est un curieux spectacle de voir nos chefs de chrétientés dérouler d'un air majestueux un de ces feutres tout poudreux, déjà rongé par la vermine, sur le lit du missionnaire. S'il s'agit du lit épiscopal, ils semblent plus que jamais pénétrés de l'importance de leur rôle. L'un d'eux venait un jour de préparer ainsi avec la plus solennelle gravité le *Kang* sur lequel Mgr Dubar devait se reposer; il était tellement fier de son feutre, que le prélat, bon gré mal gré, dut aller en constater le mérite. Heureux Chinois! quand Sa Grandeur lui eut fait son compliment, il courut se mêler à la foule qui encombrait la porte et attendait la bénédiction de l'évêque : « Notre feutre est si beau, s'écria-t-il, que l'Europe n'en fournirait pas de plus agréable à Monseigneur. »

Nan-Kong. — La population pauvre de ce district et des pays environnants tisse, pendant la saison inoc-

cupée, des rubans qui sont estimés même par les Européens. Ces rubans sont généralement blancs ou rouges. Les blancs servent aux femmes qui portent le deuil. Elles les serrent fortement au-dessus de la cheville et en attachent leurs cheveux. Les soldats, les portefaix, les porteurs de palanquins, et généralement tous les hommes de peine en font usage pour se préserver des varices et les enroulent étroitement autour de leurs jambes.

Les rubans rouges servent à la vanité et jouissent d'une grande vogue. Les jeunes filles et les femmes mariées n'ayant pas quarante ans, ne mériteraient aucune considération, si elles ne portaient ces rubans tapageurs aux pieds et à la tête. Les petits enfants, les écoliers jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans rougiraient de honte, s'ils n'avaient aux cheveux un cordon d'un rouge écarlate. Les païens attribuent même à ces rubans rouges la vertu de guérir certaines maladies. Il y a quelques années, piqué au pied par un scorpion et voyant que l'enflure envahissait rapidement toute la jambe, nous appelâmes un médecin du pays. La consultation ne dura qu'un instant. Nous avions pensé à l'alcali volatil, à la pierre infernale, à un tison ardent pour brûler la piqûre. Le remède était plus simple. Notre hippocrate court précipitamment chez un petit marchand mercier et revient bientôt tenant une superbe ficelle rouge à la main. A quoi bon cette ficelle ? Le docteur nous l'apprit bientôt. Avec la gravité habituelle aux hommes de

l'art, il nous passe la ficelle autour des reins, la serre fortement et dit aux deux catéchistes qui assistaient à cette opération surprenante : « Soyez maintenant tranquilles, le poison du scorpion est localisé. » — « Ne donneras-tu pas d'autre remède au Père, demande un de nos lettrés ? Alors explique-nous la vertu de ton cordon rouge. » Le médecin était païen ; il était même, nous apprit-il, membre de la grande confrérie des thaumaturges voués corps et âme au culte de Boudha. Depuis son enrôlement, abandonnant ce qu'il appelait *la médecine humaine*, il avait négligé, presque oublié les recettes pratiques si nombreuses et si efficaces de l'empirisme chinois. La ficelle et les couleurs remplaçaient pour lui toute une thérapeutique surannée. Cette étrange profession de foi eut du moins pour effet de nous faire oublier un instant la douleur. Nous avions donc failli être dupe d'un chevalier de Boudha ! La discussion continuant entre le docteur et nos deux catéchistes, je les envoyai tous les trois boire le thé dans un appartement voisin, après avoir naturellement rendu au médecin sa corde rouge. Il paraît que dans leur colère les deux lettrés chrétiens brûlèrent ce *cordon sanitaire* comme en place de Grève ; et cela sous les yeux de l'homme de l'art qui n'en fit pas du reste plus mauvaise figure, surtout quand le thé fut servi.

Cette aventure, sans guérir la blessure de scorpion, eut néanmoins son utilité. Elle nous donna l'explication d'un usage dont nous étions souvent témoin sans

le comprendre. Les femmes, les jeunes filles sont-elles atteintes d'une affection de poitrine ; vite on les habille de rouge. Non seulement la chevelure conserve le ruban consacré par la coutume, mais on y ajoute un morceau de cotonnade pourpre, qui se fixe légèrement sur le chignon de manière à en laisser les deux extrémités s'agiter au gré des vents. De même, on rencontre souvent sur les chemins et sur les champs de foire des chevaux ou des mulets tout pavoisés de rouge, la crinière tressée avec une ficelle rouge, et le dos recouvert d'un magnifique coussin de drap rouge. Ce sont des animaux malades qui subissent un traitement à peu près semblable à celui que l'Esculape chinois avait essayé sur nous. Vétérinaires et médecins, s'ils font partie de la confrérie des privilégiés de Boudha, ont perdu, paraît-il, confiance dans l'efficacité des médicaments reçus.

La médecine nous amène naturellement à parler de la sous-préfecture de *Wam-chien.*

Les abeilles sont fort rares au *Tché-Ly ;* ni la nature du sol, ni la température du pays, ne leur sont propices. Les montagnes de *Wam-chien* font cependant exception. Elles sont couvertes de plantes qui fournissent aux abeilles d'abondants matériaux pour construire leurs alvéoles. C'est de *Wam-chien* que vient la plus belle cire du *Tché-Ly.* Les marchés les plus fréquentés, tels que *Mo-Tchéou*, *Paô-Teou* et *Chia-Kéou* en font un commerce relativement considérable.

En Chine, on se sert de cire dans les médicaments externes, comme les emplâtres et les vésicatoires volants. Pour inspirer confiance aux malades, les pilules fébrifuges doivent être aussi renfermées dans une petite boule de cire blanche, sur laquelle le pinceau d'un artiste a tracé la figure inventée par le premier empereur du céleste Empire, *Fo-Chi* (2700 ans avant J.-C., au dire des Chinois). Cette figure symbolique, appelée *Pa-Koua* (*les huits traits*), et représentant les huit grands éléments qui gouvernent le monde : le ciel, la terre, le feu, l'eau, les vents, le tonnerre, l'air et les montagnes, est de rigueur pour le succès. Chaque globule a donc trois résultats très différents les uns des autres, concourant pourtant à une même fin, la guérison du malade. La pilule combat la fièvre; la figure des *Pa-Kouâ* inspire la confiance; et la jolie boule de cire, dans laquelle le médicament se promène à son aise, est un grelot qui amuse les malades. Les enfants se plaisent à le secouer, et trouvent intéressant d'en écouter l'harmonie.

Les tailleurs de pierre et les sculpteurs, n'ayant qu'une connaissance imparfaite du plâtre, ignorant la manière de le cuire, de le broyer, de le préparer, se servent de cire et d'alun, mêlés parfois de blanc d'œuf, pour cimenter les pièces diverses des monuments et des mausolées. Les tisserands, eux aussi, au lieu d'employer l'amidon, font usage de la cire pour polir leur fil quant il est monté sur le métier.

Le *Tché-Ly* ne produit pas de thé et ses populations

sont trop pauvres pour acheter celui des provinces méridionales. Aussi la boisson ordinaire du pays n'est autre chose que le bouillon du potage, quelquefois la lavure de la marmite, ou simplement de l'eau chaude dans laquelle on a jeté une demi-douzaine de jujubes pour lui donner de la couleur. Plusieurs localités possèdent des brûleries d'alcool célèbres. Citons seulement *Taî-Tchemg*, *Han-chuei* et *Tou-Léou*. Chacune de ces villes compte une cinquantaine de brûleries, et le *Châo-tsiou* (*vin alcoolique*) qu'elles produisent suffirait aux provinces du nord, si le gouvernement n'en limitait la distillation pour réserver au peuple les céréales indispensables à sa subsistance.

Quelques écrits traitant des boissons fermentées du Céleste-Empire nous ont appris, à notre grand étonnement, que l'usage immodéré des liqueurs fortes est l'une des principales causes du paupérisme qui règne au *Tché-Ly*. Leurs auteurs, croyons-nous, ont pris leurs notes en Angleterre, en Allemagne ou en Russie, mais non dans le pays dont ils parlent. Car les Chinois, les *Tché-Liens* spécialement, ont une horreur instinctive pour l'ivrognerie. Tout au plus boiront-ils deux onces de *Chaô-tsiou* à l'occasion d'une fête, d'un mariage, d'un enterrement ou de la visite d'un parent. Les jours de foires ou de marchés, on peut circuler à toute heure dans les rues des villes, dans les bourgades les plus fréquentées, parcourir à pied ou à cheval les routes et les chemins ; nulle part on n'aura sous les yeux le hideux spectacle d'hommes ivres, si souvent offert par

nos pays civilisés d'Europe. Dans le cours de nos voyages, nous avons à peine rencontré deux ou trois fois par an un Chinois aviné jusqu'à perdre l'équilibre. Le vice abrutissant de l'ivrognerie est tellement rare au *Tché-Ly*, que les missionnaires vieillis dans l'apostolat avouent n'avoir jamais eu à prêcher contre lui.

On vante avec raison la toile de coton qui se fabrique dans le sud et dans l'ouest de la province. Avec les métiers les plus primitifs, les Chinois produisent des tissus extrêmement solides, à un bon marché surprenant. Mais ici comme en bien d'autres choses, ils semblent prendre à plaisir le contre-pied de nos usages. Ce sont les hommes qui filent et les femmes qui tiennent la navette. Qu'on ne s'étonne pas trop cependant ; ce partage des fonctions est logique. La femme, d'après l'usage traditionnel, ne doit jamais sortir de son intérieur. A elle donc le tissage et tous les travaux qui peuvent l'occuper dans sa maison. Aux hommes, qui prennent, là comme ailleurs, leurs coudées franches, tous les labeurs du dehors. En hiver, quand la campagne ne réclame plus leurs bras, ils n'ont, pour remplir leurs journées, les uns que le souci de pourvoir au chauffage quotidien, les autres que le filage du coton [1]. Le chauffage est le lot des vieillards et des enfants. Au mois de décembre, on les voit en foule parcourir la plaine dépouillée déjà de ses herbes et la râcler avec un rateau en bambou, jusqu'à ce qu'ils trouvent encore, à force

1. Le chanvre est si rare en Chine qu'il suffit à peine au commerce de la corderie.

de persévérance, je ne sais quel combustible composé de racines d'herbes et de terre. Le filage est réservé aux hommes d'un âge mûr et aux adolescents. Après le déjeuner, tous se rendent sur la place du village pour y apprendre ou redire les nouvelles. Si la température est douce, ils se rangent en cercle, s'asseyent sur leurs talons, chargent leurs pipes, enfoncent la quenouille dans leurs habits, et se mettent à deviser. Si au contraire la bise est glaciale, ils s'alignent le long des maisons pour jouir du soleil de midi. Quel que soit le temps, la réunion est toujours nombreuse. On cause, on bâille, on fume, et trop souvent, quand arrive l'heure du dîner, la quenouille reprend intacte le chemin de la maison. On comprend que la main-d'œuvre de pareils fileurs suffise à peine à procurer à la famille le sel, le vinaigre et l'huile nécessaires à son entretien.

Si nous pouvions espérer que ces pages tomberont sous des yeux anglais, nous dirions quelques mots des produits d'une plante inconnue en Chine il y a trente ans, du pavot. Le pavot, en effet, s'est acclimaté en Chine[1]; les provinces du nord, celle du *Chan-si* surtout,

1. Le lecteur ne manquera pas de nous demander comment, dans un pays où les lois sont l'objet d'une sorte de culte, celle qui prohibe l'opium est si peu respectée. Nous donnons mot à mot la réponse qui nous fut faite, il y a peu d'années, par un mandarin auquel nous avions adressé la même question : « En principe, disait-il, l'opium est défendu; mais le gouvernement n'exigeant point l'exécution de la loi, ferme également les yeux sur la culture qui s'en fait dans le pays. Et, ajoutait-il, n'est-ce pas prendre les intérêts du peuple que d'agir ainsi, puisque, coûtant trois fois moins cher que celui des Anglais, notre pavot ménage les fortunes de ceux qui l'achètent et en même temps accroît la richesse de ceux qui le cultivent. »

en font chaque année des récoltes considérables, qui bientôt peut-être supplanteront l'opium anglais et amèneront la ruine de ses cupides trafiquants. Mais nous aimons mieux passer sous silence cette plante homicide et l'abominable commerce dont elle est l'objet. Laissons à l'histoire le soin de flétrir dans sa justice les hommes qui, sous prétexte de civiliser les peuples de la Chine, sont venus leur inoculer un poison mortel qui a déjà réduit de moitié leur vitalité; elle ne manquera pas à sa mission.

La teinture est peut-être de toutes les industries du *Tché-Ly*, celle qui lui fait le plus d'honneur. La plus précieuse de ses plantes colorantes lui vient, il est vrai, du *Ho-nan*, province nommée par les Chinois : « La flore de l'Empire du milieu. » Mais nulle part, si ce n'est au *Chan-si*, on ne fabrique des couleurs aussi pures et aussi durables.

Le plus beau rouge que l'on connaisse, supérieur, au dire même des Européens, à celui de nos cochenilles, se tire d'une fleur appelée *Hong-Hoá*, originaire du *Ho-nan*. Voici comment on le prépare. On coupe le bouton du *Hong-Hoâ* quand il est sur le point de s'ouvrir. Après l'avoir exposé pendant quarante-huit heures aux rayons du soleil brûlant, on le met dans une cuve pleine d'eau douce; quand il est complètement imbibé, on le dépose dans un vase sec, percé à sa partie inférieure. On le saupoudre ensuite avec la farine d'un morceau de *Kien* (*levain de Mongolie*, vulgairement *fromage de nitre*) préalablement broyé.

Quelques heures plus tard, lorsque la fermentation est faite, l'ouvrier jette de l'eau sur ce mélange de *Hong-Hoâ* et de *Kien* et pressure le tout avec ses mains, comme le boulanger pétrit sa pâte; alors par le trou de la terrine sort une teinture d'un pourpre éclatant. On rend cette couleur plus durable en y mêlant quelques fruits appelés *Tsin'-mei*, espèce de prunes, communes seulement dans le sud, dont la couleur, même au moment de la plus grande maturité, reste toujours verte. Pour servir à cet usage, le *Tsin'-mei* a été coupé par morceaux et broyé sous une meule; les marcs qui en résultent ne doivent pas rester plus de deux heures dans la teinture. Cette opération terminée, il n'y a plus qu'à plonger les étoffes dans le bain, une ou deux fois, si elles sont de coton, trois ou quatre fois, si elles sont de drap. On les retire brillantes et du plus beau rouge du monde.

Le bleu s'obtient plus facilement encore. On trouve dans la préfecture de *Y-Théou*, une grande quantité de petits arbrisseaux, nommés *Ou-la*, dont les feuilles, assez semblables à celles du grenadier, contiennent une substance tinctoriale fort curieuse qui donne toutes les nuances du bleu. Ces feuilles détachées au mois de mai, séchées au soleil et bouillies à l'eau de puits, donnent tout d'abord une teinture d'un jaune pâle qui se change en bleu, quand on y a mêlé une légère quantité d'alun noir. Mais l'étoffe, pour prendre la couleur, doit subir une préparation qui consiste à la frotter à sec avec une sorte de levain

moins nitreux que celui de Mongolie, fabriqué dans le district de *Koû-nan-chien* (province du *Ho-nan*). Elle devient ainsi souple, luisante, capable de recevoir une teinte bleu-clair, bleu-foncé, ou même bleu-noir, selon qu'on la trempera une ou plusieurs fois dans le baquet qui contient la décoction des feuilles du *Ou-la*.

La teinture rouge ordinaire se tire du bois de *Son-mou*, espèce de mélèze qui produit également une huile épaisse dont les femmes font usage pour leur chevelure. L'étoffe qui doit revêtir cette couleur n'a pas besoin de subir la préparation du levain ; il suffit qu'elle ait été lavée à l'eau douce. Toutefois la teinture du *Son-mou*, pour devenir durable, doit être mêlée d'une légère quantité d'alun blanc.

Le bleu qu'emploie surtout la classe ouvrière vient d'une plante appelée *Tien*, fort commune dans toutes les provinces de la Chine, et assez ressemblante à notre pourpier, sauf la feuille qui se rapproche de celle du cresson. La préparation de la teinture du *Tien* et de l'étoffe à laquelle on la destine se fait exactement comme celle du *Hong-Hoâ*. Seulement, au lieu de chauffer la terrine ou la cuve dans laquelle se fait l'extraction de la substance colorante, on se contente de faire du feu dans l'appartement où elle se trouve. Pendant l'été, la chaleur suffit pour rendre l'atmosphère propice à l'opération.

La teinture jaune, même celle qui se nomme *impériale*, se tire du bouton, ou plutôt du fruit de l'acacia, arbre

qu'on trouve partout, sur les chemins, dans la plaine et dans les villages. L'acacia chinois, le *Houâi-chou*, diffère beaucoup, par le feuillage et le fruit, de l'acacia européen ou indien. Sa feuille ressemble à celle de l'orme. Son fruit, de la grosseur de nos noisettes, pend aux branches, surtout aux branches inférieures, par grappes aussi considérables que celles de nos plus beaux raisins. Pour le cueillir, on attend qu'il ait perdu la couleur verte et soit devenu d'un jaune blafard. L'infusion et la trituration se font, comme pour le *Hong-Hoâ*, à l'eau bouillante, quelle que soit la saison. Mais on ne doit employer ni le levain de Mongolie qui est d'un gris couleur de grès, ni celui de *Ho-nan* qui est noir. C'est le levain blanc, celui dont se servent les boulangers, qui convient à cette teinture.

Les Chinois savent, comme les Européens, fabriquer une couleur verte en mélangeant le jaune avec le bleu. La couleur ainsi obtenue s'applique surtout aux étoffes grossières et aux vêtements des femmes de la classe la plus pauvre. Un autre vert bien autrement distingué est extrait de l'écorce d'un arbuste, appelé *Léou-Lue*. Quand la sève est dans toute sa force, on coupe le *Léou-Lue* absolument comme nous taillons nos osiers. Vingt-quatre heures après, l'écorce se sépare d'elle-même ; desséchée ensuite et bouillie à grand feu, elle dépose au fond de la chaudière une sorte de résidu assez semblable à nos feuilles de colle forte. Cette croûte est précisément la teinture verte du *Léou-Lue*.

Veut-on savoir maintenant quel est le prix de ces différentes teintures ? Il est aussi modique que les

moyens employés par les teinturiers sont simples et leurs couleurs remarquablement belles. Ainsi la teinture si fine et si magnifique du *Hong-hoâ* se paie par mètre d'étoffe environ vingt-cinq sapèques, six ou sept centimes de notre monnaie. C'est la plus chère. Toutes les autres, même le vert foncé du *Léou-lue*, ne dépassent jamais la modeste somme de quinze sapèques.

Quand on demande à un Européen, qui a visité la Chine, ce qu'il pense de l'état des beaux-arts dans l'Empire du milieu, on est toujours sûr de l'embarrasser. Il y a vu des poteries et des laques admirables, des émaux de toute beauté, des décors accusant le pinceau le plus fin. Comment donc nier l'art et l'habileté ? D'autre part, l'habitude, le préjugé, le patriotisme même l'inclinent au mépris de ce qui ne porte pas le cachet du goût et du talent européens. Il s'en tire ordinairement en accordant aux Chinois le travail patient, le talent de l'imitation, la souplesse de la main-d'œuvre, le tour délicat et ingénieux. Mais ces qualités ne sont à ses yeux que le résultat d'une routine plusieurs fois séculaire, et les Chinois, affirme-t-il, se montrent de nos jours sans initiative comme sans invention, sans idéal comme sans progrès. Cette appréciation contient sa part de vérité, mais exige, croyons-nous, des réserves. Refuser absolument aux Chinois l'instinct du beau et l'intelligence de l'art, c'est une évidente exagération. Leurs soieries aux dessins si beaux, leurs splendides porcelaines forcent notre admiration, et la leur refuser serait une injustice. Leurs peintures et leurs sculptures,

examinées dans les détails, ne manquent non plus ni de conception, ni de talent d'exécution. Le paysage est parfaitement réussi ; les arbres surtout sont admirables ! L'œuvre serait à ravir, sans le défaut de perspective et d'harmonie. Les broderies du sud de la Chine sont très recherchées des Européens et excitent chez les dames un vif enthousiasme. En les voyant de plus près, on ne leur trouvera bientôt plus d'autres mérites que la patience de l'aiguille et le brillant des couleurs. Il est vrai qu'une broderie n'en peut guère offrir d'autres.

Les Chinois sont routiniers, ne perfectionnent rien, nous l'avouons ; ils se refusent obstinément à subir l'influence des progrès étrangers, nous acceptons le reproche. Mais sans l'insouciance de ceux qui devraient encourager le talent, sans la pauvreté qui désole le pays, surtout depuis un quart de siècle, ne peut-on pas croire, sur le témoignage du passé, que leur génie pourrait, aujourd'hui comme autrefois, réaliser des chefs-d'œuvre ?

Les monuments publics, tels que les palais des gouverneurs de province, les pagodes, les édifices destinés aux examens littéraires, sembleraient donner raison à la critique européenne. L'architecture en est lourde, massive. La toiture de tuiles vernies en vert ou en jaune, privilège réservé aux dieux et aux grands dignitaires, en est si démesurément exagérée qu'elle écrase le reste de l'édifice et le fait comme disparaître ; on croirait voir une ruche d'abeilles. Pour justifier cette disproportion choquante, les Chinois disent, nous les

avons souvent entendus, que le toit est la partie principale d'un monument, comme la tête celle du corps humain. Quand nous leur demandions pourquoi le Créateur ne nous a point donné une tête deux fois plus haute et plus grosse que le corps qui la porte, ils se mettaient à sourire sans répondre ; leur logique était déroutée. Mais dans ces bâtiments même, on trouve encore des preuves du talent des Chinois. Chaque partie considérée séparément atteste un art véritable. Les tuiles sont admirables de finesse et placées avec un goût qu'on rencontre rarement dans nos toitures européennes. Les sculptures et le décor intérieur étonnent par leur délicatesse ceux qui les examinent de près. Les murs intérieurs, faits de morceaux de bois découpés en mille dessins sont d'une légèreté et d'une grâce remarquables, que gâte malheureusement l'espèce d'énorme parapluie qui les abrite. Les fenêtres sont formées d'un papier fin, passé à l'huile et transparent, orné des peintures les plus variées comme les plus voyantes, qui représentent parfois des paysages ou des scènes de théâtre, mais le plus souvent les principaux traits de l'histoire nationale et les personnages célèbres du pays. Reproduits partout et sous toutes les formes, ces sujets popularisent dans le peuple la connaissance des belles actions comme des grands hommes du passé, et lui donnent des leçons de patriotisme. C'est à ces peintures qu'on peut attribuer, du moins en partie, l'attachement si fort, si exclusif des Chinois aux usages et aux traditions de leur pays.

Mais que les Chinois aient ou non le génie des arts, hâtons-nous d'ajouter que les *Tché-Liens* n'ont jamais joui d'aucune réputation en ce genre. Peut-être est-il à désirer qu'ils n'ambitionnent pas cette gloire; car tout ce qu'ils exécutent en fait de peintures, de sculptures et de constructions est infiniment au-dessous des œuvres produites par les provinces méridionales. En revanche nos septentrionaux aiment la musique ; ils se passeraient de dîner, ce qui n'est pas peu dire, pour assister à un concert. Quel concert pourtant! Un tambour enroué, deux ou trois flûtes aux sons déchirants, des cymbales fêlées, quelques morceaux de bambous qui sont toujours les premiers à attaquer le morceau et les derniers à le finir, tout cela criant à tort et à travers, à qui fera le plus de bruit : voilà la musique qui exalte nos *Tché-Liens* et que les autres provinces de la Chine leur envient. Elle fournit au père Dubar, on le devine, ample matière à des actes de mortification dans les premiers temps de son séjour en Chine. Au milieu de cette mêlée de désaccord, le souvenir de la *Grande harmonie* roubaisienne se présentait à sa mémoire plus doux et plus cher. Avec quel courage et quelle abnégation joyeuse cependant le zélé prélat subit-il plus tard pendant des journées entières cet assourdissant vacarme, du moment qu'il pouvait attirer les païens et les néophytes à nos cérémonies religieuses.

Ce que nous avons dit des productions naturelles et des ressources industrielles du *Tché-Ly* suffit à montrer quel parti pourrait en tirer pour le soulagement de

sa population misérable un gouvernement plus intelligent et plus actif. Mais ces ressources mieux exploitées parvinssent-elles à fournir aux habitants les plus indispensables moyens de subsistance, elles ne pourront leur procurer l'abondance, ni même une aisance durable, tant que le pays manquera des voies de communication nécessaires pour écouler ses produits au loin ou même pour les porter dans les régions voisines moins favorisées.

En parcourant le *Tché-Ly* pour la première fois, les voyageurs et les missionnaires rencontrent avec étonnement, presque à chaque pas, le lit desséché d'un canal large de cent mètres au moins et profond comme nos grandes rivières de France. Plusieurs voient dans ces vastes tranchées les derniers vestiges d'une grande prospérité qui aurait été le lot du *Tché-Ly* dans les temps les plus reculés. Quelques-uns vont même jusqu'à penser que son sol avait autrefois une fertilité pareille à celle des rizières du *Kiang-nan*. Nous aussi, parcourant le *Tché-Ly* dans tous les sens et rencontrant plus de cinquante de ces canaux desséchés dont plusieurs sans issue, nous avons cherché à nous rendre compte de leur rôle dans le passé. Après bien des études et des observations, nous sommes demeuré convaincu que ces travaux de canalisation sont loin d'avoir eu tous pour but la circulation commerciale. La plupart, croyons-nous, ont été creusés pour servir de réservoirs aux eaux du ciel et pour préserver ainsi les récoltes des inondations dont les menacent fréquem-

ment, aujourd'hui encore, les pluies habituelles de juillet et d'août. Cette opinion s'accorde avec le sentiment populaire ; nous avons souvent entendu le peuple murmurer contre le Ciel qui, versant autrefois sur ses champs des pluies excessives, leur refuse, depuis vingt ans, même celles qui empêcheraient seulement la moisson de périr sur pied.

Depuis sept ou huit ans, tandis que le reste de la province est brûlé par une sécheresse impitoyable, les districts de *Shien-chien*, de *Ho-Kien-Fou*, de *Jen'-Kiou*, de *Taî-Tcheng* et presque toute la région voisine de *Tien-Tsin* sont ravagés par l'inondation. Les orages semblent se donner rendez-vous dans cette partie du pays; puis les torrents qui descendent des montagnes du *Chan-si*, ne trouvant plus assez de canaux [1] pour s'écouler directement vers *Tien-Tsin*, se jettent sur les terres basses et y forment des lacs immenses.

Nous ne dirons pas que le gouvernement est demeuré insensible aux malheurs de trois ou quatre millions de ses sujets réduits à la mendicité. Il a su faire de louables sacrifices pour les soulager et des essais considérables de canalisation ont été entrepris aux frais du trésor public. Mais conduits sans intelligence, ils n'auront peut-être d'autre résultat que celui d'achever la ruine des malheureux propriétaires riverains, expropriés, en faveur de l'œuvre officielle, du petit coin de terre qui les faisait vivre.

1. La plupart des anciens canaux, par l'incurie de l'autorité, se sont peu à peu remplis de sable ou de terre végétale. Le peuple y a planté des arbres ou les ensemence chaque année.

Si du moins, à défaut de cours d'eau navigables, le *Tché-Ly* avait des routes et des chemins ! Loin de là : on n'y trouve à peu près aucune voie pouvant servir de débouché. Il y a quelques mille ans, le gouvernement fit construire une route nationale allant de Péking à Nanking. Dans les siècles derniers les empereurs *Kan-chi* et *Kien-long* la firent réparer pour faciliter leurs voyages dans le sud. Mais personne après eux n'a eu souci de l'entretenir ou de la refaire. Aujourd'hui elle est défoncée partout et impraticable. Les voitures qui se hasardent à la parcourir ont besoin de robustes épaules pour se tenir en équilibre à travers les affreuses fondrières qui s'y rencontrent, principalement sur le territoire du *Tché-Ly*. Pendant les trois quarts de l'année, six mulets de la taille de nos *catalans* ne sont pas capables d'y traîner deux mille livres de grains ou de marchandises; ou bien il leur faudra six longues journées pour parcourir une distance de vingt-cinq lieues.

Les chemins de traverse sont très nombreux; chaque village en a plusieurs qui le relient ou aux villages voisins ou aux chemins emphatiquement nommés de *grande communication* [1]. Mais à l'époque des pluies, la plupart ne sont plus que des bourbiers inabordables. D'ailleurs, ces chemins, destinés surtout à l'exploitation des terres, n'ont point de tracé de longue haleine et partant ne peuvent établir de communication directe avec les grands centres commerciaux.

1. Au *Tché-Ly*, pour qu'un chemin mérite d'être appelé : *voie de grande communication*, il suffit qu'il mène au marché le plus voisin.

D'après un calcul que nous croyons être au-dessous de la vérité, la moyenne des frais du transport, de quelque manière qu'il se fasse et de quelque nature que soient les marchandises, atteint au moins 80 % à trente lieues du point de départ.

Il n'est pas de missionnaire qui se rendant d'une chrétienté à une autre, n'ait été forcé, plusieurs fois chaque année, de se faire précéder de deux ou trois éclaireurs affidés. Ces hommes, armés d'une longue perche, sondent le terrain, mesurent la profondeur de l'eau, cherchent la route battue et indiquent au Père la voie qu'il doit suivre. Malgré ces précautions, bon nombre d'intrépides apôtres, parmi lesquels notre vénéré prélat, se sont vus précipités avec voitures, conducteurs, éclaireurs et bagages, dans des fondrières profondes de deux mètres, ou se sont échoués dans un bourbier sans issue. Mgr Dubar, qui en avait l'expérience, nommait cette sorte d'aventure : *naufrage sur une grande route.*

Nous demandons pour le *Tché-Ly*, non pas des routes pareilles à celles qui sillonnent aujourd'hui la France, mais au moins des chemins semblables à ceux qui existaient en Bretagne et en Normandie, il y a un demi-siècle. Alors commencera pour ce malheureux pays, une ère, sinon de prospérité, du moins d'adoucissement et d'espérance.

CHAPITRE VI.

Vicariat apostolique du TCHÉ-LY-SUD-EST. — Épreuves des premières années. — Fin de l'Expédition Franco-Anglaise. — Stipulation en faveur du Catholicisme. — Édit de l'Empereur TONG-TCHÉ. — Construction de la résidence de TCHANG-KIA-TCHOUANG.

— 1857-1861. —

NOUS connaissons le pays qui sera le théâtre des travaux apostoliques de Mgr Dubar. Avant de les raconter et pour mieux les apprécier, il nous faut encore jeter un rapide coup d'œil sur la situation du Vicariat du *Tché-Ly-sud-est* au 10 août 1861, jour de l'arrivée du missionnaire, qui allait devenir son évêque.

Quiconque n'est pas absolument étranger à l'histoire du catholicisme dans les temps modernes, sait que la Compagnie de Jésus, suivant les traces de son grand apôtre François-Xavier, établit en Chine, dès le premier siècle de son existence, de nombreuses et florissantes missions. Les Jésuites possédaient dans le dernier siècle, trois résidences à *Péking* même, où ils formaient à la cour de l'empereur le célèbre tribunal des Mathématiques. L'une de ces maisons, fondée et entretenue par les rois de France, celle du *Nan-Tang* (*Temple du sud*), était occupée par des pères français, membres du tribunal des Mathématiques ou missionnaires.

Quand le bref de Clément XIV, qui supprimait la Compagnie de Jésus, fut promulgué en Chine, en 1785, la Congrégation de la Mission fut chargée par la Propagande de la remplacer. Longtemps les missionnaires, en très petit nombre, furent accablés sous le fardeau, ne suffisant même pas à l'administration des anciennes chrétientés. Les provinces du *Tché-Ly* et de la Mongolie formaient un seul vicariat apostolique à la tête duquel fut placé en 1839 Mgr Mouly, évêque de Fessulan, membre de la Congrégation de la Mission. Ce saint et vénéré prélat, auquel le prince *Kong-tsin'-Woâm* [1] lui-même, en 1862, décernait cet éloge bien glorieux sur des lèvres chinoises: « L'évêque *Mong* est un homme désintéressé, droit et vertueux, » n'ayant en vue que la propagation de l'Évangile, adressa de pressantes instances à la sacrée Congrégation de la Propagande pour obtenir la division de son immense territoire. Avec une admirable abnégation et une ferme tenacité, il sut écarter de la négociation tout ce qui pouvait la faire échouer ou en retarder le dénoûment. Il réussit d'abord à faire ériger la Mongolie en un vicariat distinct, dont Mgr Daguin, membre aussi de la Congrégation de la Mission, fut le premier évêque. Il obtint ensuite, en 1856, la division de la province du *Tché-Ly* en trois vicariats indépendants : celui du *Tché-Ly-Nord*, ayant *Péking* pour centre et dont il garda l'administration ; celui du *Tché-Ly-Ouest*, d'abord assigné à la Compagnie

1. Le prince Kong, oncle de l'empereur *Tong-Tché*.

de Jésus, mais bientôt retiré pour être confié aux Lazaristes sous le gouvernement de Mgr Anouilh, l'un des plus admirables apôtres de la Chine dans ces derniers temps; enfin celui du *Tché-Ly-Sud-Est*, confié définitivement à la Compagnie de Jésus, après avoir subi un remaniement malencontreux qui lui enlevait, avec la ville de *Tien-Tsin*, tout débouché sur le littoral.

Le fragment du *Tché-Ly* départi à ce dernier vicariat n'avait, on peut le dire, rien de séduisant ; il ne promettait à ses missionnaires que des obstacles, des privations et des fatigues sans fin. Découpé irrégulièrement sur les confins des autres vicariats, il n'offrait qu'une bande de terre, longue de cent dix à cent vingt lieues, large de vingt-cinq ou trente, configuration qui rendait difficile l'établissement d'une résidence centrale. Puis sa population chrétienne était moins considérable et plus pauvre que celle des autres vicariats. Ses cent trente-deux chrétientés comptaient à peine neuf mille cinq cents néophytes; leurs chapelles étaient de misérables masures en terre battue. Le nouveau vicariat ne possédait pour abriter ses ouvriers qu'une chétive maison, contenant seulement deux chambres basses, humides, dépourvues même de croisées, et située dans le village de *Tchaô-Kia-Tchouang*, à soixante lieues de son extrémité septentrionale. Il n'avait ni écoles, ni orphelinats, ni séminaires, ni aucune œuvre importante ; trois catéchistes, quelques vierges baptiseuses, quinze catéchumènes composaient tous ses moyens d'action et résumaient

ses espérances d'avenir. La Compagnie de Jésus ne recula pas devant une pareille situation ni devant les difficultés de tout genre qu'elle prévoyait. Sans hésiter, elle accepta le poste avancé et périlleux qui lui était proposé; elle se mit à cultiver cette portion en friche du champ du Père de famille, qu'elle n'avait ni demandée ni désirée. L'avenir nous dira si les épreuves manquèrent à ses enfants, et quelle moisson d'âmes leurs souffrances firent germer sur un sol jusqu'alors presque stérile.

Présenté par les supérieurs généraux de la Compagnie au choix de la propagande et nommé par elle, le révérend père Adrien Languillat, vice-recteur du collège de *Siü-Kia-Hoei* (Zi-Ka-wé) près de *Shang-Haï*, reçut la charge d'administrer le nouveau vicariat. Douze années d'apostolat, une connaissance sérieuse de la langue chinoise, un dévoûment sans bornes au Saint-Siège, trois longs mois d'un emprisonnement que lui avait valu l'honneur de confesser intrépidement le nom de Jésus-Christ devant les mandarins, bravant les menaces de la cangue, du rotin et de la mort, désignaient ce vaillant pionnier de la foi au choix de la Compagnie et du Saint-Siège.

Lorsque la nouvelle de sa préconisation lui arriva à *Siü-Kia-Hoei*, le nouvel évêque surpris, épouvanté, se jeta à genoux pleurant comme un enfant. Mais bientôt fortifié par la prière, il se releva et ne songea plus qu'à obéir en vrai Jésuite. On était au mois de janvier, époque des grands froids : il lui fallait pour

gagner son vicariat franchir une distance de trois ou quatre cents lieues, par des routes affreuses et infestées de voleurs, n'ayant d'autres moyens de transport que des brouettes ou des charettes intolérables, et ne trouvant de gite que dans des auberges ouvertes à tous les vents. D'ailleurs les circonstances étaient singulièrement critiques. La récolte de 1856 avait été presque nulle dans les provinces du *Chang-Tong* et du *Tché-Ly ;* chassées par la faim, un grand nombre de familles avaient abandonné le foyer domestique et le pays natal. A cette époque les missionnaires ne pouvaient encore se montrer en public ; ils devaient exercer leur ministère en secret, souvent la nuit, toujours avec les précautions les plus gênantes. C'était le temps aussi où les premières rumeurs d'une insurrection au *Chan-tong* traversaient les provinces du *Kiang-sou* et du *Ngan-Hoci* [2] et venaient jeter l'épouvante à *Shang-Haï.* D'autre part, les mandarins et les lettrés avaient un vague pressentiment de l'arrivée d'une flotte européenne. L'anxiété était générale et les voyages presqu'impossibles, surtout pour un étranger. Mais le nouveau pasteur n'était pas homme à se laisser effrayer ; il offrit généreusement ses fatigues, le sacrifice même de sa vie pour son troupeau qu'il ne connaissait pas encore, et accompagné du père Catte se mit bravement en route pour le *Tché-Ly.*

1. Ces deux provinces n'ont qu'un vice-roi ; réunies, elles portent généralement le nom de *Province du Kiang-nan*, dont *Nanking* est la capitale.

Quel fut son voyage ? Nous en pouvons juger par la description que traça du sien un missionnaire, qui suivit exactement, deux ans après, le même itinéraire, mais à une autre époque de l'année. « Vous attendez depuis quatre mois bientôt, écrivait-il à un Jésuite français, le récit détaillé de mon voyage à travers la Chine. Si je vous l'avais fait plus tôt, peut-être n'eût-il pas été sans intérêt. Un ciel de feu pendant trente-cinq jours, les faux pas de mes brouettiers, les maladresses des conducteurs de voiture, qu'il a fallu subir pendant quatorze longues et chaudes journées ; le caprice ou plutôt la malice des muletiers et des ânicrs à la disposition desquels j'ai dû m'abandonner pendant toute une semaine ; mon ignorance absolue de la langue et des choses du pays ; l'infidélité des deux domestiques païens qui me servaient de guides ; la privation de toute sorte de rafraîchissements européens ; du thé bouillant sans couleur et sans goût pour apaiser une soif dévorante ; des auberges affreuses remplies de vermine ; le vacarme indescriptible des hôtelleries, où les cris des garçons *coureurs-de-sauce* (*Paô-tang*) se mêlent continuellement aux vociférations des voituriers, aux éclats de rire des voyageurs, aux aboiements des chiens, aux braiments des ânes et aux hennissements des chevaux dont les cours sont pleines ; la rencontre trois ou quatre fois répétée de pacifiques voleurs qui ont, à la grande joie de mes voituriers, allégé mon bagage, avec une politesse exquise, une bande de mille brigands qui nous a procuré, sur

la rive gauche du *Fleuve jaune*, le triste agrément de voyager sans lanternes, grâce à la lueur des incendies qu'ils allumaient autour de nous, et bientôt après celui de me voir abandonné de mes charretiers qui n'osaient plus se charger de moi ; la police qui m'a arrêté deux fois et dont je n'ai pu éviter le contrôle qu'en me couchant sur mes malles et me faisant passer pour un moribond qui agonise : tout cela, je l'avoue, était bien propre à satisfaire votre charitable curiosité, si je vous l'avais écrit dès les premiers jours de mon arrivée à *Tchâo-Kia-Tchouang*. Mais aujourd'hui ces incidents de la route n'occupent plus qu'une place très secondaire dans mes souvenirs. Ajoutons que ce voyage a perdu quelque chose de la poésie que je lui avais trouvée en le faisant. Je croyais alors être le premier européen moderne à l'exécuter, et je sais maintenant que d'autres m'ont dévancé : ce sont Mgr Languillat et le Père Catte, deux ans avant moi ; les pères Sica, Giaquinto et Caussin, il y a un an à peine ; enfin les pères Brueyre et Joubaud, il y a deux mois. Laissons donc dans l'oubli cette odyssée qui ne m'a procuré qu'une seule consolation, celle de trouver, à deux cents lieues de *Shang-haï*, dans la ville de *Hoai-ngan-fou*, près de trois cents chrétiens qui n'avaient pas vu de missionnaire depuis plusieurs années[1], et auxquels mon

1. L'insurrection des *Tai-ping* était encore maîtresse d'une grande partie du *Kiang-nan*. Elle occupait *Nan-king* et tout le pays environnant. Aussi la chrétienté de *Hoai-ngan-fou*, éloignée de tous les autres centres de mission et comme enfermée au milieu de l'armée rebelle, fut-elle, pendant deux ou trois ans, presque inaccessible aux missionnaires.

passage n'a pas été inutile. J'ai administré les derniers sacrements à leurs malades; ils m'en ont apporté onze soit de la ville, soit de la campagne. Comment vous dire leur allégresse, leurs larmes, la foi qui se lit sur leur physionomie, le bonheur qu'ils goûtaient à s'approcher de moi, à m'exprimer par signes leur attachement à leurs missionnaires, à la religion catholique, au Souverain-Pontife dont ils répétaient sans cesse le nom *(Kiaô-Hoâ-Houang, grand et suprême roi de la religion).* Cette rencontre m'a procuré des joies semblables à celles que ressent l'exilé lorsqu'il revoit, après une longue séparation, ses parents et ses amis les plus chers. Malheureusement j'étais muet! N'importe, tous ont voulu se confesser; et ils ont su le faire avec tant d'intelligence, exprimant si bien par des signes ce que leur langage avait pour moi d'inintelligible, que j'ai pu comprendre le sens général de leur accusation. Pauvres néophytes! Pourquoi faut-il qu'ils demeurent si longtemps privés de ce qui fait la consolation suprême du chrétien parmi les tristesses de la terre! Priez pour eux. »

La même lettre nous raconte les dures épreuves que traversa la mission, à ses débuts :

« Au moment où j'allais quitter *Shang-haï*, continue le missionnaire, un Père, déjà ancien dans la mission du *Kiang-nan*, me dit, sans doute pour me donner du courage: « Vous trouverez au *Tché-Ly-Sud-Est* neuf mille cinq cents chrétiens à instruire, dix millions de païens à convertir, et pour cette besogne neuf

prêtres, y compris l'évêque. » Le 25 juin, à 7 heures du matin, j'arrivais enfin à *Tchaô-Kia-Tchouang*, village composé d'une centaine de familles, toutes chrétiennes, dont la foi et le dévouement avaient déterminé l'évêque et le supérieur de la mission à fixer chez eux leur résidence, au moins provisoirement. Mes deux voitures sont déjà dans le village; les grelots des mulets et le fouet des conducteurs allaient, je le croyais du moins, mettre toute la chrétienté en mouvement; cependant pas une âme ne se montre dans la rue. Les portes sont toutes fermées; les chiens seuls les gardent et paraissent vouloir nous dévorer. Mais à peine ont-ils aperçu ma barbe, qu'ils se calment et semblent me souhaiter la bienvenue, à la place de leurs maîtres. Évidemment nous voici enfin en pays ami. Mais où sont les chrétiens ? où est située la résidence des missionnaires ? Un corps de bâtiment qui peut avoir quinze mètres de hauteur domine tout le village; pas de doute, c'est l'église. Bientôt ma voiture est à la porte; je descends et j'ouvre sans frapper. Quel spectacle pour un nouveau venu ! Cinq cents chrétiens, les hommes à droite, les femmes à gauche, sont à genoux, la plupart sanglotant; l'évêque, mitre en tête, crosse en main, revêtu d'une chape noire, se tient debout près de la balustrade; à ses côtés sont les pères Brueyre et Joubaud, devant lui un cercueil! Je ne savais si je devais avancer ou reculer ; n'était-ce pas un rêve ? Tout à coup Mgr Languillat, le cœur le plus aimant et le plus sensible que la terre porte, pousse

un cri : « Voilà un nouveau père ! que la Providence est bonne, mes Frères ! comme elle sait, à l'heure où nous y pensons le moins, consoler des douleurs inexprimables ! » L'évêque pleurait. Ses larmes étaient tout à la fois des larmes de regrets sur la perte du père Catte [1] et des larmes de joie sur l'arrivée d'un nouveau frère. Et ces larmes soulageaient son cœur.

« Les chrétiens s'étaient levés comme un seul homme, me regardant, tout saisis d'émotions contraires, s'essuyant les yeux et s'efforçant au milieu de leur douleur de me donner un sourire de bienvenue. Seul, l'intrépide père Brueyre, un vétéran éprouvé, ne se troubla point ; pendant que tout le monde riait, pleurait et priait en même temps, il me conduisit à la sacristie. Cinq minutes après, revêtu d'un rochet, portant sur la tête le *Tsi-Kin'* (bonnet de cérémonie religieuse), je prenais place à la droite du père Brueyre auquel la mort du père Catte venait de laisser la charge de supérieur. Puis le cortège se forma pour conduire à sa dernière demeure un supérieur aimé de tous, dont

1. Le père Ignace Catte (prononcer Catté), né dans la Haute-Italie le 16 août 1820, était membre de la Compagnie de JÉSUS depuis le 12 juin 1835, lorsque la révolution triomphante chassa les Jésuites du Piémont, sous le règne de Charles-Albert. Après avoir terminé ses études théologiques dans l'exil, le père Catte partit pour la Chine en 1849. Pendant huit années le *Kiang-nan* eut en lui un de ses meilleurs ouvriers ; il y fut tour à tour missionnaire excurrent, recteur, ministre, préfet des études et père spirituel du naissant collège de *Zi-Ka-Wei*. Il se trouvait à la tête du district de *Som-Kiang*, lorsque le nouveau Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* fut confié par le Saint-Siège à la Compagnie de JÉSUS. Sûr de rencontrer là plus de souffrances à endurer au service de Dieu, il s'offrit généreusement aux supérieurs pour y aller dépenser sa vie, et en 1857 il accompagna Mgr Languillat qui allait prendre possession de la Mission.

le zèle, la science théologique, l'expérience de la Chine, la connaissance de la langue, l'esprit éminemment religieux et la grandeur d'âme promettaient un concours efficace à Mgr Languillat, une direction paternelle et sûre aux missionnaires.

« Au retour du cimetière, la petite communauté se réunit chez Monseigneur. Nous pleurâmes tous les quatre, le prélat et les deux pères, de tristesse et de joie, et moi de je ne sais quelle émotion qui n'était ni l'une ni l'autre. Après les plus touchants souhaits de bienvenue, Sa Grandeur me mit en peu de mots au courant des épreuves du vicariat naissant. De neuf missionnaires, il ne restait plus que l'évêque, les pères Brueyre, Caussin, Joubaud et deux prêtres indigènes déjà fort âgés et d'une santé très délicate. Le père Catte, religieux d'une grande vertu, d'une prudence et d'un talent administratif remarquables, devait être l'organisateur de la mission tant pour le côté matériel que pour le côté religieux et apostolique : le typhus venait de l'emporter à la fleur de l'âge. Un

L'évêque et le père parcoururent tout d'abord le territoire, pour juger de la situation; puis au milieu d'incroyables privations ils commencèrent à évangéliser le pays. Très éprouvé d'ailleurs par le changement de climat, le père Catte contracta bientôt une douloureuse maladie d'entrailles qui ne le quitta plus. Le vaillant apôtre, se traînant à peine, n'en continua pas moins ardemment son laborieux ministère, sans cesse en route pour courir aux malades multipliés à cette époque par le typhus. A bout de forces, il dut enfin s'arrêter; il se fit alors apporter les moribonds pour leur donner, non le Saint-Viatique, car il ne pouvait plus célébrer la messe, mais du moins une dernière absolution et l'Extrême-Onction. Pendant l'année 1858 la désolation de la mission dépassa toute imagination : son évêque et ses ouvriers si peu nombreux, les pères Catte, Sica, Caussin, se virent tous à un moment réduits à l'inaction par la maladie.

prêtre chinois, encore jeune, l'avait précédé de quelques semaines seulement dans l'éternité. Les pères Sica et Giaquinto, tous deux italiens, ne pouvant s'acclimater au *Tché-Ly*, avaient dû reprendre la route de *Shang-Haï*. Le père Joubaud et moi, ne sachant pas un mot de chinois, étions pour quelques mois encore incapables de prendre part aux travaux de la mission. Mgr Languillat, à peine convalescent d'une fièvre typhoïde qui l'avait mis aux portes du tombeau, se tenait péniblement debout. Il ne restait donc pour l'administration spirituelle du vicariat que quatre hommes à peu près valides ; encore fallait-il excepter le révérend père Brueyre, que sa nouvelle charge de supérieur allait forcément retenir pour quelque temps à la résidence.

« Ce récit, on le comprend, avait été souvent interrompu par des larmes ; le père Brueyre, avec une gaîté plus apparente que réelle, se leva : « Les morts, dit-il à Monseigneur Languillat, ont eu nos

« Je me soumettais de grand cœur à la volonté de Dieu, disait quelques mois plus tard Mgr Languillat; mais quand je voyais deux prêtres chinois restés seuls pour subvenir aux immenses besoins du Vicariat, je me sentais écrasé et je laissais couler mes larmes. » A la fin de 1858, le père Sica malade dut retourner au *Kiang-nan* ; le père Catte le remplaça comme supérieur de la Mission. Malgré une santé totalement ruinée, le courageux père redoubla d'efforts pour suffire au travail; mais il succomba bientôt. Atteint de la fièvre typhoïde au chevet d'un mourant, il souffrit pendant quinze jours d'intolérables douleurs, qu'il supporta sans plainte, les yeux toujours fixés sur le crucifix, répétant avec calme : « Je n'ai plus aucun secours à attendre des hommes. Si vous saviez combien cette pensée me rend tranquille et heureux ! Je m'abandonne au bon Dieu: *in manibus tuis sortes meæ.* » Sa mort, arrivée le 23 juin 1859, causa d'inexprimables regrets.

larmes, nos regrets et nos prières; le moment est venu de nous réjouir du secours inespéré que la Providence nous envoie. Nous sommes encore assez nombreux pour chanter l'*Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* »

« Pour faire diversion à la tristesse dont le prélat surtout était accablé, je demande le numéro de ma chambre : on me montre une échelle, et au-dessus une petite trappe horizontale. J'en savais assez; je remis à plus tard l'escalade de mon pigeonnier. D'ailleurs évêque, missionnaires et catéchistes, auxquels étaient venus s'adjoindre je ne sais combien de chrétiens du village, me suivaient et m'entouraient. La France, me criait-on ; parlez-nous de la France ! Avez-vous des lettres, des journaux ? Le Saint-Père, demandaient les missionnaires, le *Kiaô-Hoâ-Hoâng*, criaient les chrétiens, se porte-t-il bien ? Est-il en paix ? L'avez-vous vu avant de partir ? Vous a-t-il dit qu'il nous aimait et nous bénissait ?... » Il semblait que j'apportais la France et l'Église !

« Depuis la venue du père Brueyre et de son compagnon, le père Joubaud, fraîchement arrivé d'Europe, le *Tché-Ly-Sud-Est* n'avait reçu aucun courrier de *Shang-haï*. Celui que j'apportais était volumineux ; les lettres étaient nombreuses; l'*Univers*, ce vaillant champion des droits de l'Église et du Saint-Siège, allait offrir la lecture de plus de cinquante de ses feuilles semi-quotidiennes. Quinze jours se passèrent ainsi, je ne dis pas dans la joie (il y avait tant de tris-

tesses dans le passé et tant de nuages à l'horizon!), mais dans une religieuse et fraternelle intimité qui fit oublier bien des douleurs.

« Tout à coup le père Joubaud se plaignit de violents maux de tête et dut se mettre au lit. Vingt-quatre heures après, trois médecins chinois, dévoués et réputés très habiles, dans la contrée, le déclaraient atteint d'une fièvre typhoïde qui ne pardonne pas, et le 22 juillet, jour qui restera longtemps douloureux, nous assistions à son dernier soupir. Le père Joubaud mourut calme et saintement heureux: «Dieu, nous disait-il, après avoir reçu les derniers sacrements, se contente de ma bonne volonté. J'adore ses desseins insondables, qui sont surtout miséricordieux. Dans dix ans, serais-je aussi bien préparé à lui rendre ma vie [1] ? »

1. Le père Mathurin Joubaud, né à Taupont (Morbihan) le 28 mai 1819, après avoir fait ses études dans le séminaire de Vannes, remplit pendant quatre années les fonctions de surveillant au collège de Redon, pendant trois autres celles de vicaire dans la même ville. Entré dans la Compagnie de JÉSUS le 6 octobre 1850, il professa la grammaire pendant six ans au collège de Poitiers, puis à force d'instances obtint d'être envoyé en Chine en 1858. Arrivé à *Shang-haï*, il réclama comme une faveur d'être destiné à la mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, dont les débuts difficiles lui promettaient une ample moisson de souffrances et de sacrifices. Il trouva au *Tché-Ly* ce qu'il y venait chercher, le travail le plus pénible et d'extrêmes privations, qui rendirent trop courte, hélas! sa carrière d'apôtre. Pendant quelques mois il put courir administrer les néophytes atteints du typhus et baptiser de rares convertis. Ce fut lui qui soigna dans sa dernière maladie le père Catte avec tout le dévouement d'une fraternelle charité. Il ne devait guère lui survivre. Saisi à son tour par la fièvre typhoïde, quand il n'aspirait qu'à se dépenser pour le salut des âmes, il comprit que son heure était venue : « Ah ! mon Père , que j'entrevois un beau jour ! » disait-il, en versant des larmes de joie, au père Brueyre, son nouveau supérieur. Et comme le Père lui objectait qu'il ne pouvait si tôt mourir, n'ayant pas encore travaillé : « Mais, répondit-il, les enfants qui meurent après le baptême n'ont pas travaillé non plus ; et pourtant le bon

« Ce nouveau deuil raviva des plaies à peine cicatrisées. Monseigneur Languillat fut obligé de se remettre au lit pour quelques jours. Le courage du père Brueyre sembla lui-même ébranlé. Quand il me rencontrait, son premier salut était une parole vaillante ; mais cette contenance énergique n'empêchait pas ses yeux de se mouiller, ni son cœur de se soulever avec effort. »

Nous n'avons rien dit de l'administration spirituelle des chrétiens. Elle se ressentait nécessairement des pertes et des douleurs du vicariat naissant : toutefois pas une seule chrétienté ne fut privée de sa mission annuelle [1]. En 1859, après dix-huit mois à peine d'existence, le *Tché-Ly-Sud-Est* avait déjà la consolation de compter soixante-dix adultes baptisés ; plusieurs brebis

Dieu les appelle au Ciel. » Il semble avoir eu de clairs pressentiments de sa fin prochaine : on trouva, répétées plusieurs fois dans les notes qu'il avait écrites pendant sa retraite annuelle, faite en janvier à *Zi-Ka-Wei*, ces paroles significatives : « Cette retraite sera probablement la dernière de ma vie. » Près de quitter la terre, il se rappelait avec une grande consolation les mots que lui avait adressés à son départ de Poitiers le père de Guilhermy : « En allant en Chine, vous vous rapprochez du Ciel de quatre mille lieues. »Sa maladie ne dura que six jours, pendant lesquels sa patience, sa piété et son obéissance furent admirables. Un mot suffisait pour lui faire accepter les remèdes les plus répugnants. Il expira le 21 juillet 1859. La douce sérénité, qui rayonnait sur son visage même après son dernier soupir, arracha cette exclamation émue à tous ses frères qui l'entouraient. « Comme sa mort a été belle ! *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.* » Le père Joubaud était un religieux d'une grande et solide vertu. Partout il avait édifié par sa piété forte et aimable, par sa charité humble et dévouée, qui lui faisait rechercher les corvées les plus pénibles afin de les épargner à ses frères et de rendre plus de services à Notre-Seigneur.

1. On nomme ainsi la retraite préparatoire à l'accomplissement du devoir pascal que chaque missionnaire donne successivement dans le cours d'une année, aux vingt-cinq ou trente chrétientés dont il est chargé.

échappées du bercail étaient revenues sous la houlette du pasteur ; six écoles avaient été établies et prospéraient. Le zèle ardent du père supérieur avait même trouvé moyen de créer le noyau d'une congrégation, appelée *Tchouang-iang-chem-Kiaô-Hoei* (congrégation des zélateurs de la propagation de la sainte doctrine), dont les membres s'engagent à aider par leurs prières et par leur action à la conversion des païens. Cette ligue apostolique s'est multipliée ; nous la trouvions quelques années après sur tous les points ingrats ou menacés de la Mission, propageant la foi avec un zèle et une persévérance dont plusieurs croyaient les Chinois incapables.

Restait la grande œuvre du vicariat apostolique, l'établissement d'un séminaire. L'expérience de l'évêque et du supérieur, l'exemple donné depuis trois siècles par les missionnaires de la Compagnie de Jésus sur tous les points du globe la commandaient. Mais que de difficultés à vaincre! Les ressources pécuniaires manquaient. Les banques du pays n'acceptaient les traites sur *Shang-Haï*, qu'au prix d'un escompte de douze ou quinze °/₀ ; et force était à la Mission d'en passer par leurs conditions pour se procurer les allocations annuelles déjà si insuffisantes de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance! D'un autre côté, il fallait réunir les premiers éléments de cette pépinière sacerdotale ; les sujets trouvés, il fallait leur construire une maison pour laquelle on n'avait ni terrain, ni matériaux, ni plan. D'ailleurs on ignorait quelle serait dans l'ave-

nir la résidence centrale et définitive de la mission. Les circonstances politiques ajoutaient à l'incertitude des prévisions. Deux plénipotentaires français et anglais envoyés par leurs gouvernements pour conclure avec la Chine un traité de commerce, dont les dispositions avaient été débattues dès 1858 et consenties par les plénipotentiaires du Céleste-Empire, venaient d'être reçus à coups de canon à l'entrée du *Pei-Ho*, au moment où, sur l'invitation même du gouvernement de *Péking*, ils se rendaient à *Tien-Tsin*, ville fixée pour être le lieu de la ratification définitive. La France et l'Angleterre ne pouvaient manquer de venger l'honneur de leur pavillon insulté, la vie de leurs marins tués et la perte de leurs canonnières coulées dans le golfe du *Tché-Ly*. La guerre devenait donc imminente; et si nos armes en sortaient victorieuses, comme personne n'en doutait, les intérêts de la mission ne demandaient-ils pas le rapprochement de la résidence vers le nord ?

Malgré ces considérations de la plus sérieuse gravité, les supérieurs allèrent provisoirement de l'avant. Les maçons furent appelés et construisirent, en moins de six semaines, un corps de bâtiments en terre battue, assez spacieux pour loger quinze étudiants. Six mois après, quatorze enfants choisis entre mille l'habitaient; quatre d'entre eux, au moment où nous écrivons, sont prêtres depuis un an.

En même temps que le séminaire, fut inaugurée la petite résidence de *Tchâo-Kia-Tchouang*. La fête de

saint Ignace s'y célébra pour la première fois le 31 juillet 1859 avec un entrain filial et religieux qui releva les courages abattus. Aussitôt après, Mgr Languillat et le père Brueyre se mirent en campagne. Ils partaient pour une longue année, laissant la garde de la maison et le soin de la chrétienté centrale, comme des chrétientés voisines, au dernier venu des missionnaires, jeune religieux qui va nous raconter les événements tragiques dont furent remplies ces premières années du vicariat.

«... Les fatigues du voyage de *Shang-haï* au *Tché-Ly*, écrivait-il en Europe, les émotions causées par la mort du père Catte et par celle du père Joubaud auquel je m'étais vivement affectionné, l'insalubrité du logement, je ne sais aussi quel impatient regret de ne pouvoir partager les travaux de l'apostolat avec les glorieux survivants de la mission qui se dépensaient tout entiers au service des âmes, peut-être encore la privation de tout aliment européen : toutes ces causes réunies avaient ruiné mes forces. J'avais fait bonne contenance en présence de mes deux intrépides supérieurs, afin de leur éviter de nouvelles inquiétudes ; mais à peine eurent-ils quitté la résidence que je me mis au lit. Deux mois plus tard ils revenaient pour m'assister à la mort, accompagnés de quelques chrétiens du nord et de Mgr de Castellazzo, de l'ordre des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du *Chan-tong*. Peut-être l'heure était-elle pour moi la plus propice pour quitter la vie ! La Providence en décida

autrement. Pendant qu'on se préparait à m'administrer les derniers sacrements, Monseigneur Languillat se jetant à genoux fit solennellement à saint Joseph le vœu de lui ériger un autel dans l'église de *Tchâo-Kia-Tchouang*, s'il me rendait la santé. Sa prière fut exaucée: quelques jours après j'étais en convalescence et je me retrouvais seul à la garde de la chrétienté. »

Les « *malheurs vont par bandes*, » dit le proverbe chinois. A peine la convalescence du malade avait-elle commencé, qu'il échappait à un nouveau péril. Pendant la nuit du 25 au 26 décembre, une bande de quarante brigands bien armés pénétra sans bruit dans la cour de la résidence; ils enfoncèrent les portes, baillonnèrent les trois catéchistes gardiens de la demeure, frappèrent violemment le missionnaire de leurs sabres, puis le trainèrent évanoui et ensanglanté dans une petite sablière située derrière la maison. La Providence veilla sur lui, comme aussi sur le matériel de la mission, bien modeste sans doute, mais dont la perte eût été à cette époque une ruine. Déjà les malles renfermant les ornements d'église et les habits des missionnaires étaient brisées, la caisse du père procureur fracassée ; encore quelques instants, et la résidence était totalement pillée. Mais au moment où ces bandits, fiers d'avoir trouvé une si riche proie dans un pays si pauvre, allaient fuir, emportant leurs rapines, les braves chrétiens du village arrivèrent armés de lances et de fusils à mèche. Le chef, qui marchait en tête et encou-

rageait sa nombreuse troupe, était une veuve âgée à peine de quarante ans. Elle entra la première et plongea sa lance dans le flanc droit du premier brigand qui se présenta. Les autres de jeter aussitôt leur butin sur le pavé de la chambre, de s'échapper au plus vite par les croisées, laissant un mourant et deux prisonniers. Les chrétiens restaient victorieux, mais où était leur missionnaire ? On l'appelait, et il ne répondait pas. La torche à la main, plus de cent chrétiens, hommes ou femmes, le cherchaient avec anxiété. Enfin on aperçut une traînée de sang qui conduisit à la sablière, où il gisait sans connaissance et où il serait probablement mort de froid, sans la persévérante sollicitude de ses sauveurs.

Le lendemain, nouveau danger d'un autre genre. Le *Tché-chien* (sous-préfet) de *Weî-chien*, averti du drame nocturne de *Tchâo-Kia-Tchouang*, mais ignorant absolument que la victime était un Européen, se présentait à la porte de la résidence, accompagné d'un médecin, de *l'inspecteur officiel des blessures* (*Ou-Tsouo*), d'une suite considérable d'employés subalternes et de soldats. Les chrétiens redoutaient plus cette visite que celle des brigands ; déjà, dans leur terreur, ils voyaient le missionnaire arrêté, leurs maisons mises à sac et les chefs de famille jetés au fond des cachots de la ville.

La divine Providence voulut bien achever son œuvre de protection. Le mandarin se montra d'une réserve et d'une politesse extrêmes. A peine eut-il franchi

le seuil de la chambre où se trouvait le blessé, qu'il s'arrêta, réfléchit un instant, puis congédia tout son monde, en disant que le bruit pouvait nuire au *vieillard* dont il avait à constater les blessures. Ensuite, fermant la porte, il s'approcha du missionnaire, le salua avec bienveillance, recommanda vivement aux quatre néophytes qui l'entouraient de taire leur nom de chrétiens, et leur défendit surtout de révéler à qui que ce fût la nationalité du malade: « Je ne vous demande, leur dit-il à voix basse, aucune apostasie de votre foi, mais seulement un silence légitime. Personne ne soupçonne la présence d'un Européen dans votre village; il faut qu'elle demeure ignorée. Alors l'instruction ne devra connaître que d'une tentative de vol et de meurtre commise sur la personne et au préjudice d'un *vieillard* respectable. L'interrogatoire, soit ici, soit à mon tribunal, ne roulera que sur ce sujet. Avertissez-en tous vos coreligionnaires, afin qu'ils se gardent de toute indiscrétion. Malheur à celui qui ne respecterait pas mes ordres ! » Plus tard, le missionnaire traité avec tant d'égards eut l'occasion de recommander efficacement ce bienfaisant magistrat aux mandarins supérieurs de la province. Que le pressentiment des victoires de nos braves soldats eût inspiré sa conduite, ou qu'elle provînt d'un sentiment d'équité, il n'en méritait pas moins une durable reconnaissance.

Si cruellement frappée à ses débuts, la mission du *Tché-Ly-Sud-Est* regardait l'horizon, gardait sa foi dans l'avenir, et à l'heure même où elle semblait tout perdre

attendait tout de la bonté de Dieu. L'année 1859 venait de finir dans la tribulation. Les missionnaires lui firent leurs adieux sans regret, mais aussi sans rancune ; car ils savaient que leurs souffrances jetaient dans le sol qu'ils cultivaient la semence des bénédictions divines. « Loin de nous décourager au souvenir des maux déjà supportés, disait un Père, nous formâmes de nouveaux projets d'apostolat. Nous levions les yeux au ciel, et l'espérance animait nos cœurs. » Cette courageuse espérance était bien opportune, car les épreuves allaient encore grandir.

L'année 1860 apporta d'abord un nouveau deuil, qui réduisit encore le nombre si restreint des ouvriers du vicariat. Le 22 mai, le père Caussin mourut dans son district, à plus de vingt lieues du plus proche de ses frères, emporté en quelques jours par le typhus dont il avait pris le germe en assistant un moribond [1]. Un père Lazariste chinois, appelé par les néophytes, entendit sa confession, lui donna les derniers sacrements, puis dut le quitter pour courir à d'autres malades. Le

1. Le père Louis Caussin, né au village de Milancourt (Somme) le 12 avril 1823, fit ses études littéraires au petit séminaire de Saint-Requier, et après une année de théologie au grand séminaire d'Amiens, entra dans la Compagnie de JÉSUS le 17 septembre 1848. Ses études théologiques achevées à Laval, il alla faire en 1855 sa troisième année de probation dans la maison Saint-Eusèbe à Rome, et de là partit pour la Chine à la fin de 1856. Arrivé au *Tché-Ly-Sud-Est* dès la première année du vicariat, il se livra tout entier à l'apostolat alors si dur dans cette mission naissante, sans souci des douleurs d'entrailles qui le saisirent dès les premiers mois pour ne plus le quitter. C'était un religieux humble, dévoué, d'un grand esprit intérieur et d'un zèle que n'arrêtait aucun obstacle. Dieu le ravit trop tôt à l'affection des chrétiens, qui admiraient ses fortes et douces vertus, et qui lui avaient donné toute leur confiance.

Père vécut encore deux jours, n'ayant pas un prêtre à ses côtés pour consoler son trépas. Mais, victime de la charité et du zèle, il offrit généreusement à Dieu ce suprême sacrifice qui en couronnait tant d'autres. Le sentiment d'un grand devoir accompli en risquant sa vie,la vue des cent cinquante chrétiens qui l'entouraient, priant, pleurant et lui répétant qu'en peu d'années il avait fourni une longue carrière, adoucirent sans doute ses derniers moments. Au rapport des néophytes, il expira presque sans agonie, les yeux levés au ciel, le visage souriant, les lèvres collées sur le crucifix de ses vœux, on peut bien dire *in osculo sancto.*

La perte d'un pareil ouvrier, qui promettait de longues années d'apostolat, fut extrêmement douloureuse à Mgr Languillat, aux pères Brueyre et Leboucq, demeurés seuls, avec deux prêtres chinois, pour évangéliser un vaste pays qui eût demandé une légion de missionnaires. Le cœur désolé et rempli d'angoisses sur l'avenir de son vicariat, Mgr Languillat fit entendre un émouvant cri de détresse en France ; le 15 juillet 1860 il écrivit la lettre suivante au révérend père Provincial de Paris :

« Mon révérend Père, qu'il me soit permis de vous offrir le tableau succinct de notre mission.

« Le *Tché-Ly-Sud-Est* possède trois villes de premier ordre, cinq du deuxième, trente-trois du troisième : en tout quarante et une villes. Chaque ville du troisième ordre a sous sa dépendance au moins trois cents communes ; quelques-unes en ont près de mille :

ainsi *Shien-Chien*, où sera la résidence, en a neuf cent quatre-vingt-dix au rapport des gens du mandarinat. Selon une estimation sûre, chaque village, l'un portant l'autre, compte au moins mille habitants. Laissant de côté les trois grandes villes du premier ordre et les cinq du deuxième, que je veux bien négliger, multipliez trois cent mille par trente-trois, et vous avez comme résultat a peu près dix millions d'âmes dans le vicariat; plus du quart de la population totale de la France. Quand même mes calculs seraient inexacts, ils prouvent du moins qu'un champ immense est ouvert au zèle de nos missionnaires.

« Dans les desseins de la Providence, nos dix mille néophytes sont-ils seulement des témoins qui, au jour du jugement, se lèveront pour déposer contre les infidèles de ces contrées-ci ? Puissent-ils plutôt être les prémices et devenir la semence féconde des générations chrétiennes de l'avenir ! Mais en présence de cette masse énorme du paganisme, que sont, que peuvent trois de vos enfants, dans l'isolement et la pénurie où ils se trouvent, pour la faire fermenter du levain évangélique ?

« En considérant notre petit nombre, même augmenté de quelque renfort, je suis obligé de reconnaître en gémissant, que les jours des grandes miséricordes divines ne seraient point encore venus pour ces régions infortunées. Qui veut la fin prend ou donne les moyens. A la vue d'un peuple si sobre, si laborieux, si traitable, si paisible, si pauvre, et de si peu d'apôtres pour

l'instruire, d'une part; à la pensée des secours si nombreux mis, dans les paroisses de France, au service d'un si petit nombre d'âmes qui souvent les repoussent, d'autre part; du fond de mon néant et de ma totale impuissance, je ne puis que m'écrier avec David : *Domine, judicia tua abyssus multa* [1] ! Certes quand jadis, à pareil jour, notre bienheureux Ignace d'Azévédo recevait la couronne du martyre, il était environné d'une couronne de compagnons apostoliques. Ces troupes de renfort, *auxiliares operariorum copias*, qu'il avait recrutées et dont il n'avait qu'une partie à ses côtés, n'étaient-elles pas le présage certain que les jours du salut avaient lui pour les nations infidèles du Brésil ? Elles étaient assurément le moyen d'entreprendre quelque chose de grand et de solide pour la gloire de Dieu.

« Quel obstacle donc enchaîne les pas des apôtres loin de notre *Tché-Ly* ? Serait-ce, comme autrefois saint Paul et ses compagnons, que: *Vetati sunt a Spiritu sancto loqui verbum Dei in Asia* [2] ? Ou bien, comme jadis pour la Bithynie, qu'ils veulent tenter de venir à nous, et que : *Non permisit eos Spiritus* Jesu [3] ? Mais vous, Seigneur, jusques à quand ?... Ayez pitié de nous ! Nos misères, voilà notre seul titre à vos miséricordes ! Reine immaculée, dix millions de voix, vous proclamant *Bienheureuse* et bénissant Jésus, le fruit

1. « Seigneur, vos jugements sont des abîmes multiples. » (Ps. 35, v. 7.)
2. « Ils reçurent du Saint-Esprit défense de prêcher la parole de Dieu en Asie. » (Act. 16, 6.)
3. « L'esprit de Jésus les en empêcha. » (Act. 16, 7.)

de vos entrailles, formeraient-elles donc un concert indifférent à votre cœur maternel ?

« Ne trouvez point déplacé, mon révérend Père, je vous en prie, que j'exprime ici mes angoisses au ciel, à la terre et à vous. Mon cœur s'en trouve un instant soulagé. »

Une autre perte vint encore cette année attrister la Mission déjà si cruellement frappée par la mort. Étienne *Se-Tée-Woang*, jeune chrétien de *Shang-haï*, qui avait abandonné courageusement son pays pour suivre et servir Mgr Languillat, mourut presque subitement dans la résidence de *Tchaô-Kia-Thouang* dont il était le gardien saintement fidèle. « Notre cher *Se-Tée-Woang*, écrivait un missionnaire en France, cet exilé volontaire de la charité, vient de nous être ravi. Ce généreux enfant du *Kiang-nan* était mûr pour le ciel. De quel tendre dévoûment il entourait *ses Pères bien-aimés !* Il ne nous quittait pas un instant, quand nous séjournions à la résidence. Nos conversations ne pouvaient l'intéresser, car il comprenait à peine quelques mots de français. Pourtant assis sur le seuil de la porte, il nous écoutait assidûment. De son regard intelligent et affectueux, il suivait l'expression de nos visages. Si l'entretien lui paraissait réservé, sérieux et triste, ses yeux se mouillaient de larmes. Si, au contraire, il était gai, animé, vite il chargeait sa pipe, battait le briquet et nous regardait avec le sourire du bonheur !

« Admirable bonté de la divine Providence! *Se-Tée*

Woang, si pieux et si héroïque dans son dévoûment, n'appartenait pourtant pas encore à la Compagnie de Jésus. Depuis l'âge de seize ans, il avait inutilement sollicité la faveur d'y être admis, faveur bien méritée par ses vertus et par seize années de persévérants services. La faiblesse habituelle de sa santé avait empêché la réalisation de ses vœux. Il les vit combler sur son lit de mort. Bien qu'éloigné de quinze grandes lieues de la résidence quand *Se-Tée-Woang* tomba malade, le père Brueyre put arriver à temps pour lui administrer les derniers sacrements et recevoir ses vœux simples de frère coadjuteur. La dernière parole du nouveau religieux fut française : citons-la telle qu'il la prononça dans sa joie reconnaissante. « Ma père, *Se-Tée-Woang* bien réjoui, mourir content, mourir avec saint Ignace ! » Il ferma les yeux et son âme quitta la terre pour le ciel. Il était âgé de trente-deux ans. » Les pères regrettèrent vivement cet auxiliaire si sûr, familiarisé à leur manière de vivre, comprenant les intérêts de la mission et lui prêtant équivalemment le concours précieux d'un frère coadjuteur.

Au mois d'avril 1860, les bruits les plus alarmants se répandirent dans le sud de la province. Quelques centaines de brigands, encore mal armés et sans organisation sérieuse, venaient de ravager deux ou trois sous-préfectures. C'était un échantillon de leur savoir-faire, qui aurait dû soulever toute la population du pays et l'entraîner à une vigoureuse résistance. Mais, comme toujours en Chine, chacun demeura tranquille et accepta

les faits accomplis. Enhardis par l'impunité, les brigands se recrutèrent et se munirent de toutes pièces. Puis, en guise de coup d'essai, ils donnèrent l'assaut à une petite ville réputée imprenable, y entrèrent en vainqueurs et y massacrèrent le *Tché-chien* [1], ainsi que tous les membres de son prétoire.

Le village de *Tchâo-Kia-Tchouang* placé précisément à l'endroit le plus étroit du vicariat, éloigné à peine de deux ou trois lieues soit du *Chan-tong* à l'est, soit du vicariat de Mgr Anouilh à l'ouest, n'offrait plus aucune garantie de sécurité. Le torrent dévastateur qui se formait au *Chan-tong* allait manifestement rouler vers le nord et emporter dans son cours la résidence et les faibles ressources de la mission.

Le nord aussi envoyait ses menaces. Le fameux *Sem-Woamg* (connu en Europe sous le nom de *Sain-Ko-lin-sin*), l'ennemi acharné des Européens, celui qui l'année précédente avait reçu à coups de canon les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, fortifiait les principales, villes du *Tché-Ly*, armait les forts de *Ta-Kou* de sept cent cinquante pièces d'artillerie, jetait à l'entrée du *Pei-Ho* et sur la barre du golfe plus de trois mille pieds d'arbres, faisait couler dans le lit du fleuve, pour empêcher de le remonter, plus de cent jonques de guerre ou de commerce mises au rebut, et se préparait à une résistance désespérée.

1. Le lecteur sait qu'en Chine les sous-préfets se nomment *Tché-chien* et les préfets *Tché-Fou*. Un *Chien* est une sous-préfecture ; un *Fou*, une préfecture.

Évidemment le gouvernement chinois s'attendait à des représailles de la part des deux puissances européennes naguère lâchement insultées. Des proclamations se lisaient sur les portes des villes et des centres commerciaux, jurant la mort des *barbares*, promettant cinquante *taëls* (quatre cents fr.) à quiconque livrerait ou dénoncerait à l'autorité un étranger, quel qu'il fût.

Au sud comme au nord, le danger était imminent. Aussi, malgré leur foi, malgré leur amour pour la France et leur confiance dans la force de ses armes les chrétiens commençaient-ils à craindre l'avenir et préparaient-ils à leurs prêtres des retraites sûres pour l'heure de la persécution.

Le père Brueyre, inquiet surtout pour le séminaire, l'espérance de la mission, quitta le district de *Kî-Tcheoû* qu'il évangélisait, et revint précipitamment à *Tchâo-Kia-Tchouang* afin de veiller à sa sauvegarde. Le missionnaire qui avait jusque là tenu le poste de la résidence et dont nous avons raconté les blessures, reçut son obédience pour le district de *Ho-Kien-Fou*, la préfecture la plus rapprochée de *Tien-Tsin*. Il y allait remplacer le père Caussin, avec la charge de préparer sans bruit la construction d'une nouvelle résidence dans une chrétienté appelée *Kouo-Kia-Tchouang*. Ce projet toutefois n'eut pas de suite ; au mois de juillet suivant le village de *Tchang-Kia-Tchouang*, situé à peu près au trente-septième degré de latitude, tout près de la route impériale qui relie *Nan-King* à *Péking*, à deux kilomètres à peine de la

sous-préfecture de *Shien-Chien*, à six lieues de *Ho-Kien-Fou* et à trente-cinq de *Tien-Tsin*, fut définitivement choisi pour être le centre de la mission et le lieu de sa principale résidence.

Ce petit village de cinq cents habitants, dont plus de deux cents étaient chrétiens, comptait parmi les plus dévoués et les plus méritants du vicariat. Cinq ou six de ses familles les plus aisées avaient constamment, depuis de longues années, mis leur cœur et leur fortune au service des missionnaires. Situé près du canal appelé *Châ-Ho* [1], il offrait une communication rapide et peu coûteuse avec *Tien-Tsin*. Entouré de quinze ou vingt chrétientés qui comprenaient près de trois mille chrétiens éprouvés et aguerris, fidèles à leur foi et à leurs prêtres, il offrait des garanties de sécurité qu'on eût difficilement trouvées ailleurs. On débattit donc le plan des constructions avec des hommes compétents ; les matériaux furent achetés et déposés çà et là dans différentes chrétientés, pour ne pas donner l'éveil. On n'attendait plus pour se mettre à l'œuvre que la présence et les victoires du corps expéditionnaire franco-anglais, que tous supposaient déjà en route pour la Chine.

Depuis plus de six mois, les nouvelles d'Europe manquaient. Des courriers expédiés de *Shang-Haï* avaient été forcés de rebrousser chemin devant les

1. Le *Châ-ho* était encore à cette époque navigable pendant six mois de l'année. Aujourd'hui il est presque constamment à sec, privant ainsi la mission d'une voie facile et économique pour ses relations d'affaires avec *Tien-Tsin*.

bandes de pillards qui dévastaient le *Chan-tong* et le sud du *Tché-Ly*. Ce silence prolongé n'était pas sans causer de l'inquiétude aux missionnaires du *Tché-Ly-Sud-Est*, lorsque soudain, à l'heure où l'on y pensait le moins, le cri : *Ta-Kou et Tien-tsin sont au pouvoir des diables d'Occident !* retentit partout. « La population de *Tien-Tsin*, affolée de terreur, écrivait le missionnaire de *Ho-Kien-Fou*, vient de nous apporter l'heureuse nouvelle si impatiemment attendue. Les chemins, la plaine sont encombrés de fuyards ; on estime à plus de six cent mille le nombre de ceux qui sont passés. Les bruits qu'ils sèment sur leur route sont humiliants pour ceux des Chinois qui gardent quelque sentiment de patriotisme ; mais pour nous et pour nos néophytes, ils sont l'annonce d'une glorieuse résurrection. »

Les forts de *Ta-Kou*, munis d'une artillerie formidable, défendus par quarante mille tartares et un plus grand nombre de Chinois, venaient d'être emportés d'assaut le 21 août 1860 par deux compagnies anglaise et française. Les chaînes de fer, les arbres et les jonques qui barraient l'embouchure du *Pei-Ho* avaient été arrachés ; plus de vingt navires de guerre européens étaient mouillés entre les deux forts, sur lesquels flottaient les pavillons des deux nations victorieuses. Les missionnaires et les néophytes étaient dans un enthousiasme qu'on ne peut décrire. On priait partout, partout on acclamait la France; les chrétiens, oubliant jusqu'aux travaux de leurs champs, se visitaient d'un

village à l'autre, sans oser pourtant faire éclater trop haut leur joie, que du reste l'incertitude de l'avenir contenait encore.

Le 10 septembre, un chrétien hardi et agile, envoyé en éclaireur, revient de *Tien-Tsin* à la résidence, rapportant les plus heureuses nouvelles. Il avait assisté à l'entrée triomphale des troupes françaises dans cette grande cité, devenue presque déserte. Plus de doute, *Tien-Tsin* (*la porte du Ciel*) était au pouvoir des Alliés. Elle avait été prise et occupée le 8 septembre, jour à jamais mémorable dans les annales des missions de Chine. Le nom de la France était béni des chrétiens. Que d'émotions ! que de larmes de bonheur et de fierté nationale versées par le missionnaire français! Ce n'était pourtant qu'une fugitive éclaircie dans un ciel demeuré sombre, qu'un instant de paix avant de nouvelles complications.

Pendant que le prince *Sou-yé*, successivement battu à *Tien-Tsin*, à *Iam-tsuen* et à *Pâ-Ly-Kiâo*, se réfugiait dans les murs de *Tong-Tchêou*, et y exécutait le 18 septembre un sauvage guet-apens qui coûta la vie à une trentaine de diplomates et d'officiers français ou anglais [1], un colonel tartare, envoyé dans le sud du *Tché-Ly* pour refouler les brigands, accomplissait,

1. *Sou-yé*, neveu de l'empereur de Chine, se voyant honteusement défait avec ses Tartares, arbora le drapeau parlementaire sur les murs de *Tong-tchéou*, se disant prêt à accepter les conditions du traité de 1858 et le paiement d'une indemnité de huit millions de taëls. Les plénipotentiaires alliés, lord Elgin et le baron Gros, désireux peut-être de terminer pacifiquement une campagne dont l'issue demeurait exposée aux chances de la guerre, crurent malheureusement à la sincérité du prince chinois.

à la tête de cinq cents cavaliers, une action d'éclat qui, en d'autres temps, lui eût valu une brillante promotion: il arrêtait avec grand fracas un missionnaire, qui se rendait dans le district de *Fou-Tchemg* pour y assister deux mourants.

« Rien de plus ridicule que mon arrestation, écrivait ce religieux. Le 14 septembre, je quittai le village de *Tchang-Kia-Tchouang* à une heure du matin. C'était l'heure propice, pensions-nous, pour échapper aux brigands qui occupaient tous les chemins de cinq heures du matin à dix heures du soir, mais qui selon leur invariable habitude devaient être alors ensevelis dans le sommeil. Ma voiture n'avait rien qui affichât le luxe et pût attirer sur moi des regards indiscrets ; c'était une énorme charrette, recouverte de trois ou quatre lambeaux de natte en guise de bâche. Un bœuf indolent et un âne encore trop jeune nous traînaient avec une lenteur désespérante. Après neuf longues heures de voyage, notre modeste équipage approchait enfin du gros bourg de *Sin-Tien*. Les bêtes ne voulaient

---

Ils envoyèrent le 17 septembre à Tong-tchéou leurs secrétaires et leurs interprètes pour régler les détails de la convention. Le général Montauban et le général anglais les firent accompagner par dix-huit officiers, chargés de préparer les approvisionnements de l'armée ; avec eux partit M. Duluc, missionnaire des Missions étrangères, en qualité d'interprète. Le lendemain un interprète chinois, qui avait réussi à s'échapper, apportait au camp européen la nouvelle d'un barbare attentat. Les diplomates et les officiers venaient d'être, les uns, lâchement massacrés, les autres faits prisonniers et soumis à d'horribles traitements dans lesquels presque tous périrent. Nous n'avons pas à redire quelle indignation saisit à cette affreuse annonce le corps expéditionnaire tout entier. Un cri unanime de vengeance se fit entendre: Au palais de l'empereur! Le 3 octobre en effet, les soldats français se jetèrent

plus marcher, les hommes criaient la faim ; il fut décidé que nous irions déjeûner dans une des meilleures auberges de cette localité. Le mot de *Chaô-Tsiou* (vin de sorgho), que je soufflai tout bas à l'oreille des trois Chinois qui m'accompagnaient, leur donna du courage. On frappait à coups redoublés sur le bœuf; le véhicule s'ébranlait ; tout allait pour le mieux, quand tout-à-coup nous fûmes rejoints par deux colonnes de cavaliers tartares lancés au grand trot de leurs chevaux. Le chef de file de la colonne droite, sans doute pour ne pas effrayer notre équipage, fit signe à ses hommes de ralentir le pas, puis fut assez mal avisé pour jeter un coup d'œil sous la bâche de ma voiture. Ma barbe me trahit probablement; car il fit sonner du clairon, s'approcha de moi et me demanda où j'allais. Cette question suffisait pour nous révéler la gravité de la situation. « Père, me dit mon catéchiste, nous sommes perdus ! » C'était bien un peu mon avis ; évidemment, nous allions payer les pots cassés par les soldats français à *Tien-Tsin* et ailleurs. Nous nous préparâmes

sur le célèbre palais de *Yuen-Ming-Yüen* à deux lieues de Péking, le pillèrent et le livrèrent aux flammes. On sait les événements qui suivirent : le 25 octobre le gouvernement chinois signa dans la grande salle de la cour des rites avec la France un traité humiliant et onéreux qui entre autres choses assurait la liberté de la prédication catholique en Chine et imposait la restitution aux missions de leurs anciennes propriétés. Le 28 octobre, dans l'église du *Nan-Tang*, appartenant jadis aux Jésuites portugais et qui venait d'être rendue à Mgr Mouly, un service funèbre fut célébré avec une grande pompe pour les victimes de la trahison de *Tong-tchéou*, en présence des dépouilles retrouvées de six d'entre elles ; puis un solennel *Te Deum* fut chanté en actions de grâces de l'heureux succès accordé par Dieu aux armes de la France. Quelques mois après, *Sou-yé* recevait de l'empereur, réfugié à *Gé-Hol*, la corde de soie pour se pendre, et il mourait en disant : « Le sang innocent crie vengeance. »

au sacrifice même de la vie. Le clairon sonna de nouveau : était-ce pour nous faire trancher la tête ? Non. Les colonnes se reformèrent et reprirent leur marche, non sans jeter sur nous des regards de vive curiosité.

« Le martyre est beau, vu de loin, » disait un jour le père Vuillaume (massacré au *Kiang-nan* par les rebelles en 1862). La parole de cet intrépide Jésuite, que dix mille lances ne feraient pas reculer d'un pas quand il s'agit de voler au chevet d'un moribond, me revint à la mémoire. J'avais presque honte de mon attitude timide et embarrassée ; cependant je respirais plus à l'aise, à mesure que le nuage de poussière qui enveloppait la cavalerie tartare s'éloignait de nous. Quel dommage, me disais-je, de n'être pas à cheval ! Un galop de quelques kilomètres me sauverait !

« La voiture, cependant, continuait sa route et nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de *Sin-Tien*. « Voilà les soldats qui reviennent, me dit mon catéchiste, nous n'avons plus qu'à faire notre acte de contrition. » Nous nous voyons aussitôt entourés d'une cinquantaine de cavaliers, envoyés pour nous escorter jusqu'à l'hôtel où se trouvait le colonel *Kho-Tchemg-Ou*. Deux de mes Chinois, jugeant la situation critique, descendent doucement de voiture, restent en arrière et disparaissent ; nous ne les revimes pas de la journée. Mon catéchiste au contraire (*Kiou-Sien-chemg*) se montra, sinon courageux, au moins résigné et franchement résolu à partager mon sort. Il se rapprochait de moi comme pour me dire : « Nous mourrons ensem-

ble. » Nous récitâmes une prière à saint Joseph, patron de la bonne mort et protecteur de la Chine ; et nous nous sentîmes devenus presque braves. Il était temps ; car notre véhicule, conduit par deux soldats dont la brutalité dut faire regretter à nos coursiers la fuite de leurs conducteurs, arrivait à la porte de *Kho-Tchemg-Ou*. La population de *Sin-Tien* était accourue tout entière aux abords de l'auberge. On voulait voir le *barbare d'occident* et suivre son procès. Mon juge, debout sur le seuil de la porte, me crie de descendre de voiture ; j'obéis et le suis dans la petite chambre qu'il avait choisie pour m'interroger. Son visage est rouge-pourpre, ses yeux injectés de sang. D'une voix étranglée par la colère : Qui es-tu, me cria-t-il ? — Français et missionnaire, répondis-je. — Ignores-tu que les Français viennent d'être exterminés jusqu'au dernier ? — Ce que je n'ignore pas, c'est qu'ils sont vainqueurs partout et seront maîtres de Péking avant quinze jours. — Qui t'a donné cette nouvelle ? — Mon patriotisme : dis-moi qu'elle est fausse ? — Sais-tu bien que la paix n'est pas conclue, et que je puis te faire couper la tête? — C'est possible ; mais alors, combien de temps la tienne restera-t-elle sur tes épaules ? — Vous êtes des barbares ; toi qui prétends instruire les autres, tu ne connais pas seulement la politesse. — La politesse française n'a rien à envier à celle des principautés tartares. Si tu étais Français, tu comprendrais, par exemple, qu'un étranger a droit à des égards. Mais, parce que tu es tartare, tu demeures assis, pendant que je

suis debout. — Si tu ne consens à me signer un écrit attestant à mes chefs que je t'ai traité humainement, je ne te mettrai pas en liberté. — Je signerai volontiers un acte par lequel tu déclareras te repentir d'avoir exercé un pouvoir interdit à un officier militaire. Tu n'avais pas le droit de m'interroger; le devoir te commandait de me remettre entre les mains du mandarin civil de *Fou-Tchemg* [1]. »

« Cette dernière réponse déconcerta mon juge; il ne savait plus que balbutier. Sur un signe de sa part les soldats m'apportèrent une chaise, et je m'assis sans en attendre la permission. Ma situation de prisonnier prenait une tournure assez belle. J'étais assis à la deuxième place, il est vrai ; mais enfin mon attitude n'était plus celle d'un justiciable. Les soldats tartares riaient sous cape de l'embarras de leur chef. Deux ou trois d'entre eux osèrent même me témoigner de la sympathie. J'en profitai pour les prier de me faire servir par le maître d'hôtel un bol de riz, des herbes salées et du thé. Il était deux heures de l'après-midi, et je n'avais rien pris encore de la journée. Le riz fut apporté pour le Français et pour son catéchiste ; le colonel tartare, ne voulant pas se mettre plus longtemps en opposition avec les usages de la politesse chinoise, nous fit le plaisir de se retirer dans un appartement voisin. Évidemment nous touchions au triomphe. Une heure après, le sous-préfet de *Fou-Tchemg* arrivait, au

1. Quinze jours après est exploit, le colonel Kho était massacré par les rebelles du *Chan-Tong*.

son du tam-tam, suivi d'une nombreuse escorte d'honneur, mais sans hommes d'armes. Débarrassé d'un juge, allais-je donc retomber entre les mains d'un autre ?

« Les soldats tartares me rassurèrent en disant à voix basse que j'étais simplement victime d'une *Ngâo-Tchâo wamg-eull* (comédie pour amuser les enfants). Quelques-uns d'entre eux m'avaient témoigné tant de sympathie même à l'heure du grand courroux de leur chef, que j'eus à cœur de les récompenser. Je leur fis cadeau de couteaux et de petits sifflets européens. Cette largesse amena définitivement ma délivrance. Le colonel entra bientôt chez moi. Sa tenue, le ton de sa voix, tout était correct et irréprochable. Je l'invitai à s'asseoir à la place d'honneur ; il refusa, disant que ma qualité d'étranger me l'assignait de droit, et il se mit sans rougir sur la chaise qui m'avait servi de sellette quelques instants auparavant. Les rôles étaient changés. La foule de curieux qui remplissait la cour, me le prouvait assez par son attitude bienveillante, même par le sourire moqueur avec lequel elle observait les moindres mouvements du colonel.

« *Kho-Tchemg-Ou* ambitionnait, lui aussi, un couteau européen ; il me vanta la beauté de ceux que j'avais donnés à ses soldats. Je m'excusai en lui disant que ces objets de peu de valeur n'étaient pas dignes de lui. Mon juge naguère si terrible devenait le plus humble des solliciteurs; il allait essayer de me démontrer la légitimité de son désir, quand le magistrat de *Fou-Tchemg* se présente à ma porte. L'aimable *Tché-chien* m'invitait gra-

cieusement à ne point garder rancune au colonel tartare de l'imbroglio dont je venais d'être victime. « Ces tartares, ajouta-t-il d'un air plein de courtoisie, savent bien se battre ; mais ils n'entendent rien aux lois de notre pays. » Je tirai de mon sac une superbe boussole et priai le sous-préfet de vouloir bien l'accepter en souvenir de mon passage à *Fou-Tcheng*. Le magistrat tressaillit de joie, tandis que le colonel était rouge de colère et de jalousie. Après cette leçon donnée à l'orgueil tartare, il était temps de songer à mes pauvres malades. On attela donc mon bœuf et mon âne, et quelques heures après, j'arrivais au village de *Léou-Kia-King*, où l'on m'attendait avec la plus impatiente inquiétude. »

Pendant que les armes de la France forçaient les portes de Péking et nous faisaient sortir de nos catacombes, le sud du *Tché-Ly-Sud-Est* était, pour la quatrième fois, envahi par les bandes connues sous le nom de *Pei-lien-Kiâo* (société du Nénuphar blanc). Mgr Languillat et le père Brueyre, échappant à force d'intrépidité, d'adresse et de prudence aux mains de ces pillards, continuèrent leurs travaux d'évangélisation, comme si le pays eût joui de la paix la plus profonde. Ils entendaient les confessions des néophytes de dix heures du soir à minuit, donnaient ensuite le sermon, et vers une heure du matin célébraient la messe. Le jour, ils se tenaient cachés dans une des maisons les plus pauvres du village. Sur leur ordre, afin de n'éveiller aucun soupçon, les chrétiens n'allaient plus, selon leur habitude, chercher à la ville et au marché voisin des provisions pour

le missionnaire ; les deux supérieurs du Vicariat se contentaient joyeusement du régime alimentaire des plus indigents.

Les bénédictions répondirent aux souffrances, et contre toute attente l'année 1860 offrit des résultats spirituels inconnus jusqu'alors ; cent baptêmes d'adultes, deux mille quatre cents de petits enfants païens moribonds, soixante-quinze catéchumènes convertis de l'idolâtrie, quarante vieux chrétiens ramenés aux pratiques religieuses après plusieurs années d'indifférence : tels furent les succès apostoliques dont Dieu couronna le zèle de quatre missionnaires. Dieu mêlait ainsi les joies aux tristesses et semblait promettre pour l'avenir des consolations plus douces encore, qui ne se firent pas attendre. Au commencement de décembre, le père Stevani arriva, sans être attendu, à la chrétienté de *Tchang-Kia-Tchouang*, apportant à ses frères le concours d'un zèle infatigable. Quelques mois après, devançant même l'espérance, survinrent encore deux autres auxiliaires, juste à l'heure où le personnel de la mission tombait d'épuisement. L'un était le père Rabeau, jadis avocat distingué dans le monde, religieux d'une humilité, d'une charité et d'un zèle incomparables. Il s'annonçait comme un précurseur : « J'ai confiance, pour le bien de la mission et pour ma consolation personnelle, disait-il à Monseigneur Languillat, que le père Dubar, mon meilleur ami, me suivra de près. » L'autre était le frère Guillon, jeune religieux que ses connaissances en médecine, son talent d'architecte,

une grande distinction de manières et de remarquables qualités personnelles prédestinaient à rendre d'inappréciables services à la mission. Leur voyage ne s'était pas accompli sans épreuve et les deux nouveau-venus avaient déjà reçu le baptême de la souffrance et de la spoliation.

Comme c'était l'hiver, époque où les communications par mer sont interrompues avec le *Tché-Ly*, où même les steamers français, qui approvisionnaient le corps expéditionnaire stationné à *Tien-Tsin* et à *Ta-Kou*, ne dépassaient plus le promontoire du *Chan-tong*, les deux missionnaires avaient dû descendre à *Ien-Taî*, port de mer que les Anglais, on ne sait pour quelle raison, nomment *Tché-Fou*. Le froid était rigoureux; la neige couvrait la terre et rendait les chemins impraticables. Sans interprète, munis seulement d'une recommandation écrite au crayon par un officier de marine français et apostillée par un mandarin du littoral, malgré les sinistres nouvelles qu'on leur donnait du pays à traverser, les deux religieux s'étaient mis hardiment en route. Les huit premières journées du voyage apportèrent leur contingent de fatigues et de privations, mais aucun accident. Les voyageurs se félicitaient de la sécurité dont ils avaient joui, et se promettaient déjà de démentir énergiquement les bruits fâcheux répandus à *Shang-Haï* et à *Ien-Taî* sur la situation de la province du *Chan-tong*. Ils furent bientôt ramenés à la triste réalité.

Le neuvième jour, vers sept heures du matin, ils venaient à peine de quitter la ville de *Yü-Tchemg-Chien*,

qu'une douzaine de cavaliers, bien montés et bien armés, leur barrèrent le passage, les sommant de descendre de leurs voitures. Le frère Guillon refusa d'abord d'obéir et repoussa vigoureusement un agresseur qui voulait le contraindre. Mais voyant la disproportion de la lutte, il dut bientôt se résigner. La vie seule des missionnaires fut sauve. Des trois mille francs qu'ils apportaient, ils ne sauvèrent qu'une pièce de cinquante centimes, égarée dans la voiture. En un instant leurs malles furent brisées et vidées; habits, ornements d'église, objets de piété, literie, argent : tout fut la proie des brigands qui se hâtèrent de remonter à cheval et disparurent dans la plaine. Leur rapacité avait dépassé la mesure ordinaire de leurs pareils. Les brigands chinois laissent d'habitude à leurs victimes le viatique indispensable, les vêtements et la literie nécessaires pour affronter les rigueurs de l'hiver. Ceux de *Yü-Tchemg*, tous musulmans, poussèrent leur féroce sauvagerie jusqu'à dépouiller le père Rabeau des habits qu'il portait, jusqu'à arracher de ses pieds une paire de bottes doublées de peau de mouton. Le frère Guillon ne conserva que les vêtements les plus élémentaires : une chemise et un caleçon. Quand, après un instant de stupeur, les deux spoliés se regardèrent, un franc éclat de rire s'échappa de leurs poitrines, puis leurs regards s'élevèrent vers le ciel. *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine* JESU *contumeliam pati*[1].

1. « Ils s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir l'humiliation pour le nom de JESUS. *Act. V, 41.* »

Cependant le père Rabeau, pieds-nus dans la neige, tremblait de froid. Vite on remonta en voiture pour aller porter plainte au sous-préfet. Le magistrat témoigna la plus vive sympathie aux deux étrangers si maltraités sur son territoire; il vint à leur rencontre jusque dans la cour extérieure du tribunal et s'efforça de réparer leur désastre. En moins de deux heures, fourrures, literie, bottes d'hiver, chapeaux à poils, clémentines en feutre leur furent apportés par son ordre. Puis, après avoir veillé lui-même à leur équipement, il leur fit servir un copieux repas, leur remit la somme de soixante täels (environ cinq cents francs), et enfin distribua un généreux pourboire aux domestiques et aux voituriers.

Les voyageurs reprirent leur route le jour même; ils avaient hâte d'arriver au terme. Sans doute la perte de tout ce qu'ils apportaient de France, des objets de piété et des ornements d'église dus à la charité des fidèles de Laval et de Blois, des plans d'églises dus au talent du père Tournesac [1], leur était douloureuse. Mais, comme Job, ils se résignèrent à leur dénûment, et enfin parvinrent joyeux à la résidence provisoire de *Tchâo-Kia-Tchouang*. Ce triste épisode

1. Le père Magloire Tournesac, né à Saint-Mars (Sarthe) le 14 septembre 1805, était chanoine honoraire du Mans et architecte distingué, quand il entra dans la Compagnie de JÉSUS le 21 juin 1853.

Il construisit successivement les églises de la résidence de Paris rue de Sèvres, du noviciat d'Issenheim, du Gesu de Poitiers, de la résidence de Brest, du collège de la Providence à Amiens et du collège Saint François-Xavier à Vannes. Il mourut pieusement au collège du Mans, le 3 janvier 1875.

n'était pour eux que le prélude de ceux que leur réservait l'avenir. Dès l'année suivante, le père Rabeau écrivait à un ami : « Je ne sais trop ce qui m'a valu si rapidement les sympathies des voleurs. Un de nos Pères, bien connu de vous par les aventures tragiques qui ont marqué sa vie depuis son arrivée au *Tché-Ly*, semblait avoir seul le monopole de ce genre d'exploitation à leur bénéfice. Si les choses continuent, je vais devenir pour lui un concurrent sérieux dans la partie.

« Vous avez su notre spoliation de *Yü-Tchemg*, adoucie par l'urbanité et la générosité du sous-préfet. Au mois de février, après quinze jours ou trois semaines de repos et d'étude sous la direction d'un lettré réputé habile dans la langue chinoise, je me mettais en route pour aller à trois lieues de *Tchâo-Kia-Tchouang*, administrer les derniers sacrements à un vieillard moribond. C'était ma première sortie. Le voyage se fit rapidement et sans encombre. Mais le lendemain, au retour, une bande de brigands nous arrêtèrent quand nous touchions presque à la résidence. Non seulement ils ravirent mon bagage comme au *Chan-tong*; mais encore l'un d'eux saisit le fouet de mon voiturier, sauta sur le siège du char et, fouette cocher ! il court encore. Il courut si bien qu'on ne revit ni conducteur, ni voiture, ni mulets; la mission perdit plus de deux mille francs dans cette bagarre.

« Au mois de mai suivant, sur les deux heures du matin, des chrétiens venaient nous éveiller en disant : « Pères, levez-vous au plus tôt; prenez les séminaristes

et fuyez vers le nord ! Les *Pei-Lien-Kiâo* ne sont plus qu'à une petite lieue d'ici. » Un quart d'heure après, nous nous sauvions à travers champs, le père supérieur et moi, avec seize séminaristes et quatre catéchistes déjà vieux. C'était à qui marcherait le plus vite. Nous échappâmes au danger; mais le mobilier de la maison et, ce qui est plus désastreux, tout le matériel de la mission furent pillés. »

Presqu'au moment où le père Rabeau écrivait ces lignes, le père Molina, Mineur observantin, était massacré dans la province du *Chan-tong*, à peu de distance du *Tché-Ly-Sud-Est*. Le vicariat du *Tché-Ly-Ouest*, dont l'intrépide prélat, Mgr Anouilh, avait été arrêté l'année précédente par un officier chinois et conduit militairement à *Shang-Haï*, subissait comme son voisin de l'Est, l'épreuve du fer et du feu. Dans le *Tché-Ly-Sud-Est*, à *Ho-Kien-Fou*, le missionnaire chargé d'acheter les matériaux nécessaires pour la construction d'une résidence, faisait des prodiges d'adresse pour mener à bonne fin l'œuvre qui lui était confiée, changeant d'habitation chaque jour, portant partout avec lui l'argent destiné à ses achats, voyageant de nuit et à pied. S'il eut le bonheur d'échapper aux poursuites des mandarins, il n'eut pas toujours celui d'éviter la rencontre des voleurs. Dans plusieurs localités de la mission, les païens furieux du succès des armes de la France, mettaient le feu aux maisons des chrétiens, incendiaient leurs récoltes et leur infligeaient toutes sortes d'avanies. Ailleurs on les

faisait comparaître devant les tribunaux sous prétexte qu'ils étaient en retard pour le paiement des impôts. Au centre provisoire du Vicariat, cinq tombes, fraîches encore, attestaient un deuil et des pertes irréparables, et *Tchâo-Kia-Tchouang*, n'offrant plus de sécurité, avait dû être évacué par les missionnaires et par le séminaire. Telle était en 1862 la situation de la Mission.

Mais en regard de ces désastres et de ces douleurs, que de consolations pour le présent et d'espérances pour l'avenir. Le canon de la France et l'habileté dévouée de ses représentants venaient de faire proclamer le libre exercice du catholicisme dans toute l'étendue de l'empire chinois. La religion d'Occident cessait d'être une religion de proscrits. Pendant la guerre, comme aussi pendant l'occupation de *Tien-Tsin* et de *Ta-Kou*, de 1860 à 1862, les officiers du corps expéditionnaire témoignèrent constamment aux missionnaires une profonde sympathie, la sympathie traditionnelle de la France pour tout ce qui touche à sa foi. Quand une affaire appelait un missionnaire à *Tien-Tsin*, il était sûr de trouver auprès de nos officiers français l'hospitalité la plus franche comme la plus affectueuse; et jamais il ne reprenait le chemin de la résidence, sans emporter quelques provisions de bouche offertes avec une délicatesse exquise, souvent même déposées furtivement dans la barque qui allait le ramener à son poste. Aux forts de *Ta-Kou* principalement, un officier supérieur dont le souvenir est demeuré cher, Monsieur

Bourgois, alors capitaine de vaisseau, aujourd'hui vice-amiral, ne manqua pas une occasion de rendre service aux Pères; les malades bénirent souvent ses généreuses attentions.

Un acte mémorable accompli sous l'inspiration du commandant Bourgois et d'un de ses officiers les plus distingués, Monsieur Trève, fut la démarche couronnée de succès, faite par la légation française auprès du gouvernement chinois pour obtenir de l'empereur un édit favorable aux chrétiens.

Le 5 avril 1863, sixième jour de la troisième lune, la *Gazette de Péking* publia le décret impérial demandé par nos diplomates. Les termes dans lesquels il est conçu, sont presque dignes d'un prince chrétien. Le jeune empereur *Tong-Tché* inaugurait ainsi son règne par un témoignage public rendu à la vérité de la Religion catholique [1].

Quand une ère de prospérité jusque là inconnue paraissait ainsi s'ouvrir à la prédication de l'Évangile en Chine, une précieuse faveur, accordée par Pie IX, vint donner un nouvel essor à la piété des néophytes

1. *Édit impérial du sixième jour de la troisième lune de la première année du règne de* TONG-TCHÉ.

« Déjà, dans une de ses précédentes communications, le ministère des affaires étrangères attestait que les missionnaires catholiques français n'avaient d'autre objet en vue que de prêcher le bien, et que l'empereur *Kang-Chi* avait lui-même autorisé la libre pratique de la Religion catholique. C'est ce qui me détermina à publier un édit ordonnant à tous les magistrats de mon empire d'avoir à traiter désormais équitablement toutes les affaires intéressant les chrétiens. Mais voici que, contrairement à mon attente, je viens d'apprendre par une communication de ce même ministère, que bon nombre de magistrats n'ont pas plus tenu compte de mes ordres que des instructions qui leur avaient déjà été données.

du *Tché-Ly-Sud-Est.* Sur la demande de Mgr Borgniet, vicaire apostolique du *Kiang-nan*, l'immortel Pontife, par un bref que le père Rabeau avait apporté, concédait pour la Chine à la dévotion du mois de saint Joseph, les indulgences accordées pour le monde entier aux pieux exercices du mois de Marie. Mgr Languillat s'empressa de mettre à profit cette faveur insigne : « Désormais, disait-il, nous avons droit à la protection officielle du grand patron de la Chine. Cette protection annonce la fin de l'état précaire dans lequel nous végétons depuis quatre ans et le commencement de nos conquêtes évangéliques. » L'espoir du vénérable évêque de Sergiopolis ne fut point déçu. De ce moment en effet date, pour le *Tché-Ly-Sud-Est*, une période de progrès dont la marche, malgré des tribulations ininterrompues, n'a pas cessé d'être ascendante.

En 1861 le Vicariat comptait trois cent soixante et un chrétiens de plus; ce chiffre fut doublé en 1862. Les missionnaires, eux aussi, réparèrent leurs pertes. En cette dernière année le personnel du Vicariat se composait de sept prêtres missionnaires, dont deux séculiers indigènes, et d'un frère coadjuteur.

« J'ordonne en conséquence aux vice-rois et gouverneurs de chaque province de prendre des mesures efficaces pour que tous les mandarins placés sous leur juridiction obéissent sur le champ à cet édit, en apportant dorénavant l'équité la plus parfaite dans toutes les affaires qui concernent les chrétiens, affaires qu'ils devront en outre terminer dans le plus bref délai et sans tenir compte de leur opinion personnelle.

« C'est ainsi qu'ils montreront que notre amitié est égale pour tous. J'autorise donc et ordonne dès à présent la mise à exécution de tout ce qui est mentionné dans la requête qui m'a été adressée par son Excellence Monsieur de Bourboulon, ministre plénipotentiaire de France.

« Obéissez en tremblant ! »

La résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* s'éleva rapidement ; commencée au mois de mai 1862, elle offrait déjà au mois d'août vingt-cinq chambres presque habitables. Le séminaire, à peu près sans abri depuis que le brigandage l'avait chassé de *Tchâo-Kia-Tchouang*, trouva près de la nouvelle résidence un asile durable et sain. La ferveur des chrétiens se développa. Une douzaine de catéchistes, dont plusieurs, aux jours de la persécution, avaient généreusement confessé la foi, vinrent mettre leur expérience et leur zèle au service de leurs *Pères spirituels*. Ce furent les premiers auxiliaires envoyés à la conquête des païens. Les mandarins eux-mêmes entourèrent les missionnaires d'égards et de témoignages d'estime. Ils venaient volontiers à *Tchang-Kia-Tchouang* visiter les travaux de construction, boire le thé, même dîner sans façon avec les deux architectes français. Enfin l'arrivée des pères Dubar et Octave vint, comme nous le savons déjà, mettre le comble à la joie qui dilatait les cœurs et doublait les forces. L'heure était tout entière à l'espérance.

Résidence de Tchang-Kia-Tchouang.

CHAPITRE VII.

LES PREMIERS TEMPS DU PÈRE DUBAR AU TCHÉ-LY. — LE CHOLÉRA : DÉVOUEMENT DU PÈRE DUBAR. — MORT DU PÈRE RABEAU ET DE MGR BORGNIET. — LES PEI-LIEN-KIAO : EXPÉDITION DIRIGÉE CONTRE EUX ; RÔLE QU'Y REMPLIT UN MISSIONNAIRE ; RÉSULTATS POUR LA MISSION DU TCHÉ-LY-SUD-EST.

1861 — 1862.

L'ARRIVÉE du père Dubar et du père Octave, le *Tché-Ly-Sud-Est* jouissait d'une période de calme et commençait à relever ses ruines. Les bandes de rebelles avaient quitté la province, les maladies cessé leurs ravages, et les missionnaires reprenaient leurs travaux avec une ardeur que doublait la nécessité de suppléer aux ouvriers ravis par la mort. La venue inespérée de deux collaborateurs mit le comble aux consolations du présent et ranima toutes les espérances de l'avenir. A peine cette heureuse nouvelle fut-elle parvenue, dans le Sud de la mission, à Mgr Languillat et au père Brueyre, qu'ils se mirent en route pour *Tchang-Kia-Tchouang*, où ils parvinrent après quatre journées de marche forcée.

Quinze jours se passèrent, jours de joie pour tous et d'indispensable repos pour les deux arrivants. Le père Octave fut bientôt complètement remis; le père Dubar ressentit longtemps encore de violents

accès de fièvre; mais, pour épargner toute inquiétude à ses frères et ne pas assombrir la réunion de famille, il cacha courageusement ses souffrances sous un air de gaîté et d'entrain qui fit illusion.

Le 25 août, après avoir prié longtemps ensemble pour l'Église et pour la France, tous se séparèrent. Chaque missionnaire regagna son district, et, comme le plus humble d'entre eux, Mgr Languillat retourna catéchiser les néophytes du midi. Le père Brueyre, supérieur général, demeura à la résidence pour diriger le séminaire et l'orphelinat nouvellement fondé, en même temps que pour initier les deux nouveau-venus aux premières notions de la langue chinoise. A l'étude le père Dubar ajouta le soin de la procure.

Au mois de janvier suivant, les pères Dubar et Octave entrèrent en campagne. A l'issue de la retraite annuelle que tous les religieux, selon l'usage, venaient de faire ensemble, le père Octave partit pour le district de *Kouang-Ping-Fou* [1], placé sous la direction du père Rabeau. Le père Dubar fut envoyé à *King-Tchéoû*, préfecture de deuxième ordre, située dans le district de *Ho-Kien-Fou*, et éloignée seulement de quinze lieues de *Tchang-Kia-Tchouang*, où ses fonctions de procureur rendaient sa présence nécessaire tous les mois.

Parvenu au comble de ses vœux, on devine quel

1. Le Vicariat était alors divisé en trois districts: celui de *Ho-Kien-Fou*, celui de *Kouang-Ping-Fou* et celui de *Chem-Tchêou*. L'administration de chaque district était confiée à un Père désigné sous le nom de Ministre, qui avait autorité sur ses collaborateurs.

zèle il déploya pour le salut des mille cinq cents âmes qui lui étaient confiées. Une grande abnégation, une affabilité simple et une inépuisable charité ne tardèrent pas à le rendre cher à ses néophytes. Peu de mois après, le ministre du district exprimait en ces termes à Mgr Languillat l'impression qu'il avait rapportée d'une visite au *King-Tchéou :* « Le père Dubar fait ses premières armes avec un dévouement et un courage qui m'ont singulièrement édifié. Malgré ses répugnances, il s'astreint à la cuisine chinoise sans aucun adoucissement, et n'en est que plus vaillant à la besogne. Les chrétiens l'admirent et prédisent qu'avec sa constance à suivre leur régime, il sera bientôt *aussi chinois qu'eux.* En attendant, sa mortification dissimulée sous les formes les plus aimables lui mérite toutes leurs sympathies. »

Le père Dubar lui-même, dans une lettre datée du village de *Tchoù-Kia-Ho* 23 mars 1862, raconte ainsi ses premiers travaux : « J'habite depuis plusieurs mois au milieu des néophytes de mon sous-district. Durant ce court espace de temps, j'ai baptisé une dizaine d'adultes et autant d'enfants païens. Mes catéchistes ont administré soixante baptêmes dans les six chrétientés que je viens de parcourir. De plus, j'ai inscrit sur ma liste vingt nouveaux catéchumènes. Ces résultats, si peu considérables qu'ils paraissent, m'ont donné des consolations inexprimables. »

Le calme dont la mission avait joui pendant les huit derniers mois de 1861 semblait présager une

paix durable et une moisson abondante. Sur plusieurs points les païens se convertissaient ; trois ou quatre catéchuménats avaient été établis; deux pharmacies récemment ouvertes donnaient droit de cité aux missionnaires à *Ho-Kien-Fou* et à *Shien-Chien;* une école de catéchistes destinés à la prédication des infidèles et à l'instruction des catéchumènes venait d'être fondée dans la chrétienté de *Lim-Chan-Sé*, à deux lieues seulement de *Tchang-Kia-Tchouang* ; le séminaire comptait vingt-six élèves pieux, intelligents, espérance de la Mission ; l'orphelinat à peine ouvert commençait à se peupler; on avait enfin construit deux ou trois chapelles dans des chrétientés centrales, et l'on se préparait à bâtir une cathédrale à *Tchang-Kia-Tchouang*.

L'année 1862 qui s'ouvrait, s'annonçait donc souriante et pleine de promesses pour la Mission. Monseigneur Languillat jugea l'heure propice à l'exécution d'un projet que son âme d'évêque avait formé dès le premier moment de son arrivée au *Tché-Ly*, mais que les troubles du pays et les tristesses du deuil l'avaient empêché jusque-là de réaliser, le projet de rendre visite aux autorités constituées de son Vicariat. On sait de quel prestige jouissent, aux yeux du peuple chinois, les dépositaires du pouvoir. Donner aux païens le spectacle de relations publiques et pleines d'honneur entre les missionnaires et les mandarins lui parut un des plus puissants moyens d'attirer à la religion l'estime des idolâtres et de les préparer à écouter la parole évangéli-

que. En conséquence, dans les premiers jours de mars 1862, Sa Grandeur, accompagnée du père Leboucq, se mit en route et visita sans désemparer les trois préfets et les trente-huit sous-préfets préposés aux différents tribunaux du *Tché-Ly-Sud-Est*, le *Taô-taî* (inspecteur de trois préfectures) dont le siège était à *Tâming-Fou*, les trois généraux des villes préfectorales, une foule d'officiers subalternes, et trente-cinq petits mandarins à qui la surveillance des prisons et certains droits judiciaires donnent une influence presque égale à celle des sous-préfets, leurs supérieurs immédiats. Partout l'Évêque et son compagnon furent accueillis avec courtoisie. Une vingtaine de mandarins civils se montrèrent même sympathiques, et à partir de ce moment conservèrent d'amicales relations avec les *prédicateurs d'Occident*. Cette tournée épiscopale, qui dura près de deux mois, obtint les résultats qu'on en avait espérés; elle dissipa les préjugés hostiles de plusieurs hauts fonctionnaires, amoindrit la haine si obstinée des lettrés contre les prêtres de la *religion du maître du ciel*, rapprocha en quelque sorte la population païenne des chrétiens, releva le courage de ces derniers et entoura de considération les missionnaires.

De retour à la résidence, Mgr Languillat commença l'établissement de deux œuvres qui se rattachent par plus d'un lien à la vie de Mgr Dubar.

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus et la dévotion à saint Joseph, grâce à l'incessante impulsion des missionnaires, faisaient chaque année de nouveaux progrès

parmi les chrétiens du Vicariat. Mais il fallait à chacune de ces dévotions un monument visible qui en fût l'attestation publique et le centre de propagande. La cathédrale de *Tchang-Kia-Tchouang*, dont le plan débattu et approuvé allait être mis à exécution, appartenait de droit, ce semble, au Sacré-Cœur et devait lui être dédiée.

En quel lieu propice à un pèlerinage élever un temple *au premier patron de la Chine*? Telle était la question que se posait le père Brueyre, supérieur général de la mission. Elle fut promptement résolue dans sa pensée. A une lieue de la résidence, du côté de l'Est, s'élevait une colline faite de mains d'hommes, à laquelle les Chinois avaient donné le nom hyperbolique de *Yün-Taî-Chain, (montagne qui porte les nuages)*. Haute de soixante mètres, couronnée d'une plate-forme assez étendue, elle avait, dans le passé, possédé une pagode et une bonzerie célèbres, dont il ne restait plus que des débris, entre autres une énorme statue du dieu *Fo* en fonte massive. Ce tertre, le seul à peu près qui se rencontre dans ces vastes plaines, parut au père Brueyre merveilleusement apte au dessein de sa piété; il le voua, dans le secret de son cœur, au culte de saint Joseph et commença par des actes privés le pèlerinage futur. Chaque fois qu'il passait au pied de la colline, il s'arrêtait et disait une prière. C'est là qu'il dirigeait souvent le jeudi la promenade des séminaristes, et il y récitait avec eux les litanies du saint Patriarche. Il s'enhardit même jusqu'à faire chanter sur le sommet

de la montagne des cantiques au glorieux époux de Marie ; et loin de s'effaroucher, les habitants des villages voisins qui travaillaient aux champs accoururent pour les entendre. Enfin, initiés sans doute au pieux projet, les pères Bougon, Fourmont et Couvreur, nouvellement arrivés d'Europe, déposèrent en 1863 des médailles du saint dans le creux de quelques vieux cyprès, qui végétaient sur la plate-forme, épargnés par les hommes et par le temps. Saint Joseph prenait ainsi définitivement possession du *Yün-Taî-Chain* pour y manifester la puissance de sa protection.

Mais comment, au milieu d'un peuple païen, ombrageux et hostile, arriver à rendre publique par la construction d'un sanctuaire cette consécration secrète des cœurs ? Les obstacles se levaient nombreux et paraissaient insurmontables. Le temps était-il venu pour le catholicisme de s'afficher de la sorte ? Il sortait à peine des catacombes de la persécution et n'était prêché que par des étrangers, dont la seule présence choquait encore les indigènes. Jusqu'alors aucune acquisition de pagodes ou de terrains consacrés au paganisme ne s'était faite par les chrétiens, sans soulever, dans les masses idolâtres, des oppositions dangereuses pour la religion et pour les missionnaires. Puis les populations voisines n'entouraient-elles pas toujours d'une vénération fanatique la grossière et gigantesque idole demeurée debout sur les ruines de son temple ? Enfin, comment réussir à opérer l'acquisition de ce terrain, qu'il appartînt soit au gouvernement

central, soit à la sous-préfecture de *Shien-Chien*, soit même à des particuliers ? Malgré son impatience de voir réaliser son vœu le plus cher, le père Brueyre n'était pas homme à brusquer la conclusion de cette affaire au risque d'exciter des tempêtes.

Disons-le en passant, la prudence qui n'a cessé de guider les supérieurs du *Tché-Ly-Sud-Est* et que Mgr Dubar en particulier porta jusqu'au scrupule, est, à notre avis, l'une des principales causes des progrès remarquables de cette Mission, la moins considérable pour l'étendue de son territoire et peut-être la plus éprouvée de la Chine. C'est cette prudence qui a fait éviter les tracasseries des prétoires, gagné même leurs sympathies et permis de fonder, puis de développer les œuvres, sans secousses comme sans obstacles sérieux de la part de l'autorité régulière.

Le père Leboucq, ministre du district, fut chargé par l'évêque et le supérieur général de sonder les dispositions des païens à l'endroit du pèlerinage projeté et de préparer insensiblement les esprits à son établissement. Il le fit avec zèle et succès, par l'intermédiaire de quelques néophytes aussi discrets que dévoués.

Aux premières rumeurs du projet de la Mission sur *Yün'-Taî-Chain*, l'irritation fut grande dans les villages environnants; elle se traduisit même en plusieurs endroits par de terribles menaces. Mais peu à peu l'émotion se calma, et les esprits se firent à l'idée si énergiquement repoussée au début. Au bout de six mois, les plus récalcitrants s'étaient résignés à la chute

prochaine de *Fo* et tous s'y attendaient. Le moment d'agir était venu et la Providence ménagea les moyens de le saisir. Un pieux prêtre chinois, le père *Suen*, qui depuis trois ans habitait presque continuellement la résidence, mourut le 19 mai 1864, léguant à la Mission la somme nécessaire pour l'achat de la montagne. On entama directement les négociations avec le sous-préfet de *Shien-Chien*. Elles furent courtes, et l'ancien rendez-vous des pèlerins boudhistes fut cédé de la meilleure grâce du monde, moyennant un prix raisonnable, aux *missionnaires français de Tchang-Kia-Tchouang*. La vente se conclut dans les premiers jours de juillet; quinze jours après, la gigantesque idole tomba sous les coups d'un vigoureux breton, le frère Audoin, qui venait d'arriver d'Europe. Et aujourd'hui, sur cette colline où jadis, au dire des païens, s'assemblaient dans les nuages les dieux de l'olympe chinois, s'élève une croix de bois surmontant une petite chapelle provisoire percée dans le flanc de la montagne et dédiée à saint Joseph [1]. La montagne a été plantée avec goût et succès par le frère Audoin. Pendant l'administration de Mgr Dubar, on y établit,

1. Les faveurs nombreuses obtenues jusqu'ici dans ce petit oratoire, que les chrétiens chinois ont appelé : le *parloir secret de saint Joseph*, demandent l'érection d'une chapelle sur la plate-forme de la colline, à l'endroit même que la statue de *Fo* a occupé pendant tant de siècles. Le plan en est fait depuis plusieurs années; déjà même une somme de deux mille francs, largesse d'une âme généreuse, a permis l'achat des premiers matériaux. La famine, hélas ! est venue arrêter cette œuvre chère à tous, et, disons-le, le fléau a tellement épuisé les ressources de la Mission que sans de nouveaux secours la chapelle tant désirée ne s'élèvera de longtemps.

à l'ombre du grand patron de la bonne mort, un vaste cimetière où furent transportés les restes mortels de dix missionnaires, déposés jusqu'alors dans une sépulture voisine de la résidence, que l'on dut supprimer comme insuffisante. L'évêque de Canathe aimait à visiter ce nouveau champ des morts et à y prier pour ses frères décédés. Celui qui écrit ces lignes se rappelle avec émotion une de ces visites, faite en 1872; il vit le pieux prélat, qu'il accompagnait, choisir et marquer d'une petite croix la place qu'il se réservait à lui-même. Il y repose en effet au milieu de plus de vingt compagnons d'armes dont les tombes attestent qu'on ne conquiert pas sans peine à l'Évangile une terre infidèle.

A la fin de juin 1862, époque des grandes chaleurs et des plus pressantes occupations des chrétiens, les cinq missionnaires chargés de l'administration des districts se réunirent comme de coutume à la résidence centrale, où les attendaient l'évêque, le supérieur et le frère Guillon. Tous avaient récolté de nombreux épis dans le champ du père de famille et apportaient les meilleures nouvelles de la moisson en germe. L'un d'eux, dans une lettre écrite alors, résume en ces termes les succès apostoliques de l'année : « Avant la guerre Européo-Chinoise, nous atteignions à peine tous ensemble le nombre de cent baptêmes d'adultes par an. Cette année le progrès est considérable. Le père Leboucq, dans son district de *Ho-Kien-Fou*, en compte cent six et plus de soixante catéchumènes; à *Kouang-Ping-Fou*, le père Rabeau a près de cent

catéchumènes et autant de baptêmes. Le père Stevani travaille seul dans le district de *Chem-Tchéoû*; il nous arrive épuisé, à bout de forces. « Il y a, dit-il, tant de païens ! il faut qu'ils se convertissent. Jusqu'à ce qu'ils aiment et servent Dieu, comment me reposer ? » Dieu en effet l'a béni. Quand, il y a un an, il entra pour la première fois dans ce district, il n'y trouva pas quinze catéchumènes. Depuis ce temps il a baptisé cinquante adultes et compte au moins autant de nouveaux convertis. »

Après ces glorieux travaux, les missionnaires venaient chercher à la résidence un repos nécessaire; ils rencontrèrent un surcroît de fatigues inattendues. A peine étaient-ils rassemblés à *Tchang-Kia-Tchouang*, que le choléra, après avoir porté l'épouvante et la mort dans les provinces du Sud, vint fondre sur le Nord. Rien ne l'arrêta dans sa marche : la Chine ne connaît encore ni quarantaines ni cordons sanitaires. Le fléau traversa rapidement la partie sud du Vicariat, où quelques chrétiens seulement furent atteints, puis s'abattit sur la préfecture de *Ho-Kien-Fou*, où il se cantonna pendant plus d'un mois, dépeuplant les hameaux et les villes. La mortalité fut effrayante ; sur les cinq mille chrétiens du district près de quatre cents succombèrent. Bravant le péril, les missionnaires parcoururent sans repos tous les chemins, allant de village en village assister les moribonds. De combien de scènes touchantes et navrantes à la fois, ils furent les témoins ! A peine l'un d'eux paraissait-il dans un village, que

les néophytes, affolés de terreur moins par la perspective de la mort que par la crainte de succomber sans recevoir les sacrements, se pressaient autour de lui. Et quand, son ministère rempli, ils le voyaient partir pour voler ailleurs, ils se jetaient à genoux, le suppliant avec larmes et les bras étendus de ne pas les abandonner. Plusieurs fois on saisit son cheval par la bride. Alors pour se dégager, il lui fallait promettre de repasser par le village en retournant à la résidence.

Mais si l'épidémie fut désastreuse, elle valut à bien des âmes la lumière et le salut. A peine eut-elle éclaté, que les païens accoururent en foule à la résidence, demandant à grands cris un remède qu'ils ne trouvaient nulle part ailleurs. « Voilà une bonne moisson à recueillir, » s'écria le frère Guillon; et pendant un mois, il ne cessa de distribuer aux malades, qui encombraient les rues de *Tchang-Kia-Tchouang*, une potion conseillée en Europe et souvent efficace. Ceux qui succombèrent eurent du moins le bonheur de recevoir le baptême et d'assurer leur éternité.

Vingt jeunes chrétiens, fervents autant que courageux, portèrent le précieux remède dans tous les points du district où sévissait le fléau, et se dévouèrent à la guérison des âmes, tout en soignant les corps. Plusieurs tombèrent sur ce champ de bataille de la charité ; et les autres, lorsqu'ils revinrent à la résidence exténués de fatigues, rapportèrent une liste de deux cents adultes et de six cents enfants baptisés à l'article de la mort.

Pendant ces jours de désolation le père Dubar se montra vaillant entre tous. « Toujours le premier prêt pour courir aux malades, écrivait naguère le père Fourmont, faisant chaque jour à cheval, sous un ciel de feu, une moyenne de quinze lieues, sans souci du danger, il ne prit pas un moment de repos pendant toute l'épidémie. On s'est demandé comment ses forces qui, après une acclimatation pénible, commençaient à peine à se refaire, ne trahirent pas un instant son zèle. Dans cette périlleuse campagne le nouveau soldat de la Mission reçut véritablement le baptême du feu. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il soit constamment demeuré, dans la suite, le plus infatigable des missionnaires du *Tché-Ly-Sud-Est.* »

Le fléau tirait à sa fin, lorsqu'il ravit au Vicariat l'un de ses plus intrépides ouvriers, le père Rabeau, dont le souvenir vit encore dans la mémoire des chrétiens qu'il a évangélisés. Le père Rabeau était, lui aussi, du nombre de ceux que l'on appela *les apôtres du Choléra.* En quinze jours, il avait administré plus de quatre-vingts extrêmes-onctions et baptisé trente mourants. Caractère d'une indomptable énergie, il alla sans s'arrêter, malgré le mal, jusqu'au bout de ses forces, et ne revint à la résidence qu'après qu'elles l'eurent totalement abandonné. Quand, le 23 juillet, on reconnut qu'il était atteint du choléra, les pères Dubar et Leboucq accoururent auprès de leur frère ; ils reçurent ses adieux à sa famille et à la Compagnie de Jésus, lui donnèrent les derniers sacrements, et conso-

lèrent les heures suprêmes de sa vie. Près de rendre le dernier soupir, le malade leur disait en souriant : « Mais, je ne vois pas de raisons pour mourir si jeune. » Puis se reprenant aussitôt : « Qu'est-ce que je viens de dire ? J'en vois bien moins encore pour ne pas mourir ! *Fiat voluntas Dei !* A la mort surtout, vive la Compagnie ! vive la Chine ! » Puis il rendit sa belle âme à Dieu, le 25 juillet 1862 [1].

Tout émus d'une pareille mort et d'une pareille perte, les pères Dubar et Leboucq durent, après avoir fermé les yeux de leur ami, se remettre en campagne; car le fléau n'attendait pas. Le premier alla vers le Sud, le second du côté de l'Est. Ce dernier s'approchait en hâte d'une chrétienté appelée *Lim-Chan-Sé*, quand tout-à-coup sur la route un voyageur inconnu lui cria du fond de sa voiture : « Arrêtez. » Ce voyageur était Mgr Borgniet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du *Kiang-nan*. L'étonnement du Père ne peut se décrire, non plus que sa joie. Après avoir béni les chrétiens de *Lim-Chan-Sé*, l'évêque accompagné du missionnaire, partit pour *Tchang-Kia-Tchouang* distant de trois lieues seulement.

1. Le père Henri Rabeau, né à Laval le 10 septembre 1826, appartenait à une famille distinguée et foncièrement chrétienne. Élevé au collège ecclésiastique de Saint-Pol de Léon, il alla, ses classes terminées, étudier le droit à Paris, où il garda dans toute leur fraîcheur sa piété et sa vertu. Revenu dans sa ville natale, il exerça, non sans succès, les fonctions d'avocat. Très-élégant, très-goûté dans la meilleure société pour le charme de son commerce, avec cela d'une foi ferme et pratique, d'une conduite parfaite, il se voyait entouré d'affectueuse estime et semblait avoir toutes les promesses d'une vie heureuse selon le monde. Mais Dieu l'appelait à un état plus parfait. Docile à sa voix, il entra le 6 septembre 1851 au noviciat de

Quelle cause valait donc à la mission désolée du *Tché-Ly-Sud-Est* la visite imprévue, mais longtemps désirée du vénérable Prélat ? Depuis un an Mgr Borgniet avait vu tous les désastres fondre sur son Vicariat du *Kiang-nan*. La formidable insurrection des *Tcham-mao (longs poils)* y avait promené partout l'incendie, le pillage et le massacre. Comme pour compléter l'œuvre, le choléra venait d'y exercer d'effroyables ravages parmi les missionnaires et les chrétiens. Rempli d'une énergie surhumaine, et multipliant son action en proportion des périls, le courageux évêque de Bérisse demeura sur la brèche tant que durèrent les deux fléaux. Mais après leur disparition, le spectacle douloureux des ruines qu'ils avaient amoncelées acheva d'anéantir le peu de forces qui lui restaient. Il prit alors la résolution soudaine de s'en aller, seul et sans être annoncé, chercher auprès de ses frères du Nord le repos dont il avait besoin; il ne devait, hélas ! trouver au *Tché-Ly* que le repos de la tombe.

Son voyage, accompli à une époque d'intolérables chaleurs, fut extrêmement pénible. A *Tien-Tsin*, par

Saint-Acheul. Récemment ordonné prêtre, il terminait sa théologie à Laval, quand il obtint d'être envoyé à la mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, alors si dépourvue d'ouvriers. Le 13 juin 1860 il débarquait à *Shang-Haï*, où les succès des *Tcham-Mao*, qui occupaient le pays et interceptaient la route du *Tché-Ly*, le retinrent pendant huit mois. Il utilisa ce temps par l'étude de la langue chinoise. Arrivé par terre à sa destination après un voyage rempli de périlleuses aventures, il reçut immédiatement le soin spirituel du vaste et encore inculte district de *Kouang-Ping-Fou*, comprenant toute la partie méridionale du Vicariat, mais ne comptant qu'un petit nombre de chrétiens tous des plus indigents. Il y travailla pendant un an et demi avec un indomptable zèle et une angélique patience, supportant d'un cœur joyeux d'extrêmes privations au milieu de ses pauvres néophytes.

suite de son inexpérience du pays, il choisit, pour gagner *Tchang-Kia-Tchouang*, la voie du canal impérial, au lieu du chemin direct qui demande à peine trois journées. Pendant huit longs jours de navigation, assis au fond d'une barque étroite où il ne respirait qu'un air fétide et embrasé, privé de tout aliment convenable, livré à la merci de bateliers païens qui ignoraient sa dignité et n'avaient nul souci de son état de faiblesse, il endura toutes les tortures physiques et morales. Aussi arriva-t-il entièrement épuisé à la résidence. L'air de tristesse et de deuil qu'il aperçut au premier abord empreint sur tous les visages l'émut profondément. C'était quelques heures seulement après le dernier soupir du père Rabeau. De plus Mgr Languillat et un autre père, atteints du choléra, gîsaient sur leurs lits de souffrance et laissaient craindre de plus grands malheurs. L'angoisse étreignait toutes les âmes. N'écoutant que sa charité, Mgr Borgniet se donna la noble tâche de consoler ceux auxquels il venait demander pour lui-même des consolations. Il cacha soigneusement ses propres souffrances, se montra pen-

Sa santé ne tarda pas à être ébranlée, et le choléra trouvant en lui une proie sans défense l'emporta en deux jours. Le père Rabeau était un religieux d'une douceur imperturbable, d'une charité et d'une politesse exquises, d'une mortification presque excessive, d'une piété exemplaire et d'une admirable fidélité à ses règles. Son exactitude à remplir ses exercices spirituels même en mission était extraordinaire. Un soir, arrivé très tard, exténué et à jeun, dans une misérable auberge de *Lim-Xam*, comme le missionnaire qui l'accompagnait conseillait de souper tout d'abord : « Croyez-moi, répondit-il, commençons par nos devoirs envers Dieu, que le sommeil pourrait compromettre. Nous aurons ensuite meilleur appétit. » Son catéchiste, étonné de ne jamais lui voir prendre un moment de repos, disait : « Le père ne sait que travailler et prier. »

dant cinq jours plein d'entrain et de bonté, releva les courages et fit luire à la résidence comme un éclair de gaîté qui soulagea les cœurs. La fête de saint Ignace approchait. La veille au soir, Mgr Borgniet dit au père supérieur : « Je me sens bien fatigué. Tenez, je finis aujourd'hui un petit *triduum* pour me préparer à la fête de notre commun Père ; ne serait-ce pas un bon temps pour mourir ? » Le lendemain, dominant la souffrance avec son énergie habituelle, il célébra pontificalement la messe de communauté et distribua la sainte Communion à une centaine de chrétiens. Mais la messe terminée, il parut défaillir, et il fallut l'aider à regagner sa chambre. Le frère Guillon l'y attendait. « Cher frère, lui dit le pieux prélat, me voici à vos ordres. D'après la règle, je vous regarde maintenant comme mon supérieur. » Une foudroyante attaque de choléra ne laissa pas même au frère infirmier le temps de préparer ses remèdes. A onze heures, le vénéré malade reçut sur sa demande les derniers sacrements. Puis il pria le père supérieur de réciter en son nom la profession de foi. Quand vinrent ces mots de la formule : *Promitto obedientiam summo Pontifici*, il se souleva avec effort, et malgré l'agonie qui commençait, il sut trouver dans son cœur d'évêque assez de force pour donner, en les répétant avec un accent inexprimable, un suprême témoignage de son dévoûment au Saint-Siège. Quelques instants après, il expira doucement, allant achever au ciel, nous

l'espérons, la fête de saint Ignace, qu'il avait commencée sur la terre. Cette mort d'un évêque, dont ils étaient témoins pour la première fois, toucha vivement les chrétiens de *Tchang-Kia-Tchouang*. En se succédant auprès de sa dépouille mortelle, ils admiraient la sérénité des traits du prélat défunt, qui semblait dormir : « Avant la mort, disaient-ils, le visage de l'évêque était noir; mais maintenant comme il rayonne de blancheur et de beauté ! »

Sur la tombe de Mgr Borgniet s'élève aujourd'hui un monument en pierre, sur lequel est gravée en latin et en chinois l'inscription suivante :

« Révérend Père André Borgniet, évêque de Bérisse, vicaire apostolique de la province de *Nan-King*, né dans le grand royaume de France le 14 février 1811, vint prêcher la foi dans la province du *Kiang-Nan* le 24 octobre 1847 et fut consacré évêque de Bérisse le 2 octobre 1859. Propagateur intrépide de la religion catholique, père des orphelins, infatigable pasteur du troupeau confié à ses soins, il fut un insigne zélateur du culte de saint Joseph et obtint du Souverain-Pontife Pie IX de spéciales faveurs pour les fidèles de la Chine qui sanctifieraient le mois de mars en l'honneur du saint Patriarche. Enfin, accablé sous le poids de ses travaux et le cœur percé à la vue des calamités sans nombre de son troupeau, surpris par une peste contagieuse, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 31 juillet 1862, âgé de cinquante et un ans, à *Tchang-Kia-Tchouang*, dans la résidence des Pères de

la Compagnie de JÉSUS, où il s'était rendu pour réparer sa santé épuisée. R. I. P. [1] »

Malgré les fatigues et les deuils qui avaient rempli les vacances, dès les premiers jours d'août, les missionnaires se dispersèrent, et chacun regagna son poste, où le travail apostolique abondait, en même temps que diminuait le nombre des ouvriers. Mgr Languillat écrivait alors à M. le Directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance : « Je suis revenu aux jours de 1857, 1858 et 1859, de douloureuse mémoire, et me voilà obligé, vu la mort du père Rabeau et la pénurie d'auxiliaires, de redevenir simple fantassin, faisant mission comme les autres. »

Le 3 août, de grand matin, le père Octave quittait la résidence, pour se rendre, à cinquante lieues de là, dans le district de *Kouang-Ping-Fou* dont la mort du père Rabeau lui laissait l'administration. Il emportait des provisions d'habits, d'objets de piété et l'argent nécessaire pour un semestre. On le croyait déjà loin, quand le père Dubar, sortant de la maison, le vit soudain reparaître, la consternation sur le visage. Le catéchiste du

1. Mgr André Borgniet, né le 14 février 1811 à Mayence, ville alors occupée par l'armée française dans laquelle servait son père, passa sa jeunesse au village de Marquion dans le Pas-de-Calais, où Monsieur Borgniet remplissait les humbles fonctions de gendarme. Ordonné prêtre après de brillantes études dans les séminaires du diocèse d'Arras, il fut envoyé en 1835 à Aire-sur-la-Lys, et pendant dix années exerça le saint ministère dans cette ville avec un grand succès, d'abord comme vicaire, puis comme aumônier de l'hôpital et de la prison militaire. Il se sentait appelé à la Compagnie de JÉSUS et aux missions étrangères; mais des obstacles de famille empêchèrent longtemps la réalisation de ses vœux. Enfin le 6 décembre 1845 il entrait au noviciat de Saint-Acheul, y demeurait une année, passait six mois à Fourvière, où se faisait alors

Père, et le conducteur de la voiture semblaient terrifiés; le char était vide. Que s'était-il donc passé ? Le voici. A peine le père Octave avait-il dépassé le faubourg de *Shien-Chien*, qu'une quinzaine de cavaliers armés jusqu'aux dents, sortant d'un champ de sorgho dont les hautes tiges les avaient dérobés aux regards, s'étaient précipités sur lui, l'avaient arraché de sa voiture et dévalisé avec le cynisme le plus effronté. Un quart d'heure après, remontés en selle, ils lançaient leurs chevaux au galop, dans la direction du sud-est, ne laissant au missionnaire que son bréviaire et ses larmes.

La Mission, dont les ressources étaient épuisées déjà par les constructions et les œuvres nouvelles, perdait cinq mille francs dans cette aventure. Le premier mouvement du père Dubar, qui était procureur, fut de mettre à la poursuite des voleurs, tous les cavaliers du village; c'était là, disaient les Chinois, le seul moyen qui offrît quelque chance de recouvrer l'argent et les habits enlevés. Les supérieurs jugèrent plus opportun de suivre la coutume du pays, qui oblige les voyageurs

la troisième probation, et le 21 Juillet 1847 s'embarquait à Marseille pour la mission du *Kiang-nan*. Nous ne pouvons redire en quelques mots les incessants labeurs auxquels il s'y livra, ni les œuvres durables qu'il y établit. Tour à tour missionnaire à *Tsom-Min*, à *Som-Kian*, vice-recteur du collège de *Zi-Ka-Wei*, il reçut de la Propagande au mois d'août 1855 l'ordre de prendre en mains, en qualité de provicaire apostolique, l'administration de la Mission, en remplacement de Mgr Spelta, nommé vicaire apostolique du *Hou-Pé*. Le 2 octobre 1859 il fut sacré évêque de Bérisse et devint définitivement vicaire apostolique du *Kiang-nan*. Le nouvel évêque prit à tâche de développer la foi et la piété parmi les néophytes; il multiplia les écoles et promut par tous les moyens les grandes dévotions catholiques au Sacré-Cœur de JÉSUS, à la sainte Vierge

spoliés à aller déposer leur plainte au tribunal le plus proche. Ils savaient d'avance que l'autorité ne réussirait ni à arrêter les voleurs, ni à retrouver l'argent ; mais cette démarche, en assimilant les missionnaires aux habitants du pays, devait les accréditer dans l'opinion de tous et dissiper les suspicions des indigènes contre le poste qu'ils établissaient sous les remparts mêmes de la ville. Accompagné du père Leboucq, le père Octave se présenta au tribunal du sous-préfet de *Shien-Chien* ; il y reçut l'accueil le plus bienveillant. Séance tenante, le *Tché-Chien* donna l'ordre au chef militaire de partir avec deux cents hommes et de lui ramener les brigands. L'escouade commandée fut promptement sur pied ; elle quitta solennellement la ville, drapeaux déployés et au son des trompettes. Elle se borna, bien entendu, à cette parade militaire. Les braves qui la composaient n'ignoraient pas que les voleurs étaient déjà à dix lieues en avant ; ils connaissaient aussi trop bien leur métier pour demeurer dans le voisinage de la ville où la police pourrait surveiller leurs exploits. Ils cheminèrent donc jusqu'à douze

et à saint Joseph. Il s'efforça aussi d'inspirer aux chrétiens le zèle pour la conversion des païens. Malheureusement les calamités que la rébellion des *Tcham-Mao* et le choléra déchaînèrent sur le Vicariat rendirent vaines plusieurs de ses entreprises apostoliques. Au milieu des désastres et des deuils qui pendant plusieurs années ne cessèrent d'affliger sa Mission, l'intrépide prélat demeura ferme et calme, toujours sur la brèche pour défendre son troupeau et sauver les âmes. Sa mort arrivée au *Tché-Ly* parut à tous le résultat des peines sans nombre et des incroyables fatigues qu'il avait supportées. La Mission du *Kiang-nan* garde avec une respectueuse reconnaissance le souvenir de ce vaillant évêque, qui unissait au devoûment le plus infatigable à la gloire de Dieu toutes les vertus du plus humble religieux.

lieues de la sous-préfecture et s'arrêtèrent dans le bourg de *Chain-Kiao*, où ils passèrent la nuit à boire le thé et le *Châo-tsiou*. Le lendemain l'expédition était glorieusement terminée et les deux cents hommes d'armes rentraient à *Shien-Chien*, sans avoir rien pris ni même rien vu.

L'audacieuse attaque dont le père Octave avait été victime, exécutée en plein jour, à une saison de l'année où les voleurs sont rares, sur une route fréquentée, à trois kilomètres d'un chef-lieu de sous-préfecture, était un effrayant indice de périls plus menaçants. Les notables virent dans ce fait un signe avant-coureur d'une grande insurrection. L'automne pourtant s'écoula paisible et les moissons s'achevèrent sans trouble. On espérait un hiver tranquille, quand à la fin d'octobre des groupes de cavaliers appelés par les Chinois: *Pei-lien-Kiâo (société du nénuphar blanc)*, commencèrent à sillonner le territoire de *Tâ-ming-Fou*, emmenant les chevaux et les mulets qui leur tombaient sous la main. Enhardis par l'impunité, ils revinrent en novembre, formant cette fois une véritable armée et se précipitant sur le malheureux *Tché-Ly* avec l'impétuosité féroce de hordes sauvages. Les populations tentèrent en vain de résister ; le défaut d'ensemble et le manque d'armes rendirent leurs efforts impuissants. Les mandarins de leur côté n'essayèrent aucune défense et se contentèrent de déplorer l'insouciance du gouvernement central qui les abandonnait, eux et leurs administrés, à la merci des farouches envahisseurs. Un

seul, le *Tâo-Taî* de *Tâ-ming-Fou*, déploya un dévoûment à la hauteur des circonstances. « Le peuple, disait-il, me nomme son père. Mon titre de *Tâo-Taî* m'impose le devoir de marcher le premier à l'ennemi, et de fuir le dernier, s'il devient impossible de l'arrêter. Je saurai, s'il le faut, payer de ma vie l'honneur de ma dignité. » Et l'action répondit aux paroles.

Sans se laisser effrayer par l'approche des brigands et bravant les dangers d'une surprise, il parcourut les campagnes, enrôlant dans des corps de volontaires tous les hommes valides, que ne retenaient au foyer domestique ni la charge d'une famille ni les devoirs de la piété filiale. Il eut bientôt levé de la sorte une troupe de trois mille hommes, qu'il se mit à former lui-même aux exercices militaires. Un jour, qu'il les passait en revue, près de *Tâ-ming-Fou* et comme à l'abri des remparts, sous les yeux d'un peuple immense, on vit tout-à-coup s'élever dans le lointain un nuage de poussière qui s'approchait rapidement. L'œil exercé des vieillards reconnut vite un corps de brigands lancés au galop de leurs chevaux. A l'instant, fous de terreur, soldats et spectateurs prirent la fuite et se précipitèrent en désordre vers les portes de la ville. Le *Tâo-Taî*, demeuré presque seul, ne consentit à se retirer, malgré l'imminence du danger, que lentement et avec dignité. Une heure après, la population de *Tâ-ming-Fou* apprenait avec stupeur que son chef avait été massacré par les rebelles, à quelques pas seulement des murailles. Les Chinois, qui l'avaient lâchement abandonné, lui prodiguèrent

alors les éloges et les larmes. La chrétienté naissante de cette partie du Vicariat ressentit vivement cette perte qui la privait d'un protecteur sincère, sous le gouvernement duquel la haine des lettrés n'avait jamais osé se produire au grand jour.

A partir de ce moment, le Sud du Vicariat devint le théâtre des saturnales les plus sanglantes. L'insurrection était victorieuse ; l'incendie des villages, le massacre des vieillards, l'enlèvement des femmes, l'enrôlement des jeunes hommes sous les drapeaux du brigandage : tels furent ses barbares exploits. Chassés de leurs demeures, deux mille chrétiens erraient à l'aventure dans le pays, sans asile et sans pain. Les populations du Nord se préparaient à fuir en masse. A *Péking* l'empereur tremblait, et faisait entourer la capitale d'un cordon de troupes tartares ; le gouvernement aux abois révoquait trois vice-rois dans l'espace de quelques semaines, envoyait dépêche sur dépêche pour ordonner l'extermination de ces hordes sauvages: partout régnaient la terreur et le délire. Les *Pei-lien-Kiâo* profitèrent du désarroi général pour augmenter leurs troupes et menacer même le centre de l'empire.

En désespoir de cause, le *Fils du Ciel* jeta les yeux sur le commissaire impérial des trois ports du Nord, qui résidait à *Tien-Tsin*, et l'investit d'une autorité absolue pour sauver le pays. Les Européens ont beaucoup connu ce haut mandarin et l'ont diversement jugé. En 1870 l'opinion publique en Occident l'a rendu responsable de l'horrible massacre de *Tien-Tsin*. Fut-il

alors aussi coupable qu'on le croit, ou bien sa participation aux atrocités commises à la porte même de son palais a-t-elle été exagérée par ses accusateurs ? nous l'ignorons. Mais à l'époque des événements que nous racontons, le *Tchong-Ta-Jen* se montra de tous les dignitaires de son rang le plus bienveillant pour les Européens, voire même pour les missionnaires. A peine nommé vice-roi du *Tché-Ly*, ne se faisant illusion ni sur le danger ni sur son insuffisance militaire, il adressa au Trône une double supplique. Dans la première, exposant l'impossibilité d'arrêter, avec les bandes indisciplinées qui venaient de fuir si honteusement, un ennemi dont les forces et l'audace croissaient chaque jour, il réclamait l'envoi immédiat de quatre ou cinq régiments de cavalerie tartare, choisis parmi les huit bannières qui tenaient garnison à *Péking*. Dans la seconde, il proposait de confier à un officier anglais le commandement de quinze cents fusiliers, connus sous le nom de *soldats de Ta-Kou*, armés et exercés à l'européenne. Sur le premier point, le gouvernement répondit que c'était aux habitants de défendre leurs foyers et que les troupes tartares étaient nécessaires à la garde du palais comme à celle du souverain. Sur le deuxième point, le *Tchong-Ta-Jen* reçut l'approbation la plus complète. La mettant sans retard à profit, il donna le commandement de son corps d'élite à deux anglais, le capitaine Coney et le consul de *Tien-Tsin*, qui s'adjoignirent dix soldats irlandais. Lui-même prit les devants avec dix mille hommes mal armés, mal payés et surtout mal famés.

Ici nous rencontrons un fait dont l'influence fut considérable sur l'avenir de la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. A peine arrivé à *Shien-Chien*, le nouveau vice-roi envoya un de ses aides de camp à la résidence demander, en son nom, le concours d'un missionnaire en qualité d'interprète. La proposition parut étrange et inexplicable. Les officiers anglais avaient plusieurs interprètes à leur service; le consul anglais lui-même parlait avec facilité la langue chinoise, qu'il pratiquait depuis huit ans. Puis quel rôle pouvait convenir à un prêtre catholique dans une armée où, sur soixante mille hommes, on ne comptait pas plus de dix chrétiens ? Le vice-roi répondit aux objections de Mgr Languillat : « Sans doute, j'ai de nombreux interprètes; mais aucun ne possède ma confiance. La présence d'un Père sera ma sécurité. Avec lui, je n'aurai à craindre ni malentendus ni fausses communications. » Ces paroles renfermaient un hommage trop glorieux au sacerdoce catholique, pour qu'il fût possible d'y répondre par un refus. Le père Leboucq reçut l'ordre de se tenir prêt à partir avec les officiers anglais qu'on attendait à *Shien-Chien* pour le lendemain et qui arrivèrent le soir même du départ de *Tchong-Tâ-Jen*.

Raconter les fatigues, les dangers et les succès de cette expédition à laquelle prit part le père Leboucq, au double titre d'interprète et d'aumônier, serait manifestement sortir de notre cadre. Contentons-nous de dire que sans avoir réalisé toutes les espérances, cette campagne qui dura deux mois seulement obtint

toutefois d'importants et précieux résultats. Les officiers aussi braves que distingués qui la dirigèrent, ne cessèrent de harceler l'ennemi par des escarmouches ou des combats presque journaliers ; ils le fatiguèrent à force d'évolutions, de marches, de contre-marches, et portèrent dans ses rangs le découragement et l'épouvante. D'autre part, en voyant ce que pouvait contre cinquante mille pillards une poignée d'hommes commandés par des chefs habiles et résolus, les populations enhardies prirent les armes et opposèrent aux *Pei-Lien-Kiaô* une résistance qui les eût fait disparaître jusqu'au dernier, si elle avait été persévérante.

Cette expédition fut utile surtout aux intérêts catholiques. La présence d'un missionnaire dans l'armée impériale et le dévoûment désintéressé dont il eut souvent occasion de faire preuve ne pouvaient manquer de frapper les mandarins qui en furent témoins et les populations qui plusieurs fois en bénéficièrent.

Les dispositions bienveillantes des officiers supérieurs de la province se manifestèrent par un fait éclatant durant le cours même de la campagne. Cinq cents jeunes chrétiennes, chassées de leurs foyers par les périls de l'invasion, trouvèrent à la demande du missionnaire aumônier, un sûr asile dans les murs de de *Wei-Chien*, ville fortifiée et défendue par dix-mille hommes de troupes régulières. Les mandarins prêtèrent gratuitement pour les recevoir un vaste bâtiment, où le père Octave, mettant à profit sa réclusion forcée dans l'enceinte de cette ville, put instruire ses

néophytes, les consoler et les fortifier par les sacrements.

L'expédition terminée, la cour de *Péking* voulut témoigner aux officiers anglais et au missionnaire français sa satisfaction pour les services qu'ils avaient rendus à sa cause. Les officiers furent récompensés par de généreuses largesses; le prêtre catholique reçut une médaille d'or avec perle bleue, sur laquelle étaient gravés ces caractères : *Tâ-Tsin' yu-sé, dignité impériale de la dynastie des Tâ-Tsin* (ou Tartare).

Monsieur Edan, consul de France à *Tien-Tsin*, annonçait en ces termes à Mgr Languillat, la décoration accordée à l'un de ses collaborateurs :

Péking, le 13 juillet 1863.

Monseigneur,

« J'avais reçu de la part de son Excellence *Tchong-Heoù*, commissaire impérial des trois ports du Nord, à *Tien-Tsin*, une députation de mandarins militaires avec musique, m'apportant des dépêches pour vous et une pour moi, qui m'annonçait que sa régence impériale chinoise (l'impératrice mère et le prince *Kong)*, sur la proposition du dignitaire susdit, avait décerné à votre excellent et bien méritant missionnaire, le père Leboucq, la décoration *de la perle bleue*. Suivant l'usage, j'ai transmis à son Excellence le ministre de France à *Péking* la dépêche et la décoration. Aujourd'hui M. Berthémy me fait connaître qu'il vous envoie officiellement, au nom de la France, cette distinction accordée par un souverain

étranger, en témoignage de reconnaissance, à notre compatriote.

« Le ministre me dit qu'à cette occasion il a écrit une lettre des plus sympathiques au prince impérial chinois, et que cette décoration a donné lieu à un échange de correspondance courtoise entre eux.

« Je suis heureux, Monseigneur, de la faible part qu'il m'est donné d'avoir dans cette transmission d'un honneur si rare, et je vous prie d'en agréer pour vous, comme pour notre cher père Leboucq, mes sincères félicitations.

Votre vieil et humble ami,

Édan, consul de France à *Tien-Tsin.* »

Quelques jours après, la *Gazette de Péking*, journal officiel du gouvernement chinois, contenait les lignes suivantes que nous citons d'après la traduction publiée trois mois plus tard dans le *Moniteur français* :

« Sur la proposition du *Tchong-Tâ-Jen*, vice-roi du *Tché-Ly*, et en témoignage de sa haute satisfaction pour les services rendus à l'armée impériale par un religieux de la Compagnie de Jésus, le révérend père Leboucq, Sa Majesté l'Empereur de la Chine, vient de lui conférer une marque de distinction bien rarement accordée à des Européens. Le 9 de ce mois, un mandarin d'un rang élevé, accompagné d'un nombreux cortège, s'est rendu au consulat de France à *Tien-Tsin*, et a remis à M. Édan, en le priant de la faire parvenir au destinataire, *l'Étoile d'or précieuse avec la perle bleue.* »

L'événement ne pouvait manquer d'intéresser et de réjouir la France catholique, si généreusement dévouée aux missions. Les *Annales de la propagation de la foi* [1], résumant les travaux des pères de la Compagnie de Jésus en Chine pendant l'année 1863, s'exprimèrent en ces termes :

«... A *Shang-Hai*, ville deux fois attaquée par les *Taî-pings*, dans laquelle la terreur avait fait refluer une population de trois millions d'âmes, les pères Jésuites ont donné, pendant plusieurs mois, leurs soins et le riz de chaque jour à plus de dix mille réfugiés. Tandis que l'incendie allumé par des Vandales chinois consumait au dehors leurs églises, leurs orphelinats, leurs collèges et anéantissait en quelques jours les fruits de vingt ans, ces religieux quêtaient du pain pour une multitude d'autres chinois affamés, et mouraient par dizaine au service des malades, dans les hôpitaux encombrés de cholériques. Trois se sont faits aumôniers militaires pour donner l'exemple du courage à leurs néophytes et secourir sur le champ de bataille les blessés de l'Angleterre, de la France et de la Chine. C'étaient les pères Vuillaume, Lemaitre [2] et

1. Tome XXXV, page 422.

2. Le père Victor Vuillaume, né à Baccarat (Meurthe), le 26 décembre 1818, entré dans la Compagnie de Jésus le 27 octobre 1841, fut, ses études théologiques terminées, envoyé par les supérieurs à la Mission du *Kiang-nan* et aborda à *Shang-Hai* le 1 octobre 1849. Il fit ses premières armes d'apôtre dans l'île de *Tsom-Min*, sous la direction d'un missionnaire éminent, le père Théobald Werner, puis pendant dix ans administra l'important district du *Pou-Tong*. Sa remarquable connaissance de la langue et des livres classiques chinois, son caractère fort et décidé, son indomptable patience, la considération dont il jouissait auprès des

Leboucq. Le premier a été massacré par l'ennemi. Au second est échue pour trophée la délivrance de huit mille prisonniers qu'il a rendus à leurs familles. Quant au troisième, il vient de recevoir une marque de distinction bien rarement accordée à des Européens. L'empereur de la Chine, en récompense des services rendus par ce missionnaire comme interprète et comme aumônier, dans une expédition dirigée contre des bandes considérables de rebelles, qui s'étaient avancés jusqu'aux environs de *Tien-Tsin*, lui a conféré la décoration de *l'étoile d'or précieuse avec perle bleue*. Le 9 juin dernier, les insignes de cet ordre étaient apportés au consulat de France par un mandarin d'un rang élevé qu'accompagnait un nombreux cortège, pour être transmis à l'humble et intrépide religieux.

mandarins, son zèle industrieux et ardent, enfin son union continuelle avec Dieu assurèrent à ses travaux d'admirables succès. Quand vint la désastreuse invasion des *Tcham-Mao*, il déploya pour défendre et encourager ses néophytes un incomparable courage. Dans les premiers jours de mars 1862, il se trouvait dans la petite ville de *Zié-Ka*. Le quatrième jour du mois, après avoir dit la messe, il était sorti, suivant son habitude, accompagné d'un Manillois et de deux catéchistes, pour aller consoler les chrétiens et exhorter les païens à recevoir le baptême. Au détour d'une rue, une bande furieuse de cinquante brigands se précipita sur lui. Fuir était impossible. Par trois fois le Père les arrêta par son ferme regard et se retira graduellement, espérant peut-être du secours de ses chrétiens, s'il était aperçu à temps. Les barbares, n'osant l'attaquer en face, l'enveloppèrent et le frappèrent par derrière. Atteint d'un coup de lance à la gorge, le vaillant missionnaire recueillit ses forces, et s'agenouilla, les mains croisées sur la poitrine, afin de rendre son âme à Dieu dans l'attitude de la prière. En même temps il criait à ses compagnons de fuir. Il tomba bientôt percé de mille coups. Les chrétiens, accourus trop tard pour le sauver, ne trouvèrent plus qu'un cadavre. On lui fit de simples funérailles au lieu même où il était tombé victime de sa charité pour ses ouailles.

« Dans cet hommage rendu par l'Empereur au dévoûment du prêtre catholique, ainsi que dans les témoignages populaires de reconnaissance et d'admiration que sa charité a recueillis dans les provinces secourues, faut-il voir le symptôme d'un retour favorable de l'opinion et le gage d'un avenir meilleur ? Nous aimons à le croire et nous consignons ici cette espérance en regard du triste tableau tracé par les lettres venues de plusieurs autres provinces de la Chine. »

Mais dans leur rage impie, les rebelles revenus à *Zié-ka* déterrèrent sa dépouille mortelle et la jetèrent dans un brasier, en même temps qu'ils incendièrent la ville. Le père Vuillaume n'avait que quarante-et-un ans. D'une santé robuste, d'une belle intelligence, possédant une grande expérience des hommes et des choses de la Chine, il était regardé comme l'une des colonnes de la Mission, qui fondait sur lui les plus grandes espérances. Il la protége sans nul doute du haut du Ciel.

Le père Mathurin Lemaître fut, pendant 17 années, comme l'âme et la tête de la Mission du *Kiang-nan*; on peut sans contredit le ranger parmi les plus grands hommes qu'elle ait possédés dans ce siècle. Né le 1 janvier 1816 à Meslay (Mayenne), à peine ordonné prêtre, il devint secrétaire de Mgr Bouvier, évêque du Mans, son oncle maternel. Mais bientôt, renonçant aux honneurs ecclésiastiques qui l'attendaient, il entra le 11 août 1841 dans la Compagnie de JÉSUS et obtint après quatre années d'être envoyé en Chine, où il arriva le 30 août 1846. Il évangélisa quelque temps les districts de *Zi-Ka-Wei* et de *Hai-Men*, puis fut appelé à poste fixe à *Shang-Hai*, où il exerça le plus fécond apostolat. Tour à tour, parfois simultanément, procureur de la mission, secrétaire de Mgr Maresca, supérieur général, vicaire général jusqu'à sa mort, il établit ou développa presque toutes les œuvres du Vicariat, en même temps qu'il se livrait au plus actif ministère des âmes auprès des Chinois et des Européens. D'un dévoûment à toute épreuve, d'une bonté sans limite, il suffisait à tous les travaux et répondait à toutes les demandes. Toujours doux, calme, aimable et plein d'entrain, ayant le jugement le plus droit et une grande connaissance des choses du pays, il inspirait à tous, païens ou chrétiens, Chinois ou Européens, mandarins ou diplomates, une confiance illimitée. Pendant les longues guerres civiles qui de 1853 à 1862 ensanglantèrent le *Kiang-nan* et *Shang-Hai* même, pris et repris plusieurs fois, le père Lemaître déploya un héroïque courage et une immense charité. A force d'industrie, il parvint à subvenir pendant plusieurs années aux pressants besoins des milliers de chrétiens réfugiés

CHAPITRE VIII.

Menaces permanentes des brigands. — Fortification de TCHANG-KIA-TCHOUANG. — Progrès des œuvres malgré les troubles. — Arrivée de nouveaux ouvriers. — le révérend père Dubar nommé Vicaire apostolique du TCHÉ-LY-SUD-EST. — Départ de Monseigneur Languillat pour le KIANG-NAN. — Projet d'une procure a TIEN-TSIN. — Le nouvel évêque de Canathe : sa vie religieuse, son humilité, son dévouement a l'Église et a la Compagnie de JÉSUS, sa charité, sa tendresse pour sa famille, son amour pour la France. — Le révérend père Fessard, Visiteur de la mission. — Le père Gonnet nommé supérieur général.

— 1862-1866. —

On se ferait difficilement une idée de l'état de détresse auquel six mois de brigandage sans trève ni merci avaient réduit les populations du Sud de la province. Bon nombre de villages n'étaient plus qu'un amas de ruines ; les terres, qui auraient dû être ensemencées depuis longtemps, offraient l'aspect désolé d'un immense champ de bataille foulé par la cavalerie ennemie comme par les

dans la ville. Ses vertus et ses bienfaits lui avaient acquis une extraordinaire popularité: le peuple de *Shang-Hai* le vénérait, les hauts mandarins l'entouraient d'honneur, les généraux et les diplomates européens réclamaient ses conseils, les insurgés eux-mêmes lui témoignèrent à plusieurs reprises un profond respect. Usé avant l'âge, mais chargé d'œuvres et de

légions d'impériaux qui venaient après elle ; la plupart des animaux domestiques avaient disparu ; des quatre ou cinq millions d'hommes expulsés de leurs demeures, quelques-uns seulement avaient emporté l'argent nécessaire à leur entretien; les autres, pour se procurer, dans les villes qui leur servaient de refuge, la plus grossière nourriture, durent hypothéquer ou vendre à vil prix leurs immeubles. La misère ajouta de nombreuses victimes à celles qui étaient tombées sous la hache des brigands ou mortes de faim sur les chemins du Nord.

Encore quelques jours, et le terme extrême des semailles était passé, emportant la dernière espérance de tant de malheureux. Aussi l'éloignement des *Peilien-Kiao*, fut-il un bienfait providentiel ! Après leur départ, les survivants se hâtèrent de regagner leurs foyers. Les instruments aratoires avaient été brisés ou brûlés ; on en improvisa de toutes façons ; les hommes s'attelèrent à la charrue, tandis que les femmes travaillaient jour et nuit au tissage, principale ressource de la classe indigente. L'activité régnait partout, les cœurs reprenaient confiance et saluaient ces jours de répit, comme le navigateur longtemps battu par la tempête salue le premier rayon du soleil.

mérites, cet admirable enfant de saint Ignace mourut en bénissant la volonté de Dieu, le 3 mai 1863, dans le collège de *Zi-Ka-Wei* qu'il avait lui-même élevé. De solennelles funérailles lui furent faites à *Zi-Ka-Wei* et à *Shang-Hai*. Le consul général de France, tous les officiers et les soldats français alors cantonnés dans cette ville, presque tous les marins et les résidents anglais accompagnèrent sa dépouille mortelle et le pleurèrent comme leur meilleur ami.

Pendant la tourmente, les missionnaires et les chrétiens avaient éprouvé visiblement les effets de la protection divine. Des Pères qui travaillaient dans les districts, aucun n'avait souffert ; les chapelles, les maisons mêmes des néophytes avaient été épargnées presque partout. Grâce à la charité des chrétiens du Nord qui avaient accueilli leurs frères fugitifs, grâce à la générosité du gouvernement qui avait fourni à plus de cinq cents jeunes femmes un abri et même du riz, grâce surtout au dévoûment des Pères, qui s'imposèrent les plus dures privations et se firent mendiants pour leurs ouailles, on n'eut à déplorer qu'un petit nombre de morts.

Cependant les bandes de rebelles s'étaient fortifiées dans le district de *Tong-Tchang-fou* et paraissaient préparer une nouvelle incursion. Reviendraient-elles au *Tché-Ly ?* La culture des champs serait-elle possible, et qui récolterait la moisson ? C'étaient là des questions de vie ou de mort pour des populations déjà si maltraitées. Partout les hommes les plus âgés et les plus sages se réunissaient pour tenir conseil ; les riches, les lettrés eux-mêmes se mêlaient à la foule sur les places publiques ; quelques-uns, plus résolus, parcouraient les campagnes, prêchant une ligue défensive contre l'ennemi. L'élan fut bientôt général, et le cri de guerre retentit du Nord au Sud. On fortifia les villages les plus considérables ; les forgerons fabriquèrent des armes et l'on fondit des canons; les lances et les sabres cachés durant la première invasion sortirent de

terre. Le jour, on faisait l'exercice sur les remparts ; la nuit, des vedettes, marquant les veilles au son de la crécelle ou du *Tam-Tam*, rassuraient les plus timides. A ce moment, on peut le dire, ce peuple jusque là si pusillanime ou si insouciant sembla ne respirer qu'ardeur et courage.

La Mission n'avait pas attendu que ce mouvement devînt général pour aviser à sa sécurité et à celle de ses chrétiens. A peine les officiers anglais s'étaient-ils éloignés que les Pères résolurent de fortifier le village de *Tchang-Kia-Tchouang*. Il fallait en effet mettre à l'abri de tout danger l'église qui s'achevait, la résidence, le séminaire, l'orphelinat et les cinq ou six mille chrétiens du district de *Ho-Kien-Fou*, qui venaient en foule, au moment du péril, chercher auprès de leurs missionnaires une protection efficace pour leurs personnes et pour leurs biens.

Le père Leboucq fut envoyé à *Péking* et à *Tien-Tsin* pour soumettre la décision prise à l'approbation du ministre de France et du gouvernement chinois. Il reçut, on le pense bien, toutes les autorisations possibles. Monsieur le comte de Lallemant, ministre plénipotentiaire de France à *Péking*, voulut même fournir à la future forteresse ses premières armes à feu, et le commissaire impérial chinois des ports du Nord donna deux pièces de canon. Les travaux commencèrent sans retard dans les premiers jours de juin ; cinq cents hommes de bonne volonté, dont deux cents païens, les poursuivirent sans relâche. Dans une lettre du 16 mai

1863, Mgr Languillat exposait en ces termes au révérend père Provincial de Paris les raisons qui l'avaient déterminé à faire de *Tchang-Kia-Tchouang* comme la citadelle de la Mission :

« Quoique nous mettions en Dieu seul toute notre confiance, comme l'état d'anarchie qui règne en ce pays, à considérer la tournure des choses, peut durer indéfiniment, nous avons cru devoir prendre des mesures de prudence. Après délibération commune, une circulaire a été envoyée à toutes les chrétientés des environs. Sur cette simple invitation les néophytes sont accourus nombreux, armés de bèches, hoyaux.... et apportant leur nourriture ; en ce moment, ils creusent avec un élan et une entente admirables, autour de notre village, un fossé d'enceinte de plus de trois mètres de largeur et de profondeur sur un circuit de quatorze cents mètres. Les païens eux-mêmes concourent à l'œuvre. Nous faisons venir de *Tien-Tsin* des fusils et quelques pièces de canon. Nous aurons ainsi un asile assuré, où nos chrétiens, et même les païens qui contribuent à l'œuvre commune, pourront se mettre à l'abri des incursions des voleurs. Ces pillards se contentent de battre la campagne, volent, tuent tout ce qui résiste dans les villages sans défense, mais se gardent bien d'entrer dans les enceintes où les attend une résistance organisée. C'est ainsi que le père Octave et le père *Ki*, prêtre chinois, demeurent en sûreté dans les villes de *Wei-chien* et de *Kî-Tchêou*. Notre ville de *Shien-Chien* n'a point de remparts qui

puissent tenir. Depuis 1853 qu'elle fut ruinée par les *rouges* du Midi, le mandarin s'est contenté de l'entourer d'un fossé insignifiant. Quand nos travaux seront terminés, il faudra, pour nous prendre, disent deux officiers français qui nous ont fait visite, outre des forces assez importantes, de la grosse artillerie. »

Dix jours plus tard, le prélat écrivait encore sur ce sujet au très révérend père Beckx, Général de la Compagnie de Jésus : « Grâce à l'admirable élan de nos chrétiens, et au concours des païens, le fossé d'enceinte et les fortifications dont parlaient mes dernières lettres viennent de s'achever. La confiance publique succède à la panique générale. Le mandarin nous félicite de nos travaux dont la proximité le rassure dans sa ville en ruines. De riches familles païennes, pour acquérir droit d'asile en cas de danger, nous ont amené des compagnies entières d'ouvriers et de terrassiers. Nous nous identifions de la sorte avec les populations, et la Providence nous les amène. Chose incroyable ! De tous les points du Vicariat, dans leurs dangers, procès, difficultés de famille ou avec les mandarins, tous se tournent vers nous, comme vers la justice auprès de laquelle l'opprimé trouve appui et consolation. La prudence ne nous permet pas d'accepter tout ce mouvement. Mais nous ne pouvons pas non plus le repousser entièrement, parce qu'il nous semble que la grâce travaille par là ce peuple à son insu.

« Pour en revenir à nos travaux de retranchement et les justifier, s'il en était besoin, nous n'avons fait

que suivre l'exemple de bon nombre de villages du Midi, même celui de Mgr Castellazo, vicaire apostolique du *Chan-Tong*. Depuis deux ans qu'il a entouré d'un fossé sa résidence de *Ché-Eull-Ly-Tchouang*, il y demeure en paix et y a donné refuge aux païens des alentours. J'ai vu ses travaux ; s'ils ont suffi pour lui donner la sécurité, les nôtres, qui sont cent fois supérieurs, semblent nous promettre l'inviolabilité. »

Le Père qui dirigeait l'œuvre, en rendait compte en ces termes presqu'en même temps que Mgr Languillat : « Désormais, *Tchang-Kia-Tchouang* sera, nous l'espérons, à l'abri des voleurs du pays, même des bandes plus nombreuses et plus aguerries, qui sont venues en ces derniers temps ravager le Sud de la province. Le fossé creusé autour du village en moins de deux mois, a douze pieds de profondeur et quinze de largeur. Il est surmonté d'un parapet à créneaux, percé de meurtrières et destiné à protéger les défenseurs de cette petite citadelle. Aux quatre angles s'élèvent des forts, armés chacun de quatre petites pièces de canon, et ressortant assez en dehors des remparts pour que l'artillerie puisse préserver la place d'un assaut. Nos chrétiens se sont faits fabricants de poudre pour la circonstance ; quelques-uns même ont fondu des canons. Leurs armes, lances, sabres et fusils sont déposés à *Tchang-Kia-Tchouang* ; au premier signal ces défenseurs dévoués quitteront leurs demeures et accourront à notre secours.

« Sans doute ces défenses plus apparentes que réelles ne tiendraient pas contre les bandes de *Tcham-mâo* qui ont dévasté le *Kiang-Nan* pendant dix ans, ni même contre les *Nien-feî* qui ont récemment saccagé le *Ho-nan*; mais pour le vil troupeau des *Pei-lien-Kiaô*, la plupart enrôlés de force, perdant la tête devant huit cents Chinois et une dizaine d'Européens, n'ayant qu'un seul but, celui de piller, la petite citadelle de *Tchang-Kia-Tchouang* est imprenable. Tout le pays est rassuré par notre attitude ; les païens viennent en foule visiter nos fortifications, nous félicitent et sollicitent à l'avance une petite place dans nos murs.

« Le sous-préfet de *Shien-Chien*, le mandarin préposé aux prisons, et l'officier militaire qui commande les hommes d'armes de la ville, n'ayant pour défendre leurs murailles à moitié détruites, ni canons, ni fusils, ni soldats, ont déjà choisi à *Tchang-Kia-Tchouang* trois petits corps de bâtiments pour y loger leurs femmes et leurs enfants, en cas de nouvelle invasion des voleurs. Nos redoutes et nos fossés, n'eussent-ils fait que rendre aux populations qui nous entourent une tranquillité confiante, nous serions déjà payés de nos frais. Quels que soient les événements, les païens auront du moins constaté notre désir de leur venir en aide au prix de nos ressources et même de notre vie. »

L'avenir se chargea de justifier l'entreprise de la Mission. Vers la fin de l'année 1864, le même Père écrivait: « Les hordes du *Chan-Tong* ont quitté leur repaire et viennent pour la cinquième fois de fondre sur le

Tché-Ly. Cette fois, elles se sont dirigées droit sur le Nord, qu'elles sillonnent en tous sens et en toute sécurité à l'heure où je vous écris. Jusqu'à présent ces vandales se contentent de regarder de loin les villages et les villes qui paraissent vouloir leur résister. La province est si grande qu'ils trouveront toujours un butin suffisant, là où le peuple ne peut se soustraire à leur brigandage. Serons-nous longtemps respectés ? Après avoir dévoré la substance des villages ouverts, n'essaieront-ils pas de pénétrer dans les enceintes fortifiées ? Confiants dans la divine Providence, sans négliger aucun des moyens que la prudence humaine conseille, nous vivons au jour le jour, sans interrompre le cours de nos missions. L'approche des *Pei-lien-Kiâo* nous est-elle signalée, nous montons à cheval et rentrons au plus vite à *Tchang-Kia-Tchouang*. Les voleurs nous suivent souvent de près ; ils font à distance le tour de nos remparts, puis s'éloignent. Si quelques imprudents s'avancent davantage, deux ou trois coups de canon leur font faire volte-face et leur ôtent pour l'avenir l'envie de nous voir. Tout récemment une alerte me ramenait au refuge ; déjà je n'étais plus qu'à six lieues de *Shien-Chien*. Les rues de *Ho-Kien-Fou* que nous traversons sont remplies de soldats à la mine effarée ; le *Tam-Tam* résonne aux quatre coins de la ville ; le tumulte est indescriptible. C'est à peine si nos chevaux peuvent se frayer un passage au milieu de la mêlée. Tout à coup une voix m'appelle : c'est le préfet *Lim-Kiai*, brave et bienveillant tartare, qui me crie de ne

pas avancer : « Les *Pei-lien-Kiâo*, me dit-il, ont attaqué et pris d'assaut votre résidence. Demeurez ici, la route est interceptée par leur cavalerie ; nos dépêches ne peuvent plus parvenir jusqu'à *Shien-Chien.* » Je remercie le mandarin de sa bienveillance, mais presse le pas de ma monture, le cœur gros d'émotion, l'âme en proie aux plus sombres tristesses. Tant d'espérances ruinées en quelques heures ! Que je trouvais longue la distance qui sépare *Ho-Kien-Fou* de *Shien-Chien !* Déjà cependant j'avais parcouru la moitié du chemin sans faire aucune autre rencontre que celle de soldats fuyant devant l'ennemi. La nuit approchait. Les paysans encombrent les chemins, courant dans toutes les directions. Point de cris ! aucun bruit dans cette foule qui couvre la plaine. Ceux qui passent près de nous ont l'air de retenir leur haleine, comme s'ils avaient peur d'être entendus. Les deux catéchistes qui m'accompagnent interrogent les fuyards sur le sort de *Tchang-Kia-Tchouang.* Personne ne répond : quelques vieillards nous montrent de la main les feux allumés par l'ennemi du côté de *Shien-Chien.* Sans doute un grand malheur est arrivé. En proie à une douleur mortelle, nous ne savons plus s'il faut avancer. Nous nous arrêtons à l'entrée d'un village appelé *Pien-Mâ,* habité par une centaine de familles païennes. Le plus jeune de mes catéchistes, *Ou-Chiâo-Ting,* un jeune homme de dix-huit ans, d'une fidélité et d'un dévoûment incomparables, va frapper à la porte d'un boucher de sa connaissance. La porte s'ouvre ; mais au

lieu du boucher, deux brigands tout habillés de rouge se présentent. Une triple clameur se fait entendre à l'instant. Les voleurs se croyant surpris par les impériaux donnent le cri d'alarme ; le catéchiste nous crie de fuir et nous rejoint au galop de son cheval. Bientôt nous apercevons à notre droite, sur une ligne de plusieurs centaines de mètres, une quantité prodigieuse de lanternes qui s'agitent, courent, se croisent en tous sens; et la trompette de l'ennemi envoie à nos oreilles ses sons monotones et rauques. Plus de doute ; manifestement nous avons troublé le repos, peut-être le souper des *Pei-lien-Kiâo*. Nous savons aussi que la résidence n'est pas occupée, et le courage nous est rendu. Protégés par nos bons anges et par la nuit, nous nous élançons à travers champs. Moins d'une heure après, nous arrivions à notre citadelle, dont les braves défenseurs se pressaient autour de nous, fiers d'avoir fait reculer l'ennemi. En même temps une voix européenne disait du haut des remparts : « Pends-toi, brave Crillon, on a vaincu sans toi ! » C'était la voix du père Dubar qui veillait, attendant le retour du cavalier du Nord.

« Le lendemain les brigands étaient à dix lieues de nous. Obligés de décrire un cercle immense, afin d'éviter les bandes d'impériaux qui les suivent, ils nous laissent une quinzaine de jours de repos, que nous mettons à profit. Le père Dubar et moi, nous partons pour la chrétienté de *Tchao-Kia-Nan*, située à deux lieues, à l'Est de la résidence. » Cette visite consola vivement les chrétiens de *Tchao-Kia-Nan*, heureux de recevoir les

sacrements et de fortifier leurs âmes pour les dangers de l'avenir. Les païens eux-mêmes témoignèrent aux missionnaires les dispositions les plus sympathiques. Huit jours s'écoulèrent ainsi dans la paix et la ferveur pendant lesquels on oublia presque les désastres récemment subis. Vingt-cinq baptêmes d'adultes avaient couronné le travail. Sur les sept heures du soir, les chrétiens étaient réunis à l'église pour y entendre le dernier sermon donné par le père Dubar. Tout à coup une vieille païenne accourt essoufflée et annonce que des milliers de cavaliers viennent de tomber sur trois ou quatre villages voisins, dont personne n'a pu s'échapper. A l'instant les chrétiens se dispersent et courent au sauvetage de leurs biens. Un quart d'heure après, les jeunes chrétiennes suivent le chemin de *Tchang-Kia-Tchouang*, accompagnées d'une vingtaine d'hommes armés ; les autres habitants fuient, chassant devant eux bœufs, ânes et chevaux du village. Le père Dubar et son compagnon sortent alors de la chapelle, après avoir mis en sûreté les ornements sacerdotaux, et vont sur la place publique afin de se renseigner sur l'état des choses. L'Ouest apparaît tout en feu ; le péril est imminent et la fuite commandée. Les deux missionnaires cherchent en toute hâte leurs chevaux pour aller à une lieue de là donner l'éveil à la chrétienté de *Lim-chan-sé*, et arracher au péril les élèves des deux importantes écoles qui s'y trouvent. Mais les chevaux ont disparu, emmenés par les fugitifs. Que faire ? Le danger presse ; le feu est déjà à la partie ouest du

village. Heureusement les deux catéchistes restés fidèles aux Pères ont trouvé un abri sûr dans un cimetière païen, couvert de broussailles et de tombes. Tous les quatre s'y réfugient, et là, couchés à plat ventre au milieu des buissons inaccessibles qui les protègent, ils voient défiler tumultueusement autour d'eux trois ou quatre mille cavaliers occupant une ligne d'un demi kilomètre.

Quand les derniers traînards ont disparu, les missionnaires partent promptement pour *Lim-chan-sé*. Là, faire lever les élèves, les mettre en route pour *Tchang-Kia-Tchouang*, ainsi que quatre-vingts chrétiennes, fut l'affaire d'un instant. A quatre heures du matin toute cette troupe arrivait au village central et trouvait un refuge assuré derrière ses remparts.

Ce fut la dernière alerte donnée par les *Pei-Lien-Kiâo* ; ils ne reparurent plus durant les années 1864 et 1865. Reçues partout à coups de fusil par une population exaspérée, après avoir vu un grand nombre de leurs hommes tués, d'autres enterrés vivants par un peuple altéré de vengeance, ces hordes sauvages se dispersèrent, on ne sait où, ni comment.

Au milieu de ces troubles périodiques à peine interrompus par des éclaircies fugitives de calme, qu'étaient devenues les œuvres de la Mission ? La foi des chrétiens n'avait-elle pas chancelé ? Le nombre des catéchumènes n'avait-il pas diminué ? Absorbés par les soucis du présent, les infidèles avaient-ils pu écouter et comprendre les grandeurs de la vérité catholique ? Par

un prodige de la grâce, quand tout paralysait le ministère du prêtre, le Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* continua ses progrès et multiplia ses conquêtes. Lui, le dernier venu des Vicariats de la Chine, peut-être aussi le plus éprouvé, se voyait béni en proportion même de ses tribulations.

Les *Annales de la Propagation de la Foi*[1] constatèrent ces progrès dans le compte-rendu général des Missions pour l'année 1864. On y lit ces lignes :

« Plus récente et moins peuplée que celle du *Kiang-Nan*, la mission du *Tché-Ly-Sud-Est* n'a pas, il est vrai, des établissements aussi nombreux ni aussi florissants ; néanmoins la diffusion de la foi y est chaque année en progrès et les espérances de l'avenir y paraissent relativement plus consolantes que dans le *Kiang-Nan.* » Le compte-rendu sommaire envoyé à Rome par la Mission elle-même nous fournit les chiffres suivants, qui ont leur éloquence: « Malgré les envois successifs d'ouvriers apostoliques, qui nous ont été faits par le révérend père Provincial, nous ne sommes encore dans le Vicariat que neuf religieux de la Compagnie, huit prêtres et un frère coadjuteur, tant la mort a souvent décimé nos rangs ! De ces huit prêtres européens, six seulement sont appliqués à l'administration des chrétientés. Secourus par deux prêtres indigènes, ils tâchent de suppléer au nombre par le zèle. Mais que de temps perdu durant les troubles qui ont si longtemps bouleversé le pays ! Un

1. N° 35, page 381.

Père a dû se dévouer à la sécurité matérielle de la résidence et des chrétiens, négligeant ainsi pendant près de six mois des œuvres qui réclamaient son concours; d'autres Pères, chassés des chrétientés au milieu des exercices de la mission annuelle, se sont vus forcés de chercher à la résidence, ou loin de leur centre d'action un refuge qu'ils ne pouvaient plus trouver dans leurs districts. Malgré tous ces obstacles, non seulement le travail le plus indispensable s'est accompli et les œuvres fondées ont été soutenues, mais encore nous avons pu en établir de nouvelles qui rivalisent avec leurs aînées.

« Voici les résultats de l'année apostolique 1863-1864 [1] : dix-neuf mille confessions tant annuelles que de dévotion, — soixante-deux malades administrés, — plus de neuf cents adultes et trois mille cinq cents enfants baptisés, — dix nouveaux catéchuménats, où plus de douze cents païens se préparent au baptême, établis sur les points du Vicariat les plus négligés jusqu'à ce jour. Le nombre de nos séminaristes s'est augmenté de cinq bonnes vocations. Les orphelins se sont élevés du chiffre de cent quatre-vingts à celui de deux cent soixante-dix. Dans l'Ouest, un orphelinat de filles a été fondé. Malgré les efforts les plus persévérants, nous n'avions pu, jusqu'en 1863, nous procurer un pied-à-terre dans aucune de nos trente-huit villes ; aujourd'hui, grâce à la bienveillance de quelques

1. L'année apostolique commence au 1er juillet, époque des comptes-rendus annuels.

mandarins et à la protection de la Légation de France, nous avons une résidence dans les villes de *Ho-Kien-Fou* et de *Ou-Kiâo*, et un emplacement assez considérable dans celle de *Chem-Tchéou*. A *Ho-Kien-Fou*, malgré l'hostilité de six mille musulmans qui y forment un corps puissant et redouté, nous avons réussi à ouvrir une pharmacie qui s'y est promptement fait accepter de tous, même des disciples de Mahomet. Quinze nouvelles chrétientés se sont ajoutées aux anciennes. Le nombre des écoles de garçons et de filles aussi s'est augmenté. Les missionnaires européens et chinois ont fait dans le cours de l'année plus de deux mille instructions, réparé neuf chapelles en ruines et construit six *Kong-Souo* [1]. Viennent de nouveaux secours d'hommes et d'argent, et, Dieu aidant, notre marche deviendra plus sûre et plus efficace. »

L'argent dont le besoin était urgent dans une Mission de création nouvelle, n'ayant d'autres ressources que les allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, ne vint pas. Alors, comme aujourd'hui encore, ce coin de terre qui forme le Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* était trop peu connu des âmes charitables auxquelles la Providence a donné avec la fortune le zèle de la gloire de Dieu. Du moins le cri de détresse appelant des missionnaires fut entendu ; et bientôt, presque coup sur coup, arrivèrent à *Tchang-Kia-Tchouang* six nouveaux ouvriers évangéliques :

1. On donne le nom de *Kong-Souo* à toute maison qui sert de presbytère au missionnaire et de chapelle aux néophytes.

c'étaient les pères Bougon, Fourmont, Clément Couvreur, de Beaurepaire, et les frères coadjuteurs Mariot et Audoin. Cette phalange apostolique ne prit pas même les quelques jours de repos accordés aux nouveau-venus. Les pères Fourmont et Couvreur attaquèrent vigoureusement les hiéroglyphes chinois, si redoutables pour tous, même pour les enfants les plus heureusement doués du Céleste-Empire. Le père Bougon, lui aussi, bien que fatigué du voyage, se livra dès les premiers jours à l'étude de la langue, et après deux mois de travail put se lancer dans l'arène faisant quelques missions sous la direction du père Brueyre. Le père de Beaurepaire, parti de France avant d'avoir terminé son cours de théologie, se remit à l'étude de la science sacrée et profita de son séjour à la résidence pour s'initier aux premiers éléments de la langue du pays. Le frère Mariot fut un auxiliaire précieux pour le père Dubar. Doué d'une grande aptitude pour la comptabilité et pour les travaux de construction, il put se charger d'une partie des soins de la procure, et par son intelligent concours permit au Père de se livrer plus exclusivement aux travaux de l'Apostolat. Le frère Audoin apportait à la mission ses forces physiques et son infatigable dévoûment. Il devint cher entre tous à Mgr Dubar.

Les premiers élans de la joie que causait à la Mission l'arrivée d'un renfort si considérable étaient à peine passés, qu'un événement douloureux vint la frapper au cœur.

Mgr Languillat, son fondateur, qui pendant les huit premières années de cet humble Vicariat, à travers des adversités inouïes, avait développé toutes les œuvres et soutenu tous les courages, lui fut enlevé. Il reçut de Rome l'ordre d'aller prendre le gouvernement de la Mission du *Kiang-Nan* demeurée sans pasteur depuis la mort de Mgr Borgniet. Toutefois la consolation suivit de près l'épreuve ; les cœurs se relevèrent pleins d'espérance, quand on apprit quelque temps après que le Souverain-Pontife donnait au révérend père Dubar la succession de Mgr Languillat.

La lettre suivante d'un missionnaire, datée du 25 mars 1865, exprime tout à la fois les regrets qui accompagnèrent l'évêque de Sergiopolis dans sa nouvelle destination et les joies qui accueillirent l'évêque de Canathe au *Tché-Ly-Sud-Est*. « Que d'émotions saisissantes nous ont causées à tous, missionnaires et chrétiens, les événements si graves pour le Vicariat, qui viennent de s'accomplir ! Il y a un mois environ, les bulles qui transféraient Mgr Languillat au *Kiang-Nan* avaient répandu parmi nous une tristesse et une angoisse inexprimables. Un voile lugubre s'était, semblait-il, abaissé sur nous et nous étouffait. Quelques jours après, le cœur se dilatait, et tout en pleurant la perte d'un Pasteur tendrement aimé, nous ne pouvions pourtant nous défendre d'une vraie joie, en apprenant que le révérend père Dubar avait été préconisé évêque de Canathe et vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*, dans le consistoire du 9 septembre 1864. Lui seul est

demeuré inconsolable du départ de Mgr Languillat qui lui laisse la croix sur les épaules. Il s'exagère la responsabilité de l'épiscopat; la charge de paître un troupeau si exposé tous les jours à la rapacité des loups l'épouvante et met le trouble dans son âme. Nous connaissions depuis longtemps ce noble cœur, cette âme qui n'eut jamais qu'un seul désir, celui de demeurer au dernier rang parmi ses frères. Mais depuis l'arrivée de l'impitoyable courrier qui lui apportait sa nomination, toutes les portes de son cœur se sont ouvertes pour laisser déborder sa douleur. Peu de jours avant son sacre, Mgr Dubar entrait dans la chambre d'un Père qu'il supposait l'un des auteurs de sa promotion à l'épiscopat, se jetait à son cou et lui disait en pleurant : « Je vous avais cru mon meilleur ami, et vous venez de me crucifier. Vous répondrez devant Dieu de mon élection ! » Le nouvel élu passa dans la prière et les larmes les jours qui le séparaient de la cérémonie de son sacre, fixée au 19 février 1865.

« Dès le 17 les chrétiens du Vicariat arrivèrent en foule à *Tchang-Kia-Tchouang*. Les orphelinats, les écoles, plusieurs bâtiments dépendant de la résidence, les maisons du village : tout fut encombré. Pauvres néophytes ! Ils venaient de vingt, trente et même quarante lieues, à pied, sans autre viatique que quelques morceaux de pain noir, pour recevoir une dernière fois la bénédiction du pasteur qu'ils avaient appris à aimer, et assister à la consécration du nouveau prélat déjà si cher à tous ceux qu'il avait évangélisés.

« Le 18, la plaine immense qui se déroule au Nord de la résidence était couverte de piétons et de voitures : à l'Est on voyait la population de la ville de *Shien-Chien* accourir en masse pour savoir la cause du mouvement inaccoutumé qui se faisait dans notre village. Une douzaine de fourneaux étaient installés aux abords de la résidence pour fournir le riz et le millet nécessaires à la foule des étrangers. Les vendeurs de gâteaux à l'huile de sésame, les marchands forains venus des quatre coins du ciel comme pour une grande foire, faisaient entendre pour attirer l'attention des acheteurs, les uns leur petit *Tam-Tam*, d'autres un tambourin, le plus grand nombre leurs voix enrouées. Seul, au fond de sa pauvre cellule, plongé dans la méditation, plein de tristesse et de larmes, le révérend père Dubar se préparait, sous le regard de Dieu, à la solennelle ordination qui allait faire de lui un évêque.

« Cependant, aucun des prélats qui devaient assister l'évêque consécrateur n'avait encore paru. Vers trois heures de l'après-midi, un cavalier arriva de *Tcheng-Ting-Fou*, annonçant que Mgr Anouilh était retenu pour affaire urgente. La journée s'avançait, le soleil allait disparaître à l'horizon et notre dernier espoir, celui de voir venir au moins le vénérable évêque de *Péking*, semblait nous échapper ; quand trois coups de canon vinrent dérider nos fronts et faire battre nos cœurs. Monseigneur Mouly avait déjà franchi la porte de notre citadelle. La foule immense des chrétiens, des catéchumènes et des païens, tout à l'heure si tumultueuse

et bruyante, se prosternait silencieuse et recueillie sur le passage du prélat, que Mgr Languillat et douze religieux de la Compagnie de Jésus attendaient à la porte de la résidence.

« Vous parlerai-je maintenant de la cérémonie du sacre, des larmes que nous avons versées, de l'attitude émue de plusieurs milliers de chrétiens entassés dans la cathédrale encore inachevée, mais déjà fort admirée, de la résignation calme et digne de Mgr Dubar en recevant l'honneur tant redouté ? Ma plume serait impuissante à vous donner une idée de ce qui se passa au fond de toutes nos âmes. J'aime mieux vous parler de Mgr Mouly, vous redire l'affection simple et toute fraternelle qu'il nous témoigna pendant les deux jours trop vite écoulés de son séjour parmi nous.

« Vous vous rappelez sans doute comment, sur la demande de ce prélat vénéré, eut lieu la division de la province du *Tché-Ly*, en trois Vicariats apostoliques. Mgr Mouly ne semble pas se repentir de son œuvre qui, paraît-il, avait pourtant rencontré des désapprobateurs. Après la cérémonie du sacre, à peine étions-nous réunis autour du nouvel évêque pour recevoir les prémices de ses bénédictions, que l'évêque de *Pé-king*, cédant à un élan de zèle et de joie, s'écria: « Voilà au *Tché-Ly*, trois évêques et trente-cinq missionnaires. Le mouvement est donné; le levain est jeté dans la masse ! Vous avez ici plusieurs milliers de nouveaux chrétiens ; Mgr Anouilh, dans le Vicariat Ouest, voit son troupeau s'accroître de jour en jour.

Je bénis Dieu de m'avoir inspiré l'idée de cette division de mon immense territoire ! Combien d'âmes qui n'auraient jamais connu Notre-Seigneur recevront, grâce à elle, le bienfait de la rédemption ! »

« Le même jour, pendant la récréation qui suivit le dîner, la conversation tomba sur la nécessité d'établir dans un port de mer une procure qui pût ravitailler notre Mission, assurer sa correspondance avec *Shang-Haï* et l'Europe. Mgr Mouly rappela à Mgr Dubar de la façon la plus gracieuse que déjà il avait encouragé ce projet. « Vous n'avez, ajouta-t-il, qu'à suivre l'exemple que vous a donné la Congrégation de la Mission. Elle a sa procure générale au *Kiang-Nan* dont le gouvernement spirituel appartient exclusivement à la Compagnie de Jésus. Faites chez nous ce que nous avons fait chez vous ; établissez cette procure à *Tien-Tsin*, dans mon Vicariat. »

Quelques-uns de nos lecteurs demanderont peut-être ici quelle importance pouvait avoir, dans l'existence de la Mission, la fondation d'une procure à *Tien-Tsin*. Il est facile de le dire et de le comprendre. A cette époque la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* devait déjà pourvoir à l'entretien de deux cents personnes : missionnaires, séminaristes, catéchistes et orphelins; et aucune autre ville que *Tien-Tsin* ne pouvait l'approvisionner. Puis c'est au port de *Tien-Tsin* que débarquent tous les envois d'Europe destinés à la Mission : lettres, colis, fonds annuels qui se touchent là dans les banques ou dans les maisons de commerce. Il ne se passe presque

pas de semaine sans que le père procureur de *Tchang-Kia-Tchouang* n'ait quelque affaire à traiter à *Tien-Tsin*, soit par lui-même, soit par un frère coadjuteur, soit par des catéchistes. Tant que la Mission demeura dans les langes du berceau, sans œuvres et sans personnel, la charité du procureur lazariste, donnant, à des conditions très modérées, une hospitalité généreuse aux agents du *Tché-Ly-Sud-Est*, put suffire. Mais en 1865, quand la Mission définitivement constituée avait pris l'essor et réalisé de sérieux progrès, un pied-à-terre à *Tien-Tsin* servant de procure, parut à tous indispensable. Dès le commencement de son épiscopat Mgr Dubar prit à cœur cette fondation, qui lui coûta de longs efforts et de nombreuses peines ; ce n'est qu'après avoir surmonté des obstacles aussi douloureux qu'imprévus qu'il put enfin l'achever en 1870.

Mais revenons au récit des débuts du nouveau Vicaire apostolique. Le 23 février, de grand matin, la résidence et le village de *Tchang-Kia-Tchouang* prirent un aspect qui contrastait d'une manière frappante avec le bruit, la joie et l'animation des jours précédents. A l'intérieur de la résidence, les Pères se tenaient sous la galerie, échangeant à peine quelques mots à demi-voix et paraissant plongés dans une profonde tristesse; une trentaine de catéchistes descendaient les escaliers, quelques-uns chargés de paquets et de malles, les autres marchant lentement et comme à regret. En dehors des remparts, on voyait échelonnés sur la route qui conduit à *Tien-Tsin* plusieurs centaines

de chrétiens, tant du village que des localités voisines. Une foule de femmes et d'enfants encombraient la porte *nord* des remparts, silencieux, quelques-uns les yeux mouillés de larmes. Tous, missionnaires et néophytes se préparaient à recevoir le dernier adieu, la dernière bénédiction du prélat que l'obéissance arrachait à son troupeau.

Tout à coup le fouet du conducteur se fait entendre ; c'est le signal des adieux. Les portes s'ouvrent avec bruit, et le cortège sort ainsi composé : en tête, immédiatement avant la voiture qui porte Mgr Languillat, se trouve Mgr Dubar monté sur un cheval blanc ; une vingtaine des plus riches chrétiens de la sous-préfecture, dont plusieurs bacheliers, tous à cheval, se tiennent aux deux côtés de la voiture où Mgr Languillat est assis et verse de chaudes larmes; dix missionnaires à cheval ferment la marche. Les deux voitures chargées du bagage se tiennent à distance, selon l'usage de la Chine. Le cortège était imposant ; personne toutefois ne s'occupa de l'admirer. Tous pleuraient, se recommandaient aux prières du prélat qui s'en allait. Quelques-uns couraient après sa voiture, se glissaient à la portière et parvenaient à contempler une dernière fois les traits de l'évêque qui leur avait voué tant d'amour.

Bientôt voitures et cavaliers disparurent à l'horizon et les témoins attristés du départ rentrèrent au village, se racontant les uns aux autres quelques traits de la charité du pasteur qu'ils ne devaient plus revoir. Les missionnaires accompagnèrent Mgr Languillat jusqu'au

gros bourg de *Han-tsuen*, situé à six lieues Nord-Est de *Tchang-Kia-Tchouang* ; là seulement ils se séparèrent de celui qui avait été leur père, leur ami, leur guide, leur compagnon d'armes et de souffrances.

Nous n'oublierons jamais cette journée, ces adieux, moins encore les émotions et les larmes de Mgr Dubar, quand il jeta un dernier regard sur la voiture qui emportait son prédécesseur et le laissait seul à la tête du Vicariat. Pendant le retour, serrés autour de notre évêque nous tâchions de le consoler, tout en écoutant avec édification ses plaintes et ses regrets.

De tous ceux qui connaissaient Mgr Dubar aucun ne s'étonna de le voir accepter avec tant de répugnance et de confusion la dignité épiscopale. L'amour de la vie cachée était l'un des plus profonds et des plus anciens sentiments de son cœur. Enfant, il éprouvait une instinctive répulsion pour tout ce qui pouvait attirer sur lui l'attention ; religieux, il avait accru encore cette tendance à s'effacer et à faire le bien sans bruit; évêque, il supporta toujours impatiemment les honneurs attachés à sa dignité, et à en croire ses souhaits, il aurait mille fois béni le jour, où déchargé par la Providence de son lourd fardeau, il lui aurait été permis de tracer le sillon le plus obscur, mais non le moins fructueux.

Avec une inviolable fidélité, il garda dans sa nouvelle vie, toutes les règles de la simplicité et de la pauvreté religieuses. Il habita, comme tous ses frères, une chambre de la résidence, qui ne se distinguait des autres que par une cheminée, dont il n'usa jamais. On n'y

voyait aucun tableau de prix, mais seulement sur le prie-Dieu l'image du Sacré-Cœur ; sur les murs, celles de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Ignace, de sainte Thérèse; et sur le bureau, un buste de Pie IX avec deux petits reliquaires. Un lit composé, comme tous ceux de la communauté, d'une paillasse en feuilles de mais et d'un matelas chinois de quelques centimètres d'épaisseur, quelques chaises fort communes, un secrétaire extrêmement modeste, enfin une petite bibliothèque d'une cinquantaine de volumes : tel fut tout l'ameublement de son appartement. Point d'armoire ni de coffre; ses vêtements absolument de même forme et de même étoffe que ceux des autres missionnaires étaient déposés au vestiaire commun. Il n'avait chez lui ni argent, ni sapèques ; c'est à peine si ses tiroirs renfermaient quelques chapelets et quelques médailles. S'il partait pour une course apostolique, il allait comme un simple religieux demander au procureur la somme qu'il jugeait indispensable ; encore lui fallut-il souvent réclamer des missionnaires qu'il visitait le viatique nécessaire pour son retour. Le frère dépensier ne manquait jamais, quand le prélat quittait la résidence, de lui préparer, dans une petite caisse, quelques provisions pour la route, parfois une bouteille de vin, un morceau de fromage. Ces délicatesses européennes, si rares au *Tché-Ly*, ne sortaient de leur depôt que lorsque l'évêque rencontrait un Père pour les partager avec lui. La charité trouvait là son compte, en même temps que la pauvreté.

Connaissant le goût de Mgr Dubar pour l'étude, le père supérieur lui proposa plusieurs fois d'avoir dans sa chambre et sous sa main une bibliothèque plus considérable que celle qu'y avait laissée son prédécesseur; ce fidèle ami de la pauvreté refusa toujours, disant avec une admirable modestie : « La bibliothèque commune n'est pas plus éloignée pour moi que pour mes frères. »

Il semble que le vicaire apostolique aurait dû se départir de cette simplicité des religieux, lorsqu'il lui fallait paraître en public, soit dans ses tournées pastorales, soit dans ses visites à l'œuvre des catéchumènes, qui lui fut chère entre toutes. Alors ne convenait-il pas de rehausser par plus d'éclat extérieur la dignité épiscopale ? Mgr Dubar n'y consentit jamais. Il répondit un jour au missionnaire chargé des relations avec les mandarins, qui se disait confus d'avoir un équipage plus brillant que celui de son évêque: « Saint François-Xavier lava lui-même son linge à bord du navire qui le portait aux Indes. Mais quand l'honneur de la religion l'exigea, il sut se présenter aux princes et aux rois. A vous, mon Père, chargé par l'obéissance de traiter avec les mandarins et les lettrés païens, de vous présenter devant eux avec la pompe qui convient à leur rang et à votre mission. Le jour où je devrai prendre votre place, je mettrai moi-même en pratique le conseil que je vous donne aujourd'hui. »

Évêque, Mgr Dubar ne garda pas seulement la simplicité extérieure du religieux, il en garda la vie.

Loin de voir dans son nouvel état un titre à l'exemption de la règle, il n'y trouva qu'un motif de plus pour l'observer avec une persévérante ponctualité. Aussi ne se permit-il jamais de s'y soustraire, en quoi que ce fût, même quand l'exception paraissait légitime. Et si on lui demandait pourquoi lui, si indulgent pour les autres, il était à ce point rigoureux pour lui-même, il répondait en souriant : « La nature est chez moi trop portée à réclamer des ménagements, pour que je cesse de monter la garde et de la tenir en respect. »

Citons quelques traits. Quand il se trouvait à la résidence, la cloche donnait-elle le signal d'un exercice, même du moins important de la journée, à l'instant Mgr Dubar s'y rendait, interrompant la lecture d'une phrase où laissant inachevé le mot qu'il écrivait. Ni la fièvre intermittente qu'il éprouva si fréquemment à l'époque des grandes chaleurs, ni les fatigues qui l'accablaient au retour d'un long voyage ne l'empêchèrent une seule fois de se lever à l'heure de la communauté; et quand, avant l'oraison, les religieux allaient selon l'usage visiter le Saint-Sacrement, ils trouvaient toujours à la chapelle le prélat, qui les y avait devancés. L'oraison faite en même temps que tous ses frères avait pour Sa Grandeur un charme tout particulier : la prière unanime de tant de cœurs unis lui semblait plus puissante sur le cœur de Dieu. Les deux examens de la journée, la lecture spirituelle, la préparation de la méditation du lendemain, les exhortations spirituelles, la conférence hebdomadaire des cas de conscience, les

pénitences publiques, enfin les différentes pratiques de dévotion qui sont établies, sinon par la règle, du moins par un long usage dans l'Ordre, étaient pour lui choses sacrées : il ne les omit jamais. Il n'est pas jusqu'aux récréations qui ne lui parussent à bon droit des offices de règle, et il ne s'en dispensait point sans raison grave.

Hors de la résidence, au milieu des travaux du saint ministère et du tumulte que l'on trouve partout où il y a des Chinois, chaque pratique de piété, chaque exercice de la journée se faisait à son heure. Si le prélat avait un compagnon de voyage, un prêtre pour l'assister dans les confirmations, il se constituait lui-même réglementaire. « Afin, disait-il, que je sois sûr d'accomplir la règle dont les honneurs de la mitre tendraient à m'écarter. » Un jour qu'un Père lui reprochait charitablement de se priver, après une grande fatigue, de l'heure supplémentaire de sommeil accordée par le coutumier, il répondit: «Si je n'étais pas évêque, à la bonne heure; mais si je faisais cette concession à la mitre, elle en abuserait peut-être et en demanderait d'autres. »

Pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? A côté de ces admirables vertus se trouvait un défaut qui fournit à cette âme généreuse la matière d'un long combat et, ajoutons-le sans crainte, de glorieux triomphes.

Nous n'avons pas oublié que le jeune Édouard Dubar donna souvent, à la maison paternelle et au collège, des preuves d'une vivacité bouillante et d'une sensibilité

nerveuse excessive. Devenu évêque, il s'est constamment plaint devant Dieu et devant les hommes de son impuissance à dompter cette fougue naturelle, dont les premiers mouvements le surprirent quelquefois en lui laissant de profonds regrets. Toujours en garde contre cet ennemi qu'il surveillait de près, Mgr Dubar ne parvint pourtant jamais à en triompher complètement. Disons cependant que, durant la dernière période de sa vie, on ne remarqua plus guère, et encore à de rares intervalles, qu'un jet rapide de fumée, quelque chose comme les dernières étincelles d'une flamme bientôt éteinte. Dieu permit que la lutte fût sans trêve ni repos pour celui qui demanda toute sa vie d'être crucifié avec Notre-Seigneur. Mais si cette lutte fut incessante, le soldat qui la soutint y remporta presque autant de victoires qu'il subit d'attaques. Aussi ne craignons-nous pas d'affirmer que Mgr Dubar conquit dans ce combat intime les deux grandes vertus contraires à l'emportement, une immense charité et une indulgence sans bornes pour tous ceux qui l'approchèrent. Religieux et prêtres séculiers, chrétiens et païens, amis et ennemis, tous trouvèrent dans l'évêque de Canathe le cœur le plus affectueux, le plus prompt à s'oublier pour prodiguer aux autres les consolations, l'appui ou les conseils. « C'est la guerre qui fait le soldat, » dit le vieux proverbe : cette guerre persévérante de la grâce contre la nature, de la volonté contre l'impression du moment, révèle, croyons-nous, le secret de la perfection religieuse à laquelle s'éleva Mgr Dubar.

Ses progrès, comme ses luttes, commencèrent dès l'enfance et ne finirent que le jour, où définitivement vainqueur il alla recevoir l'éternelle couronne.

Ajoutons que, par une disposition de la grâce, ordinaire dans le monde des âmes, l'humble évêque méconnut toujours ses pas en avant et s'exagéra constamment l'insuccès de ses efforts. Essayer de lui faire voir l'état réel des choses eût été inutile; il n'aurait vu dans les paroles encourageantes de ses frères que l'expression de leur charité. Aussi ne cessa-t-il jamais de produire des actes contraires au défaut qu'il combattait, de faire des aveux mortifiants, de forcer tous ceux qui l'approchaient, même les néophytes, à ne lui pardonner ni un mot ni un geste exprimant la brusquerie ou la colère. De victoire en victoire, il en vint à demander pardon d'une parole blessante qu'il n'avait pas dite, d'un geste de mauvaise humeur que personne n'avait remarqué, d'un reproche dont le ton, selon lui, avait trop senti l'émotion, tandis qu'il avait été reçu comme le témoignage d'une paternelle tendresse. Ainsi les âmes généreuses tirent profit de leurs défauts mêmes pour multiplier leurs mérites.

La virginité de la foi et l'amour de l'Église sont les deux premières vertus d'un évêque ; Mgr Dubar les posséda à un degré éminent. Que dire de la pureté de sa foi ? avec quelle fermeté il repoussait les erreurs du libéralisme qui ont séduit tant d'intelligences, et avec quelle joyeuse soumission il adhérait aux enseignements du Saint-Siège! Père du concile, c'est dans

l'allégresse de son âme qu'il attesta par son vote sa croyance au dogme de l'infaillibilité du Pape. Que dire aussi de son amour pour l'Église ? Avec quelle douleur profonde il gémit souvent sur les attentats dont elle fut la victime depuis Castelfidardo jusqu'à la prise sacrilège de Rome en 1870 ! Avec quelle amère tristesse il déplorait le lâche abandon dans lequel l'Europe laissait le Saint-Siège, et voyait s'exécuter les projets impies de la révolution triomphante !

Cet amour si vivant, si profond de l'Église fut, on peut le dire, l'inspiration de la tendre et filiale affection qu'il avait vouée à son Ordre. Il le déclarait un jour à l'un de ses missionnaires avec une chaleur et un accent de conviction inexprimables : « J'aime du fond de mon âme la Compagnie de Jésus, disait-il ; je l'aime parce qu'elle est ma mère, et qu'elle m'a prodigué les marques de la plus tendre affection ; mais je l'aime plus encore parce que son attachement à l'autorité et à la doctrine du Vicaire de Jésus-Christ est demeuré intact, sans compromis d'aucune sorte avec ce que l'on appelle les idées du siècle. La Compagnie est née pour la lutte; aujourd'hui comme toujours elle défend l'Église au péril même de son existence. Ses œuvres apostoliques comme tous les actes de sa vie religieuse, ses écrits, sa parole, son enseignement, les battements de son cœur, tout est pour l'Église. Ah ! mon Père, nous devons être fiers de notre Mère, et l'aimer chaque jour davantage; car elle n'est jamais plus fidèle que lorsqu'elle est plus menacée et plus persécutée. »

L'amour commun des enfants pour leur mère produit l'union entre eux, et cette union procure le bonheur comme la prospérité de la famille entière. Ainsi en fut-il dans la mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. L'amour de la Compagnie de Jésus, leur mère, maintint constamment entre le vicaire apostolique et les missionnaires la plus complète et la plus féconde harmonie. C'est à ce fait, sans contredit, plus qu'au nombre et au talent des ouvriers, plus qu'à la sagesse et au zèle de l'évêque ou du supérieur général, que la Mission est redevable de ses progrès et de ses conquêtes. L'alliance du pouvoir ecclésiastique personnifié dans le vicaire apostolique avec le pouvoir religieux personnifié dans le supérieur, est pour les Missions confiées aux réguliers le principe le plus fécond des succès apostoliques. Il a pu venir à la pensée de quelques hommes, remplis des meilleures intentions assurément, que cette dualité d'autorité pouvait nuire au développement des œuvres, retarder l'expansion de la foi parmi les infidèles. Le temps et l'expérience ont suffisamment démontré l'erreur de cette opinion qui tombe d'elle-même. Quiconque a étudié sans préjugé et sans passion ce mode de l'apostolat catholique, en a franchement reconnu les solides avantages et la merveilleuse efficacité.

Monseigneur Dubar, du début à la fin de son épiscopat, se félicita toujours de cette solidarité nécessaire des deux pouvoirs, qui d'une part allégeait pour lui le fardeau d'une responsabilité trop personnelle, et qui, d'autre part, garantissait à son administration une

marche sûre et prospère. Que de fois, en recevant les comptes-rendus, les longues listes de baptêmes ou de catéchumènes que lui apportait chaque Père missionnaire, il s'écria joyeux et ému: « Voilà encore un argument de plus pour prouver l'esprit de corps des Jésuites ! »

On peut l'affirmer hardiment, s'il fit taire une défiance excessive de soi pour accepter le difficile gouvernement d'un Vicariat apostolique où la prédication de l'Évangile rencontrait tous les obstacles, c'est qu'il ne se trouvait pas seul et réduit à ses propres forces. Il savait que la Compagnie de Jésus, sa mère, le soutiendrait par les prières de l'Ordre entier et par les ouvriers éprouvés qu'elle lui fournirait en grand nombre. Il savait surtout qu'elle prendrait dans son administration la part la plus délicate, c'est-à-dire le soin spirituel et le gouvernement des religieux qui étaient ses missionnaires.

Le dévoûment à l'Église et à la Compagnie de Jésus qui animait Mgr Dubar se manifestait surtout par la charité. Son cœur en était un foyer, et il la faisait rayonner sur ses frères en religion, sur ses chrétiens, jusque sur les païens qui l'abordaient. Jamais, à la résidence, le prélat n'occupa pendant les récréations la place d'honneur qui lui était réservée ; il se mêlait à tous, s'approchait de préférence de ceux qui paraissaient délaissés ou tristes, et souvent allait au fond de la salle s'asseoir au milieu des frères coadjuteurs, pour qui sa présence était toujours le signal de la gaîté la

plus franche et la plus cordiale. Ordinairement timide, embarrassé même avec les étrangers, il était au contraire, dans ses rapports avec les Pères, les prêtres indigènes, les séminaristes ou les chrétiens, d'un entrain charmant et d'une conversation pleine d'amabilité.

Sa charité ne se bornait pas aux paroles ; elle se prouvait par les faits, souvent par de méritoires sacrifices. Apprenait-il qu'un Père était souffrant dans une chrétienté, peu importait la distance ou même l'importance des affaires qui l'occupaient à la résidence. Il partait aussitôt pour consoler le malade et continuer à sa place la Mission commencée. Un jour, pendant les chaleurs du mois de juillet, quand les Pères se trouvaient réunis selon l'usage à *Tchang-Kia-Tchouang*, un chrétien vint chercher l'un d'eux pour des malades qui se mouraient du typhus à l'extrémité de son district. Le thermomètre marquait 40° à l'ombre ; la distance à parcourir était de quinze grandes lieues ; les chemins détrempés par les pluies torrentielles des jours précédents étaient impraticables pour les voitures. Sans perdre de temps, le missionnaire fait ses préparatifs de voyage; il allait monter en selle, lorsqu'un catéchiste l'arrêta en disant : « L'évêque est parti depuis une demi-heure pour courir à vos malades; il m'a chargé de vous en prévenir lorsqu'il serait déjà loin.» Il est peu de missionnaires au *Tché-Ly-Sud-Est* pour qui l'évêque de Canathe n'ait renouvelé pareil acte de délicate charité.

Profondément affectionné à ses ouailles, surtout aux

plus pauvres, d'un accès facile et paternel, Mgr Dubar ne rendit jamais sa présence gênante ou coûteuse dans les chrétientés qu'il visitait. La chambre la plus misérable, des mets mal préparés, consistant en herbes ou plantes salées, la tenue indigente des chrétiens, tout était accepté gaîment et avec grâce. On remarqua même que la privation de tout bien-être matériel lui causait une joie inaccoutumée.

Nous savons déjà, par la relation de sa traversée de Boulogne en Chine, quelle place la famille et la patrie occupaient dans le cœur de Mgr Dubar. Il gardait dans sa mémoire, gravés en caractères ineffaçables, jusqu'aux moindres détails des années passées au milieu des siens. La tendresse dont il avait été l'objet de la part d'un père vénéré et d'une mère bien-aimée, les réunions de famille avec leur physionomie patriarcale et leurs épanchements intimes, les rapports si doux et si affectueux avec ses frères et sa sœur, ne cédèrent jamais à d'autres souvenirs la place qu'il leur avait donnée. Et pourtant ces souvenirs des siens, dont il ne parlait jamais sans émotion, qui vinrent tant de fois adoucir les dures fatigues de son apostolat, furent constamment soumis à une consigne invariable et sévère. Voici le texte d'un règlement qu'un Père trouva dans un petit carnet, confident des pensées et dépositaire des résolutions de l'évêque de Canathe: « Depuis le jour où je me suis lié à Dieu sans réserve, j'ai promis de consacrer ma vie entière à son service. Dussé-je subir le martyre du cœur le plus long et le plus cruel, je serai

fidèle à mon engagement. Le souvenir des miens a toujours été pour moi une source de distractions, de trouble même ; les paroles qu'ils m'ont dites autrefois, celles qu'ils m'écrivent aujourd'hui s'emparent de ma mémoire et de mes pensées. Il n'est pas jusqu'au son de leur voix, aux traits de leur visage qui ne viennent saisir mon imagination. Désormais, je veux mettre l'ordre et la règle dans ces souvenirs. J'associe donc aujourd'hui les miens à tous mes sacrifices. Dans toutes mes prières, dans les mérites de mes travaux, au saint autel, jusqu'à la dernière heure de ma vie, mon père et ma mère, mes frères et ma sœur auront, après l'Église et la Compagnie, la première place. Mais hors de là, je m'interdis toute préoccupation à leur sujet. Ma perfection religieuse, le salut de tant d'âmes qui me sont confiées réclament tout mon temps et tout mon cœur; à ce double but viseront avant tout mes pensées et ma vie. »

Par ces paroles et par la générosité même avec laquelle il sacrifiait ce qui dans son affection aurait pu allanguir son zèle, Mgr Dubar ne révèle-t-il pas quel amour profond et ardent il conservait à sa famille ? Un missionnaire lui parlait un jour de ces lignes tombées par hasard sous ses yeux : « Hélas ! répondit-il, je n'oserais pas affirmer que je suis demeuré constamment fidèle à ma résolution. Quand le courrier de Roubaix arrive, je le dévore. Non pourtant, ajouta-t-il, sans l'avoir impitoyablement fait attendre à la porte, c'est-à-dire jusqu'au moment de la récréation ou du temps

libre. » Force et tendresse, voilà bien en effet le double caractère des affections légitimes d'ici-bas surnaturalisées par la foi.

Ce double caractère se rencontrait aussi dans l'inaltérable amour qu'il portait à la France. Le souvenir de la patrie ne fut jamais absent de son cœur. Aux temps où elle était prospère, où, fidèle à sa mission civilisatrice et chrétienne, elle envoyait dans l'extrême Orient des diplomates dignes de son titre de *fille aînée de l'Église*, c'est avec un ton d'enthousiasme, très rare sur ses lèvres, que Mgr Dubar parlait d'elle, de ses œuvres et de ses gloires. Plus tard ses désastres militaires, sa position humiliée, les maux intérieurs qui la rongent jetèrent dans l'âme du prélat un tel fond de tristesse et de confusion qu'il ne prononçait plus son nom si cher, sinon pour la recommander aux prières de ses missionnaires et de ses chrétiens.

Un jeune diplomate [1], M. Gaston de Bezaure, qui

1. En 1871, M. Gaston de Bezaure, envoyé par le gouvernement français en qualité d'élève interprète à la légation de France en Chine, était à peine débarqué qu'il vint demander à *Tchang-Kia-Tchouang* l'hospitalité pour quelques mois, afin de se livrer avec plus d'activité et de sécurité à l'étude de la langue chinoise. Son séjour au centre de la Mission fut un temps de profit pour tout le monde. L'élévation de son caractère, la vivacité de sa foi, l'affection qu'il témoignait aux missionnaires rappelaient aux Pères les jeunes chrétiens qu'ils avaient élevés dans leurs collèges de France et les temps glorieux où la patrie comptait en grand nombre d'aussi nobles enfants. La Mission reçut de nombreuses marques de sa générosité. Lui-même utilisa si bien son séjour, qu'au bout de six ou huit mois il rentrait à la légation, assez familiarisé avec la langue chinoise pour rendre les services les plus précieux. Le jour de son départ fut un deuil pour la résidence. Les missionnaires, les chrétiens, et Mgr Dubar plus que tous, sentirent vivement la douleur de la séparation.

eut, il y a quelques années, l'occasion de passer plusieurs mois à la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang*, et sut apprécier les qualités de Mgr Dubar, celles de son cœur surtout, nous adressait au mois de septembre 1878 les lignes suivantes, qui peuvent être regardées comme un hommage au patriotisme de l'évêque de Canathe : « Monseigneur Dubar était une de ces âmes sympathiques dont le contact est doux et salutaire. Vous savez l'affection que je garde à tous nos chers Pères du *Tché-Ly-Sud-Est*, le souvenir impérissable qui m'est resté de mon séjour au milieu de cette grande et noble famille religieuse, qui me prodigua la tendresse d'une mère et me fit retrouver la patrie sur un sol étranger. Mais vous savez surtout la reconnaissance plus particulièrement filiale que j'avais vouée à Sa Grandeur, qui m'entoura d'attentions si délicates et si paternelles. Comme il aimait la France ! Son cœur battait sur ce point à l'unisson de celui des chefs de la légation nationale en Chine. La mort de ce digne évêque est un grand deuil pour le Vicariat apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*. Je partage ses regrets et sa douleur. »

Au moment de prendre en main le gouvernement de la Mission, Mgr Dubar vit le nombre de ses ouvriers s'augmenter de deux nouveau-venus, le père Macary et le frère Hérouard. L'année suivante les supérieurs de la Compagnie de Jésus procurèrent à la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, une consolation qui fait époque dans son histoire. Ils envoyèrent en Chine le révérend père

Fessard avec le titre et la fonction de visiteur des deux Vicariats apostoliques confiés aux enfants de saint Ignace.

Le 21 mars 1866, le père visiteur arrivait à *Tchang-Kia-Tchouang*, où les missionnaires l'accueillirent avec tous les élans de la joie et de la reconnaissance. Provincial de Paris pendant neuf ans, c'est lui qui avait présidé à la fondation de la Mission, lui qui l'avait énergiquement soutenue dans ses épreuves, comblant les vides faits par la mort et ranimant par ses lettres le courage des survivants. Le père Basuiau qui l'accompagnait, ancien procureur de la province de Paris, avait été longtemps la providence et l'avocat dévoué du *Tché-Ly-Sud-Est*, dont il avait plaidé les besoins et exposé la détresse aux conseils centraux de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*. Aussi la présence de ces deux insignes bienfaiteurs procura-t-elle à la communauté entière de *Tchang-Kia-Tchouang* une fête de famille, d'autant plus douce qu'on la goûtait pour la première fois. Malheureusement elle ne fut pas longue. Après s'être rendu compte de l'état de la Mission, après avoir décrété quelques mesures pour le maintien de la discipline religieuse, béni solennellement la nouvelle cathédrale sur l'invitation pressante de Mgr Dubar, encouragé et fortifié les missionnaires, ouvert un noviciat depuis longtemps désiré, le père visiteur dit adieu à *Tchang-Kia-Tchouang* moins de quinze jours après son arrivée. Son passage, tout rapide qu'il fut,

ne laissa pas pourtant de faire descendre une bénédiction nouvelle sur le *Tché-Ly-Sud-Est* [1].

Cette année, le nombre des adultes baptisés dépassa un millier; celui des baptêmes d'enfants païens eut aussi une augmentation sensible. Trente-sept chrétientés éloignées du centre de la Mission, la plupart de date récente, furent dotées d'une école ; on bâtit à neuf ou l'on fit réparer à fond une cinquantaine de *Kong-Souo*. Le Vicariat possédait cinquante catéchistes excurrents ou vierges institutrices, au lieu de quinze, et comptait plus de quatorze mille chrétiens. Le présent n'offrait que des consolations et l'avenir promettait une riche moisson d'âmes.

Cependant, jusqu'à la dernière heure de la visite, une inquiétude vague avait dans la communauté préoccupé les esprits. Personne n'ignorait que le père Brueyre était arrivé au terme, rarement prolongé dans la Compagnie, de sa charge de supérieur. Son attachement à l'Ordre, sa douce charité pour ses inférieurs, son zèle infatigable pour le salut des âmes l'avaient rendu cher à tous. Aussi la joie éclata-t-elle vivement, quand la visite finit sans opérer le changement redouté. Mais cette joie était prématurée. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis le départ du père Fessard, que

1. Le père Basuiau ne rentra pas en France. Nommé procureur des deux Missions de la Compagnie de JÉSUS en Chine et supérieur de la maison de *Jang-King-Pang* à *Shang-Haï*, il s'est dépensé pendant douze ans au service des missionnaires et de leurs œuvres, trouvant dans le frère Paul Beauchef un auxiliaire digne de lui. La Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, qui a tant de fois reçu des marques de sa charité dévouée, lui garde une profonde reconnaissance.

la nomination d'un nouveau supérieur apportait au *Tché-Ly-Sud-Est*, une nouvelle d'autant plus douloureuse qu'elle n'était plus attendue. On a vu des hommes qui ne s'étaient jamais connus se lier d'une amitié étroite, inaltérable sous les verroux d'une même prison et sous l'étreinte d'une même souffrance. Les longs malheurs de la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* auraient-ils pu manquer de resserrer les liens religieux qui unissaient ses missionnaires au chef dont ils avaient éprouvé la généreuse tendresse et admiré le courage ? Aussi les regrets furent-ils sincères et la tristesse profonde. Toutefois l'esprit d'obéissance fit taire bientôt, comme au départ de Mgr Languillat, le cri de la nature et calma les émotions du cœur. Tous savaient d'ailleurs, que ces changements réglés par l'institut entrent dans le plan providentiel de Dieu, partant, qu'ils ne manquent jamais de profiter à la perfection des religieux, aussi bien qu'au salut des néophytes qu'ils instruisent, et des païens qu'ils s'efforcent de convertir.

Le père Joseph Gonnet, successeur du père Brueyre, arriva à *Tchang-Kia-Tchouang* presqu'en même temps que la lettre qui apprenait sa nomination. Il n'était pas un inconnu pour la Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*, dont il s'était montré dès le début l'ami le plus généreux. Il y venait maintenant précédé de la renommée que ses talents administratifs, ses vertus religieuses, son zèle et ses succès apostoliques lui avaient acquise au *Kiang-nan*. Depuis plusieurs années, en effet, il gouvernait cette importante Mission

en qualité de supérieur général et de provicaire apostolique.

D'une prudence consommée, qui s'allie chez lui à l'ardeur de l'initiative, d'une énergie que ne décourage aucun obstacle, le père Gonnet était à peine placé à la tête de l'immense Mission de *Nan-king* dont la mort de Mgr Borgniet lui laissait la charge, qu'il tourna ses regards à l'Ouest, vers le *Ngan-Hoei*, l'une des deux provinces qui forment le Vicariat du *Kiang-nan*, et qui, malgré ses vingt millions d'habitants, ne possédait encore en 1865 ni missionnaires ni chrétiens. Comment une province si populeuse était-elle demeurée jusqu'alors délaissée à ce point? La rébellion des *Taî-pings*, la haine des étrangers, plus implacable au *Ngan-Hoei* que dans la plupart des autres provinces de la Chine, la pénurie aussi d'ouvriers et de ressources avaient causé cet abandon. En de telles circonstances, les vicaires apostoliques [1] et leurs conseillers avaient jugé prudent de concentrer autour de *Shang-Haï*, dans un rayon de trente ou quarante lieues, leurs missionnaires et leurs œuvres. Avant de marcher à de nouvelles expéditions, il fallait, croyaient-ils, s'affermir dans le pays déjà conquis.

Dès que les armes victorieuses de la France et de l'Angleterre eurent obtenu le libre exercice de la religion catholique en Chine, le père Gonnet estima l'heure

1. La Mission du *Kiang-nan*, depuis 1840, avait eu successivement pour vicaires apostoliques Mgr De Besi, Mgr Maresca, tous deux italiens, et Mgr Borgniet, Jésuite, préconisé évêque de Bérisse en 1859.

propice à un mouvement en avant, et sans retard il lança sur le *Ngan-Hoci* quelques-uns de ses plus intrépides compagnons. Ceux-ci rencontrèrent, il est vrai, des difficultés capables de faire reculer les plus héroïques courages. Le père de Carrère [1], qui réussit le premier à pénétrer dans les murs de *Ngan-King-Fou*, capitale de la province, vit sa maison brûlée, son mobilier pillé par une populace fanatique et ne dut son salut qu'à l'habileté dévouée de ses catéchistes. Mais malgré ces premières épreuves, malgré de terribles émeutes qui depuis ont coûté la vie à un prêtre indigène et à plusieurs catéchistes, qui ont ruiné quarante chapelles et quarante chrétientés nouvelles, on peut affirmer aujourd'hui que le succès donne raison au vaillant chef qui a dirigé les premiers mouvements. La croix a été plantée dans une contrée qui l'ignorait, et le signe rédempteur s'élève sur les montagnes où le démon régnait naguère en souverain. La

1. Le père Adrien de Carrère de Saint-André, né le 4 mars 1820 au château de Saint-André (Gers), avait déjà fait deux années de théologie au grand séminaire d'Auch, lorsqu'il entra le 7 novembre 1843 dans la Compagnie de JÉSUS à Rome. Après avoir terminé son noviciat à Laval, il enseigna pendant deux années la grammaire en Belgique, revint à Laval achever ses études de théologie et alla professer la philosophie au collège de Vannes qui venait de s'ouvrir. Arrivé en Chine en 1856, il administra pendant neuf ans avec un zèle infatigable et des fruits merveilleux le district de *Hai-men*. Le recueil autographié des lettres des nouvelles Missions de la Compagnie de JÉSUS contient une série de lettres du père de Carrère, aussi belles de style que remplies de faits édifiants, racontant son apostolat dans sa chère presqu'île de *Hai-men, la perle de la mer*. En 1865, son zèle, son expérience des affaires déterminèrent les supérieurs à l'envoyer à *Nan-King* pour relever le drapeau de la foi dans cette grande ville, où jadis existait une si florissante chrétienté malheureusement détruite. Il avait aussi pour mission de réclamer la

brèche est ouverte ; la conquête couronnera les travaux des intrépides soldats qui luttent sans relâche contre un ennemi acharné, et le nom du promoteur vénéré de cette campagne apostolique restera ineffaçablement gravé dans l'histoire de la Mission du *Ngan-Hoci*.

Voilà ce qu'avait déjà fait celui qui allait être le bras droit de l'évêque de Canathe, et l'inspirateur de toutes les œuvres qui ont illustré son épiscopat. Aussi le *Tché-Ly-Sud-Est* l'accueillit-il avec toutes les joies de l'espérance.

---

restitution des propriétés et des églises, qui appartenaient jadis aux catholiques dans le *Ngan-Hoci*, restitution stipulée par le récent traité conclu avec la France. Usant d'une extrême politesse avec les mandarins, mais opposant la clairvoyance à leurs ruses, et au besoin l'énergie à leur malveillance, il obtint plus qu'on ne pouvait espérer. Le rétablissement, du christianisme dans l'immense province de *Ngan-Hoei* coûta à l'intrépide missionnaire trois ans d'incroyables fatigues et d'incessantes persécutions. Il les surmonta toutes avec une imperturbable joie et une indomptable persévérance. Épuisé par ses luttes et par de continuels voyages, il succomba le 17 août 1868 à *Zi-Ka-Wei*, gardant jusqu'au bout la gaîté de son caractère, chantant l'*alleluia* dans la mort comme il l'avait toujours redit dans la vie.

CHAPITRE IX.

Les débuts du nouveau Vicaire apostolique. — Extension de la mission dans le Sud de la province : Achat d'une maison a KOUANG-PING-FOU. — Invasion des NIEN-FEI. — Pillage de la résidence de TCHANG-KIA-TCHOUANG. — Établissement d'une procure a TIEN-TSIN'. — Tentative de meurtre faite par des soldats impériaux sur un missionnaire; intercession de Mgr Dubar en faveur des coupables; proclamation officielle louant la charité des missionnaires. — Mort du Fr. Guillon, de Mgr Anouilh et de Mgr Mouly.

1866 — 1869.

APRÈS huit années d'existence, malgré des difficultés de tout genre, le Vicariat apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est,* sous la direction de Mgr Languillat et du père Brueyre, non seulement était sorti de la période de fondation, mais encore avait réalisé d'importants progrès et commencé un mouvement d'expansion. Le départ de son premier évêque et le changement de son supérieur général n'allaient-ils pas, comme il n'est que trop ordinaire dans les institutions humaines, causer à la Mission, dont ils étaient les plus fermes soutiens, une crise périlleuse, capable d'arrêter sa marche? Non, dans les

ordres religieux comme dans le sacerdoce catholique, les hommes se succèdent, mais les dévouements se remplacent et les desseins demeurent. Forts de l'expérience de ceux qui les ont précédés, guidés par leurs exemples, les nouveaux chefs continuent à viser le but que les premiers ont poursuivi, et l'œuvre commune s'accomplit dans une persévérante unité.

L'arrivée au *Tché-Ly* des pères Foucault et Petitfils, des frères Winsback et Templet[1] mit bientôt Mgr Dubar à la tête de douze prêtres Jésuites, d'un prêtre séculier chinois et de six frères coadjuteurs. Ainsi se trouvaient comblés, et au delà, les vides faits par la mort du père *Siüen*, prêtre indigène, et par l'envoi du frère Mariot dans la Mission du *Kiang-nan*. Ce nombre de missionnaires suffisait à peine aux travaux entrepris. Toutefois Mgr Dubar crut le moment favorable pour tenter l'exécution d'un projet conçu dès la première heure de son épiscopat, celui de promouvoir vigoureusement l'évangélisation de la partie méridionale du Vicariat. Cette immense région,

1. Les pères Foucault et Petitfils semblaient promettre à la Mission du *Tché-Ly* le travail d'une longue carrière; la Providence en décida autrement. A peine initié à la langue chinoise, le père Foucault fut appelé dans le Vicariat du *Kiang-nan*, dont il devint plus tard supérieur général. Le père Petitfils, comme nous le verrons, après cinq années d'un laborieux et fécond apostolat au *Tché-Ly*, fut emporté par le typhus en 1874. Les frères Winsback et Templet rendent depuis quatorze ans d'importants services à la Mission : le premier, peintre et architecte, a élevé et embelli un grand nombre de chapelles et d'églises; le second dirige avec un rare dévouement, sous les ordres du supérieur général, le *Kong-Chiaô*, établissement ou deux cents élèves se préparent les uns à entrer au séminaire, les autres à devenir catéchistes.

comprenant la préfecture de *Kouang-Ping-Fou*, celle de *Tâ-Ming-Fou*, et dix-huit sous-préfectures, peuplée de près de cinq millions d'âmes, était bien propre à exciter la sollicitude de son cœur d'évêque. Sur toute cette étendue en effet se voyaient seulement quelques chrétientés anciennes, situées dans un angle restreint du territoire de *Kouang-Ping-Fou* et comptant à peine quatre mille néophytes. Le reste était abandonné à l'idolâtrie. Le père Octave, chargé depuis plusieurs années de ce vaste district, y faisait noblement son devoir. Avec un zèle et un courage bien au-dessus de ses forces physiques, sans négliger l'administration de ses chrétientés, il avait su trouver le temps de parcourir une grande partie de ce pays qu'il brûlait de conquérir à Jésus-Christ, et de sonder les dispositions tant des lettrés que des populations rurales. Ses voyages, il est vrai, avaient été rapides; mais ils avaient suffi pour lui donner une connaissance sérieuse du terrain de la lutte et de l'ennemi qu'il voulait attaquer. Mgr Dubar et le père supérieur, inspirateurs de ces études préliminaires, jugèrent qu'il était temps de commencer le combat. Il fallait de l'argent; ils le fournirent malgré la détresse de la Mission. Il fallait des hommes; le district de *Ho-Kien-fou*, évangélisé depuis de longues années déjà et comptant quatre mille chrétiens de plus qu'à l'époque de la fondation du Vicariat, fournit au père Octave deux de ses ouvriers les plus expérimentés, le père Clément Couvreur et le père *Ki*, prêtre indigène plein de zèle et d'aptitude pour la

conversion des païens. « Mon plan, écrivait en 1864 Mgr Languillat, ma pensée unique depuis le traité de paix conclu en 1860 est de rentrer dans les villes, d'aborder les grands centres. Le temps est venu de reprendre la tactique de nos anciens Pères, de commencer par gagner, sinon les âmes, du moins la sympathie des notabilités chinoises, afin d'arriver plus aisément à convertir le peuple. » Telle était aussi la pensée de Mgr Dubar. D'ailleurs, en Chine comme en Europe, les habitants des villes exercent une prestigieuse influence sur ceux des campagnes, qui écoutent leurs paroles comme des oracles et subissent leurs opinions. Avant de pénétrer dans des terres à peine explorées, les missionnaires devaient donc, pour accréditer leur ministère, acquérir une demeure dans la ville préfectorale de *Kouang-Ping-Fou*, la plus centrale du district confié au père Octave. L'hostilité des indigènes et surtout de quelques lettrés influents rendait la tâche difficile. Aussi pendant plus de deux mois, les efforts du missionnaire et de trois habiles catéchistes échouèrent-ils complètement. L'entreprise paraissait à tous désormais impossible; mais le découragement général ne fit qu'accroître l'énergie et la persévérance du père Octave. S'obstinant à espérer, il continua ses tentatives et réussit enfin à trouver une maison que le possesseur consentit à lui vendre. Le marché fut conclu et le prix d'achat versé, avant que personne parmi les païens eût même soupçonné l'affaire. Après avoir rassemblé en toute hâte quelques

meubles, les missionnaires se disposaient à entrer ouvertement dans la ville, lorqu'une indiscrétion vint ajourner leur prise de possession. Le secret qu'il était indispensable de garder jusqu'à l'occupation de la propriété fut malheureusement livré au public. A cette nouvelle quelques demi-lettrés, employés des tribunaux, ennemis fanatiques de la religion catholique, jetèrent les hauts cris et ameutèrent le peuple. Une foule furieuse accourut à la porte du vendeur, menaçant de l'expulser de la ville et d'incendier sa maison s'il exécutait le contrat fait avec les *Diables d'Occident*. Le chinois épouvanté promit tout ce qu'on voulut; mais comment résilier la vente? Accuser auprès des tribunaux le missionnaire ou ses agents d'avoir usé de pression et d'astuce l'eût vite libéré de son obligation; toutefois cet infâme mensonge répugnait à son caractère presque loyal. Grand était son embarras, quand sa vieille mère trouva un procédé moins odieux qui réussit à merveille. Elle se présenta devant le *Tché-Chien* (sous-préfet), et au milieu de cris déchirants demanda vengeance contre son fils, coupable d'avoir vendu à des étrangers la maison dans laquelle son mari était mort et où elle espérait rendre elle-même le dernier soupir.

La déposition de la vieille païenne fut accueillie avec faveur par le magistrat, saisi déjà de cette affaire par la rumeur publique. Il y vit le moyen d'évincer les missionnaires sans se compromettre. Le respect filial, les droits usufruitiers d'une veuve sur la fortune de

son mari ne lui offraient-ils pas assez de spécieux prétextes ? Les noms du missionnaire, de sa religion, de son pays furent à peine prononcés; et cette comédie judiciaire se termina promptement par une sentence qui dépossédait la Mission et condamnait le vendeur à restituer le prix reçu. Le père Octave refusa de reprendre l'argent et protesta contre l'arrêt du magistrat ; argent et protestation furent déposés au greffe du tribunal ; mais ni le juge, ni le greffier n'en accusèrent réception.

Fallait-il accepter un échec qui éloignait pour longtemps de *Kouang-Ping-Fou* les missionnaires ? Mgr Dubar ne le crut pas. Il instruisit aussitôt la légation de France à *Péking* de tout ce qui venait de se passer, invoquant son intervention. Le ministre de France, M. le comte de Lallemant, fort du prestige que lui donnait alors le souvenir des succès de l'expédition franco-anglaise, réclama énergiquement contre l'injustice dont ses nationaux étaient victimes, et le gouvernement chinois, malgré ses dispositions tortueuses et malveillantes, dut se résoudre à lui accorder satisfaction. Sur l'ordre du ministère des affaires étrangères de *Péking*, le vice-roi de *Paô-Ting-Fou*, personnage équitable, presque bienveillant pour les chrétiens, se hâta d'envoyer deux juges d'instruction à *Kouang-Ping-Fou*, avec mission de terminer l'affaire sans blesser les droits de personne. Les débats reprirent devant eux. Après une première audience, les deux juges se présentèrent chez le père Octave, logé

aux frais du tribunal dans un hôtel de la ville. « Abandonnez votre acquisition, lui dirent-ils : il est impossible de vous la conserver. L'opposition des lettrés est formidable ; la mère du vendeur est prête à se pendre de désespoir, si sa maison vous est livrée. Votre situation et notre propre carrière n'ont rien à gagner à une conclusion juridique. Désistez-vous de vos poursuites ; nous vous obtiendrons du gouvernement un établissement qui vous coûtera moins et vous honorera davantage. Déjà nous sommes autorisés par une dépêche secrète du vice-roi à vous céder une partie des bâtiments du grenier impérial [1]. Si vous acceptez, le succès de notre mission attirera les regards du vice-roi sur nous, et vous-même serez désormais à l'abri des haineux agissements de vos ennemis. »

Le père Octave avait bien des raisons pour réclamer le maintien du contrat ; mais il les sacrifia au désir de la paix et souscrivit à la proposition des délégués du vice-roi. Il y mit seulement une condition, c'est que la légitimité du marché conclu avec le lettré *Wam* fût affirmée dans la pièce officielle conférant à la Mission la propriété du bâtiment de l'état. Cette clause, disons-le à l'honneur de l'autorité chinoise, fut acceptée par les envoyés du vice-roi et ratifiée le jour même par le préfet de la ville. Alors seulement le Père consentit à

1. Toutes les villes de la Chine possédaient autrefois un *Tseng-ngâo* ou grenier public, bâti aux frais de l'état et destiné à recevoir les grains que l'empereur y envoyait chaque année pour parer aux éventualités de la famine. Depuis le règne de l'empereur *Tâo-Kouang* (1820-1849), ces établissements ont cessé partout d'être utilisés au profit du peuple.

retirer son argent et sa protestation. Un diner solennel, auquel assistaient onze mandarins et deux missionnaires Jésuites, termina la négociation. Le lendemain les deux envoyés du tribunal supérieur, accompagnés d'un missionnaire chargé d'aller remercier le vice-roi, reprirent la route du Nord, en louant hautement l'esprit de conciliation dont avaient fait preuve les *prédicateurs d Occident.*

Pour compléter ici l'histoire de cette fondation, disons que le succès obtenu par la patience persévérante du père Octave ne fut malheureusement pas une victoire définitive. La haine un moment comprimée reprit souvent l'offensive ; deux fois en moins de huit années, la résidence de *Kouang-Ping-Fou* fut assaillie par des bandes de furieux qui la pillèrent, en brisèrent les portes et les fenêtres, maltraitèrent ses gardiens et déchirèrent à coups de sabre toutes les images de la chambre qui servait de chapelle. Ces violences jetèrent sans doute l'épouvante parmi les catéchumènes encore chancelants et parmi les païens qui commençaient à s'instruire de la religion catholique ; toutefois elles n'eurent pas les effets désastreux qu'on aurait pu redouter. En donnant lui-même un pied-à-terre aux missionnaires, le gouvernement chinois s'était implicitement engagé à les y faire respecter. Il s'acquitta de cette obligation, non pas, il est vrai, spontanément, mais sous la pression des représentants de la France, qui étaient alors M. le comte de Rochechouart, chargé d'affaires, et M. Gabriel Devéria, premier interprète, deux hommes de

dévoûment qui n'ont cessé de mériter la reconnaissance des missionnaires de la Chine.

Deux fois pillée et ruinée, la maison de *Kouang-Ping-Fou* fut deux fois relevée aux frais du trésor public. Les coupables, laissés presque impunis après la première dévastation, furent sévèrement châtiés à la seconde. En voyant le gouvernement prendre ainsi la défense des missionnaires, les néophytes reprirent courage et les populations commencèrent à respecter la foi catholique.

Mais revenons aux débuts de la résidence de *Kouang-Ping-Fou*. Aussitôt que Mgr Dubar eût appris la cession faite au Vicariat d'une partie du grenier impérial, il se mit en route pour aller lui-même en prendre possession. L'édifice était en ruines ; l'évêque put à peine s'y loger dans un appartement de dix pieds carrés, le seul à peu près qui ne fût pas ouvert à tous les vents. Mais qu'importait la pauvreté du logement à son cœur d'apôtre ? La joie l'inondait, à la pensée que Jésus-Christ inaugurait enfin son règne dans cette vaste contrée où il était presque entièrement ignoré. La bénédiction du premier Pasteur porta ses fruits : dans le cours de cette année, le district de *Kouang-Ping-Fou* compta plus de deux cents baptêmes d'adultes, qui tous, pour embrasser la foi, avaient dû braver la haine et les menaces de leurs concitoyens, parfois même celles de leurs parents.

Mgr Dubar visita les chrétientés et les principales villes de cette partie encore inculte de son

Vicariat, encourageant ses collaborateurs, prêchant aux anciens néophytes le zèle pour la conversion de leurs frères idolâtres, bénissant les catéchumènes, et laissant approcher de lui les nombreux païens qui voulaient à tout prix voir l'évêque, *le maître de la grande Religion.* Il ne rencontra sur son chemin que des marques de respect et des motifs d'espérance. De retour à *Tchang-Kia-Tchouang*, il racontait avec expansion les traits édifiants dont il avait été témoin et les consolations qu'il avait goûtées pendant cette longue excursion pastorale.

Ces consolations, hélas ! allaient bientôt faire place à de graves préoccupations. L'œuvre de Dieu semblait prospérer au *Tché-Ly-Sud-Est* ; l'enfer devait donc chercher sa revanche. Cette fois encore les instruments de sa rage furent les rebelles. Le 17 septembre 1867 Mgr Dubar écrivait au père Henri Leblanc, Jésuite de Paris : « Les enfants de la Compagnie travaillent ici de leur mieux à la propagation de l'Évangile. Sans oser comparer nos petites œuvres aux œuvres gigantesques de nos anciens Pères (ce serait trop d'orgueil et trop d'audace), je puis dire que nos missionnaires sont animés d'un véritable zèle et n'épargnent pas leur peine. Or c'est là l'important, puisque le succès dépend, non pas de nous, mais de Dieu qui le donne quand il lui plaît : *Deus incrementum dat.* — Depuis deux mois quatre ou cinq cents brigands à cheval parcourent le pays, du Nord au Midi et du Midi au Nord, volant et pillant tout sur leur passage. Ils nous ont jusqu'ici laissés tranquilles. Priez Dieu de nous protéger. »

Ces quatre cents brigands étaient, hélas! l'avant-garde d'une armée de quarante ou cinquante mille rebelles, nommés *Nien-fei*[1] (*sauterelles au vol rapide*), qui avaient les années précédentes successivement ravagé les provinces du *Ho-nan*, du *Hou-pei*, du *Chan-si* et du *Chan-tong*. Ces hordes barbares étaient commandées par un chef qui prenait le titre de *Roi des enfers (Ien-Wang)*, et dont la cruauté dépassait toute croyance. Chaque jour il faisait choisir parmi les captifs un beau jeune homme appartenant à une famille aisée et de sa main lui tranchait la tête. Les plus brutales passions accompagnaient, on le devine, une pareille férocité; il ne marchait que dans le sang et dans la boue. Vers le 15 janvier 1868, n'ayant plus rien à dévaster dans le *Ho-nan*, les *Nien-fei* franchirent le *Fleuve Jaune* et se jetèrent sur le *Tché-Ly* comme sur une proie facile. Partout le meurtre et l'incendie signalèrent leur passage; leur nom seul glaçait d'effroi les populations les plus courageuses. Comprenant l'impossibilité de résister à une armée si aguerrie et si formidable, les missionnaires résolurent, le cas d'une attaque échéant, de ne pas défendre *Tchang-Kia-*

1. Les *Nien-fei* formèrent leurs premières bandes dans le *Ho-nan* en 1859; ils se recrutèrent d'abord des débris de l'armée rebelle des *Tcham-mâo* qui venaient de perdre plusieurs batailles dans le *Kiang-nan*. En 1862 les sociétés secrètes *du Nénuphar*, les mahométans de plusieurs provinces et quelques bandes des *Hong-hoû-tze* (barbes rouges) échappées de la Mantchourie vinrent grossir leurs rangs. Jusqu'en 1867 ils ne se montraient que pendant l'hiver, et se dispersaient aux premiers jours du printemps. Ils se donnaient comme un parti politique, ayant pour but de chasser du trône la dynastie régnante et de placer la couronne impériale sur le front de leur chef, soi-disant héritier et descendant de

Tchouang, mais d'entrer en composition avec les envahisseurs, en se réclamant de leur qualité de Français. On remit cependant les fortifications en état, et les chrétiens, malgré l'épouvante générale, offrirent courageusement de protéger leurs prêtres ou de mourir avec eux.

Pendant un mois, les *Nien-fei* parcoururent la partie Ouest du Vicariat, sans s'approcher de *Shien-Chien*. « Du haut de nos talus, écrivait le frère Guillon, nous pouvions voir la plaine couverte de gens qui désertaient leurs foyers, emportant quelques provisions, traînant après eux leurs femmes et leurs enfants, courant dans tous les sens et ne croyant trouver la sécurité que là où ils n'étaient pas. Tous les jours aussi nous apercevions des corps de troupes impériales, allant et venant sous prétexte de poursuivre l'ennemi dont elles se tenaient respectueusement à distance, et aggravant la misère générale par leurs ravages. Notre village se remplissait de fugitifs, surtout de femmes et d'enfants qui avaient tout à craindre de ces scélérats.

« Le 23 février, dimanche de la Quinquagésime, dès le matin, de nombreux groupes de cavaliers,

la dynastie des *Ming*. Mais la cruauté avec laquelle ils traitaient les populations leur donnait le caractère de brigands plus encore que celui de rebelles. Ils portaient des habits de femmes avec un turban rouge ou bleu sur la tête ; leur pantalon descendait seulement jusqu'aux genoux, afin de laisser voir la marque d'enrôlement imprimée au fer rouge sur leurs jambes; moyen farouche imaginé par les chefs pour empêcher la désertion des paysans enrôlés de force, en les exposant ainsi à la fureur des impériaux et du peuple. Leurs cheveux longs et tombant sur le visage rendaient leur aspect sauvage et les faisaient regarder par le peuple comme des monstres.

ennemis apparurent à l'horizon. Le danger devint imminent. Un moment, sur les instances des chrétiens qui présentaient une longue liste de volontaires, on revint à la pensée de tenter une résistance; des courriers partirent sur-le-champ dans toutes les directions, pour convoquer les néophytes et les païens dont le concours était promis. Encore vingt-quatre heures, et la place munie de douze cents défenseurs pourrait tenir. Prévenus par les *Nien-fei* dont la cavalerie occupait tous les chemins, les défenseurs attendus ne purent, malgré leur diligence, arriver jusqu'à nous.

« Vers onze heures, plus de cent bandes d'une trentaine de cavaliers, chacune avec son drapeau, se suivant à un intervalle de trois portées de fusil, défilèrent au loin sous nos yeux. Une moitié prit la direction du Nord, l'autre celle du Midi; puis exécutant un mouvement tournant, les deux moitiés rejoignirent leurs extrémités, enveloppant ainsi dans un cercle immense la sous-préfecture de *Shien-Chien*, centre de l'opération, et avec elle deux cents villages et notre résidence. Cette évolution rapidement terminée, un corps de cavalerie s'élança vers la ville et l'investit de toutes parts. Du haut de nos remparts nous vîmes deux ou trois cents rebelles se présenter à la porte orientale de *Shien-Chien*. Après avoir reçu une décharge d'artillerie qui ne leur fit aucun mal, ils escaladèrent les murailles dépourvues de défenseurs, et en deux minutes la ville fut prise. Les soldats impériaux et les habitants l'avaient abandonnée.

Dans sa fuite, le sous-préfet fut reconnu et massacré près de la porte du Midi, où nous le trouvâmes trois jours après, dépouillé de ses vêtements et recouvert d'un lambeau de natte. »

Tchang-Kia-Tchouang n'est qu'à deux kilomètres de la ville de *Shien-Chien*; son tour allait donc arriver. Dans l'impuissance où ils étaient de se défendre, il ne restait aux missionnaires qu'à parlementer et à dissimuler au plus vite les préparatifs faits pour la lutte. Vers deux heures, un escadron de quatre-vingts cavaliers environ parut à la porte du village, demandant à parler au *Tâ-jen* (grand homme, chef), qui commandait la place. Le père Leboucq et le frère Guillon se présentèrent. S'adressant au chef des assaillants, jeune homme de vingt-huit ou trente ans : « Missionnaires et Français, dit le Père, nous demeurons étrangers à votre querelle avec le gouvernement tartare de la Chine. » — « Aussi n'avons-nous rien contre vous, répondit le chef; mais j'ai besoin de chevaux, il faut que tu m'en procures. » — « On t'en a déjà livré deux ce matin. » — « Je l'ignore. Il m'en faut encore un. » — « Qu'à cela ne tienne, je te le donnerai. » Le chef aussitôt d'élever le ton et de s'écrier avec menace : « Ce n'est pas un cheval qu'il me faut, j'en veux cent. » Et toute la troupe d'appuyer ses paroles par des cris de mort. Espérant l'amener à meilleure composition, le Père l'invite à entrer dans le village. La porte ouverte, il n'ose d'abord s'y hasarder craignant une embûche. Mais bientôt ses hommes, plus impatients,

ont franchi le talus des remparts, et pénètrent la lance à la main dans la place; il les suit. Dès que ces bandits eurent constaté qu'elle n'avait ni armes ni défenseurs, leur insolence et leur rapacité ne connurent plus de bornes. Bientôt les portes de la résidence furent enfoncées, tous les appartements envahis; et cette troupe sauvage commença un horrible pillage continué pendant trois heures par les bandes nombreuses qui arrivaient à chaque instant.

Dès l'approche du danger les missionnaires présents avaient offert à Dieu le sacrifice de leur vie; leur unique souci fut d'empêcher la profanation des choses sacrées et de sauver les chrétiens, les enfants des orphelinats, les élèves du séminaire, les quatre ou cinq cents femmes ou jeunes filles réfugiées dans l'église. Chacun courut au poste que lui assignaient ses fonctions. Le visage calme, mais le cœur en proie aux plus vives inquiétudes, le père Fourmont, directeur du séminaire, se tint au milieu de ses élèves, les encourageant et priant avec eux. Le père Gonnet suivi du frère Hérouard et rejoint bientôt par le père de Beaurepaire, qui s'était levé du lit où la maladie le retenait depuis quelques jours, alla consommer les saintes espèces à l'autel de la chapelle intérieure, puis revint vers sa chambre dans le but de soustraire au pillage les archives de la Mission qui y étaient déposées. Mais déjà les portes en avaient été brisées, et vingt brigands la mettaient à sac. Il essaya une protestation qui, en ce moment critique, faillit lui coûter la vie.

Le père Leboucq et le frère Guillon s'attachèrent aux pas des envahisseurs, tâchant d'adoucir leur férocité, et invoquant souvent l'autorité du jeune chef, qu'ils étaient parvenus à rendre humain, sympathique même à leur cause. Un cri de détresse se faisait-il entendre sur un point de la résidence, ils y accouraient avec *Tchang-lâo-iâo* (c'était le nom du chef), et prévenaient un malheur ou sauvaient une vie. Ils firent rendre de la sorte deux jeunes séminaristes que cinq ou six brigands emmenaient prisonniers. « Dire, écrit le frère Guillon, les poursuites et les attaques dont nous fûmes l'objet, les stratagèmes qu'il nous fallut employer pour esquiver une mort vingt fois menaçante, est chose absolument impossible. »

Dans ce lugubre drame, Mgr Dubar s'était réservé le rôle le plus noble, mais aussi le plus périlleux. Dès le premier moment du pillage, il se rendit à la cathédrale, voulant sauvegarder par sa présence les femmes qui s'y pressaient affolées de terreur. Le généreux prélat bénit ces infortunées dont les sanglots lui déchiraient l'âme ; puis agenouillé au milieu du sanctuaire, au pied du crucifix, en face de l'autel, encore à jeun depuis la veille, il persévéra dans la prière jusqu'à la nuit. Cependant les portes de l'église quoique barricadées avec soin, volèrent bientôt en éclats, et cinquante bandits, armés de lances, s'avancèrent jusqu'au sanctuaire en vociférant des menaces de mort. Les femmes terrifiées poussaient des cris déchirants, suppliant l'évêque de les sauver! Calme, rempli d'une force surnaturelle,

Mgr Dubar demeura immobile sur son prie-Dieu. Les irruptions des barbares dans l'église, se répétèrent plusieurs fois ; souvent le sabre fut levé sur la tête du vicaire apostolique et la lance dirigée contre sa poitrine ; il garda toujours la même attitude, offrant à Dieu sa vie pour le salut de son troupeau. Sa prière fut exaucée, mais sans l'acceptation de son sacrifice heureusement. Aucune des femmes qui s'étaient réfugiées à l'église n'eut à souffrir de l'insolence des brigands ; la rage de ces bandits, tournée d'abord contre l'évêque, cédait bientôt à un sentiment involontaire de respect, inspiré par la majesté sereine de son visage, et ils s'empressaient de sortir.

Vers quatre heures du soir, une bande, plus nombreuse et plus féroce que toutes celles qui l'avaient précédée, arriva tumultueusement de *Shien-Chien*. Le seul aspect de son chef, vêtu de peaux de renard et coiffé d'un large bonnet en poils de loup, glaçait d'effroi ; il réclamait avec menace de l'argent, des chevaux, des armes et du sang. Aucun des missionnaires n'eût échappé à la mort, sans l'assistance du jeune *Tchang-lâo-iâo*, qui resta jusqu'à la nuit avec eux pour les protéger.

Vers cinq heures et demie, rappelés par la consigne, les *Nien-fei* s'éloignèrent pour regagner leurs quartiers, où ils devaient rendre compte au farouche *Ien-Wang* des exploits de la journée. Ces exploits étaient horribles ! Autour de *Tchang-Kia-Tchouang*, dans un rayon de trois lieues, deux cents villages en feu illuminaient la nuit de sinistres clartés. A la

résidence, l'incendie allumé plusieurs fois n'avait détruit qu'une faible partie des bâtiments, mais le reste était affreusement dévasté. Meubles, portes, fenêtres, linge, pharmacie, archives, argent de la procure, orgues de la cathédrale, statues et images des saints, ornements et vases sacrés : tout avait été volé ou mis en pièces. De la maison il ne restait plus que les murailles dénudées. Les pertes de la Mission ne s'élevaient pas à moins de soixante mille francs. Plusieurs chrétiens, trois séminaristes et le catéchiste du père supérieur avaient été emmenés par les *Nien-fei*. Tous heureusement purent déserter leurs rangs quinze jours après leur enrôlement forcé, à l'exception pourtant d'un jeune séminariste, qui n'a jamais reparu et dont la Mission pleure encore l'enlèvement.

En quittant la résidence, *Tchang-lào-iâo* avait dit aux Pères : « Vous êtes trop confiants avec nous. Demain, cette nuit peut-être, arrivera le corps principal de notre infanterie. Celui-là est sans pitié; et eussiez-vous vingt défenseurs comme moi, vous n'en seriez pas moins massacrés jusqu'au dernier. Croyez-moi, ne restez pas ici. Nous allons tous nous réunir pendant trois heures au quartier du *roi*, ne laissant dans les campagnes que quelques piquets de cavalerie, chargés de rallumer l'incendie dans les villages. Profitez de ce répit et des ténèbres pour vous enfuir dans la direction de l'Est. » Le conseil parut sage et l'on organisa promptement

le départ. Mgr Dubar [1] voulut y présider. Comme on l'exhortait à pourvoir sans retard à la sécurité de sa personne, qui importait avant tout au Vicariat : « Le pasteur, répondit-il, doit songer d'abord à ses ouailles; je ne partirai pas avant de savoir nos pauvres chrétiennes hors de danger. »

Une heure après, conduites par quelques néophytes hardis et dévoués, les cinq cents jeunes femmes qui venaient d'éprouver si visiblement la protection de Dieu étaient sorties sans encombre du cercle de feu qui entourait la résidence. Alors les missionnaires se réunirent à la sacristie ; l'évêque leur donna l'absolution sacramentelle, et tous s'embrassèrent fraternellement, avant d'affronter les dangers de la fuite ; puis ils quittèrent le village[2]. « Nous étions sept Européens, écrit le frère Guillon : Monseigneur, quatre Pères et deux Frères.

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, le courrier du Japon nous apporte un précieux témoignage rendu à la calme intrépidité dont fit preuve Mgr Dubar durant ces jours de péril et de désolation. M. René de Balloy, son auteur, premier secrétaire d'ambassade, aujourd'hui chargé d'affaires de France au Japon, a laissé en Chine, où il séjourna de 1871 à 1874, un souvenir que le temps n'effacera pas. Il honora la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* de sa visite et les missionnaires de son amitié. Comme nous le remarquâmes alors, la simplicité religieuse de Mgr Dubar fit sur lui une de ces impressions qui demeurent. Citons ici quelques mots de sa lettre qui l'expriment. « Je ne saurais vous dire, nous écrit-il, combien j'ai été douloureusement surpris en apprenant la mort si prématurée de Mgr Dubar. Dieu, en le rappelant à lui, a voulu sans doute lui épargner quelques-unes des rudes épreuves qui sont le lot des missionnaires en Chine. Il en avait eu déjà largement sa part, lors du passage des *Nien-fei* à *Shien-Chien*. C'est grâce à son courage et à son sang-froid que le Vicariat ne subit pas alors un désastre irréparable. »

2. Les fugitifs avaient à peine franchi la porte *Est* du village de *Tchang-Kia-Tchouang*, qu'une nouvelle bande de cinq cents *Nien-fei* se précipitaient dans la résidence.

Trois chrétiens, quelques orphelins et une vierge du village de *Nan-tze-tâ*, que nous rencontrâmes dans la campagne, se joignirent à nous. L'absence des frères Audoin et Winsback que nous n'avions pu trouver au moment du départ nous attristait. Nous apprîmes le lendemain qu'ils avaient pu se sauver dans la direction Nord-Est, après avoir pendant plusieurs heures défendu les enfants de l'orphelinat et couru les plus grands dangers. « Nous marchions en silence à travers la plaine, trébuchant à chaque pas, déchirant nos habits aux branches des petits jujubiers sauvages qui s'y dressent nombreux, nous hâtant et faisant peu de chemin, à cause des longues courbes qu'il nous fallait décrire pour éviter les villages occupés par l'ennemi. Guidés par nos bons anges, nous arrivâmes vers minuit dans le village de *Kouo-Tchouang*, que n'avaient pas encore atteint les rebelles et qu'habitaient quelques familles chrétiennes. Ces bonnes gens se disposaient à s'enfuir. Ils avaient appris nos désastres et nous croyaient tous massacrés ; notre arrivée leur causa une grande consolation. Des rafraîchissements nous furent offerts pendant qu'on préparait un char pour transporter les plus fatigués d'entre nous. Il y avait urgence de nous éloigner avant le jour, nous reprîmes donc notre course dans la direction de *Pâo-Têou*, gros bourg de trente mille âmes, situé sur le canal impérial, que nous voulions passer afin de mettre ses eaux entre les rebelles et nous. »

La prudence semblait conseiller à Mgr Dubar de demeurer quelque temps à *Pâo-Têou* ; mais la charité

du pasteur pour son troupeau l'emporta sur le soin de sa propre sécurité. En vain le père Gonnet le conjura d'aller à *Tien-Tsin* ou bien d'attendre dans une chrétienté, soit de *Tong-Kouang*, soit de *Ou-Kiâo*, à l'Est du canal, que le pays de *Shien-Chien* fût complètement évacué par les rebelles. Pressé par son zèle, le prélat n'accepta ni détour ni retard ; après vingt-quatre heures à peine de repos à *Pâo-Têou*, il se remit en marche avec le dessein d'épier les mouvements de l'ennemi et de rentrer à *Tchang-Kia-Tchouang* aussitôt que le dernier des *Nien-fei* en serait sorti. Les pères Fourmont et Leboucq l'accompagnèrent, désireux de partager les périls de leur évêque. De son côté, le père supérieur s'embarqua pour *Tien-Tsin* avec le père de Beaurepaire et les deux frères Guillon et Hérouard. Le père de Beaurepaire, atteint dans la fuite d'une pleurésie inquiétante, réclamait des soins qui ne pouvaient lui être donnés dans une demeure ruinée. Ces soins lui furent prodigués à l'hôpital de *Tien-Tsin* par les admirables sœurs de la Charité; aussi se trouva-t-il bientôt hors de danger. Le voyage du père Gonnet à *Tien-Tsin* avait aussi pour but de pourvoir aux premières nécessités de la résidence dépouillée de tout, car l'approvisionnement était impossible partout ailleurs.

Le mercredi des Cendres, 26 février, à une heure du matin, après un pénible voyage fait à pied, les vêtements transpercés d'humidité par la neige tombant à flocons, surtout le cœur serré au souvenir des récentes saturnales dont ils avaient été les témoins et les vic-

times, l'évêque et ses compagnons rentrèrent à *Tchang-Kia-Tchouang*, précédant de quelques heures seulement les frères Audoin et Winsback. Un silence de mort régnait dans le village désert. Mgr Dubar allait franchir le seuil de la résidence qu'il croyait absolument abandonnée, quand soudain, dans l'obscurité de la nuit, un vieillard et un enfant lui barrèrent le passage. Un instant il se crut tombé de nouveau entre les mains des rebelles. Mais la voix de l'évêque fut vite reconnue; et les deux hommes pleurant d'émotion demandèrent à genoux la bénédiction de leur premier Pasteur. Le vieillard était un chrétien du village, qui, sans souci de sa propre maison ni de sa vie, s'était, après le départ des Pères, constitué le gardien de leur demeure. Il l'avait intrépidement défendue contre le vandalisme des brigands et contre la rapacité des maraudeurs du pays, venus pour glaner après eux. L'enfant était un orphelin de la Mission, nommé *Joseph*, aveugle de naissance, d'une rare intelligence, surtout d'un incomparable dévoûment aux missionnaires. Au moment de la fuite, ses camarades qui l'aimaient, le vénéraient même à cause de sa douceur et de sa piété, l'avaient entraîné de force avec eux jusqu'à la porte du village. Là, il s'arracha de leurs mains : « J'aime mieux, avait-il dit, mourir dans la maison où j'ai appris à connaître Dieu, que vivre partout ailleurs. » Le vieillard et l'enfant, qu'inspirait une même pensée de fidélité, ne s'étaient rencontrés au milieu des ruines, que plusieurs heures après le passage des brigands ; ils ne se quittèrent plus.

Le jour, ils dormaient à tour de rôle ; la nuit, armés de lances oubliées par les *Nien-fei*, ils montaient la garde à la porte.

Profondément touché d'un dévoûment qui révélait de si nobles cœurs, Mgr Dubar ne savait comment témoigner à ces deux fidèles chrétiens son affectueuse reconnaissance.

L'étranger qui serait entré à la résidence cette nuit-là à deux heures du matin, aurait aperçu dans la loge du concierge, à peine éclairée par la lueur blafarde d'une lampe à demi brisée, cinq hommes assis sur leurs talons au milieu de papiers, de vêtements à moitié brûlés ; et il les aurait entendus parler avec une joyeuse animation : c'étaient l'évêque de Canathe, ses deux missionnaires et les deux courageux gardiens. Le jour venu, Mgr Dubar eut hâte d'examiner l'état de la maison. Quel triste spectacle s'offrit à ses regards ! La cour, les cloîtres, les appartements étaient encombrés de débris de toutes sortes. Des livres déchirés, des papiers souillés, des lambeaux de linge, d'ornements sacrés, d'aubes, de chasubles, des morceaux de meubles, des burettes, une mitre percée à coups de lance, une crosse brisée gisaient sur le sol. A cette vue, l'émotion du prélat fut si grande qu'il se sentit près de défaillir.

Les consolations lui arrivèrent bientôt de toutes parts, et une fois de plus il vit, ainsi que ses missionnaires, se réaliser dans toute sa vérité la béatitude divine promise à la souffrance. A *Tien-Tsin*, les résidents européens, anglais, suisses ou français, catholi-

ques ou protestants, rivalisant de générosité, multiplièrent au père Gonnet les offres de service les plus sympathiques et l'entourèrent des attentions les plus délicates. Le Consul de France réclama le privilège de recevoir comme hôtes dans sa maison les quatre émigrés de *Tchang-Kia-Tchouang*. De *Péking* accourut Monsieur le Comte de Rochechouart, alors premier secrétaire de la Légation, offrant au nom de son chef, Monsieur de Lallemant, des secours pécuniaires pour ravitailler la résidence. De *Shang-Haï* le père Basuiau écrivit que sa procure était à la disposition de la Mission. Un autre témoignage de sympathie, moins attendu et par là même plus apprécié que tous les autres, fut donné aux religieux spoliés par le gouvernement chinois. Il leur ouvrit à *Tien-Tsin* comme refuge une maison de l'État [1], contenant huit chambres habitables, située en face de la mission des Lazaristes et du consulat de France, n'en étant même séparée que par un des affluents du *Pei-Ho*. Le père Gonnet, qui avait séjourné jusqu'alors soit chez le consul, soit chez Monsieur Sandri, négociant piémontais très dévoué aux missionnaires, s'y établit sans retard. Bientôt, sur la demande de Monsieur de Rochechouart et de Monsieur Devéria, une pièce officielle en conféra la propriété au Vicariat apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*. Ainsi se trouvait

1. Cette maison avait longtemps servi de local au cercle littéraire des bacheliers. Aussi, toujours attentif à ne choquer aucune opinion et à ne léser aucun droit, le père Gonnet n'accepta l'offre qui lui en était faite par le commissaire impérial, qu'après s'être assuré du désistement des lettrés, pourvus d'ailleurs d'un autre cercle plus spacieux et plus commode.

réalisé, de la manière la plus inespérée, au moment du besoin le plus urgent et par l'effet même du malheur, le projet depuis si longtemps formé d'établir une procure à *Tien-Tsin*. Le père Brueyre fut désigné pour aller en prendre possession en qualité de procureur [1].

A *Tchang-Kia-Tchouang*, Mgr Dubar pouvait constater, lui aussi, les bienfaits de la tribulation. Pendant plusieurs jours les habitants de la contrée vinrent en foule lui offrir tout à la fois leurs condoléances sur les cruautés sauvages des *Nien-fei* et leurs félicitations sur la délivrance des missionnaires. Retrempés dans l'épreuve, les chrétiens devinrent plus fervents. Les païens eux-mêmes, oubliant leurs préventions nationales contre l'étranger, se montrèrent pleins de sympathie pour ces prédicateurs d'Occident, qui, à l'heure du péril, au lieu d'aller chercher à *Tien-Tsin* un abri inviolable sous la protection du pavillon de leur consul et des canons de leurs vaisseaux de guerre français, étaient demeurés au milieu d'eux pour essayer de les défendre.

Mais de toutes les consolations ménagées par la Providence, celle qui émut davantage Mgr Dubar et ses missionnaires leur vint de Mgr Anouilh, évêque lazariste, vicaire apostolique du *Tché-Ly-Ouest*. En

1. Lors des massacres de *Tien-Tsin* en 1870, le *Chou-Yüen* (*cercle littéraire*) partagea le sort du consulat de France et des établissements de la Congrégation de la Mission : les torches et la pioche des émeutiers le détruisirent de fond en comble. Aujourd'hui, reconstruite avec l'indemnité que dut fournir le gouvernement chinois, la procure du *Tché-Ly-Sud-Est* se trouve sur la concession française de *Tsé-tchou-Ling*, à côté du nouveau consulat et de l'établissement des Lazaristes.

lisant la lettre que le saint évêque d'Abydos écrivit alors à Mgr Dubar, on croirait entendre un évêque de la primitive Église parlant à des confesseurs de la foi. Nous la donnons ici tout entière; elle sera l'une des plus belles pages de notre livre, comme elle a été la plus touchante marque de fraternelle charité qu'ait jamais reçue la mission du *Tché-Ly-Sud-Est.*

« *Tcheng-ting-Fou*, le cinquième jour de la troisième lune (mars) 1868.

« Monseigneur et très révérends Pères,

» Hier, en revenant de *Lin-Tchêou*, j'ai trouvé ici le courrier de vos révérences. J'ai lu avec avidité vos très honorées lettres; et quoique les nouvelles soient déplorables, j'ai toutefois rendu d'humbles actions de grâces à Dieu de ce qu'il a protégé vos personnes d'une manière si providentielle. Quant aux biens de la Mission, que vous avez perdus, nous devons dire comme le saint homme Job: *Dominus dedit, Dominus abstulit; sit nomen Domini benedictum* [1]. Tel a été votre premier cri, et les disciples de saint Ignace savent répéter avec le grand Paul : *Scio esurire et abundare* [2].

» Toutefois, malgré les motifs que nous avons de recevoir avec indifférence le bien et le mal qui nous arrivent, j'ai été très sensible à vos malheurs, et me souvenant du *flere cum flentibus*, je regarde comme fait à moi-même ce qui vient de vous être fait. J'avais résolu qu'aussitôt après mon retour de *Lin-Tchêou*,

1. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; que le nom du Seigneur soit béni. (Job. I, 21.)

2. Je sais souffrir la privation et user de l'abondance. (Ep. aux Philip. IV.)

j'enverrais un exprès pour avoir de vos nouvelles; car j'avais appris par *Péking*, mais confusément, les malheurs de *Shien-Chien.*

» Nous sommes prêts, Monseigneur et très révérends Pères, à partager avec vous tout ce que nous possédons. Veuillez en toute simplicité nous indiquer ce dont vous avez besoin. *Qui habet duas tunicas det non habenti* [1]. Nous ne sommes riches ni en or, ni en argent, ni en ornements; mais nous avons de quoi venir à votre aide. Je voudrais bien envoyer une crosse, une chape, etc. à Monseigneur, pour qu'il puisse célébrer convenablement les fêtes de Pâques; j'ignore si les courriers pourront et voudront s'en charger.

» Nous aussi, Monseigneur, nous avons eu notre part du calice. Nos églises de *Fo-iouen*, de *Kouam-Yan*, *Louang-Tong*, *Chen-Tchaî* ont été épargnées par les rebelles; mais les soldats de *Tso-Komg-pâo* [2], vrai chef de brigands, les ont pillées et profanées; ils ont brisé autels, tabernacles, chemins de croix, et changé le lieu saint en taverne ou en étable. Une vingtaine de chrétientés entièrement dépouillées par ces indignes soldats, huit ou dix néophytes tués ou blessés, autant de captifs: voilà le total de nos pertes. Elles sont peu de chose en comparaison des vôtres et de celles du pauvre peuple. Nous n'avons pu, pour remédier à ces malheurs,

1. Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas. S. Luc. III, 11.)

2. Les dix mille hommes commandés par ce général, aujourd'hui vice-roi du *Kan-Sou*, étaient tous des *Tai-pings*, qui lors de la défaite de leur armée au *Kiang-nan*, s'étaient convertis en soldats impériaux

que prier, gémir, implorer nuit et jour le secours de Marie immaculée et de saint Joseph, dont le mois se célèbre en ce moment dans tout mon Vicariat.

» Les mandarins ont refusé de voir Monsieur Bray, même de recevoir ses lettres et son *pien-dze* (carte de visite).

» On dit qu'il vous est arrivé des soldats français [1]; est-ce vrai ? Que ne puis-je en avoir deux seulement le lendemain de Pâques, pour faire rentrer dans leurs foyers plus de trois cents catéchumènes, expulsés par les païens depuis deux mois ! Ces deux soldats par leur seule présence mettraient à la raison le mandarin de *Tcha-ho-chien*, et Monsieur le ministre de France aurait lieu d'être content de leur expédition pacifique.

» Adieu, mes très révérends Pères; je vous écris au courant de la plume, lisez dans mon pauvre cœur tout ce que vous voyez dans le vôtre. Soyons toujours *cor unum et anima una*. Vous nous aidez en tout, et je ne puis moi-même en faire autant pour vous. Prions les uns pour les autres; mettons en commun nos travaux comme nos succès, nos tribulations comme nos joies; et par notre union intime, nous réjouirons saint Ignace et saint Vincent qui nous contemplent du sein de leur gloire. *Vestra sunt mea, et nostra sunt tua.*

« Je suis en union de vos prières et SS. SS. etc.

✠ J. B. Anouilh, évêque d'Abydos,

Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Ouest.* »

Au dire unanime des habitants du pays, le pillage

1. Cette nouvelle, on le sait, était inexacte.

de *Tchang-Kia-Tchouang* porta malheur aux *Nien-fei*. A partir de ce moment, le peuple exaspéré par leurs crimes se souleva contre eux et leur opposa sur tous les points une résistance, devenue formidable moins par son organisation que par sa généralité et son acharnement. Nous l'avons déjà dit, les Chinois insouciants par tempérament comme la plupart des Asiatiques, ne savent ni prévenir un malheur ni lui échapper. Jusqu'à l'heure où l'ennemi est à leurs portes, l'espoir de se trouver en dehors de son rayon, suffit pour les rassurer ; et quand leur imprévoyance les a fait tomber en son pouvoir, ils n'ont plus qu'un seul souci, celui de se dérober à ses coups par la fuite. Il est toutefois une limite à leur patiente lâcheté ; si cette limite est atteinte, le sang bouillonne dans leurs veines, le danger et la mort sont bravés par eux avec mépris : c'est quand ils ont vu leurs maisons pillées ou brûlées, leurs femmes et leurs filles outragées, leurs enfants ravis ou massacrés. Alors la fureur de la vengeance seule les anime, et ils n'ont plus de repos qu'elle ne soit satisfaite. Les ravages causés au *Tché-Ly* par les *Nien-fei* étaient inouïs. Aussi peu de jours après le sac de la résidence, les populations outrées de rage se levèrent-elles en masse pour courir sus aux brigands qu'elles défirent en plusieurs rencontres.

Dans cet énergique mouvement de résistance, les chrétiens ne restèrent pas en arrière. Un motif plus noble que celui de protéger leurs personnes et leurs biens, le motif de défendre leurs intérêts religieux les

entraînait à la lutte. Sans même attendre le consentement de l'évêque, ils accoururent en foule avec leurs femmes et leurs enfants au village de *Tchang-Kia-Tchouang*, où chaque famille se construisit une petite hutte en tiges de sorgho ou de maïs, avec le dessein d'y demeurer jusqu'à la fin des mauvais jours. Cette fois, Mgr Dubar et le père supérieur jugèrent qu'on pouvait prudemment se préparer à la défense et acceptèrent leur concours. Monsieur Devéria, gérant du consulat de France à *Tien-Tsin*, avait alors pour chancelier un ancien sous-officier d'infanterie [1], homme de cœur, d'un dévoûment sans bornes ; il l'envoya à la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* pour dresser les chrétiens au maniement de trois cents fusils européens que possédait la Mission.

Cependant les *Nien-fei*, arrêtés et déconcertés par la fureur sauvage du peuple qui enterrait vivants tous ceux qui lui tombaient sous la main, s'étaient réfugiés à l'Est du canal impérial *Yün'-Léan-Ho*. Cette retraite semblait promettre quelques jours de sécurité aux habitants et aux hôtes de *Tchang-Kia-Tchouang*, quand un événement triste autant qu'imprévu vint jeter le trouble dans la petite citadelle. Le 14 mai, quelques chrétiens revenant de leurs villages où ils étaient allés renouveler leurs provisions, arrivaient vers neuf heures du soir à la résidence, et pâles de frayeur entraient précipitamment chez Mgr Dubar, en se plaignant

1. Deux ans plus tard, M. Simon tombait à côté de son chef, M. Fontanier, sous les coups de la populace de *Tien-Tsin*, dans l'horrible massacre du 21 juin 1870.

d'avoir été pillés aux portes mêmes de *Shien-Chien* par une troupe de soldats impériaux. Le fait n'était que trop vrai ; chevaux, grains, vêtements, tout avait été la proie des bandits officiels. Au lieu de s'attaquer aux rebelles qu'elles étaient chargées de combattre, les milices impériales paraissaient en effet rivaliser avec eux à qui ruinerait davantage le pays. Au milieu d'une nuit profonde et auprès d'hommes aussi barbares que les brigands, était-il prudent de tenter une démarche en faveur de quinze malheureux néophytes, réduits à la misère ? On s'y résolut toutefois en apprenant qu'un neveu du général *Léou-King-Fan* [1], ami et presque protégé du père Leboucq, commandait le corps d'infanterie coupable du vol. Le père Leboucq, accompagné du frère Guillon et de deux catéchistes, partit à l'instant. « Pendant qu'un catéchiste, écrit le frère Guillon, allait se faire ouvrir la porte de la ville et annoncer au général *Léou-Tsi*, logé près du tribunal de la sous-préfecture, la visite du père Leboucq, nous nous dirigeâmes vers le faubourg où se tenaient les

1. Lorsqu'en 1862 des officiers français et anglais commandant les troupes chinoises chassèrent les rebelles de *Nan-King*, *Léou-King-Fan*, qui faisait partie de l'expédition en qualité de simple lieutenant d'infanterie, adopta pour neveu *Léou-Tsi*, fils d'un chef de brigands. Ce jeune homme, à peine âgé de quinze ans, suivit son oncle adoptif dans le Nord, fit quelques études à *King-Tchéou*, pays natal de *Léou-King-Fan*, et à vingt-cinq ans reçut le commandement de quatre cents mobiles, que le peuple surnomma les *Dartres contagieuses*. *Léou-Tsi* reçut son titre de *général en campagne*, *Tsom-Ping*, aux premiers jours de l'insurrection, fut destitué deux fois et enfin reconquit le bouton rouge, la plume de paon et le commandement d'un régiment, huit jours à peine avant le guet-apens du 14 mai, qui lui valut l'humiliation de redescendre au quatrième rang militaire.

voleurs, afin de nous assurer de la vérité des faits. Le char et une partie des objets ravis étaient encore à l'endroit qu'on nous avait indiqué. Nous nous mîmes en devoir d'atteler les chevaux afin de conduire à l'hôtel de *Léou-tsi* cette voiture, dont on avait enlevé déjà les grains et les habits précieux. Mais pendant que nous attendions le retour du catéchiste, une cinquantaine de soldats, sur l'ordre d'un chef subalterne, nous cernèrent sans bruit, dans une attitude en apparence inoffensive. Les ténèbres ne nous permettaient ni de les compter, ni de voir leurs armes. Soudain le cri d'un traître rompit leur silence : « *Tsà ! Tsà ! tranchez ! tranchez !* » Cinquante voix, cent peut-être le répétèrent. Alors, malgré la nuit, je pus entrevoir, se détachant sur un horizon de nuages, les lances et les coutelas dirigés contre nous. Le Père, las d'attendre, était parti en avant pour voir si le catéchiste *Léou-Pao-lo* ne revenait pas avec les ordres du général. Il se trouva de la sorte plus exposé aux coups. »

De nombreux soldats en effet assaillirent le missionnaire. Un coup de pistolet tiré de côté lui mit la figure en sang, sans toutefois lui causer de blessure grave. Presqu'au même instant, deux coups de hallebarde et un coup de hache s'abattirent violemment sur sa tête et sur sa jambe gauche ; le coup de hache mit à nu une partie du crâne, et le Père renversé de son cheval tomba sans connaissance. Il serait probablement mort sur place, si quelques païens d'un village voisin ne l'eussent rapporté à la résidence.

Les compagnons du missionnaire avaient pu s'échapper sains et saufs, à l'exception d'un catéchiste qui reçut deux coups de lance dans la cuisse. Grâce à Dieu, après deux mois de soins et de souffrances, les deux victimes virent leurs plaies cicatrisées et purent reprendre le travail des missions.

Il n'est pas possible de dire quelle fureur et quel désir de vengeance s'emparèrent, à la première nouvelle de l'attentat, des deux mille chrétiens qui à *Tchang-Kia-Tchouang*, s'exerçaient aux manœuvres militaires. Bravant la défense de leur digne instructeur, M. Simon, dédaignant les conseils des vieillards les plus respectés, bientôt douze cents d'entre eux, armés à la hâte, furent prêts à partir pour aller châtier les meurtriers. Une indescriptible confusion régnait dans le village ; la colère rendait ces hommes sourds à la voix des missionnaires, d'ordinaire si docilement écoutée. Mgr Dubar dut enfin intervenir : il le fit avec sang-froid et autorité, et en se faisant obéir prévint un malheur plus grand encore que tous ceux qui venaient de frapper la Mission. Plus de la moitié des indisciplinés, se soumettant aux ordres de l'évêque, déposèrent les armes ; les autres mécontents regagnèrent leurs villages, mais après quelques jours de réflexion, sachant d'ailleurs que le gouvernement poursuivait activement les coupables, ils revinrent à leur poste, et obtinrent facilement le pardon d'une faute causée par une exagération de dévoûment.

La mansuétude évangélique dont avait fait preuve

le prélat, en interdisant avec force aux chrétiens la pratique païenne des représailles, fit sensation dans le pays ; elle fut une éloquente prédication de notre foi, pour le peuple *tché-lien* qui accepte plus aisément la leçon des faits que celle des paroles. La clémence dont usèrent ensuite envers les coupables Mgr Dubar et le père supérieur acheva d'impressionner favorablement les Chinois à l'égard du christianisme.

Apprenant en effet le drame nocturne de *Shien-Chien*, M. Devéria, consul de France à *Tien-Tsin*, était accouru à *Tchang-Kia-Tchouang*. En moins de deux jours, voyageant sous un ciel de feu, accompagné seulement d'un petit mandarin, le vaillant diplomate avait franchi les quarante lieues qui le séparaient de la résidence. Il rédigea sans retard un rapport énergique pour dénoncer le crime au commissaire impérial de *Tien-Tsin*, et réclamer une prompte satisfaction. Appuyé vigoureusement auprès du gouvernement central par la légation de France, il obtint que le commissaire impérial, juge des coupables, fût dispensé des lenteurs ordinaires de la procédure. Aussi ce haut magistrat, appliquant dans toute leur rigueur les lois militaires, condamna-t-il sans délai à mort l'auteur principal de la tentative de meurtre et ses complices au bannissement perpétuel. L'exécution de l'assassin devait avoir lieu sur le théâtre même du crime ; le jour était fixé, et la population païenne de l'arrondissement, avide de pareils spectacles, se préparait dans sa curiosité malsaine à jouir de la vue du supplice ; lorsque Mgr Dubar

et le père Gonnet imposèrent d'office un sursis au châtiment. Disciples et apôtres de Celui qui implora le pardon de ses bourreaux, ils demandèrent avec instance au gouvernement chinois la grâce de la vie pour le meurtrier, et ils l'obtinrent. Cette générosité chrétienne, inouïe en Chine, excita l'admiration des hauts dignitaires de l'Empire du Milieu, qui voulurent la porter à la connaissance du peuple par la proclamation suivante:

« PROCLAMATION DE SON EXCELLENCE TCHONG-HEOU,

TUTEUR HONORAIRE DU PRINCE HÉRITIER DE LA DYNASTIE DES TA-TSIN, GLOBULÉ DE PREMIÈRE CLASSE, MEMBRE DU CONSEIL MILITAIRE DE L'EMPIRE, SURINTENDANT DU COMMERCE, ADMINISTRATEUR DES DOUANES DANS LES PORTS DE TIEN-TSIN, NGIOU-TCHOUANG ET IEN-TAI, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE SA MAJESTÉ, ETC.

« *A l'occasion de la tentative de meurtre commise sur un missionnaire de la Compagnie de* JÉSUS.

« Dans le district de *Shien-Chien*, pendant la quatrième lune, *Wam-taî-Cheng* et d'autres gardes mobiles de l'armée *Tché* arrêtèrent et pillèrent plusieurs voitures. De là survint une rixe, pendant laquelle un des missionnaires catholiques de la résidence des pères Jésuites fut blessé ainsi que son domestique. J'ai fait saisir et amener à *Tien-Tsin*, pour y être jugés par le tribunal de Préfecture, les auteurs du brigandage et de

l'attentat, savoir : *Wam-taî-Chemg*, *Wam-tuéi-cull'*, et l'officier *Wam-Wem'-Chain*, coupable de n'avoir pas arrêté le désordre de ses soldats.

« *Wam-taî-Chemg* a été condamné à la peine capitale, conformément à la loi sur le vol à main armée. Mais les missionnaires de la Société de Jésus ont prié son Excellence le ministre plénipotentiaire de France, résidant à *Péking*, d'intervenir auprès du *Tsong-Ly-ia-men* [1], afin qu'une commutation de peine fût accordée au criminel. J'ai très humblement soumis cette requête à l'empereur qui a bien voulu la renvoyer à l'examen du ministère de la justice.

« Pour faire droit à une si noble demande, il est décidé que *Wam-taî-Chemg* sera déporté au plus loin et que l'officier *Wam-Wem'-Chain* sera dégradé. Tel est l'arrêt qu'a daigné ratifier l'Empereur.

« Les missionnaires de la Compagnie de Jésus prêchent leur religion dans notre pays depuis longtemps. Leur droiture, leur universelle charité sont en grande réputation. L'un d'eux nous a rendu de grands services lors d'une expédition contre les rebelles qui infestaient les provinces du *Tché-Ly* et du *Chan-tong*. Aussi l'Empereur, pour lui manifester sa satisfaction, lui accorda-t-il la dignité de l'*Étoile d'or et de la perle précieuse*. Les chrétiens chinois et étrangers qui pratiquent fidèlement leur religion font le bien.

« Je m'empresse de publier tout ce qui précède, afin

1. Ministère des affaires étrangères, présidé par son Altesse impériale le prince *Kong*.

que vous tous, gens du peuple, soldats, etc. sachiez à quoi vous en tenir.

« Accomplissez tous en paix votre devoir. Si quelqu'un veut suivre la religion du *Maître du Ciel*, il peut le faire librement. Que cela ne vous empêche pas de vous donner mutuellement de bons conseils, de vous prêter une mutuelle assistance, enfin de n'avoir qu'un même cœur pour faire le bien.

« Tel est le but de cette proclamation qui sera affichée à *Shien-Chien*, devant le tribunal, dans le faubourg Sud de la ville et à *Tchang-Kia-Tchouang*.

« Obéissez en tremblant. »

Privés du spectacle vengeur que leur promettait le supplice d'un des farouches soldats de *Léou-tsi*, les habitants de *Shien-Chien* se portèrent en foule aux portes de la ville, pour y lire ce rescrit de l'autorité supérieure. Un grand nombre vinrent jusqu'à *Tchang-Kia-Tchouang*, désirant contempler les traits de ces étrangers, dont la miséricordieuse intervention déconcertait leurs idées habituelles de rancune et de haine. A plus d'un sans doute la vérité du christianisme se révéla dans le rayonnement de sa charité.

Pendant ce temps, à vingt lieues Sud-Est de *Shien-Chien*, se passait un événement qui changeait la situation malheureuse du pays. Enveloppés et enfermés par les populations soulevées, comme dans un cercle infranchissable qui se resserrait chaque jour, les *Nien-fei* songèrent à traiter pour éviter une extermination totale ; ils arborèrent le drapeau blanc, qui en

Chine, comme en Europe, est le drapeau de la paix. Le gouvernement chinois désirait lui-même trop vivement le rétablissement de la tranquillité dans le pays pour se montrer exigeant; il accepta les conditions posées par les rebelles eux-mêmes : la vie sauve pour tous, le rapatriement de ceux qui voudraient regagner leurs foyers, et l'enrôlement des autres sous le drapeau de l'Empire. Dix mille de ces brigands forment aujourd'hui le corps le mieux armé, le plus aguerri et le plus hostile aux Européens qui soit dans l'armée chinoise du Nord [1].

Si honteuse qu'elle fût pour la dynastie régnante, cette manière étrange de terminer une guerre avec des bandits en leur accordant l'impunité et des récompenses, ne saurait nous étonner aujourd'hui. N'a-t-on pas vu naguère avec stupéfaction ce procédé se reproduire jusqu'au sein de l'Europe civilisée ?

Toutefois cette singulière conversion des *Nien-fei* fut en réalité un grand bienfait pour le peuple. Sous peine d'être bientôt en proie à la famine, il fallait au plus vite cultiver la terre, récolter les moissons échappées aux ravages des rebelles ou des troupes

1. Peu de temps après cette capitulation si avantageuse pour les *Nien-fei*, un missionnaire voyageait sur la route de *Shien-Chien* à *Ki-Tchéou* avec un peloton de cavalerie impériale composé d'anciens brigands. Plusieurs d'entre eux lièrent conversation avec le catéchiste et s'empressèrent de lui raconter la part importante qu'ils avaient prise au pillage de la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang*. Un brigadier se vanta même d'avoir donné le coup de grâce au sous-préfet de *Shien-Chien*. « Maintenant, ajouta-t-il en riant, la grande éponge de la clémence impériale a lavé les taches du passé ! »

régulières. De plus, il y avait partout des cadavres à inhumer et des ruines à relever. Errante ou sous les armes depuis six mois, la population rurale sentait un besoin pressant de revoir ses foyers et de s'y reposer de tant d'alertes et de souffrances. Aussi tous, sans souci des conditions honteuses qui la leur valaient, s'empressèrent-ils de mettre à profit la sécurité qui leur était rendue.

Les missionnaires en bénéficièrent aussi ; ils reprirent avec une nouvelle ardeur le rude travail de l'apostolat. Mgr Dubar et le père Gonnet parcoururent le Vicariat, consolant les néophytes et réparant les malheurs. Cette année-là plus que jamais, Dieu proportionna ses bénédictions aux sacrifices. Malgré la longue interruption imposée par les événements à l'œuvre des missions annuelles comme à celle des catéchumènes, le *Tché-Ly-Sud-Est* eut le bonheur de compter deux mille cinq cents baptêmes d'adultes et d'enregistrer plus de trois mille nouveaux catéchumènes. Jamais la moisson n'avait été si abondante.

Cependant on ne touchait pas encore au terme des épreuves. Après le fléau de la guerre, celui du typhus, engendré par l'infection des nombreux cadavres demeurés sans sépulture, vint compléter l'œuvre de la destruction. La contagion sévit surtout dans la sous-préfecture de *Shien-Chien*, la plus considérable de la province. *Tchang-Kia-Tchouang* ne fut pas épargné ; le fléau s'y propagea dès le mois de juin parmi les nombreux réfugiés que renfermait le village.

Vaincu avant d'avoir exercé de grands ravages, il reparut plus violent au mois de novembre et fournit au frère Guillon son dernier champ de bataille, celui de la charité, où il succomba glorieusement [1]. Doué d'une rare intelligence, possédant les connaissances les plus diverses, architecte, médecin, ayant par dessus tout le dévoûment du religieux et le zèle de l'apôtre, toujours des premiers aux postes périlleux, humble et soumis autant qu'intrépide, le frère Guillon, depuis son arrivée en Chine, n'avait cessé de se dépenser au service de la Mission et des âmes. A la science médicale de l'Europe, il avait joint, au *Tché-Ly*, une étude sérieuse du tempérament des indigènes, du climat et de l'hygiène du pays, même des remèdes empiriques en usage en Chine ; et tel était le succès de ses cures, qu'il passait pour une célébrité à vingt lieues à la ronde. Aussi se trouva-t-il en mesure de résister à l'invasion du typhus.

Il serait difficile de dire quelle patience et quelle charité il déploya en cette occasion. Un nombre presque incalculable de païens assiégeait chaque jour

1. Désiré Joseph Guillon naquit le 27 juillet 1830 de parents chrétiens et aisés, à Conan, village de la Beauce Vendômoise, dans le diocèse de Blois (Loir-et-Cher). Se croyant appelé au sacerdoce, il fit avec un grand succès ses études dans les séminaires du diocèse. Il avait vingt-deux ans et était élève en théologie, quand des maux de tête et des attaques de nerfs, qui ressemblaient à l'épilepsie, l'empêchèrent de poursuivre la carrière cléricale. Plein de foi dans le secours d'en haut, il recourut à M. Dupont, le thaumaturge de Tours, et grâce aux prières du saint homme se trouva subitement guéri. Depuis longtemps il avait le dessein d'entrer dans la Compagnie de JÉSUS. Renonçant par humilité au sacerdoce, le pieux jeune homme alla demander d'être admis au noviciat

les abords de sa pharmacie : il se faisait tout à tous, répondait à toutes les demandes, s'informait exactement de l'état des malades pour lesquels on le consultait, et donnait ses prescriptions avec sûreté et bienveillance. S'il se dérobait pendant le jour à l'importunité de la foule, c'était pour aller visiter les malades du village et des établissements de la Mission. Il employait la nuit à ses exercices de piété et à la préparation des médicaments qu'il devait distribuer le lendemain à ses consultants ou envoyer aux missionnaires ; à peine prenait-il quelques heures du plus indispensable repos. Dieu bénit visiblement un dévoûment si généreux et si surnaturel; pendant les trois mois que dura la phase la plus intense de l'épidémie, un seul des malades qu'il soignait à domicile lui échappa. Un pareil succès était inouï ; les médecins chinois le constatèrent, et, pour sauver leur honneur, l'attribuèrent à la sainteté du *médecin français* plutôt qu'à sa science. La reconnaissance du peuple envers celui qu'il appelait son *Sauveur (Kiou-ming)*, s'exprima par des manifestations touchantes, qui alarmèrent souvent la modestie de l'humble religieux. Chaque jour arrivaient à la résidence des convalescents, vrais

d'Angers, comme frère coadjuteur; il y fut reçu le 1er octobre 1853 et prononça ses premiers vœux deux ans après. Le noviciat terminé, il travailla pendant cinq ans aux humbles offices des frères dans la maison de Laval, puis dans la résidence de Paris, où, se préparant aux missions de Chine, il s'appliqua pendant près de trois ans à l'étude de la médecine et de l'architecture. Arrivé au *Tché-Ly-Sud-Est* en 1860, il fut pendant neuf ans par son dévoûment infatigable, par ses talents et surtout par ses vertus religieuses, l'un des ouvriers les plus précieux de la Mission.

squelettes ambulants, qui venaient remercier, à genoux et en frappant plusieurs fois la terre de leur front, le bon frère auquel ils se disaient redevables de leur guérison. Plusieurs officiers ou mandarins lui apportèrent aussi le témoignage de leur gratitude pour les services rendus à leurs subordonnés.

A la fin de décembre 1868, le typhus se jeta dans l'orphelinat de *Tchang-Kia-Tchouang*. Grâce aux soins du frère Guillon, les malades se trouvèrent bientôt hors de danger ; mais lui-même fut atteint par la contagion et se sentit frappé à mort. « Le médecin, dit-il en s'alitant le 10 janvier, doit payer pour ses malades ; c'est son devoir et sa plus belle récompense. » Puis il indiqua à l'un des frères coadjuteurs le traitement qu'on aurait à lui faire suivre durant le cours de la maladie et s'abandonna sans réserve entre ses mains. Sa patience au milieu des souffrances, sa résignation, son humilité et sa piété furent admirables : « Si Dieu m'appelle à lui, disait-il au père Brueyre son confesseur, j'ai la douce confiance qu'il me tiendra compte, dans sa miséricorde, de la cause qui me conduit prématurément au tombeau. » — « Sans doute, répondit le Père ; vous serez comme saint Louis de Gonzague, mourant d'un mal pris au service des pestiférés. » Ces paroles le consolèrent, et s'adressant au frère infirmier : « Cher frère, lui dit-il, ne me donnez aucun remède sans avoir prié la sainte Vierge : c'est une pratique à laquelle je n'ai jamais manqué en soignant mes malades. »

Pendant les trois semaines que dura la maladie, l'évêque, les Pères, les néophytes unirent leurs prières pour faire violence au ciel et obtenir la conservation d'un ouvrier si nécessaire à la Mission. On commençait à espérer, quand le premier février 1869, au matin, tout parut annoncer les derniers moments. Le soir de ce jour en effet, muni des derniers secours de la religion, après avoir exprimé le désir d'aller rejoindre ceux de ses frères qu'il avait vus expirer, ainsi que les centaines d'enfants et d'adultes païens qu'il avait baptisés à l'article de la mort, après avoir souvent levé les yeux sur une image de saint Joseph, son patron, et prononcé avec amour les saints noms de Jésus et de Marie, il dit à la communauté, réunie autour de sa couche, un fraternel *au revoir*, puis rendit vers sept heures sa belle âme à Dieu. Marie, qu'il avait tant aimée sur la terre, l'appelait sans doute à célébrer au milieu des anges et des saints la fête glorieuse de sa Purification.

La mort du frère Guillon causa un deuil universel dans le pays. La Mission faisait en lui une perte immense, irréparable, dont Mgr Dubar eut peine à se consoler. Quelques jours après, des lettres ordonnant de l'élever au sacerdoce arrivèrent d'Europe et accrurent encore les regrets. Le Vicariat tout entier pleura celui qui, après avoir été un de ses plus utiles serviteurs, serait devenu, si la mort ne l'eût frappé, l'un de ses plus vaillants missionnaires.

D'autres deuils vinrent augmenter encore la dou-

leur de Mgr Dubar et de ses compagnons d'armes. Presque coup sur coup, des lettres apportèrent à *Tchang-Kia-Tchouang* la triste nouvelle de la mort de Mgr Mouly, vicaire apostolique du *Tché-Ly-Nord*, décédé à *Péking* le 4 décembre 1868, et celle de la mort de Mgr Anouilh, vicaire apostolique du *Tché-Ly-Ouest*, décédé dans sa résidence de *Tcheng-ting-fou* le 29 janvier 1869. Mgr Mouly n'avait cessé d'encourager et de soutenir avec une bienveillance toute paternelle, la jeune et petite Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, détachée par lui-même de son immense Vicariat. Mgr Anouilh, l'intrépide apôtre du *Tché-Ly-Ouest* si longtemps arrosé et fécondé de ses sueurs, s'était toujours montré l'ami le plus dévoué de Mgr Dubar et de ses missionnaires. Aussi tous au *Tché-Ly-Sud-Est*, évêque et religieux, catéchistes et chrétiens, donnèrent des larmes et des prières à ces deux grands évêques; et aujourd'hui encore, les survivants entourent leur souvenir d'une reconnaissance et d'une vénération impérissables.

CHAPITRE X.

Mgr Dubar se rend en Europe pour prendre part au Concile. — Séjour a Roubaix. — Pendant le Concile. — Tristes nouvelles. — Emprisonnement a Marseille. — Retour au TCHÉ-LY. — Coup d'œil sur l'histoire de la Mission, de 1869-1877. — Pertes et renforts.

1869-1877.

La voix de Pie IX venait de se faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre. Voulant appliquer aux plaies saignantes des sociétés contemporaines les suprêmes remèdes de l'Église, seuls capables de les sauver, le grand pape, avec une hardiesse surnaturelle qui dominait les troubles du présent et bravait les menaces de l'avenir, avait convoqué tous les évêques du monde au Concile œcuménique du Vatican. Mgr Dubar s'empressa de répondre à l'appel du Pasteur des pasteurs.

Dans les premiers jours de mars 1869, les missionnaires du *Tché-Ly-Sud-Est* arrivèrent de toutes les parties du Vicariat à la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang*. Ils venaient se réunir autour de leur vicaire apostolique pour lui offrir leurs vœux et leurs adieux, pour lui redire leur adhésion filiale aux témoignages de dévoûment qu'il portait au Saint-Père.

comme aux doctrines qu'il allait défendre au Concile. Les néophytes eux aussi accoururent de toutes parts, exprimant à leur évêque les hommages de foi et d'amour qu'ils désiraient transmettre par sa bouche au vicaire de Jésus-Christ. La fête des adieux fut belle, touchante surtout. Bien que la séparation dût être momentanée, un air de tristesse apparaissait sur tous les visages. Mais personne ne se montra plus ému que le prélat lui-même. Malgré ses efforts pour ne pas trahir les sentiments de son cœur, ce fut les larmes aux yeux qu'il bénit son peuple et qu'il embrassa ses frères, depuis huit années les auxiliaires fidèles de son laborieux épiscopat. Bientôt cependant, réprimant comme toujours les impressions de la nature, il partit joyeux, tout entier à la pensée du grand devoir qu'il allait remplir, consolé aussi par l'espérance de revoir la France toujours chérie et des parents toujours tendrement aimés.

Après sept semaines d'un voyage fait en compagnie de quatorze autres évêques de l'extrême Orient, Mgr Dubar débarqua à Marseille le 8 mai 1869. La piété filiale semblait l'appeler tout d'abord à Roubaix, auprès de son vieux père qui peut-être n'attendait que la grâce de le revoir pour quitter la vie en paix. Mais l'Église et la Compagnie de Jésus, les deux mères de son âme, eurent les premiers instants de son séjour en Europe. De Marseille il alla directement à Rome pour rendre compte au Souverain-Pontife de l'état de son Vicariat et saluer le très révérend père Général. Ces

devoirs d'évêque et de Jésuite accomplis, il se dirigea vers Roubaix où il arriva le 2 juin.

La ville prit un air de fête pour honorer le premier de ses enfants élevé à la dignité épiscopale. La *Grande Harmonie* salua de ses plus belles symphonies celui qu'elle était fière d'avoir compté dans ses rangs; la *Société chorale de Notre-Dame* exécuta pendant la messe pontificale, que célébra Mgr Dubar le lendemain de son arrivée, les plus beaux morceaux de son répertoire. Les cérémonies religieuses présidées par l'évêque-missionnaire se multiplièrent. Il officia solennellement dans la chapelle de son cher collège de Tourcoing; au collège de Roubaix, où il retrouva comme principal son ancien directeur du grand séminaire, Monsieur Dayez, il conféra le sacrement de la confirmation aux jeunes élèves, dont cinq étaient ses neveux. Heureux enfants d'avoir été enrôlés parmi les soldats de Jésus-Christ par un parent et un apôtre qui a soutenu pour la propagation de l'Évangile dix-huit années de si glorieux combats !

Une des fêtes de Roubaix qui offrirent le plus de charme fut celle de la Sainte-Enfance. Trois mille petits associés remplissaient l'église Notre-Dame. Avec quelle curiosité naïve, dans une immobilité étonnante pour leur âge, ils tinrent leurs regards fixés sur *l'évêque à la grande barbe et aux riches vêtements chinois*, selon le mot de plusieurs ! Quelles oreilles avides ils prêtèrent à ses encouragements, plus encore à ses récits ! De retour au *Tché-Ly*, Mgr Dubar aimait

à redire aux néophytes, surtout aux orphelins de la Mission, le zèle généreux de ses jeunes compatriotes pour le salut des enfants de la Chine. Un jour qu'il en avait parlé avec chaleur dans une chrétienté, plusieurs enfants, dont le plus âgé avait dix ans, envahirent la petite hutte en terre où s'était retiré le missionnaire compagnon du prélat, et sans aucun préambule l'interpellèrent de la sorte : « Père, connaissez-vous la ville de *Lou-paix* (Roubaix) ? Le *maître de la religion* (l'évêque) vient de nous raconter qu'il a vu dans l'église de sa paroisse natale trois mille petits enfants réunis afin de prier pour les enfants chinois. Dieu aime donc bien la France pour lui donner des paroisses si grandes et tant d'enfants charitables. Quel dommage que les païens de la Chine ne se convertissent pas ! S'ils entraient dans la *sainte Église (Cheng-Kiâo)*, nous aurions, nous aussi, de grandes villes chrétiennes et de nombreux frères qui seraient dévoués comme ceux du *grand royaume des lois* (la France), aux petits païens des autres pays. Père, pouvons-nous demander à l'évêque d'écrire à nos petits frères de *Lou-paix* que nous les aimons bien et prions pour eux ? » Candide et touchante expression des sentiments qu'inspire, jusque sur les plages les plus reculées, à des âmes neuves encore l'admirable charité de la France !

Dans ces fêtes de Roubaix, on le devine, Mgr Dubar n'oubliait pas les immenses besoins de son Vicariat ; il faisait entendre d'éloquentes paroles pour lui attirer des sympathies et des secours. Il sut intéresser à sa

à sa chère et pauvre église les nombreux amis qui ne cessèrent de l'entourer. Le succès fut facile : Roubaix demeure l'une des villes de France où la foi règne le plus dans les âmes, où l'on sait le mieux joindre à l'intelligence des affaires et à l'activité du travail, la générosité du cœur qui fait contribuer par de pieuses largesses au développement des grandes œuvres catholiques.

Nous ne dirons rien des émotions et des joies que le prélat éprouva et fit éprouver aux siens : on les devine sans peine. En contemplant ce fils aimé que l'onction sainte avait placé parmi les princes de l'Église et qui lui revenait couronné des mérites d'un humble, mais héroïque apostolat, le vénérable M. Dubar goûta les dernières et les plus douces consolations de sa vie. Avec quel bonheur aussi les frères, les sœurs de l'évêque de Canathe lui prodiguèrent à l'envi les marques de leur affection et lui amenèrent leurs enfants pour qu'il les bénît !

Les jours passèrent vite à Roubaix; ils furent remplis de joies si pures et d'œuvres si fécondes ! Cependant une autre famille, la famille religieuse, réclamait aussi comme un droit la présence du prélat, et lui-même avait l'ardent désir d'aller revoir les lieux bénis, où son âme s'était trempée pour les luttes de l'apostolat lointain. Le noviciat de St-Acheul, qui l'avait initié à la vie religieuse, la résidence de la rue de Sèvres à Paris, où se trouve la procure du *Tché-Ly-Sud-Est*, le collège de la Providence à Amiens, théâtre de ses premiers

travaux, le scolasticat de Laval enfin, où il avait appris la science sacerdotale, reçu les ordres sacrés et contracté tant de saintes amitiés, le virent tour à tour dans leurs murs, et s'édifièrent au récit des tribulations et des œuvres de sa Mission.

Par une attention délicate, inspiration spontanée de son cœur, il voulut honorer de sa visite les familles de ses compagnons d'armes, et au nom de leurs chers absents leur porter des paroles qui les remplirent d'allégresse. Il le fit à travers la Picardie comme à travers la Champagne, et malgré la distance, il alla même jusqu'au fond de la Normandie bénir les parents et les amis de trois de ses missionnaires. Comment dire la joie que causa partout sa présence inespérée ? Le temps n'en a pas effacé le souvenir. Aussi huit ans plus tard, quand parvint en France la nouvelle de sa mort, à Séez, à Flers, à Lonlay l'Abbaye dans le département de l'Orne, bien des âmes reconnaissantes s'associèrent au deuil de sa famille et de sa Mission. Des services solennels y furent célébrés pour l'âme du prélat vénéré « dont l'affectueuse simplicité et la parole apostolique avaient ému tous les cœurs. »

Une pensée dominante accompagnait l'évêque missionnaire dans ses voyages à travers la France : Que se passait-il en Chine ? L'année 1869 s'écoula tranquille et prospère au *Tché-Ly-Sud-Est*. La paix dont jouissait le pays depuis la capitulation des *Nien-fei* permit aux habitants de réparer les désastres de l'insurrection et aux missionnaires de reprendre leurs

prédications avec une ardeur nouvelle et de nouveaux succès. Les nombreuses lettres que Mgr Dubar recevait du *Tché-Ly* exprimaient les consolations du présent et la confiance dans l'avenir. « La moisson déjà si riche l'année dernière, écrivait le père Gonnet, s'annonce plus abondante encore pour l'année qui commence. Deux mille cent quinze adultes baptisés, n'est-ce pas un beau résultat, quand on pense que nous ne sommes encore que douze missionnaires ? *Sed quid hæc inter tantos* ? Sur les trente-neuf sous-préfectures qui composent le Vicariat, seize n'avaient pas un seul chrétien en 1857, et douze comptaient à peine une ou deux chrétientés de quelques familles seulement. C'est dans ces districts que nous avons aujourd'hui le plus de catéchumènes et de néophytes. Si nous éprouvions moins longtemps et moins scrupuleusement ceux qui se présentent, nous pourrions en baptiser dix fois plus. Mais vous le savez, Monseigneur, ces précautions sont nécessaires ; sans elles nos chrétiens seraient-ils aussi fervents ? persévéreraient-ils comme ceux qui aujourd'hui réjouissent le ciel dans notre chère Mission ? Nous nous efforçons d'augmenter le nombre des écoles et des pharmacies dans tous les districts ; il nous faut aussi accroître celui des catéchistes. Le mouvement religieux continue dans le pays de *Nan-Kong-chien*, grâce à la protection de saint Joseph, à qui le père Stévani attribue tous ses succès. Dans le Midi, l'œuvre de Dieu progresse ; les catéchumènes se multiplient par-

tout, mais principalement dans le district de *Ho-Kien-fou.*

« La conclusion de tout ceci, vous la tirez, Monseigneur. Envoyez-nous des renforts. Que ne pouvez-vous aussi battre monnaie ! A proportion des conversions, il faut des ouvriers, des ressources, des catéchistes, des écoles. Nos œuvres augmentent presque trop vite, et nous avons à craindre de nous trouver un jour tout à fait au-dessous de notre tâche. Mais Dieu veille sur nous, et saint Joseph, nous l'espérons, viendra à notre aide. »

Le père Leboucq racontait à son tour les succès obtenus dans son district : « Nos affaires sont presque trop prospères, Monseigneur. Depuis quinze jours seulement, plus de cinq cents idolâtres des sous-préfectures de *Ning-King*, *Ou-Kiâo*, *Tong-Koûang*, dont plusieurs bacheliers, demandent à embrasser la foi catholique. Une cinquantaine de ces convertis, attirés par l'argent des distributeurs de bibles, avaient déjà donné leurs noms aux protestants ; la grâce les a ramenés à la vraie foi. A l'Est du canal impérial, où naguère encore nous ne comptions pas de néophytes, nous aurons quatre ou cinq cents baptêmes d'adultes cette année. Le *King-Tchéou*, que l'on croyait si farouche, en aura une centaine. Dans les deux seules sous-préfectures de *Jen-Kieou* et de *Ho-Kien*, le père *Ki* (prêtre séculier indigène) nous en promet cinq cents. Le père Petitfils, qui débute, en glanera soixante ou quatre-vingts. Mais hélas! les besoins augmentent avec

les conversions d'une manière inquiétante. Dans la seule préfecture de *Ho-Kien-fou*, il nous faudrait soixante nouveaux catéchistes, des écoles et des vierges dans tous les centres de catéchumènes. Nulle part à peu près nos nouveaux baptisés n'ont de chapelles. Si les chrétientés qui datent déjà de deux ou trois ans n'ont pas encore de local pour prier, ni même pour étudier le catéchisme, que sera-ce des nouvelles ? Envoyez-nous des ouvriers, faites prier pour nous et intéressez nos amis de France à une œuvre si digne de leur charité et de leurs aumônes. »

Le père Octave écrivait du Sud de la Mission : « Lors de votre départ pour l'Europe, nous comptions dans ce pays si longtemps stérile de *Kouang-Ping-fou* et de *Tâ-ming-fou* douze chrétientés toutes nouvelles. D'autres en bon nombre se forment ; mais les chapelles, les écoles manquent. Quand pourrons-nous en bâtir ? Pourquoi faut-il que nous soyons si dépourvus de sapèques ? »

De si heureuses nouvelles remplirent de joie le cœur de l'évêque de Canathe. Inutile d'ajouter avec quel zèle il s'efforça pendant son séjour en France de remédier à la pénurie d'hommes et d'argent que lui dénonçaient ses collaborateurs. Partout le prélat recueillait des aumônes pour sa Mission ; dans les maisons de la Compagnie de Jésus il prêchait avec feu la croisade de l'apostolat en Chine. Sa parole fut merveilleusement efficace ; dans le cours de l'année 1870, le *Tché-Ly-Sud-Est* vit sept nouveaux ouvriers lui

apporter leurs forces et leur dévoûment : C'étaient les pères Alexis Mayer, Séraphin Couvreur, Charles de Rabaudy, Cyrille Bonnomet, Jules Denizot, les frères Auguste Pelte et Joseph Pruvost.

La prochaine ouverture du Concile appela Mgr Dubar à Rome. Dans les derniers jours de novembre il quitta Roubaix, s'arrachant aux bras de son vieux père et de tous les siens. Au moment de la séparation, il leur dit: au revoir, espérant revenir vers eux avant de reprendre la route de la Chine. En réalité, il leur adressait, sans le savoir, un dernier adieu.

Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire du Concile du Vatican ; nous n'avons à rappeler ni les questions doctrinales qui se débattirent dans son sein, ni les intrigues qui s'agitèrent autour de son enceinte. C'est le caractère des œuvres divines de grandir dans la contradiction, comme c'est le privilège de la vérité de jaillir avec plus d'éclat du choc de la négation: on le vit une fois de plus dans cette solennelle rencontre. L'attitude de Mgr Dubar dans la guerre théologique qui se livra au dedans et au dehors de l'auguste assemblée fut marquée d'une grande modestie religieuse, mais aussi d'une apostolique fermeté. Intelligence droite, se défiant comme par instinct des nouveautés les plus spécieuses, possédant une science sûre, membre d'ailleurs d'un ordre persécuté depuis trois siècles pour son inviolable attachement à la chaire de Pierre, il se montra le défenseur résolu des divines prérogatives du vicaire de Jésus-Christ. Aussi le trouvons-

nous parmi les sept cents vénérables Pères qui jugèrent opportun d'opposer aux monstrueux débordements de l'erreur dans nos sociétés contemporaines la définition de l'Infaillibilité du Pape. Dans la séance du 23 mars 1870, prenant la parole au Concile, il proposa une importante motion [1], qui fut adoptée et qui lui valut de nombreuses félicitations.

A ces combats soutenus pour la vérité catholique qui souvent, on le voit, furent douloureux, se joignirent bientôt pour attrister l'évêque de Canathe, d'affligeantes nouvelles venues de France et de Chine. Dans les premiers jours de mars 1870, il apprit que monsieur Dubar touchait à ses derniers moments. Le vénérable vieillard enviait la grâce de mourir entre les bras de son fils, qui lui-même eût vivement souhaité d'assister dans son agonie le père qui lui était si cher. Tous les deux firent généreusement à l'Église le sacrifice de ce légitime et suprême désir. Du moins Mgr Dubar eut la consolation d'envoyer à son père mourant une bénédiction plus haute encore que la sienne, celle de Pie IX, qui daigna honorer le pieux malade du bref suivant, glorieuse récompense d'une vie de bonnes œuvres et de vertus.

1. Nous avons le regret de ne pouvoir offrir au lecteur le texte du discours prononcé par Mgr Dubar le 23 mars devant l'auguste assemblée du Concile. Nos recherches ont été infructueuses; tout ce que nous savons, c'est qu'il fut le douzième orateur de cette journée, et demanda que, *dans l'exposé des attributs de Dieu, on intervertît l'ordre indiqué par le schema.*

« *A notre bien-aimé fils Louis-Joseph Dubar, français. Pie* XI [1].

» Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

» Voulant pourvoir, autant que nous le pouvons dans le Seigneur, à votre consolation spirituelle et à votre salut ; à vous, à vos parents et alliés jusqu'au 3e degré inclusivement, lorsque vous vous trouverez à l'article de la mort, pourvu que, après vous être confessés avec un vrai repentir et avoir reçu la sainte Communion, ou en cas d'impossibilité du moins sincèrement contrits, vous invoquiez avec dévotion le nom de Jésus de bouche si vous le pouvez, si non de cœur, nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur l'indulgence plénière et la rémission de tous vos péchés. Nonobstant toute clause contraire à cette concession.

» Donné à Rome, près de St-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 11 mars 1870, la 24e année de Notre Pontificat.

» Pie IX. »

1. Voici le texte latin de ce précieux document.

Dilecto filio Ludovico Josepho Dubar, gallo, Pius IX.

Dilecte fili, salutem et Apostolicam benedictionem. Spirituali consolationi ac saluti tuæ, quantum in Domino possumus, consulere volentes, tibi tuisque consanguineis et affinibus usque ad tertium inclusive gradum in mortis articulo constitutis, si vere pœnitentes confessi ac sacra communione refecti, vel quatenus id facere nequiveritis, saltem contriti nomen Jesu, si potueritis, sin minus corde devote invocaveritis, plenariam omnium peccatorum tuorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus. In contrarium facientibus nonobstantibus quibuscumque.

Pius P. P. IX.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo piscatoris, die XI Martii MDCCCLXX, *Pontificatus nostri anno vigesimo quarto.*

On devine l'émotion reconnaissante du vénéré vieillard, en recevant une faveur si auguste et si peu espérée. Il voulut que la lettre pontificale fût attachée à son lit afin de l'avoir sous les yeux jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle fidélité religieuse aussi il accomplit jusqu'au bout la recommandation que lui faisait l'évêque de Canathe, en lui transmettant le bref pontifical : « Priez, mon cher père, pour celui qui vous bénit et vous appelle son fils *bien-aimé* ; demeurez-lui attaché jusqu'à la mort ; car il est la pierre fondamentale, sur laquelle seule on peut échapper au naufrage. » Quelques jours après, tranquille et consolé, muni des sacrements de l'Église, M. Dubar s'endormit pieusement dans le Seigneur. Au milieu de sa douleur filiale, le prélat retenu à Rome put du moins rendre grâces à Dieu d'avoir accordé à son père, avec la bénédiction de Pie IX, le trépas d'un prédestiné.

La blessure causée par une perte si douloureuse au cœur du fils se cicatrisait à peine, quand la nouvelle des affreux évènements de *Tien-Tsin* vint jeter dans l'âme du pasteur d'inexprimables angoisses sur le sort de son troupeau. Le 21 juin 1870, dans cette grande ville située à vingt-quatre lieues de *Péking* et à trente-cinq de *Shien-Chien*, une populace immense, ameutée de longue date par d'odieuses calomnies propagées dans tout l'empire, s'était ruée, ivre de colère et de rage, sur les établissements français, les avait livrés aux flammes sous les yeux des autorités ; puis, après

des outrages sans nom et avec des raffinements inouis de cruauté, elle avait massacré tous nos nationaux, hommes et femmes, sauf un marchand qui s'était refugié au palais du *Tchong-Heou*, commissaire impérial. Le consul français, M. Fontanier, son chancelier, M. Simon, M. Thomassin, interprète de la Légation française à *Péking*, et sa jeune femme, des négociants russes pris pour des Français, deux lazaristes, dix sœurs de charité, sans compter bon nombre de chrétiens indigènes, avaient succombé dans cette épouvantable boucherie. Dire ce qui se passa dans l'âme de Mgr Dubar, quand, dès les premiers jours de juillet, la nouvelle de ces événements tragiques parvint en Europe, est chose impossible. Il trembla pour son Vicariat situé aux portes mêmes de *Tien-Tsin*. Ses craintes ne paraissaient que trop fondées : le drame sanglant du 21 juin avait partout en Chine réveillé, surexcité la haine de l'étranger et inspiré aux païens une hardiesse menaçante contre les chrétiens. Aux yeux d'un grand nombre, cet horrible massacre n'était que le premier acte d'une tragédie plus affreuse encore qui allait se jouer sur toute l'étendue de l'empire. L'empereur, disait-on, avait donné l'ordre d'exterminer tous les Européens et d'en finir avec la religion catholique.

Pendant ces jours d'épouvante, l'attitude des néophytes du *Tché-Ly-Sud-Est* fut admirable d'énergie et de foi. S'attendant à la persécution, ils venaient la nuit, par petits groupes, trouver le missionnaire

contraint de se cacher, recevaient les sacrements et s'en retournaient fortifiés, prêts à la mort. Dans ces moments critiques, prolongés par la lenteur du gouvernement chinois à faire justice des auteurs de l'attentat, les Pères constatèrent avec consolation les progrès qu'avait faits l'estime du christianisme parmi les païens du Vicariat. Souvent, quand les ténèbres couvraient la terre, quelques-uns d'entre eux, naguère encore ennemis acharnés de l'Évangile, se glissaient à la dérobée dans les maisons des chrétiens ou dans celle du missionnaire, venant promettre leur dévoûment et renseigner sur les dispositions des populations environnantes.

Les Pères à leur tour, voyant les nuages s'amonceler à l'horizon, tentèrent de conjurer la tempête en mettant à profit l'amitié sincère ou apparente que plusieurs mandarins leur avaient témoignée en des temps meilleurs. Sur l'ordre du révérend père Gonnet, le père Leboucq alla comme dans les jours de paix, rendre visite aux madarins des onze sous-préfectures de *Ho-Kien-fou*, partie du Vicariat la plus rapprochée de *Tien-Tsin*, partant la plus exposée. Cette démarche alors presque téméraire obtint le résultat désiré ; le missionnaire fut partout accueilli avec bienveillance, parfois même avec affection. Sur sa demande, les magistrats prirent des mesures pour la sécurité des néophytes : les uns envoyèrent des postes militaires dans les lieux les plus hostiles de leur district ; d'autres affichèrent de vigoureuses proclamations aux portes des villes et des centres commerciaux ; les plus

zélés jetèrent en prison quelques turbulents accusés d'avoir proféré des menaces contre les chrétiens ou contre les missionnaires. Le sous-préfet de *Shien-Chien*, *Lou-tâ-Laô-yé*, ordinairement d'une faiblesse et d'une insouciance extrêmes, sentant la responsabilité qui pesait sur lui, se signala par une rare fermeté. Averti de l'arrivée à *Tchang-Kia-Tchouang* de quelques individus aux allures suspectes, il fit aussitôt cerner les maisons païennes où ils se tenaient cachés, les arrêta et les fit écrouer à la prison des voleurs. L'instruction de leur procès révéla qu'ils étaient les précurseurs d'une bande de misérables, à laquelle, la nuit suivante, ils devaient ouvrir les portes du village et qui venait livrer la résidence à l'incendie et au pillage.

Grâce à cette attitude des mandarins et à la sympathie d'une grande partie de la population, le danger que courait la Mission s'éloigna de jour en jour, et les Pères purent enfin reprendre publiquement leurs travaux d'évangélisation. La situation toutefois était bien changée et les obstacles naissaient sous leurs pas. L'année 1870 avait été au *Tché-Ly* d'une sécheresse exceptionnelle, et pour fuir la famine bon nombre d'habitants avaient dû émigrer. Puis les désastres subis par la France dans la malheureuse guerre contre la Prusse commençaient à être connus des Chinois ; le prestige de la nation, qu'ils regardaient comme la toute-puissante protectrice des catholiques, s'évanouissait à leurs yeux dans la défaite, et avec lui la

considération dont jouissaient les missionnaires. L'admiration fit place à la défiance chez un grand nombre de catéchumènes, qu'avaient effrayés déjà les massacres de *Tien-Tsin*, et l'audace revenait par intervalle aux ennemis du christianisme. A ces difficultés ajoutons le retard forcé que dut subir en France l'envoi des fonds annuels alloués aux Missions.

Mgr Dubar devinait à Rome ce triste état des choses : à travers la distance, il voyait ses vingt-deux missionnaires français menacés de mort à chaque heure, ses vingt mille néophytes en proie à la peur et à la famine. Aussi quand la proclamation de l'Infaillibité du Pape eut couronné son vote de Père du Concile et ses vœux de catholique, ne songea-t-il plus qu'à regagner son Vicariat désolé, pour lui porter secours et pour partager ses souffrances : « Je ne quitterai pas l'Europe sans aller vous revoir, » avait-il écrit à ses frères dans le courant du mois de juillet. En apprenant la détresse et les dangers de son troupeau, il renonça généreusement à cette consolation qu'il s'était promise. Après avoir achevé de traiter les affaires du *Tché-Ly-Sud-Est* au centre de la catholicité, il quitta Rome le 23 septembre et descendit, à Marseille, le 25, huit jours avant le départ du paquebot pour la Chine.

Là il lui était réservé de subir l'épreuve de sa vie la plus douloureuse, parce qu'elle était la plus imprévue et qu'elle lui fut infligée par des compatriotes. La révolution du 4 septembre, si odieusement accomplie

quand l'ennemi foulait déjà d'un pied vainqueur le sol de la patrie, avait, comme on sait, déchaîné dans toute la France les plus furieuses passions de la démagogie. Les provinces du Midi devinrent le théâtre des plus criants excès. Un radicalisme despote et impie y commandait en maître dans les grandes villes, violant toutes les lois comme toutes les libertés, et renouvelant les hideuses persécutions de la Terreur. Marseille surtout, sous la dictature du citoyen Esquiros et la tyrannie de ses *civiques*, vit se produire dans ses murs et en plein jour des brigandages pareils à ceux qui déshonorent la Chine païenne. L'un des plus infâmes fut le pillage de la *Mission de France* et l'incarcération de Mgr Dubar. Il nous en coûte d'en faire le récit : mais l'histoire réclame ses droits, et en redisant les attentats du passé, elle stigmatise d'avance les forfaits rêvés par certains hommes pour l'avenir.

Débarqué du vaisseau qui l'avait amené de Rome, le prélat était à peine arrivé à la *Mission de France*, résidence des pères de la Compagnie de Jésus, qu'une troupe d'hommes armés, appartenant à la *garde civique*, envahit à grand bruit la maison, sous le prétexte hypocrite et menteur d'y chercher des milliers de fusils qu'on y avait cachés. On chantait alors le salut, et le St-Sacrement était exposé. Un bataillon, ou plutôt une bande, fit irruption dans la chapelle et en chassa violemment les fidèles. Quelques *civiques* allèrent s'emparer à l'autel de l'officiant lui-même, qu'ils

emmenèrent ; d'autres mélangés d'odieuses femmes se mirent à exécuter dans le lieu saint des danses effrontées et des chants obscènes; l'un d'eux monta même dans la chaire pour y parodier sacrilègement les enseignements de l'Église. Pendant ces saturnales, le St-Sacrement resta exposé sur l'autel ; le lendemain seulement Mgr l'évêque de Marseille put le faire enlever par des membres de son clergé. Le plus affreux pillage eut lieu dans l'intérieur de la résidence. Les religieux et Mgr Dubar furent arrêtés brutalement, puis renfermés au nombre de seize dans un parloir de neuf mètres carrés. Gardés à vue, ils demeurèrent là douze heures entières et y passèrent une nuit qui ressemblait par quelques traits du moins à la nuit de la passion du Sauveur. Fouillés ignominieusement par trois fois comme de vils malfaiteurs, entassés dans un local étroit, sans sièges pour se reposer, privés de toute nourriture, ils furent accablés d'injures et de blasphèmes, auxquels répondirent seuls leur silence et leur prière. Parfois c'était un forcené qui, dédaignant, disait-il, de prendre part aux libations de ses camarades, venait se repaître du spectacle de leurs souffrances et leur criait avec un inimitable accent de férocité : « Aujourd'hui je ne dine pas, et cependant je fais le plus beau repas de ma vie. Je me nourris de la haine des Jésuites ; j'en mange, j'en bois, j'en respire à pleins poumons ; je suis heureux de voir les tigres en cage. » D'autres fois c'était un furieux qui se précipitait, la baïonnette en avant, sur les captifs sans défense et

reculait en disant : « Je ne sais ce qui me retient ; quelle démangeaison j'éprouve de les empaler ! » Pendant ce temps le citoyen Émile Bouchet, alors substitut du procureur de la République, opérait une enquête minutieuse et à son grand désespoir ne trouvait dans toute la résidence aucune trace de délit.

Le jour venu, les *civiques*, contents de leur bravoure et de leur orgie, désirèrent se débarrasser des prisonniers. Ils demandèrent des instructions à la *Compagnie départementale*, qui les renvoya au procureur de la République, M. Maurel. Cet intègre et vaillant magistrat refusa nettement de faire incarcérer des hommes sur lesquels ne pesait aucune charge. « Fabriquez-en, lui dit-on. — Je ne sais pas faire ce que ma conscience me défend. — Alors à quoi êtes-vous bon au parquet ? Allez-vous-en ! » Le magistrat en effet donna sa démission et s'en alla. Mgr Dubar et les Pères n'en furent pas moins retenus prisonniers. Conduits à la préfecture, ils réclamèrent l'intervention de M. William Esquiros pour être introduits auprès de son père, le fameux *administrateur supérieur* des Bouches-du-Rhône. Ce jeune homme, aux aimables qualités duquel ont rendu témoignage tous ceux qui l'ont connu, s'empressa de leur obtenir cette audience. Mais les gardes civiques veillaient sur leur proie: à peine le jeune homme eut-il pénétré dans le cabinet de son père, que deux gardes se placèrent à la porte et empêchèrent Esquiros lui-même de communiquer avec les captifs. Alors, sans ordre d'aucune sorte, les commu-

nards marseillais emmenèrent l'évêque et les religieux à la prison de Saint-Pierre, et les y firent enfermer. On écrivit sur le registre d'écrou : « Les Jésuites de Marseille, emprisonnés sans motif. » Ils y demeurèrent vingt-et-un jours, mis au secret et au régime cellulaire, revêtus du costume des condamnés, en proie à toutes les privations ; et quand ils furent relâchés sur un ordre du gouvernement de Tours, obtenu par les énergiques réclamations de Mgr Guibert [1], ce fut pour être expulsés du territoire français et voir leurs biens placés sous séquestre par un arrêté d'Esquiros. Grâce aux protestations indignées des catholiques de Marseille, grâce surtout aux démarches de deux hommes de cœur, MM. Cazeneuve et Bergasse, avocats distingués, Mgr Dubar obtint sa liberté le 2 octobre, huit jours après son arrestation. Au sortir de la prison, il reçut l'hospitalité dans la maison de M. Cazeneuve dont toute la famille lui prodigua les plus touchantes marques de respect. Le lendemain il se ren-

1. En prévision de l'investissement total de Paris par les Prussiens et de sa séquestration du reste de la France, le gouvernement de la Défense nationale, avait, comme on le sait, envoyé le 16 septembre à Tours, munie de tous ses pouvoirs, une délégation composée de MM. Crémieux, Glais-Bizoin et Fourichon. Le 10 octobre le jeune M. Gambetta, tout frais descendu de ballon, vint renforcer ce gouvernement de vieillards, et avec le double titre de ministre de la guerre et de ministre de l'intérieur prit facilement en mains toute l'autorité. M. Crémieux reçut l'hospitalité au palais archiépiscopal. Son Éminence le Cardinal Guibert, alors archevêque de Tours, se servit de la situation que lui donnaient les circonstances pour défendre énergiquement auprès des membres de la délégation les droits des catholiques, trop souvent violés par les fonctionnaires improvisés de la naissante République. Le lecteur nous saura gré, pensons-nous, de reproduire ici les deux belles et vigoureuses lettres qu'il écrivit au nouveau ministre de l'intérieur, Monsieur Gambetta,

dit sur le paquebot *le Tigre*, qui devait l'emporter en Chine, et de son bord adressa à M. Crémieux, ministre de la justice et des cultes dans le gouvernement de Tours, une ferme et noble protestation, qui publiée par les journaux produisit dans toute la France catholique une profonde impression. Nous devons la citer :

« Monsieur le Ministre,

« Je soussigné, Édouard Dubar, évêque de Canathe, Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est* en Chine, ai l'honneur de vous exposer ce qui suit:

« Après avoir assisté au Concile œcuménique du Vatican, j'ai quitté Rome le 23 septembre dernier, muni d'un passeport français avec destination pour la Chine, lequel fut visé à l'ambassade.

« Mon dessein était de me rendre à Marseille pour m'embarquer sur un vapeur des messageries en partance pour la Chine. Je suis arrivé à Marseille le 25

arrivé de la veille à Tours, pour réclamer la mise en liberté des Jésuites de Marseille et la restitution de leurs biens. Ajoutons qu'un des premiers décrets signés à Tours par Monsieur Gambetta cassa les arrêtés illégaux du citoyen Esquiros et revendiqua pour les Jésuites la pleine possession des droits communs à tous les Français. Le chef de l'opportunisme a fait du chemin depuis ce temps. Voici la première lettre de Monseigneur Guibert :

« *Tours, le 13 octobre 1870.*

« Monsieur le Ministre,

« Dans la position qui m'est faite à Tours par les évènements je reçois les vœux, parfois les plaintes de mes vénérables collègues, et je regarde comme un devoir de les transmettre au gouvernement. Qu'il me soit donc permis d'appeler votre attention sur de graves excès qui se sont commis dans le Midi et que déplorent non seulement les évêques, mais tous les honnêtes gens.

« Vous ignorez sans doute que des prêtres de Lyon, appartenant à divers

septembre vers deux heures et demie du soir, et je suis descendu à la maison des Pères de la Compagnie de Jésus, pour y attendre le jour de mon départ.

« J'étais à peine installé, lorsque vers quatre heures les gardes civiques organisés dans cette ville ont fait invasion dans la maison des révérends pères Jésuites. Sans aucun ordre, sans aucun motif, ils se sont rués sur moi, ainsi que sur le père Marchi, sujet italien, mon secrétaire, et nous ont arrêtés en même temps que les Pères de la résidence. Ils ont indignement volé ma valise de voyage, contenant mon argent, aussi bien que mes papiers d'évêque et mes lettres. Ces hommes nous ont gardés à vue toute la nuit, nous accablant des plus grossières injures comme des plus ignobles traitements, menaçant même de nous égorger.

« Le lendemain, je fus conduit au parquet de M. le Procureur de la République qui, sur le vu de mon passeport, refusa de signer l'ordre de mon arrestation. A la préfecture, où l'on m'entraîna alors, les autorités

ordres religieux, ont été, les uns incarcérés, les autres chassés de leurs demeures : chose assurément plus facile à faire pour les prétendus patriotes que de chasser les Prussiens. Peut-être aussi ne savez-vous pas que, depuis dix-sept jours, dix prêtres et quatre frères de la *Mission de France* à Marseille sont retenus en prison. Un vicaire apostolique de Chine, leur hôte passager, et son secrétaire avaient d'abord partagé leur captivité : après huit jours de cachot, on a consenti à les délivrer pour leur permettre de partir par le paquebot à destination de la Chine.

« Ces violences se sont accomplies sous de misérables et absurdes prétextes. Mon patriotisme a besoin d'espérer que nous viendrons à bout de l'invasion ; mais quand j'entends dire que le clergé envoie de l'or et des armes aux Prussiens, quand je vois un peuple assez infirme d'intelligence pour le croire, et des autorités locales assez faibles pour se rendre complices de telles extravagances, je ne puis m'empêcher de trembler pour l'avenir de mon pays.

admistratives hésitèrent à m'incarcérer, et je fus ramené chez M. le procureur de la République, qui avec beaucoup d'énergie persista dans sa première réponse. On me fit donc reprendre le chemin de la préfecture, escorté d'hommes armés, au milieu d'une populace qui proférait des cris sanguinaires et d'atroces insultes.

« A l'hôtel préfectoral on décida le maintien de ma détention sans que j'aie pu faire entendre une seule parole pour ma justification. La nuit s'avançait ; je fus jeté, en compagnie des pères Jésuites, dans un cachot humide et sombre. On nous fouilla de la tête aux pieds ; on nous enleva nos bréviaires, nos objets de dévotion, nos porte-monnaie ; et, ce qui a été pour moi extrêmement douloureux, on m'arracha mon anneau pastoral, ma croix et ma chaîne d'évêque, insignes de ma dignité.

« Vers une heure du matin, nous fûmes tirés du cachot et conduits avec une escorte armée dans la maison d'arrêt de St Pierre. Là on nous dépouilla de nos

« Personne dans les rangs ecclésiastiques ne songe à mettre obstacle à l'établissement du nouveau gouvernement ; mais je doute qu'on fasse les affaires de la République en violant le domicile de citoyens paisibles et en blessant toutes les consciences chrétiennes.

« L'honorable membre du gouvernement que j'ai pour hôte m'a toujours manifesté des pensées de modération et de bienveillance ; et j'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'un esprit aussi honnête et aussi élevé que le vôtre reconnaîtra la nécessité de mettre promptement un terme à de si brutales injustices. La détention des prêtres et des frères de la *Mission de France*, à Marseille, si elle durait plus longtemps, serait une tache pour la République naissante et ferait mal augurer de son avenir.

« Veuillez bien agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

✠ Hippolyte, Archevêque de Tours.

« P. S. - Au moment où j'achève cette lettre, je reçois de Marseille

vêtements ecclésiastiques pour nous affubler du costume des prisonniers ; puis nous fûmes enfermés dans des cellules séparées et tenus au secret le plus rigoureux, sans pouvoir communiquer entre nous, ni même nous voir de loin.

« Quelques jours plus tard seulement le parquet de Marseille nous fit rendre nos bréviaires, nos chapelets, et nous laissa recevoir de nos amis quelques vêtements convenables.

« L'écrou de la prison mentionnant notre incarcération porte ces mots : *Sans motif.*

« C'est contre ces faits inouïs, contre cette arrestation injuste, illégale, opérée sans que nous ayons été interrogés, dans laquelle les règles protectrices de la liberté individuelle ont été indignement violées, que je viens protester énergiquement auprès de votre Excellence, au nom de mes compagnons d'infortune et en mon nom personnel.

« Malgré ma qualité de Français, libre de toute

une pétition adressée aux membres du gouvernement de Tours et signée par les noms les plus honorables. Cette pétition réclame la mise en liberté des Pères de la *Mission de France*, injustement et illégalement emprisonnés. Elle est accompagnée d'une demande inutilement adressée à Monsieur l'administrateur supérieur des Bouches-du-Rhône et revêtue de cinquante-cinq signatures des plus recommandables. On me prie de transmettre ces pièces au gouvernement et d'appuyer une démarche inspirée par un sentiment de justice. Je les joins à ma lettre; elles en sont les pièces justificatives. »

Lorsqu'il apprit l'arrêt d'exil porté par Esquiros contre les pères Jésuites à leur sortie de prison, Monseigneur Guibert écrivit au Ministre une seconde lettre, plus énergique encore que la première. La voici :

« Monsieur le Ministre,

» Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 13 octobre je me plaignais de l'emprisonnement à Marseille de dix Pères et de

accusation et rentrant dans ma patrie muni d'un passeport régulier ; malgré ma qualité d'évêque et de missionnaire, j'ai été plus ignominieusement traité au milieu d'un peuple civilisé et de mes compatriotes, que je ne l'ai jamais été au milieu des populations païennes de l'extrême-Orient pendant les persécutions les plus violentes.

« Je n'ai recouvré la liberté que depuis hier, après avoir langui en prison pendant huit jours. Mon secrétaire a été relâché ce matin seulement ; les autres pères Jésuites sont encore en prison et tenus au secret le plus absolu.

« Grâce à la bienveillance du parquet et du tribunal de Marseille, j'ai pu retrouver quelques uns de mes papiers et de mes effets. Les autres ont disparu dans le hideux pillage de la maison des Pères de Marseille. Une somme de mille francs que contenait mon sac de voyage a été dérobée.

« Les gardiens de la maison d'arrêt, je dois leur

---

quatre Frères de la *Mission de France*, appartenant à la Compagnie de Jésus, et je faisais appel à votre esprit de justice pour obtenir leur mise en liberté.

« Je lis aujourd'hui dans une dépêche de l'*Agence Havas* qu'on les expulse de notre territoire et qu'on séquestre leurs biens.

« Vous avez, Monsieur le Ministre, des préfets qui se croient tout permis, pour lesquels aucune loi n'est sacrée, qui pensent pouvoir disposer à leur gré de la liberté et des biens des citoyens. C'est ainsi qu'on blesse tous les sentiments honnêtes d'un pays ; ce n'est pas ainsi qu'on fonde une République.

« Vous pourriez, malgré notre passé, nos mœurs, nos traditions, faire accepter cette forme de gouvernement en respectant tous les droits et toutes les croyances. Mais des actes violents et arbitraires comme ceux de l'administrateur des Bouches-du-Rhône ne sont pas faits pour convertir les hommes d'ordre au système républicain, dont on essaie pour la troi-

rendre cette justice, ont adouci autant qu'ils l'ont pu par leur humanité notre cruelle situation.

« Je pars demain sur la vapeur le *Tigre*, pour me rendre en Chine dans mon Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*. Votre Excellence n'ignore pas les services que les missionnaires rendent dans ces pays lointains à la religion et à la civilisation. Elle sera, je n'en doute pas, profondément affectée de l'indigne traitement que mon secrétaire et moi avons subi à Marseille.

« Je n'ai pas hésité, Monsieur le Ministre, à vous dénoncer ces faits, parce qu'il importe, dans l'intérêt comme pour l'honneur de la France, notre patrie, d'en prévenir le retour.

« Toutefois en protestant contre eux auprès de votre Excellence et en lui demandant justice, je ne garde aucune amertume contre les autorités qui les ont permis ou tolérés. Je plains les hommes qui se sont déchaînés contre nous avec tant de haine, et je prie

sième fois. Est-ce qu'il entrerait dans les destinées de notre malheureuse patrie de n'avoir plus que la liberté de changer de despotisme, et devrait-elle, après avoir porté pendant de longues années le poids du pouvoir personnel d'un seul, être condamnée à ployer sous la volonté capricieuse d'une foule d'administrateurs envoyés dans les provinces ?

« J'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'il n'en sera pas ainsi, et que le gouvernement de la défense nationale ne supportera pas que des mesures aussi odieuses s'abritent sous son nom.

« Veuillez bien agréer, etc.

✠ Hippolyte, Archevêque de Tours. »

Par ces nobles lettres, inédites jusqu'ici, Son Éminence le Cardinal Guibert préludait dignement au combat qu'il soutient aujourd'hui avec tant de force, de modération et d'éclat pour défendre la liberté de l'enseignement catholique mise en péril par les tyranniques projets et décrets des sectaires au pouvoir. Dieu veuille cette fois encore accorder la victoire aux efforts de l'infatigable champion du droit et de la justice !

Dieu de rendre à la France la paix au-dedans et la gloire au-dehors [1].

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments de haute considération. »

✠ Édouard Dubar,
Évêque de Canathe, Vic. apost.
du *Tché-Ly-Sud-Est.*

« A bord du *Tigre*, dans le port de Marseille, le 3 octobre 1870. »

Le lendemain du jour où avait été rédigée cette protestation si ferme et si digne, le *Tigre* levait l'ancre et se dirigeait vers la Chine. Ce fut, le cœur en proie à une grande tristesse, que Mgr Dubar quitta la patrie qu'il ne devait plus revoir. Son affliction était causée, non par la prison qu'il venait de subir ni par les outrages dont l'avait couvert une vile populace, mais par le regret de n'avoir pu embrasser ses compagnons de captivité, surtout par le spectacle de la décomposition morale et religieuse dont la France lui paraissait

1. En 1873, Mgr Dubar et les Pères de la *Mission de France* intentèrent un procès à la ville de Marseille, lui réclamant, en vertu de la loi de vendémiaire an IV, une indemnité pécuniaire en compensation des dommages matériels qu'ils avaient subis. Ils renonçaient à toute action pour préjudice moral, emprisonnement, souffrances et exil. « Tout le mal qu'on a fait à leurs personnes, disait un journal du midi, les Pères le laissent au jugement de Dieu. S'ils demandent à la justice de la terre la restitution des biens qu'on leur a volés, c'est qu'ils en ont besoin pour secourir les pauvres, les malheureux de toutes sortes, ceux que frappent les maladies du corps et les maladies de l'âme, celles-ci bien plus terribles et bien plus difficiles à guérir. » On lut, au cours des débats, la protestation, si digne, de l'évêque de Canathe ; elle produisit, il faut le

atteinte. Cette France chrétienne dont il se montrait si fier en face des païens, il l'avait contemplée ravagée par l'anarchie autant que par la guerre, tombée au pouvoir de gouvernants qui reniaient ses vieilles traditions d'ordre et de foi, déshonorée enfin par les attentats de bandits qui semblaient échappés des bagnes pour faire impunément des choses saintes et des ministres de l'Église les jouets de leur fureur impie. Aussi, lui qui jadis au moment d'une irruption de brigands en Chine, avait dit dans un élan d'orgueil national : « J'aimerais mieux avoir la tête coupée de la main d'un Chinois que de recevoir un soufflet de la main d'un Français, » répétait maintenant dans ses lettres à ses amis, en se servant des paroles mêmes du divin Crucifié : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur notre pauvre France. »

Par un sentiment délicat de patriotique pudeur, Mgr Dubar tâcha d'ensevelir, autant qu'il put, dans le silence et l'oubli les ignobles traitements que lui avaient fait subir d'indignes concitoyens. Pendant la traversée, les officiers du *Tigre* ou de bienveillants passagers le questionnaient-ils sur son emprisonnement dont ils flétrissaient les auteurs, l'évêque ne

dire, plus d'impression sur le tribunal qu'elle n'en avait fait au ministre juif de la justice à la délégation de Tours. Écartant toutes les fins de non-recevoir opposées par la défense, le tribunal condamna la ville de Marseille à payer aux Jésuites de la *Mission de France* une indemnité de vingt-six mille huit cent quatre-vingt-neuf francs, et à Mgr Dubar celle de deux mille quatre cents francs. La municipalité radicale de la ville n'eut pas honte d'interjeter appel de ce jugement. Elle en fut pour ses frais; la cour d'Aix confirma purement et simplement la sentence du tribunal de première instance.

répondait que pour décharger de ce crime la France et l'hospitalière ville de Marseille. Alors, afin de dire même sur ce triste sujet quelque chose de glorieux à la patrie, il racontait avec effusion les généreux dévoûments dont il avait été le témoin ou l'objet au milieu même des violences révolutionnaires.

A *Shang-Haï*, quand il allait se remettre en mer pour le *Tché-Ly*, laissant éclater les angoisses de son cœur, il écrivait à ses frères : « Quel est aujourd'hui l'état de l'Église, du Pape, de la Compagnie de Jésus, de la France, de notre famille ? Mon cœur saigne à la pensée des maux qui accablent tout ce que j'ai de plus cher au monde. Mais courage ; espérons contre toute espérance ; notre Dieu est le père des miséricordes ; après nous avoir châtiés, il aura pitié de nous et nous rendra ses bienfaits. » Puis, comme s'il craignait de voir les siens se méprendre sur la cause de la tristesse que trahissaient ces paroles : « Ne croyez pas, ajoutait-il, que le souvenir des maux endurés à Marseille ait rien d'irritant pour moi. Le cachot cellulaire avait fini par me devenir doux. Si j'éprouve un regret, c'est de n'avoir pas été jugé digne de souffrir davantage pour le nom de Jésus. Mais je pleure sur notre malheureux pays. Pour avoir renié les gloires chrétiennes de son passé, le voilà tombé dans un abîme de malheurs et d'humiliations sans exemple. Dieu ait pitié de la France ! »

Le silence sur les événements de Marseille qu'il s'était imposé à bord du *Tigre*, Mgr Dubar le garda

plus scrupuleusement encore au *Tché-Ly*. Sa discrétion sur cette épreuve si honorable pour lui, mais si honteuse pour la France, fut telle qu'aujourd'hui même pas un chrétien, pas un séminariste, pas un prêtre indigène n'y sait encore l'emprisonnement de son Évêque dans une ville française en haine de la religion.

La Mission tout entière tressaillit de joie en revoyant son vicaire apostolique. Pendant plusieurs semaines les néophytes et les catéchumènes ne cessèrent d'assiéger la modeste chambre du prélat, heureux de saluer en lui avec un redoublement de respect l'un des Pères du Concile du Vatican. Quel n'eût pas été leur enthousiasme, s'ils avaient connu le titre plus grand encore qu'il dérobait à leur vénération, celui de confesseur du nom de Jésus-Christ.

De 1871 à 1877, le Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* jouit d'une paix relative. Mgr Dubar la mit à profit, pour affermir la foi dans les âmes encore neuves des néophytes, et pour essayer de ranimer dans la population païenne le mouvement religieux, que les massacres de *Tien-Tsin* et la nouvelle des malheurs de la France avaient si tristement arrêté. Le meilleur moyen d'atteindre ce double but lui parut être la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Aussi, dès les premiers jours qui suivirent son retour d'Europe, annonça-t-il hautement le dessein de consacrer le Vicariat au divin Cœur, recommandant aux missionnaires de préparer leurs chrétiens à ce grand acte. Dix-huit mois après, le 7 juin 1872, le prélat entouré des pompes

du culte, prononça dans sa cathédrale de *Tchang-Kia-Tchouang*, la première église dédiée en Chine au Sacré-Cœur, une formule de consécration qu'il avait composée lui-même. La même formule, par son ordre, fut récitée solennellement le même jour et à la même heure dans toutes les chrétientés du Vicariat, soit par le missionnaire, soit, à son défaut, par le principal administrateur de la paroisse.

En 1875, quand le glorieux Pie IX autorisa, encouragea même par des indulgences, la consécration de l'Église universelle au Sacré-Cœur du Sauveur, l'évêque de Canathe, entouré de tous ses missionnaires et d'une foule considérable de néophytes, renouvela dans sa cathédrale la touchante et majestueuse cérémonie accomplie trois ans auparavant. Pour répandre cette grande dévotion catholique, Mgr Dubar ne se contenta pas de célébrer des fêtes, il établit des œuvres. En 1875 encore, il organisa dans sa Mission l'*apostolat de la prière*, lui donna un directeur central, et en moins d'un an il vit plusieurs milliers de néophytes s'enrôler dans cette admirable *ligue du Sacré-Cœur de* Jésus. Enfin, par la distribution de petits livrets, il s'efforça de populariser jusque dans les chrétientés les moins considérables la pratique du mois du Sacré-Cœur, que Rome, sur sa demande et sur celle de nombreux évêques, venait d'enrichir d'indulgences. Ses efforts obtinrent le résultat souhaité ; les chrétiens devinrent plus fervents, plus unis entre eux. A l'école du Cœur de Jésus ils apprirent tout spécialement le zèle des

âmes et prirent la résolution de redoubler d'ardeur pour la grande œuvre de la conversion des païens. A partir du 7 juin 1872, presque toutes les chrétientés eurent leurs zélateurs choisis, encouragés, au besoin défrayés par elles ; et ces apôtres rivalisèrent de dévoûment pour étendre autour d'eux le règne de Jésus-Christ. Chaque année, la Mission compta quinze ou dix-huit cents baptêmes d'adultes, près de quatre mille baptêmes d'enfants de païens, trois mille catéchumènes; et malgré les défections, les émigrations, les famines et les épidémies, le nombre des néophytes qui était de vingt mille en 1871, s'éleva jusqu'à vingt-huit mille en 1877.

Fécondes en travaux et en fruits de salut, ces six années ne s'écoulèrent pas toutefois sans deuils ni sans tristesses. La mort décima cruellement les missionnaires; elle en ravit au Vicariat six des plus vaillants, dont trois presque au début de leur carrière apostolique.

Le père Alexis Mayer [1] succomba le premier. Dévoré de zèle, aussitôt après son arrivée au *Tché-Ly* en 1870, il s'était mis à l'étude de la langue chinoise

1. Le père Alexis Mayer, né en Alsace le 25 juillet 1827 d'une honorable famille, après avoir fait de brillantes études et reçu une éducation distinguée, se préparait, selon le désir de son père, à l'école polytechnique, quand il entendit l'appel de Dieu à la Compagnie de Jésus. Il entra au noviciat d'Issenheim le 23 octobre 1846. Il enseigna pendant plusieurs années avec succès l'Écriture-Sainte, puis la physique, et remplit la charge de *Socius* du maître des novices à Issenheim. C'était un religieux très exact observateur des règles, plein de respect et d'obéissance pour ses supérieurs, d'une douceur et d'une charité qui lui gagnaient tous les cœurs. Il mourut à *Tchang-Kia-Tchouang* le 16 septembre 1871.

avec une incroyable ardeur. Son air doux, bon et sympathique, son caractère calme et patient, sa parfaite éducation, son aimable et forte piété avaient déjà produit sur l'esprit des chrétiens une si favorable impression, que, dans leur clairvoyance rarement en défaut, ils prédisaient de lui qu'il serait un missionnaire accompli. Les supérieurs eux aussi fondaient sur ce religieux d'élite de grandes espérances; sa science, ses talents, ses vertus annonçaient un futur chef de la Mission ou un savant marchant sur les traces des Parennin et des Amiot. Dieu ne fit que le montrer à la Chine qu'il eût évangélisée avec tant d'amour. Quand il commençait à former à la vie religieuse les deux premiers novices chinois entrés dans la Compagnie, la mort le ravit à l'affection universelle du *Tché-Ly-Sud-Est.*

Le père Jules Denizot[1], d'une santé plus vigoureuse, semblait appelé à fournir en Chine une longue carrière. Impatient de creuser son sillon dans ce champ immense du père de famille, où les ouvriers étaient rares et écrasés sous le poids du travail, il y trouva la mort avant l'âge, victime de sa charité. Il était accouru au milieu d'une chrétienté ravagée par la fièvre typhoïde. Après y avoir administré onze chrétiens à l'agonie,

1. Le père Jules Denizot, né au diocèse de Châlons le 10 juillet 1832 avait porté les armes avant d'entrer le 20 octobre 1855 dans la Compagnie de JÉSUS. Pendant plusieurs années il remplit avec un dévoûment remarquable la charge de surveillant soit au collège de la Providence à Amiens, soit à l'École Sainte-Geneviève à Paris. Il mourut à *Tchang-Kia-Tchouang* le 15 mai 1872.

il succomba lui-même emporté en trois jours par la terrible maladie, ne cessant à ses derniers moments de remercier Dieu qui lui accordait la grâce de mourir dans la Compagnie de Jésus. Il n'était arrivé au *Tché-Ly* que depuis dix-sept mois.

Dans les premiers jours de mars 1873, la Mission perdit le père François-Xavier *Ki* (nommé aussi *Cruz*), le dernier des trois prêtres séculiers chinois que Mgr Mouly avait légués en 1857 au nouveau Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*. Si le père *Ki* ne posséda que la mesure strictement nécessaire de science théologique, en revanche il pratiqua toutes les vertus et offrit dans sa personne un beau modèle de vie sacerdotale. Sa tendre piété, sa simplicité d'enfant, son humilité profonde, son obéissance prompte au moindre signe de son évêque, son zèle infatigable, et, disons-le aussi, son ardent amour pour l'Église et pour la France le rendirent un des plus utiles ouvriers de la Mission. Le soin des nouveaux convertis dans la section de *Ho-Kien-Fou* fut son œuvre de prédilection. Il avait demandé aux supérieurs d'être traité en tout comme un religieux; il ne disposait en effet de rien sans en demander la permission. Pendant un an que dura sa dernière maladie, on le vit toujours patient, gai, aimable, soumis à la volonté divine, ne regrettant que l'impuissance où il était d'aller instruire ses chers catéchumènes. La mort la plus sainte couronna son admirable vie. Le père *Ki* était âgé de cinquante-cinq ans.

D'une constitution extrêmement robuste, le père Jean Petitfils [1] travaillait depuis six ans bientôt à l'œuvre de Dieu dans le *Tché-Ly-Sud-Est*. Il évangélisait un sous-district de *Ho-Kien-Fou*, le plus pénible peut-être des quatre dont se composait cette importante section du Vicariat. En 1873 une effrayante inondation envahit le pays et réduisit ses pauvres néophytes à la plus affreuse misère. Il implora la charité des supérieurs, sollicita celle des chrétiens moins éprouvés par le fléau, et alla jusqu'à demander la permission de vendre ou d'engager au mont-de-piété une partie de ses habits. Les supérieurs lui vinrent en aide autant que leurs faibles ressources le permirent ; un grand nombre de fidèles, touchés de la détresse de leurs frères, émus surtout de la charité du missionnaire, répondirent aussi généreusement à son appel [2]. Tout entier à son apostolat, le père Petitfils ne tenait compte ni de l'insuffisance des aliments, ni des intempéries du climat, ni de l'insalubrité des misérables

1. Le père Jean Petitfils, né à Jonzac dans la Charente-Inférieure le 14 décembre 1833, après avoir étudié la théologie au grand séminaire de la Rochelle et reçu le sacerdoce, exerça d'abord les fonctions de vicaire. Après avoir, à force de persévérance, surmonté les nombreux obstacles qui s'opposaient à sa vocation, il entra au noviciat d'Angers le 14 août 1865, et au sortir des deux années de probation fut envoyé en Chine. Il y parut un religieux exemplaire en même temps qu'un missionnaire infatigable. Dieu, Rome, la France, la Compagnie de JÉSUS, ses néophytes : tels furent constamment les seuls objets de ses pensées et de ses affections. Il mourut à *Tchang-Kia-Tchouang* le 3 avril 1874.

2. L'inondation n'a pas cessé depuis 1873 de couvrir les deux sous-préfectures de *Ho-Kien* et de *Jen-Kiou*, et les chrétientés jadis si florissantes de cette partie du Vicariat demeurent submergées. Les maisons

appartements où il logeait. Il succomba à la tâche après quelques jours seulement de maladie.

Plus long que celui du père Petitfils et plus fructueux encore fut l'apostolat du père Cajetan Stevani [1]. Pendant douze ans il déploya pour le salut des païens le plus ardent dévoûment et une charité inépuisable. A la lettre, le feu sacré du zèle des âmes consuma sa vie. Toujours prêchant ou en prières, se privant de sommeil et de repos, pratiquant une abstinence continuelle et des jeûnes fréquents, il a laissé parmi ceux qui eurent le bonheur de le connaître une grande réputation de sainteté. Dieu acheva de perfectionner sa vertu en lui demandant, pendant les trois dernières années de sa vie, le sacrifice même de son zèle et en lui imposant par la maladie une douloureuse inaction. Patient, résigné, donnant à ses frères les plus admirables exemples, il s'achemina vers la mort. Quand elle fut proche,

en ruines n'offrent plus d'abri à leurs habitants ; l'émigration complète est imminente si l'on ne vient à leur secours. Le père Bougon chargé depuis six ans de ce district tant éprouvé, fait souvent appel à la charité des chrétiens de France ; mais les aumônes obtenues sont restées jusqu'ici bien au-dessous des besoins. Puissent-elles se multiplier et aller sauver d'une ruine inévitable dix-huit cents des plus intéressants néophytes du *Tché-Ly-Sud-Est* !

1. Le père Cajetan Stevani, né le 28 janvier 1819 à Zevio près de Vérone, dans le royaume lombard-vénitien, montra dès sa jeunesse une grande piété et de remarquables vertus. Depuis son entrée au noviciat de la Compagnie de JÉSUS dans la province de Venise le 17 octobre 1838 jusqu'à sa mort, il s'adonna sans relâche au soin de sa perfection et devint un religieux modèle. Chassé d'Italie en 1849 par la Révolution triomphante, il vint suivre les cours de théologie au scolasticat de Laval, fit sa troisième probation à Notre-Dame de Liesse, et partit pour l'Albanie où il débuta avec succès dans l'œuvre des missions. En 1860, il fut rappelé de Scutari, lieu de sa résidence, et envoyé en Chine. Il mourut à *Tchang-Kia-Tchouang*, le 25 novembre 1875.

il en accueillit l'annonce avec des élans de joie, et enfin sa belle âme quitta la terre pour aller, nous l'espérons, recevoir au ciel une magnifique couronne.

Mais de toutes les pertes que fit la Mission, la plus grande comme la plus vivement sentie fut celle du père Pierre Octave [1], l'un des plus anciens et des plus intrépides ouvriers évangéliques du *Tché-Ly-Sud-Est*. D'une prudence consommée et d'une indomptable persévérance, c'est lui qui parvint, à travers toutes les vicissitudes et au prix de toutes les souffrances, à implanter solidement la foi dans les deux préfectures de *Kouang-Ping-Fou* et de *Tâ-Ming-Fou*. En moins de dix ans, il créa dans ces régions si longtemps rebelles à l'Évangile près de cinquante centres de chrétiens ou de catéchumènes et baptisa plus de deux mille adultes, sans compter les milliers de petits enfants païens qu'il envoya au Ciel. Trois fois dans la ville de *Kouang-Ping-Fou*, il vit sa principale résidence pillée par l'émeute ; trois fois, à force d'activité et d'énergie, grâce aussi à la puissante intervention des représentants de la France à *Péking*, il put reconquérir à la

1. Le père Pierre Octave (dont le vrai nom de famille était Boudin), né à Lieurey, dans l'Eure, le 17 avril 1827, entra dans la Compagnie de JÉSUS le 14 septembre 1859, après avoir été vicaire et curé dans le diocèse d'Évreux. Son noviciat terminé, il fut envoyé en Chine en 1861. Ses vertus religieuses égalèrent son zèle d'apôtre ; l'humilité, l'obéissance, l'union avec Dieu, la pureté des intentions brillèrent d'un vif éclat dans toute sa conduite. Il avait pour sa vocation un incomparable amour : « Voyez, disait-il au père Garnier, sur son lit de mort, si j'étais demeuré curé en France, aurais-je pu comme ici faire connaître Notre-Seigneur à des milliers d'âmes qui l'ignoraient ? Dieu soit béni de m'avoir appelé à la Compagnie de JÉSUS dans laquelle j'ai reçu tant de grâces ! *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

Mission cette place importante. « Quel bien n'aurait-il pas fait encore, écrivait le père Gonnet, s'il avait plu à Dieu de lui accorder dix années de vie de plus! Il était connu, estimé, aimé dans tout le pays. Les œuvres de première nécessité étaient fondées dans son district; il semblait qu'il n'avait plus qu'à moissonner à pleines mains et dans la joie, après avoir semé dans les larmes et la tribulation. Dieu en avait disposé autrement, et notre cher Père était mûr pour le ciel. » Usé avant l'âge par des travaux au-dessus de ses forces, le père Octave était venu à la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* essayer de rétablir sa santé. De graves difficultés suscitées par les païens le rappelèrent à son poste, et il s'y rendait en toute hâte, quand le typhus l'arrêta en chemin dans une petite chrétienté qu'il avait récemment établie. Le père Jean Garnier, arrivé au *Tché-Ly* l'année précédente, l'accompagnait ; il consola ses derniers moments. Le mourant ne cessa de lui redire le bonheur de sa vocation de Jésuite et de missionnaire. Enfin le 8 septembre 1876 il rendit son âme à Dieu. La dépouille mortelle de ce vaillant pionnier de la foi repose dans le district qui fut son champ de bataille, au milieu de quatre mille néophytes qui le vénèrent comme leur père, et qui par leur piété formée à l'école d'un tel apôtre rappellent le souvenir des premiers chrétiens.

Tous ces coups de la mort, ceux qui emportaient de nouveaux collaborateurs à peine entrevus, mais appréciés déjà comme l'espoir de l'avenir, ceux surtout qui lui ravissaient les vieux compagnons de ses travaux,

de ses joies et de ses épreuves, retentirent douloureusement dans le cœur de Mgr Dubar. L'âme plongée dans le deuil, il adora les secrets desseins de Dieu, et s'en remit à la Providence du soin de remplacer les auxiliaires qui lui étaient enlevés. Sa confiance ne fut pas trompée. Pendant le cours des six années qui suivirent son retour d'Europe, il vit venir se ranger sous ses ordres au *Tché-Ly-Sud-Est* treize religieux, envoyés par la province de Champagne : c'étaient les pères Joseph Wuillemin, Edmond Denis, Albert Ferlin, Paul Ménestrel, Xavier Edel, François-Xavier Müller, Augustin Finck, Henri Maquet, Joseph Hœffel, Jean Garnier, Louis Duvelle, les Frères scolastiques Joseph Gâtellier et Paul Denn. Le personnel de la Mission compta trente-quatre religieux de la Compagnie de Jésus, tant français que chinois, et deux jeunes prêtres séculiers indigènes. Ce nombre d'ouvriers permettait de développer les œuvres et d'étendre l'action de l'apostolat dans les districts jusqu'alors à peine défrichés. Le vaillant prélat poursuivit ce double but avec une nouvelle ardeur pendant les jours trop courts qui lui restaient encore à gouverner la Mission.

Un incident que nous ne pouvons passer sous silence montre quelle irrévocable affection Mgr Dubar avait vouée à sa pauvre Église, avec quelle fidélité aussi il voulait garder les traditions de son Ordre. Dans le courant de 1873, un télégramme lui apportait à *Tchang-Kia-Tchouang* la proposition de se laisser transférer à un siège épiscopal de France. Un député

catholique du Nord, ayant en 1869 rencontré à Roubaix l'évêque de Canathe et conçu pour ses vertus la plus haute estime, avait formé le dessein de le faire nommer par le gouvernement de Versailles à l'un des évêchés alors vacants, et il s'en était ouvert à la famille du vicaire apostolique. Celle-ci, disons-le à son honneur, se contenta de transmettre la proposition sans aucun commentaire. La douleur de Mgr Dubar fut grande à la nouvelle d'un projet qui froissait son cœur de Jésuite et de missionnaire. Il répondit sur-le-champ par un télégramme exprimant le plus énergique refus ; puis par lettre, il adressa aux siens de sévères reproches, qui, bien qu'immérités, furent reçus avec édification, comme la preuve de son inviolable attachement à sa vocation religieuse et apostolique. Mgr Dubar était donc résolu à vivre et à mourir dans les contrées lointaines où la Compagnie de Jésus l'avait envoyé ; il voulait aussi consacrer jusqu'au dernier soupir ses forces et son cœur aux âmes que l'Église avait placées sous sa houlette de pasteur. La mort, hélas ! ne tardera pas à venir. Mais avant de la raconter, il nous faut initier le lecteur aux détails intimes de l'apostolat en Chine, tel que le pratiqua l'évêque de Canathe, et dont nous n'avons encore parlé que d'une manière sommaire. Redire les obstacles à vaincre et les moyens à employer pour propager sur cette terre infidèle le règne de Jésus-Christ, n'est-ce pas retracer les travaux, les succès et la gloire du prélat ?

CHAPITRE XI.

OBSTACLES A L'ÉVANGÉLISATION DE LA CHINE : ORGUEIL NATIONAL, RESPECT FANATIQUE DES TRADITIONS, — DÉCADENCE MORALE, — TRACASSERIES CONTRE LES CHRÉTIENS, — PAUVRETÉ DU PEUPLE. — ÉCUEILS DANS L'APOSTOLAT : LA VIVACITÉ FRANÇAISE, — L'IGNORANCE DE LA LANGUE, DU BON TON CHINOIS, — LES ATTAQUES INCONSIDÉRÉES CONTRE CONFUCIUS.

UN missionnaire auquel on demandait un jour ce qu'il pensait de l'avenir religieux de la Chine, répondit : « Je ne connais rien qui ressemble mieux au peuple chinois que ce que vous appelez en Europe *un honnête homme*, dans la vulgaire acception du mot. »

Rien de plus difficile, on le sait, que la conversion de cet homme qui se distingue par une certaine sagesse, se pare de probité, de philanthropie et de quelques vertus naturelles, dans lesquelles il se drape comme dans un manteau d'honneur. Ainsi en est-il des Chinois. A ce peuple, doué de modération et de raison, ami de l'ordre et de l'autorité, scrupuleusement fidèle en certains points aux prescriptions de la loi morale, observateur correct des règles de la bienséance, et pour cela se croyant meilleur que tous ceux qui l'entourent, comment faire comprendre et embrasser le christianisme avec ses dogmes mystérieux, avec ses préceptes austères, qui règlent jusqu'aux plus intimes mouvements

de l'âme ? L'orgueil est au fond de toute cette honnêteté qui s'étale ; or l'orgueil sépare toujours de la vérité et de Dieu.

L'orgueil est en effet le premier et le plus grand obstacle à la conversion des Chinois, mais un orgueil profondément enraciné dans le cœur et qui dépasse toute mesure. Fier de son antiquité, de ses institutions séculaires, de la sagesse de ses lois, fier aussi de son prestige auprès des nations voisines, vassales ou tributaires de sa dynastie, ce peuple estime que le monopole de la civilisation lui appartient et juge fatal à ses mœurs comme à son unité tout contact avec les étrangers. De là sa longue résistance à ouvrir ses ports aux Européens ; de là encore, maintenant que ceux-ci ont forcé les portes de son empire, la sourde et systématique opposition qu'il fait à leur influence.

Les nombreux voyageurs, qui de nos jours ont écrit sur les Chinois, s'accordent à donner pour raison de leur hostilité contre le catholicisme son origine étrangère. Cette raison n'est pas la seule, nous le verrons ; mais elle est très réelle. La haine de l'étranger et le mépris de tout ce qu'il apporte demeurent en effet toujours vivants dans l'immense *Empire du Milieu*. Pour quiconque veut aller au fond des choses et observe ce qui s'y passe, il est manifeste que la Chine reste aujourd'hui, comme il y a un siècle, profondément antipathique à la civilisation européenne. Toujours infatuée d'elle-même, elle n'envie à l'Europe ni sa prospérité matérielle, ni le progrès de son industrie,

ni même la discipline de ses armées et l'effrayante puissance de ses engins de guerre. Sans doute, redoutant, sans l'avouer, les conséquences de l'ardeur fébrile que le Japon, son rival, met à copier les institutions de l'Occident, elle envoie maintenant en Europe des diplomates et des étudiants : elle a même établi sur son territoire plusieurs arsenaux confiés à la direction d'officiers français ou anglais. Mais est-ce bien le désir de rompre avec des systèmes par trop vieillis, de s'élever à notre niveau matériel et intellectuel, qui l'a décidée à sortir de sa torpeur ? Nous ne le pensons pas ; et notre opinion se fonde sur le néant des résultats obtenus par ces premiers essais. Ainsi, après dix ans d'étude pratique à l'école de nos officiers de marine, il n'est pas un mandarin chinois qui puisse conduire un *steamer* seulement jusqu'aux rivages des pays limitrophes. De même, les élèves envoyés en Europe se sont montrés jusqu'ici absolument inhabiles à mettre en application les sciences qu'ils y ont apprises. Cependant ni l'intelligence, ni l'assiduité patiente ne leur font défaut. La cause de leur impuissance se trouve uniquement dans l'instinctive répulsion qu'ils ressentent et affichent pour toute importation étrangère. Ils aiment mieux, dans leur patriotique orgueil, voir la Chine rester ce qu'elle est depuis des siècles que d'aider à la transformer sur le modèle des peuples *barbares*.

Cette susceptibilité d'amour-propre national prend surtout ombrage du catholicisme. La raison en est

facile à comprendre. Si le gouvernement chinois ne craint plus guère aujourd'hui l'affluence des commerçants européens, c'est que, cantonnés dans quelques grandes villes du littoral, ils se contentent d'envoyer leurs marchandises dans l'intérieur du pays sans y paraître eux-mêmes et sans y propager de doctrines. La religion catholique au contraire a ses missionnaires répandus dans toutes les provinces ; partout elle exerce une influence directe sur les esprits et sur les cœurs, rectifiant ou condamnant les croyances erronées du peuple, abolissant dans les usages traditionnels ce qui est contraire à ses lois, réformant la famille, redressant les idées, se mêlant en un mot à tout ce qui fait la vie de la nation. Cette intervention continuelle du christianisme et la puissance de son action, voilà ce qui épouvante la classe des lettrés, trop clairvoyants pour n'y pas reconnaître le principe d'une immense révolution morale qui changera la face du pays. De là vient la résistance acharnée qu'ils n'ont cessé d'opposer à la prédication de l'Évangile. Depuis quelques années les lettrés consentent, au moins dans le Nord, à laisser discuter devant eux les dogmes et les règles de morale qui composent la religion de l'empire. Est-ce parce qu'ils recherchent sincèrement la vérité ? Non. Les uns cèdent à un motif de pure curiosité ; les autres, confiants dans la supériorité de leurs croyances, se proposent seulement de ménager aux docteurs étrangers une humiliante défaite, heureusement plus facile à vouloir qu'à infliger.

Hâtons-nous toutefois de le dire, cet obstacle de l'orgueil national perd chaque jour de sa force. A mesure que les missionnaires deviennent plus nombreux et les catéchistes plus instruits, la vérité chrétienne répand davantage sa lumière et diminue les préjugés de la vanité chinoise. Pour ne parler que du *Tché-Ly-Sud-Est*, de grands services rendus et la communauté du malheur y ont peu à peu, nous l'avons vu, familiarisé la population païenne avec les missionnaires. Les dispositions des lettrés y ont pris un caractère moins fanatique, parfois bienveillant. Bon nombre de bacheliers, quelques magistrats même, après avoir été, dans les discussions, réduits au silence par nos catéchistes, ont franchement reconnu la divinité du *Tien-Tchou-Kiâo* (*religion du maître du ciel*), et sont devenus de fervents néophytes.

Une conversation que nous tenait, il y a cinq ans à peine, un petit mandarin nommé *Song*, adepte enthousiaste de la doctrine des aïeux, donnera mieux que tout discours l'idée des difficultés qu'oppose au catholicisme en Chine l'infatuation nationale, et de l'habileté avec laquelle les lettrés savent se servir de toute arme pour défendre leurs vieilles croyances.

« Père, disait *Song-lâo-yé*, vous dépensez beaucoup d'argent, vous quittez votre pays, votre famille pour venir ici user votre vie à la propagation de la *Religion du Maître du Ciel*. Cette religion est bonne ; ceux-là mêmes qui lui font opposition l'avouent. Mais quel profit retirez-vous des sacrifices que vous coûte sa

prédication en Chine ? Notre religion est aussi bonne que la vôtre; elle est en outre bien plus ancienne. Nous adorons le principe de tous les êtres créés, celui à qui rien n'est caché, qui lit dans nos pensées les plus secrètes, qui récompense le bien et punit le mal. Tel est l'enseignement de nos livres sacrés, et ces livres paraissent aussi anciens que le monde. Cette doctrine pure a été prêchée par le *saint homme* (Confucius), qui toute sa vie a parcouru les royaumes pour la répandre. En quoi votre doctrine est-elle meilleure ? Vous imposez pour la conduite de la vie plusieurs règles que nous n'avons pas ; mais ces règles ne sont-elles pas au-dessus des forces de l'homme ? En Europe les pratique-t-on ? Vos commerçants sont-ils plus honnêtes que les nôtres ? Vos matelots, quand ils descendent de leurs navires de feu, se montrent-ils plus sobres, moins tapageurs et plus disciplinés que ceux de la Chine ? Vos enfants témoignent-ils plus de respect à leurs parents, votre peuple plus de soumission aux lois et au chef légitime de l'État ?

« Les ambassadeurs que notre Souverain députe à votre nation, les jeunes hommes qu'il envoie étudier vos sciences, les riches commerçants qui sont allés étaler à vos expositions les produits de notre industrie sont unanimes à nous redire que chez vous les gouvernements n'ont aucune stabilité, que souvent le peuple s'insurge contre son roi, le détrône même, s'il résiste à ses caprices. Les méchants paraissent en Europe plus nombreux que les bons. Vos fêtes, vos théâtres, vos

livres, vos peintures sont loin de respecter comme les nôtres la décence et la moralité. Nous possédons moins d'argent que vous, moins d'inventions savantes ; mais notre peuple se contient dans le devoir. Il demeure jusqu'ici étranger aux idées qui inspirent l'indépendance et nourrissent les mauvais instincts. Pourquoi donc voulez-vous le changer, quand il est meilleur que le vôtre ? Comment espérez-vous gagner parmi nous des prosélytes ? La nation chinoise reconnaîtra volontiers que vous êtes des hommes vertueux ; mais elle gardera la religion qu'elle a reçue des ancêtres. »

Ces paroles sont l'expression exacte, adoucie même par la politesse, de l'opinion générale de la Chine sur la civilisation européenne et sur le catholicisme. Un langage analogue nous était tenu en 1872 par le haut mandarin *Tchong*, au retour de son ambassade en France, où il avait eu sous les yeux le spectacle déplorable de nos désastres et de nos luttes fratricides : « Le *Ciel* [1] est un, disait-il, parce que s'il avait un égal, le gouvernement du monde n'aurait plus rien de fixe et de régulier. Le soleil est le roi des astres : qu'arriverait-il si les étoiles conspirant contre lui le renversaient et prenaient sa place ? Leur lumière laisserait le monde dans les ténèbres, et leur chaleur impuissante livrerait la terre à la stérilité. De même, chaque état, chaque famille, chaque association d'hommes doit avoir son chef ; le *Ciel* le veut ainsi pour la

1. *Ciel* (*ou Tien*) est le mot dont se servent les Chinois pour signifier la *divinité suprême.*

bonne harmonie du monde. Notre doctrine là-dessus est meilleure que la vôtre. En adorant le *Ciel*, nous respectons l'autorité de notre souverain ; et depuis cinquante siècles que la monarchie nous gouverne, il ne s'est pas encore rencontré un chinois assez pervers pour attenter à la vie de nos empereurs. » Le diplomate continua longtemps sur ce ton. La vue de l'Europe, tout en lui inspirant des sentiments équitables pour le christianisme, n'avait fait, comme cela arrive à tous ses compatriotes, que le confirmer dans l'orgueilleux et séculaire exclusivisme de son pays. Cette admiration fanatique des seuls usages de la patrie, il faut bien le dire, sert trop souvent à ceux qui ont reconnu la vérité chrétienne, de prétexte commode pour lui refuser le sacrifice des vices qu'elle condamne. « Nous rencontrons rarement, écrit un missionnaire, des hommes assez sincères pour accepter et mettre en pratique une religion que leur intelligence ne peut plus nier. Aidé d'un esprit raisonneur, le Chinois accordera les principes et rejettera les conséquences, celles surtout qui l'obligeraient à réformer ses mœurs, à corriger ses habitudes et à comprimer ses passions. Ce serait, allègue-t-il, rompre avec les traditions sacrées de son pays. »

L'austérité de la morale catholique en effet, plus encore que le dédain des étrangers et le respect des usages, éloigne de la conversion cet *honnête* peuple chinois, surtout ses lettrés, observateurs pharisaïquement scrupuleux des bienséances extérieures, qui leur suffisent. La pluralité des femmes, l'habitude invétérée

de l'opium, le respect humain, la crainte de perdre une place de secrétaire ou d'instituteur sur laquelle vit la famille entière : voilà pour eux de terribles attaches au paganisme. D'ailleurs les lettrés sans fortune exercent pour la plupart le métier de solliciteurs dans les procès, d'arbitres dans les expertises, de conciliateurs dans les partages de biens ou dans les litiges commerciaux. Or parmi les dix commandements de Dieu, qu'ils ont lus, il en est un, le septième, qui condamne toute fraude. Ce commandement leur inspire naturellement d'effroyables répulsions ; il serait capable à lui seul de les éloigner du christianisme.

On le voit à ces traits, un des plus sérieux obstacles à l'évangélisation du Céleste-Empire est la décadence morale, dont il est atteint, aussi bien que nos vieilles nations de l'Europe. Depuis deux siècles, tous l'avouent, cette décadence se précipite et elle confine aujourd'hui à un grossier matérialisme. La génération contemporaine est elle-même bien loin de valoir celle qui l'a précédée. Aussi les rares octogénaires que l'on rencontre secouent-ils tristement la tête en voyant ce qui se passe à l'heure présente. « Les hommes, s'écrient-ils, sont amoindris. La droiture, la bonne harmonie entre les parents, la bienséance dans les relations de voisinage, la justice même : tout cela disparaît du milieu de nos sociétés. Si le *saint homme* revenait sur la terre, que dirait-il de notre race dégénérée ? » Pour se rendre compte de cette déchéance, il suffit, si l'on

connaît la Chine actuelle, de lire les *Lettres édifiantes* et de comparer le peuple d'aujourd'hui avec le peuple qu'elles nous représentent.

Nous ne dirons pas certes, comme plusieurs écrivains de nos jours qui n'ont fait que passer en touristes et n'ont jugé qu'avec leurs préventions européennes, que cet immense empire soit sur le point de périr dans un effondrement universel. Nous croyons même que, par la force des mœurs et des habitudes, les vieilles institutions qui le régissent, toutes défectueuses qu'elles se montrent, suffiront encore pour des siècles à retarder sa ruine. Mais comment reconnaître dans les Chinois contemporains ce peuple, le plus grand, le plus sage de l'Asie, qu'ont admiré, il y a trois siècles, les *Ricci* et les premiers missionnaires de *Péking ?* Comment nier que les sujets de *Kouang-Siu*, l'empereur actuel, soient bien inférieurs, en fait de vigueur de caractère, de culture intellectuelle, de noblesse d'âme et de probité sociale, aux sujets de l'empereur *Kang-Chi*, le glorieux contemporain de Louis XIV ? La conséquence de cet affaissement moral n'échappe à personne : c'est de rendre les âmes trop molles pour la pratique des vertus évangéliques. Sans doute le christianisme possède en lui-même assez de force divine pour refaire les peuples les plus décrépits ; on l'a vu souvent dans le cours des âges opérer ce miracle, et aujourd'hui les néophytes de la Chine en sont eux-mêmes une preuve éclatante. Il n'en est pas moins vrai qu'un peuple dont les institutions et le tempéra-

ment moral sont usés ne saurait offrir un champ propice à l'action de la foi et à la germination des vertus. Comment en Chine même, il y a deux siècles, une poignée de missionnaires, dénués de ressources matérielles, ayant à vaincre tous les préjugés et toutes les contradictions, sont-ils parvenus à fonder ces chrétientés florissantes que l'on rencontre dans presque toutes les provinces et même dans les grandes villes, fidèles toujours à vénérer la mémoire de leurs anciens *Pères spirituels* et gardant encore à la sainte Église le dévoûment des premiers jours ? Comment surtout ont-ils pu convertir des lettrés de distinction, des mandarins de toutes les classes, des ministres mêmes de l'Empereur, et jusqu'à des princes de la famille impériale ? Sans doute le prestige de leur science et l'éclat de leurs vertus contribuèrent à ces brillantes conquêtes apostoliques que notre siècle n'a pas vu se renouveler. Nous pensons toutefois qu'il faut avant tout en chercher la cause dans l'élévation morale et la trempe vigoureuse que les âmes chinoises conservaient encore à cette époque. Leur niveau s'est depuis abaissé; et quand elle veut les atteindre, la prédication catholique ne rencontre souvent qu'une grossière inintelligence de la vérité ou le lâche refus de la suivre.

Outre ces obstacles que lui opposent toutes les classes, l'apostolat trouve en Chine des difficultés spéciales dans l'évangélisation du peuple. Nous n'en citerons que deux, les tracasseries et la pauvreté. Depuis son érection, le Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* n'a pas

eu à subir, il est vrai, de persécutions ouvertes de la part des mandarins. Les riches et les lettrés se sont même montrés parfois sympathiques à ses missionnaires. Mais, à défaut des persécutions officielles, les vexations locales et privées n'ont manqué ni à ses œuvres, ni à ses néophytes qui, en majeure partie, appartiennent à la classe pauvre. Parmi les deux cents chrétientés fondées sous l'administration de Mgr Dubar, nous n'en connaissons pas une que n'aient assaillie à son début des tracasseries de toutes sortes. Que de luttes les nouveaux convertis doivent soutenir dans l'ombre, luttes d'autant plus pénibles qu'elles sont de tous les instants et qu'elles prennent souvent un caractère d'acharnement capable de décourager les plus intrépides ! A peine s'est-on aperçu dans la famille et dans le village des sentiments respectueux d'un parent ou d'un voisin pour les missionnaires, d'une visite qu'il a faite aux chrétiens, qu'autour de lui s'organise un incessant espionnage. On guette tous ses mouvements, jusqu'à ce qu'on ait acquis la certitude qu'il ne *prie pas* et n'a pas *donné son nom* aux prédicateurs étrangers. Quand au contraire la conversion est avérée, le catéchumène se voit en butte à une guerre qui sera sans trève. C'est d'abord un murmure désapprobateur qui l'entoure ; puis viennent des railleries, des injures, enfin des violences et des hostilités ouvertes. S'il est pauvre, timide, sans appui, sans ressources suffisantes pour intenter un procès, personne ne l'épargnera. Mis au ban du village, il se verra refuser tout service et

toute relation : la fontaine publique lui sera interdite et il devra chercher au loin l'eau nécessaire à sa maison. On tâchera de le trouver en défaut dans le paiement des impôts, dans l'acquittement des corvées, et on l'accablera d'amendes. S'il achète un coin de terre, sans avoir fait aussitôt légaliser et enregistrer le contrat ; si son âne ou sa vache ont mis le pied sur le terrain d'autrui ; si d'aventure son chien ou ses poules ont paru dans la cour des voisins, on poussera contre lui les hauts cris et on le déférera sans merci aux tribunaux. Quel parti prendra ce malheureux catéchumène ? Il n'a ni argent ni audace pour réduire tant d'ennemis conjurés contre lui. Peut-être essaiera-t-il de les apaiser en leur offrant le *Ho-mou-tsaî* (*repas de réconciliation*) ; mais alors il lui faudra dépenser en quelques heures les provisions qui devaient empêcher sa famille de mourir de faim tout l'hiver. Encore, s'il le fait, sera-t-il presque toujours dupe de promesses mensongères.

Si le converti est homme d'énergie, qu'il ait de la fortune et des amis, la malveillance sera plus retenue ; elle se traduira toutefois par mille petites vexations, irrépréhensibles en justice. Ainsi l'instituteur refusera d'instruire ses enfants, prétextant que son école est au complet, ou qu'il craint de leur enseigner des choses contraires à la doctrine des chrétiens. Les enfants du village, exécutant un mot d'ordre, chasseront de leur société les petits *Maô-nou* (*esclaves des barbares*). Un païen aura-t-il perdu quelque objet servant au ménage

ou à la culture des champs ; il viendra effrontément devant la porte du néophyte, sans l'accuser nommément, il est vrai, maudire à haute voix et pendant des heures entières le voleur qui les lui a ravis ; et le village entier d'applaudir à l'injure adressée au *partisan des étrangers*. On conçoit que de pareilles persécutions, mesquines sans doute, mais intolérables par leur continuité, arrêtent bon nombre de conversions chez des hommes dont la vertu caractéristique n'est pas précisément le courage.

La pauvreté est un obstacle non moins puissant à l'action de l'évangile sur le peuple. La stérilité du sol, nous l'avons vu, ramène souvent au *Tché-Ly* les années de disette, et y supprime toujours l'abondance. Même en temps de prospérité, les émigrations des habitants de la campagne, au moins durant l'hiver, n'y sont pas rares; mais l'une des deux récoltes annuelles, celle de juin ou d'octobre, vient-elle à manquer, les riches eux-mêmes se voient forcés de recourir à toutes sortes d'industries pour échapper à la faim. Des hommes, qui avaient naguère plusieurs domestiques à leur service, se font alors marchands forains, portefaix, porteurs d'eau, brouettiers, commissionnaires, etc. D'autres, mais ceux-là ne sont pas chrétiens, se livrent à la contrebande du sel ; de plus osés encore envahissent les pagodes pendant le sommeil des bonzes, en enlèvent les statues de bronze ou de cuivre et s'en vont battre monnaie.

A ces époques de détresse si fréquentes au *Tché-Ly*,

comment demander aux catéchumènes qui se préparent au baptême, aux néophytes eux-mêmes d'observer la sanctification du dimanche ? Comment exiger qu'ils contribuent aux frais d'entretien du missionnaire qui les visite ? Comment enfin obtenir qu'ils aillent chaque jour au catéchuménat le plus voisin apprendre les prières et le catéchisme ? Leur situation misérable s'y oppose absolument. Il faudrait pour arriver à les instruire, surtout quand ils vivent isolés dans des villages païens, placer et entretenir leurs enfants pendant un an au moins dans une école chrétienne ; retournés au foyer, les enfants communiqueraient aux parents les enseignements qu'ils auraient reçus. Mais ce moyen, qui pouvait s'employer quand les catéchumènes étaient moins nombreux et les œuvres du Vicariat moins absorbantes, n'est malheureusement plus praticable aujourd'hui, quand les conversions se comptent par milliers sans que les ressources aient augmenté. Aussi les missionnaires se voient-ils avec douleur contraints d'ajourner longtemps l'instruction, et par suite le baptême de ces pauvres gens, si dignes pourtant de leurs soins, souvent si impatients d'appartenir à Jésus-Christ. Que de faits navrants nous pourrions citer sur ce sujet !

Il y a quelques années, un païen nommé *Wam-yü-Lim*, ancien maître d'école renommé, peintre habile, qui avait couvert de fresques douze pagodes [1], médecin

1. En réparation, il a, depuis son baptême, consacré son pinceau à orner autant de chapelles catholiques qu'il avait décoré de pagodes.

et pharmacien distingué, fut admis au nombre des catéchumènes. Un bachelier chrétien lui enseigna les vérités de la foi, lui expliqua les livres de controverse religieuse, surtout lui inspira les sentiments d'une forte piété. *Wam-yü-Lim* reçut le baptême après deux ans d'épreuve. C'était un de ces convertis qui deviennent des apôtres. Sa famille, ses nombreux amis, d'abord irrités de son changement de religion, s'adoucirent à ses paroles, écoutèrent ses exhortations et suivirent son exemple. Un jour *Wam-yü-Lim* accourt dans la chrétienté où se trouvait le missionnaire : « Père, lui dit-il, avec un accent de triomphe, une grande consolation vous attend dans la sous-préfecture de *Kiâo-Ho*. Venez, dans un seul village des centaines d'âmes sont prêtes à embrasser la foi. »

Le missionnaire se rendit aussitôt à *Wam-Kia-Tchouang*, le village indiqué. Il y fut reçu par les habitants en habits de fête et le visage rayonnant de joie. Après les cérémonies d'usage, chaque famille se présenta devant lui selon l'ordre qu'elle occupait dans la hiérarchie locale. Plus de six cents noms furent inscrits sur le registre des catéchumènes ; c'était une grâce inespérée. Le Père adressa des félicitations et des conseils à tout ce peuple, qui se pressait autour de lui avide de l'entendre et de s'initier aux premières connaissances de la religion catholique. Mais, sans s'en douter, il jeta le trouble dans les esprits, rien qu'en exposant l'obligation de prier Dieu le matin et le soir, comme d'assister à la messe le dimanche, quand il y a un

prêtre pour la célébrer. Après son départ, un néophyte imprudent mit le comble à l'émoi général en disant que les frais de voyage et d'entretien des missionnaires étaient à la charge des chrétiens. Les villages érigés en chrétientés contribuent sans doute, autant qu'ils le peuvent, à défrayer leur prêtre, au moins à l'époque de la mission annuelle ; mais partout ces contributions sont libres et abandonnées à la générosité des néophytes. Un catéchiste intelligent qui s'était aperçu du mauvais effet produit par cette déclaration exagérée eut beau chercher à dissiper les craintes en exposant la vérité ; on n'en demeura pas moins convaincu que *la religion du Maître du ciel* était impraticable pour les pauvres. Quelques jours après, les anciens du village venaient à quatre lieues de là trouver le Père, pour le remercier de sa visite et lui en faire connaître les résultats. « Nous croyons, lui dirent-ils, à l'existence de Dieu ; cette vérité, nous l'avons toujours professée. Le *saint homme*, qui la tenait des plus anciennes traditions, l'enseigne dans nos livres sacrés. Mais nous ne pouvons embrasser *la religion du Maître du ciel*, telle que vous nous l'avez dépeinte. Le repos du dimanche, les frais de déplacement pour nous instruire, l'hospitalité à donner au missionnaire et aux chrétiens étrangers qui nous visiteraient, sont choses au-dessus de nos moyens. Nous avons tenu conseil entre nous : trente familles seulement sur cent-vingt ont assez d'aisance pour supporter ces charges. Que les temps deviennent meilleurs,

que notre fortune se relève ; tous alors nous demanderons à être les adorateurs du vrai Dieu. » Quoi que pût dire le missionnaire, la décision ne changea point. Les trente familles se convertirent ; elles forment aujourd'hui un groupe fervent de chrétiens. Mais les quatre-vingt-dix autres, malgré les sympathies qu'elles ont gardées au christianisme, demeurent païennes : désolante conséquence de leur pauvreté comme de celle de leurs apôtres.

Sans doute on voit les Chinois les plus pauvres vendre jusqu'à leurs derniers meubles, quand il s'agit d'offrir les présents traditionnels au médecin qui les a guéris, ou à l'arbitre qui a terminé leurs litiges. Mais qu'on n'espère pas trouver dans les hommes du peuple, accablés par les soucis de leur avenir matériel et n'ayant encore qu'une faible velléité d'embrasser le catholicisme, assez de générosité pour contribuer aux dépenses de la Mission. Aussi croyons-nous que le mouvement des conversions restera forcément paralysé dans les masses, jusqu'à ce que le Vicariat possède assez de ressources pour fournir seul, au moins pendant les premières années, les frais d'évangélisation des nouvelles chrétientés [1].

1. La pauvreté, souvent une pauvreté extrême, n'a cessé d'être jusqu'ici le lot de la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. Mgr Languillat et ses premiers compagnons furent longtemps réduits à une telle indigence, que les choses les plus nécessaires leur manquaient. A la date du 1er septembre 1863, le père Clément Couvreur écrivait au père H. Couvreur, son cousin, alors à Metz : « Au *Tché-Ly* nous avons le désavantage du petit nombre, les difficultés du commencement et la sainte pauvreté à un degré qu'il vous est impossible d'imaginer. Un seul détail, si vous le voulez, celui du linge. Monseigneur n'a pas de draps de lit, le révérend

Le missionnaire français au *Tché-Ly*, n'a plus seulement à vaincre les obstacles qu'opposent à son zèle les préjugés, les coutumes et la pauvreté du peuple qu'il évangélise ; il lui faut corriger aussi sa propre nature et ses idées trop exclusivement européennes, sous peine de rendre stérile son apostolat.

Il doit éviter d'abord la vivacité fougueuse du caractère français. Les Chinois qui ont visité notre patrie, reviennent dans leur pays, nous l'avons dit déjà, désenchantés sur beaucoup de points du *grand royaume des lois* (la France). Toutefois la noblesse de cœur des Français leur inspire une sincère admiration. Ils ne tarissent pas d'éloges sur la politesse franche et l'hospitalité dévouée avec lesquelles ils se sont vus accueillir. Mais dans cette politesse même une qualité essentielle à leurs yeux fait défaut, la gravité. Cette générosité naturelle qu'ils reconnaissent à sa nation donnera toujours parmi les Chinois un prestige considérable au missionnaire français, mais à la condition qu'il se dépouillera de l'impétuosité qui lui est propre

père Supérieur non plus. Quelques missionnaires en ont un ; les nouveau-venus comme moi en ont deux, et j'en fais laver un à la fois. De même au réfectoire nous avons des serviettes blanches chaque quinze jours seulement ; car ces toiles, comme celles des aubes, des surplis et des linges d'autel, ne se fabriquent pas en Chine ; or, quand il faut demander en France, il y a tant de choses à demander. Pardon de ces minuties. Ce qui paraît beau à côté de tout cela, c'est la grande et sincère gaîté de tous les nôtres. Tous vivent heureux, pleins d'entrain, car la moisson des âmes s'annonce belle et donne de grandes espérances. » Les pillages, les guerres, les famines qui se sont succédé depuis 1863, la multiplication des œuvres et avec elle l'extension des besoins ont naturellement perpétué jusqu'ici la grande gêne de la Mission. Dieu daigne hâter le moment où elle pourra suffire aux dépenses indispensables de l'apostolat et ne rien accepter de ses pauvres néophytes !

et qui les choque. Une démarche précipitée, la désinvolture du maintien, des accents de voix bruyants, des airs emportés, une parole rapide, des gestes brusques contrastent si étrangement avec le calme, la modération et l'attitude composée des habitants du Céleste-Empire, que leur moindre inconvénient serait de lui faire perdre l'estime, c'est-à-dire le plus indispensable élément de succès. « Ces Européens, diront sententieusement les Chinois, débitent plus de paroles en une heure que nous n'en pourrions prononcer en un jour. » Et s'ils sont païens, ils s'éloigneront pour ne plus revenir. Les chrétiens, connaissant mieux notre caractère, sachant par expérience quelle charité se cache sous notre vivacité extérieure, supporteront cette manière de faire toute française avec patience, avec le respect aussi que leur inspire la dignité du sacerdoce. Mais elle n'en altérera pas moins leur confiance, privant ainsi le prêtre de l'influence nécessaire pour gagner ou conduire les âmes à Dieu. Si l'on interroge les catéchistes et les administrateurs sur les missionnaires qui se sont succédé dans les chrétientés depuis deux ou trois siècles (car ils en gardent dans leurs traditions le souvenir fidèle), tous diront que ceux-là ont converti le plus de païens, promu davantage la piété parmi les néophytes, qui ont montré le plus de calme, de douceur et de dignité. Que de fois nous les avons entendu se redire à voix basse, mais de manière à être compris : « Les Européens ont plus de générosité et de dévoûment que nous ; mais pourquoi

sont-ils si vifs, si bouillants, compromettant ainsi le succès de leur parole et de leur zèle ? » Souvent ils aiment à rappeler les vertus et la mémoire des premiers prêtres catholiques qui ont évangélisé leur village et converti leurs aïeux. Ces anciens missionnaires réalisaient à leurs yeux l'idéal de l'homme apostolique par leur ferme et inaltérable gravité. Nous demandions un jour à deux vieillards recommandables par leur position et par leur foi ce qu'ils pensaient des missionnaires modernes ? La question était embarrassante ; ils se regardèrent longtemps sans oser répondre. Enfin l'un d'eux [1] prenant la parole : « Père, nous dit-il, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai pas ma pensée. Les vertus sacerdotales de nos nouveaux *Pères spirituels* ne le cèdent en rien à celles de leurs devanciers. Ils sont animés du même zèle, de la même charité ; mais peut-être ont-ils moins compris l'importance que les Chinois attachent à la gravité du maintien et du langage. »

1. Ce vieillard nommé *Léou*, administrateur en chef de l'importante chrétienté de *Hâo-tsüen* ne manqua pas de nous faire l'éloge de deux missionnaires *modernes* dont la mémoire est demeurée en grande vénération parmi ceux qui les ont connus. « Ceux-là, disait-il, nous ont quittés trop tôt ; ils étaient les dignes successeurs des *Ricci* et des *Schall.* » Le premier, M. de Castro, prêtre portugais, après avoir administré pendant douze ou quinze ans la plupart des chrétientés qui composent aujourd'hui le Vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*, fut rappelé en Europe. Nommé à l'évêché de Porto, il s'y distingua par un incomparable dévoûment au Saint-Siège dont il défendit vaillamment les droits, jusqu'à sa mort arrivée en 1870. Le second, le père Catte, Jésuite, supérieur de la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, n'apparut dans ce Vicariat que pour y laisser le souvenir ineffaçable de ses qualités extérieures, de son talent administratif, de sa science et de ses vertus religieuses.

Il y a peu d'années, le sous-préfet de *Shien-Chien* rendait une visite de bon voisinage aux Pères de *Tchang-Kia-Tchouang*. La dignité simple et douce du père supérieur qu'il voyait pour la première fois, fit une telle impression sur le mandarin, qu'au milieu de la conversation, se penchant vers l'un des religieux, il lui dit à l'oreille : « Voilà un grand homme ; il était né pour avoir le bouton rouge et la plume à *deux yeux*. » (Ce sont les insignes des mandarins de premier ordre.)

Il sera toujours difficile à un Français, nous en convenons, de se maîtriser assez pour imiter la tranquillité d'allure souvent trompeuse et habituellement exagérée des Chinois. Mais instruit par l'expérience, l'apôtre trouvera dans son zèle la force de dominer sa nature, et d'atteindre à cette entière possession de soi, qui seule peut rendre son ministère efficace. Comme saint Paul, il se fera tout à tous, se conformant au caractère de ceux qu'il évangélise, pour les gagner plus sûrement à Jésus-Christ.

L'étude de la langue offre un autre obstacle à surmonter. La première question adressée en Europe au missionnaire qui revient de la Chine est ordinairement celle-ci : « Comment avez-vous pu apprendre un pareil idiôme ? » Le missionnaire répondra-t-il qu'il parle comme un Chinois ? Bien peu, même après vingt ans d'exercice, pourraient le dire avec vérité. A quelle cause attribuer cette inhabileté à manier la langue chinoise, trop fréquente chez les ouvriers apostoliques. D'abord, aux difficultés qu'elle présente aux étrangers.

Comment en effet parvenir à reconnaître et à retenir ces milliers de caractères hiéroglyphiques, tous différents les uns des autres ? Comment se familiariser avec ces monosyllabes dont se compose toute la langue, quand ils contrastent si étrangement avec nos mots européens, quand leur sens et leur prononciation ne se distinguent que par des accents ou des inflexions de voix presque insaisissables ?

Mais cette cause n'est pas la seule, ou plutôt elle est aggravée par le défaut d'étude ; et le défaut d'étude est lui-même produit par le développement moderne des missions, qui fait que le travail dévore les ouvriers, toujours trop peu nombreux pour l'immensité de leur tâche. Perdus et disséminés sur des espaces incroyables, obligés de consacrer avant tout leurs soins aux âmes déjà chrétiennes, passant leurs jours à faire le catéchisme aux enfants, à instruire les adultes, à réconcilier les ennemis, à terminer les dissensions des familles, à résoudre mille difficultés dont les néophytes les établissent juges, absorbés en un mot par d'incessantes occupations qui souvent dépassent leurs forces, comment les missionnaires trouveraient-ils le loisir nécessaire à une étude sérieuse du chinois ? D'ailleurs, on le devine, leur zèle s'impatiente en présence des besoins spirituels de tant de chrétiens. Dès qu'ils possèdent un répertoire de mots suffisant pour se faire comprendre des néophytes, accoutumés au langage incorrect des débutants, combien n'attachent plus qu'une importance secondaire à la science de la langue

écrite, à la pureté de la langue parlée, et renoncent presque sans regret à les acquérir. De là, pour le missionnaire ainsi débordé, un manque de distinction, une vulgarité de parole qui excite le mépris de ce peuple si fier de ses lettres. Sachant à peine balbutier cinq ou six cents mots, il sera incapable de soutenir une conversation un peu élevée, de recevoir ou de rendre avec honneur une politesse. Ses instructions seront vagues, superficielles et en trop petit nombre ; au bout de quelques jours de mission dans un village il lui faudra garder le silence ou se répéter. Des lettrés païens réclament-ils de lui un entretien ; il devra les renvoyer à son catéchiste ou même à ses néophytes, souvent incapables de toute controverse religieuse. De la sorte l'évangélisation des infidèles sera chose impossible ; les anciens chrétiens eux-mêmes, tout habitués qu'ils sont à deviner le sens de discours presque inintelligibles, seront privés de cet enseignement clair, précis et substantiel qui doit soutenir leur foi et nourrir leur piété.

L'avenir même du catholicisme en Chine, personne ne saurait en douter, demande que les missionnaires possèdent une connaissance moins imparfaite de la langue des lettrés, celle qu'on appelle ordinairement *langue mandarine*. Mais avec les difficultés que nous venons de signaler, la chose est-elle possible ? Nous le croyons. Sans doute tous les missionnaires ne peuvent devenir des Ricci, des Parennin, des Adam Schaal, des Amiot ou des Prémare ; de pareils hommes sont rares en tout temps, même en Europe. Mais une

combinaison aisée à mettre en pratique comblerait, ce nous semble, le déficit indiqué, et permettrait de mener de front l'administration des anciens chrétiens, l'instruction des nouveaux et l'évangélisation des païens.

Au point de vue qui nous occupe, on peut en effet ranger sous trois classes les missionnaires que l'Europe envoie à l'*Empire du Milieu*. Les uns n'ont que des talents médiocres, ou bien par suite d'une acclimatation pénible jouissent de peu de santé. D'autres à une constitution plus robuste joignent un jugement droit, une mémoire facile, de l'entrain et un grand zèle pour le salut des âmes. D'autres enfin, doués de facultés supérieures, aiment les études sérieuses et sont capables de se distinguer dans les sciences ou dans les lettres. Qu'on assigne à chacune de ces trois classes d'ouvriers apostoliques le rôle qui lui revient, et le problème sera résolu. Aux premiers serait confié le soin des vieilles chrétientés, où les vérités de la foi sont parfaitement connues et les pratiques de piété en honneur. Les seconds étudieraient d'abord assez de lettres pour expliquer les ouvrages élémentaires des écoles, tels que le *Tâ-Chiâo* (*la grande étude*), et les *Ssé-Chou* (*les quatre livres*), pour exposer aussi les livres de piété ou de controverse doctrinale écrits dans l'idiôme vulgaire, comme le *Chem-ngien-Kouang-i* (*vie des saints*), le *Chem-Kiâo-Ly-Tchemg* (*véritable doctrine de la sainte Église*) ; mais surtout ils s'appliqueraient à la connaissance de la langue parlée et des usages, jusqu'à ce qu'ils pussent convenablement se

mêler aux païens, soutenir avec eux une conversation ou une controverse, se faire accepter enfin par une tenue sans reproche de tous ceux dont ils veulent gagner la confiance et les âmes.

Pour arriver au degré de bon ton que ce ministère exige, la constance leur est nécessaire et l'emploi de quelques industries très-utile. Ainsi, qu'après une conversation ils en réclament la critique sincère du catéchiste ou de néophytes connus par leur éducation distinguée. Ainsi encore, qu'ils composent avec l'aide d'un lettré et qu'ils apprennent par cœur de nombreux dialogues sur les sujets qui reviennent chaque jour dans les entretiens ; par exemple sur les différentes religions de la Chine, sur ses lois et ses coutumes, sur l'agriculture, le commerce, la littérature et l'histoire, sur les examens et les grades, sur la procédure civile, sur les tribunaux, sur le cérémonial des visites, etc. Plusieurs en employant cette méthode avec persévérance sont parvenus au bout de dix ans, sans rien retrancher de leurs devoirs apostoliques, presque sans fatigue, à se familiariser avec les expressions et les formules de la langue, au point de pouvoir converser aisément plusieurs heures de suite avec toutes sortes d'interlocuteurs, même avec les lettrés les plus intolérants.

Ces deux classes de missionnaires suffiraient à la rigueur pour l'évangélisation de la Chine. Il en est pourtant une troisième dont les vicaires apostoliques proclament l'importance et le besoin, « sans laquelle,

disait Mgr Dubar, la religion catholique, dépouillée de prestige, n'exercera jamais une sérieuse influence sur la partie élevée de la nation ; » nous voulons parler d'une classe de missionnaires savants et écrivains. On sait par quelle prodigieuse fécondité littéraire se sont rendus célèbres les anciens Jésuites de la Chine, et quel éclat les découvertes de leurs astronomes, les travaux de leurs mathématiciens répandirent aux yeux des indigènes sur la foi qu'ils prêchaient. On ne peut compter leurs ouvrages de controverse ou de science, dont un grand nombre malheureusement ne sont pas réédités ; plusieurs, tels que le *Tien-Tchoù-ché-y* (*les attributs de Dieu*), le *Tsi-Ké* (*les sept victoires*), furent jugés dignes par l'empereur *Kieng-long* d'occuper une place d'honneur dans sa bibliothèque. Les livres de piété qu'ils ont écrits sont plus nombreux encore. Nous citerions volontiers la traduction de l'*Imitation* en style vulgaire et en style relevé, l'*exposition* des prières du matin et du soir, l'*explication* du catéchisme, *la vie des saints*, etc. Mais pour donner au lecteur une juste idée des gloires littéraires de ces admirables pionniers de la foi qui nous ont ouvert la tranchée et nous servent encore de guides, nous aimons mieux apporter le témoignage d'un païen. Aux premiers jours de mai 1874, *Ché-ing-Tang*, riche propriétaire d'un village voisin de *Tchang-Kia-Tchouang*, se présentait à la résidence, demandant à voir un Père qu'il connaissait et qui l'accueillit comme un ami. Le jour qu'il avait choisi pour faire sa visite au *Tien-Tchou-Tang* n'étant

point un des *Pei-Hoei-tien* (jours de visites indiqués par le cérémonial chinois), le missionnaire comprit que *Ché-ing-Tang* avait ou un service à lui demander, ou un danger à lui signaler ; aussi les premières formules de politesse à peine échangées, se hâta-t-il de lui demander franchement le but de sa démarche. Voici la réponse : « Vous savez que je crois en Dieu. Depuis longtemps je me serais déclaré ouvertement catéchumène, si l'opium et les fonctions d'arbitre que je remplis à la sous-préfecture ne s'opposaient à mon admission. Mais je n'en suis pas moins convaincu de la vérité que vous prêchez. J'ai lu la plupart de vos livres de controverse et de piété. Dans mes revers de fortune, surtout dans mes deuils de famille, l'un d'eux le *King-Ché-King-Chou* (*livre de l'Imitation*) a été pour moi d'une consolation inexprimable. Je viens vous en demander un exemplaire pour un riche propriétaire du village de *Tchang-Kia-Kiâo*, qui est maintenant cruellement éprouvé dans ses affections. Nous n'avons rien dans nos livres pour nous prémunir contre le désespoir ; la religion du Maître du ciel seule possède les moyens de consoler le cœur. »

En voyant les proportions de l'œuvre littéraire que les anciens Jésuites élevèrent en Chine à l'honneur du catholicisme, on s'étonne que ses auteurs aient trouvé le temps de fonder tant de chrétientés. Le fait resterait une énigme, si l'on ne savait que le renom même des écrivains fut précisément le moyen humain employé par Dieu pour amener des multitudes à la foi.

Le temps n'est-il pas venu de reprendre les glorieuses traditions des premiers apôtres de l'Empire du Milieu ? Au commencement de ce siècle, on a dû sans doute borner l'action évangélique au maintien des vieilles chrétientés : la persécution avait accumulé des ruines qu'il fallait relever avant tout ; depuis la suppression de la Compagnie de Jésus, les ouvriers manquaient au travail, comme depuis la Révolution française les ressources manquaient aux ouvriers. Mais aujourd'hui la situation est autrement favorable. Les Missions sont fortement établies, les secours pécuniaires plus abondants, le personnel nombreux comme il ne le fut jamais, avec vingt et un vicaires apostoliques à sa tête ; les traités de 1860 donnent le droit et généralement assurent le fait d'une libre prédication. L'heure semble donc propice à un mouvement en avant. Or, c'est par les sommets, qu'il faut, à l'imitation des anciens missionnaires, attaquer la vieille société chinoise si l'on veut l'entraîner en masse vers l'Évangile ; et pour cela des savants et des écrivains sont absolument nécessaires.

Dans les Vicariats apostoliques du *Kiang-nan* et du *Tché-Ly-Sud-Est*, on a commencé, nous le savons, à marcher dans cette voie. Des observatoires astronomiques y ont été créés et attirent déjà l'attention des mandarins, en même temps qu'ils propagent dans le peuple le respect pour les prédicateurs. Déjà aussi des Pères ont acquis par la composition de quelques bons ouvrages la réputation de sinologues distingués. Mais

ces débuts heureux restent bien au-dessous de la tâche et des besoins. Depuis plus d'un siècle aucun traité de controverse n'a été mis au jour ; et les erreurs qu'il faut dissiper varient sans cesse. Aucun ouvrage écrit en chinois ne combat jusqu'ici le protestantisme, qui, avec ses deux cent trente-huit prédicants (nombre de 1876), parcourt les ports et les provinces de l'Empire, y répand ses bibles et ses *tracts* en idiôme populaire, et prépare pour l'avenir des obstacles peut-être trop dédaignés : lacune regrettable, qui, si elle n'est promptement comblée, peut devenir fatale au développement du catholicisme. D'ailleurs les Chinois aiment à lire et le font sérieusement ; quand ils se sont rendu compte d'un ouvrage, ils en demandent un autre, et leur conversion est souvent au bout de ces lectures prolongées.

Nous connaissons des bacheliers qui n'ont demandé le baptême qu'après avoir lu et relu pendant plusieurs années nos livres de propagande religieuse. Mais pour entretenir ce goût d'une salutaire lecture, il faut en varier l'aliment. Personne en Europe ne jugerait une bibliothèque complète, ou même suffisante, si elle renfermait seulement une cinquantaine d'ouvrages édités il y a deux siècles. Aussi toutes les Missions de la Chine demandent-elles à l'Europe catholique des hommes d'élite, doués de science et de talent, capables de faire resplendir aux yeux d'un peuple lettré, par des livres dignes de son attention, les divins rayons de notre foi. Dieu veuille que les supérieurs des Congrégations

ou des Ordres religieux, auxquels est confié l'apostolat de ces immenses régions encore païennes exaucent ces prières! Alors, nous en avons la confiance, un grand pas sera fait vers l'établissement définitif du royaume de Dieu en Chine.

Avec la connaissance de la langue, le missionnaire doit posséder aussi la connaissance des coutumes et des lois de la politesse[1]. Qu'il ne compte pas sur sa qualité d'étranger pour se faire pardonner l'ignorance de ces usages si variés, parfois si puérils en apparence, et presque au rebours des nôtres. S'il n'observe les mille petites pratiques du pays le plus cérémonieux du monde, s'il ne se conforme pour le vêtement, pour le maintien, pour le ton de voix, pour les visites et pour bien d'autres points encore, aux règles minutieuses imposées à tous les Chinois, il sera impitoyablement regardé comme un *barbare* et verra son ministère complètement annihilé. Il lui faut donc abdiquer le sentiment trop naturel de la supériorité européenne, se dépouiller de ses habitudes nationales, étudier avec soin la civilité et y conformer, quoi qu'il en ait, sa conduite extérieure. Qu'il

1. Nous parlons ici, est-il besoin de le dire ? d'usages purement civils, entrant comme parties dans la politesse chinoise, nullement d'usages ayant un caractère religieux quelconque. La question des rites chinois est depuis longtemps résolue par le Saint-Siège. Le décret de Clément XI (1704) et la bulle *Ex quo singulari* de Benoît XIV (1742), prohibant les cérémonies des ancêtres et de Confucius, sont observées à la lettre par tous les missionnaires, qui, à peine arrivés en Chine et avant d'exercer aucun ministère, font serment de s'y conformer. Il n'est pas dans tout le Céleste-Empire, à notre connaissance, une seule Mission qui ne se fasse un devoir scrupuleux d'obéir absolument aux prescriptions pontificales.

évite surtout de laisser échapper, au spectacle d'une civilisation si différente de la nôtre, des signes d'impatience ou de mépris. La musique chinoise lui déchire les oreilles ; le cérémonial du premier de l'an l'accable de fatigue et d'ennui ; l'attitude servile du peuple en présence de ses magistrats lui paraît une indigne hypocrisie ou une bassesse ; les lamentations factices des enterrements l'impatientent ; qu'importe ? Qu'il domine ses impressions, qu'il fasse à tous bon visage, et qu'il ne cesse de se montrer réservé et content. C'est de la sorte seulement qu'il ouvrira les cœurs et gagnera les âmes. Du reste, si prévenu qu'il soit par son éducation première contre les hommes et contre les choses, un zèle sincère et la vie habituelle au milieu des populations de l'intérieur modifieront avec le temps, presque sans qu'il s'en aperçoive, ses idées comme ses habitudes; le jour viendra où il se pliera naturellement à ces coutumes gênantes et appréciera ce qui le choquait d'abord. On peut le dire hardiment, les Européens n'aiment pas les Chinois parce qu'ils les connaissent mal; et s'ils ne parviennent à les connaître que superficiellement, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Pour le commerçant, le diplomate ou le touriste, cette ignorance est pardonnable, on le conçoit ; mais pour le missionnaire dont elle paralyserait le ministère, elle serait une faute qu'il déplorerait plus tard, inutilement hélas !

L'importance de cet assujettissement aux usages du Céleste-Empire fut admirablement comprise par les apôtres des siècles passés. Sur ce point encore ils

ont donné l'exemple. Leur bon ton parfait contribua puissamment à leur attirer la faveur du célèbre empereur *Kang-Chi*, comme il fut aussi l'une des causes les plus efficaces des fruits merveilleux de leur apostolat. Mgr Dubar eut à cœur d'imiter ces glorieux devanciers. Dès le début il surmonta d'assez vives répulsions pour ce qui lui paraissait une pantomine vide de sens ; et tel fut le succès de ses efforts, qu'il parut aux habitants du *Tché-Ly* réunir dans sa personne tous les traits qui font en Chine l'homme bien élevé [1].

A défaut de l'exemple des anciens missionnaires, celui des européens commerçants, qu'attire aux rivages de l'Empire du Milieu l'appât du gain, suffirait à démontrer la nécessité pour l'ouvrier évangélique de se conformer aux usages du pays. Avec quelle souplesse ces hommes se prêtent aux démonstrations cérémonieuses de la politesse ! Avec quel empressement ils apprennent les formules reçues, et quelle patience ils opposent aux importunités de leurs clients ! Saint François-Xavier se sentait profondément blessé dans sa fierté d'apôtre d'avoir été devancé par les marchands

1. Citons un simple détail qui a son intérêt. Quelques vicaires apostoliques de la Chine ont depuis plusieurs années abandonné l'habit des lettrés, qui les confondait extérieurement avec leurs collaborateurs ou les premiers bacheliers venus, et ils portent ostensiblement la soutane violette. Sans blâmer ce changement, Mgr Dubar conserva le modeste costume chinois, qui lui paraissait plus propre à gagner la confiance de ses ouailles et à lui faciliter les relations avec les païens. Les néophytes lui en surent gré, et ils gardent de cette attention, qui leur épargna d'ailleurs bien des railleries de la part des païens, un souvenir reconnaissant à leur ancien évêque.

portugais sur les plages du Japon, de la Chine et des îles de l'Archipel. L'ardeur avec laquelle, dans le but d'acquérir des richesses périssables, les commerçants modernes s'empressent de se conformer aux exigences d'une civilisation qui les froisse, ne doit-elle pas être dépassée par ceux qu'anime le dessein incomparablement plus noble de sauver les âmes, et qui sont les successeurs du grand apôtre des Indes [1] ?

1. Nos diplomates eux-mêmes adressent parfois aux missionnaires sur ce sujet des conseils dignes d'attention : « C'est folie, écrit Monsieur le Comte de Rochechouart, peu enthousiaste à coup sûr des usages chinois, c'est folie de froisser les mœurs d'un peuple qu'on veut convertir. La répulsion mutuelle est assez grande déjà entre les deux races, sans qu'il soit besoin de l'accroître en donnant aux adversaires de justes griefs à faire valoir. »

(*Excursions autour du monde*, par le Comte de Rochechouart, ministre plénipotentiaire. p. 299).

Monsieur de Bezaure, diplomate plus jeune, mais non moins au courant de la situation du Céleste-Empire, est plus explicite encore, comme aussi plus sympathique : « Le secret pour un Européen de se faire bien venir des Chinois, dit-il, est de ne pas craindre de causer avec eux, et de s'attacher à ne les point froisser, jusque dans les moindres choses. C'est un peuple éminemment poli, hospitalier, mais craintif, surtout susceptible. On pourrait à mon avis, avec deux domestiques pour seule escorte, à condition de savoir la langue et les usages, traverser sans encombre tout l'intérieur de la Chine, même les parties les plus éloignées des postes européens. J'excepte les grandes villes où les passions populaires sont plus promptes à s'exciter. »

Le *Fleuve-bleu*, par Gaston de Bezaure, interprète-chancelier en Chine. Paris E. Plon et Cie 1879. p. 100).

Dans le même livre Monsieur de Bezaure, à propos d'une aventure assez piquante, reconnaît franchement la supériorité des habillements chinois sur les nôtres. « Plus de cinq cents personnes, raconte-t-il, encombraient les abords du *Kong-Kouang hôtel des mandarins de passage* pour nous voir sortir. Nous étions en habit noir, et je comprends aisément tout ce que ce costume peut avoir d'étrange pour les habitants de *Tchen-Tou* (ville préfectorale du *S.S'-Tchuen*). Certes leurs vêtements sont bien plus beaux que les nôtres, bien plus riches et surtout bien plus commodes. Les braves gens assistaient pour la première fois à un pareil spectacle ; ils étaient donc excusables d'en rire à cœur joie. » (Ibid. p. 289).

Enfin un dernier écueil à éviter dans l'apostolat en Chine, c'est d'attaquer inconsidérément celui que le Céleste-Empire regarde comme son législateur, le célèbre Confucius. Jeter ouvertement et à tout propos le blâme sur la vie et sur les enseignements *du Sage par excellence, du saint homme,* serait éloigner à tout jamais les païens du Christianisme, et troubler sans aucun profit les âmes des convertis. Nous touchons ici une question de la plus haute importance pour la propagation de l'Évangile dans cet immense empire.

Que faut-il penser d'abord de la doctrine religieuse de Confucius ? Cette doctrine, comme on le sait, est contenue dans les livres sacrés appelés *King*, sorte de Pentateuque chinois. Mais ces livres paraissent avoir subi des remaniements considérables depuis l'année 65e de notre ère, époque de l'introduction officielle du Boudhisme en Chine [1], et surtout depuis le XIVe siècle, à la fin duquel la philosophie matérialiste nommée *Jou-Kiao* (*religion naturelle*) prit naissance [2].

1. L'empereur *Ming-Ti*, de la dynastie des *Han*, ayant eu un songe pendant lequel une voix mystérieuse lui avait répété plusieurs fois qu'*un Saint était né en occident*, envoya aussitôt une ambassade pour découvrir le lieu de sa naissance et y chercher la *vraie doctrine*. Les ambassadeurs, arrêtés par les difficultés du voyage, n'allèrent que jusqu'aux Indes, d'où ils rapportèrent l'*idole* et la *doctrine* monstrueuse de *Fo*. C'était à l'époque de la prédication de saint Thomas à Méliapour.

2. Dès l'année 1070 après JÉSUS-CHRIST, deux lettrés célèbres nommés *Tchoù-tze* et *Tchen-Tze*, prétendant éclaircir ce qu'il y avait d'obscur dans les anciens livres et même dans les enseignements de Confucius, composèrent une nouvelle doctrine, qui fut encore remaniée au commencement du quinzième siècle. En 1425 en effet quarante-deux lettrés, choisis par l'Empereur *Yong-lâo*, troisième prince de la vingt et unième famille de *Taî-ming*, rédigèrent une *philosophie naturelle*, à laquelle ils donnèrent d'abord le titre de *Sin-Li-tâ-tsüen*. Ce n'était qu'une interpré-

De là la difficulté de connaître les vrais sentiments de Confucius sur la divinité, et les vives contestations qui, depuis trois siècles, ont lieu sur ce sujet. Les uns ne voient dans les enseignements du *philosophe* qu'un panthéisme matérialiste qui déifie la nature et l'humanité, le ciel et la terre, et n'est en définitive qu'un véritable athéisme. Cette opinion a eu jadis d'assez nombreux partisans, qui malheureusement ne connaissaient pas assez les *King*, et ne jugeaient guère de la doctrine de Confucius que par celles des lettrés du *Jou-Kiâo*. Aujourd'hui que l'étude des livres chinois est en progrès, ses tenants se font rares ; pourtant nous l'avons vu soutenir naguère encore comme *l'exacte vérité*, dans une brochure anonyme [1], où elle

tation fausse, des enseignements soit de Confucius soit même des deux novateurs *Tchoù-tze* et *Tchen-tze*. On appela dans la suite cette nouvelle doctrine *Jou-Kiao*.

1. *Confucius, essai historique*, par un missionnaire, Rome 1874. *Les annales de philosophie chrétienne* du savant Monsieur Bonnetty ont donné une réfutation de cet opuscule. Citons de la réfutation seulement un passage : « La religion chrétienne primitive est complètement ignorée ou oubliée de ceux qui, ne pouvant pas nier tous les textes conformes à la Bible trouvés dans les œuvres de Confucius, arrivent à dire *qu'il ne serait pas impossible qu'il eût prophétisé comme l'ânesse de Balaam*. Parler ainsi, c'est montrer qu'on n'a rien compris à la science de l'antiquité, c'est supposer que le peuple chinois n'est pas fils de Noé, qu'il forme une création à part et spontanée, comme disent les rationalistes, c'est prouver que soi-même on ne reconnaît pas que la religion primitive est dûe aux révélations du Verbe. Accuser Confucius, qui en appelle toujours aux ancêtres, de *refuser de voir la lumière éclairant tout homme venant en ce monde* ; c'est admettre le mode de révélation directe mis par certains philosophes à la place des révélations positives du Verbe JÉSUS. » *Annales de philosophie chrétienne 1874. p. 407.* — Voir également la préface page 9. de l'ouvrage intitulé : *Vestiges des principaux dogmes chrétiens tirés des anciens livres chinois*... par MM. Bonnetty et Paul Perny (1878).

n'est guère étayée que par des témoignages dépourvus d'autorité sérieuse [1].

Les autres, bien plus nombreux et d'une science incontestablement supérieure, retrouvent dans les *King*, si défigurés qu'ils nous soient parvenus, à côté de graves erreurs dogmatiques et morales, une certaine somme de vérités religieuses, restes de la révélation primitive et témoignages de l'âme naturellement chrétienne. Les partisans de cette opinion sont d'abord les anciens missionnaires Jésuites, depuis l'illustre père Matthieu Ricci jusqu'au sage et savant Père Gaubil ; leur sentiment à tous se résume dans cette phrase d'une lettre du célèbre père Cibot : « J'ai examiné les choses à loisir : les rayons de la révélation étincellent dans les anciens monuments de la Chine. On peut rendre en textes des *King* les endroits les plus sublimes de nos livres saints sur Dieu et sur ses attributs [2]. »

Ce sont aussi de nombreux missionnaires, appartenant à diverses Congrégations, qui ont assez longtemps vécu en Chine pour que leur témoignage paraisse irrécusable. Citons seulement Monsieur Moye, des Missions étrangères, le vénérable fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Providence en Lorraine et de

1. Des six écrivains cités par l'auteur de l'*Essai historique* pour appuyer le jugement qu'il présente comme l'*exacte vérité* sur Confucius, cinq sont ou des touristes ou des compilateurs. Le sixième, Monsieur Huc, dont le talent de narrateur est incontestable, n'a jamais eu, ni en Europe ni en Chine, la réputation de sinologue.

2. Lettres inédites du père Cibot, aux archives de l'École Sainte-Geneviève, à Paris.

l'institut des Vierges chrétiennes au *Ssé-Tchüen* ; il écrivait à la Propagande au siècle dernier : « Il est à présumer que Confucius a connu Dieu au moins autant que les autres philosophes du paganisme. Outre les lumières naturelles que Dieu lui communiquait, il paraît qu'il avait encore quelque connaissance de la révélation, puisqu'il dit: *il y a un Saint en Occident.* Il savait sans doute quelque chose de plus que ce que la raison enseigne. Quoi qu'il en soit, Dieu l'a suscité pour enseigner aux Chinois au moins la loi naturelle et la civilité. Il n'y a peut-être pas sur la terre de nation plus polie, plus modérée, plus réservée; je parle de l'extérieur, car il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui puisse purifier le cœur [1]. »

Ce sont enfin tous les sinologues modernes, qui constatent dans les *King* la croyance à l'unité de Dieu, à la création, à la Providence, aux châtiments et aux récompenses de l'autre vie. Qu'il suffise de citer les noms d'Abel Rémusat et de Mgr Laforêt,

1. *Vie de Monsieur l'abbé Moye*, par Monsieur l'abbé Marchal, Vicaire général de Saint-Dié. Bray et Retaux. Paris 1872. p. 187.

Le savant biographe de Monsieur Moye, Mgr Marchal, aujourd'hui archevêque de Bourges fait preuve dans son ouvrage d'une sérieuse connaisance des choses de la Chine et ajoute un témoignage d'une grande autorité au témoignage même de monsieur Moye : « Divers passages de ses livres, écrit-il, donnent lieu de penser que Confucius admettait l'existence d'un Dieu tout-puissant et rémunérateur, présent par son immensité à tout l'univers qu'il a créé. Mais le peu d'attention qu'il a mise à inculquer ces vérités fondamentales à ses disciples, le soin qu'il a pris d'appuyer presque exclusivement ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre, c'est-à-dire d'une conformité mal définie avec les vues du Ciel et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer de la plus étrange manière. » On ne saurait mieux dire, et là, croyons-nous, se trouve toute la vérité.

des Anglais William Medhurst et James Legge, enfin du matérialiste Pauthier lui-même.

Le peuple chinois, nous l'avons déjà vu, n'a pas un autre sentiment sur le *saint homme*, et les lettrés, tout matérialistes et tout athées qu'ils sont devenus pour la plupart depuis les aberrations du *Jou-Kiâo*, confessent que le *Maître* a reconnu un Dieu unique, spirituel et invisible.

Ici nous pouvons résoudre une grave question pratique qui s'impose aux missionnaires de la Chine. En face du prodigieux empire qu'exercent sur les Chinois le nom et les enseignements de Confucius, quelle tactique suivre pour les amener à l'Évangile ? Évidemment la tactique qu'employèrent les apôtres pour convertir le monde; la tactique qu'inspire le véritable zèle, unissant la prudence à la charité ; celle qui interdit de froisser ceux qu'on veut attirer ; qui, sans rien sacrifier, part de ce qui rapproche pour arriver à supprimer ce qui sépare ; celle enfin qui se sert des vestiges de lumière restés dans les croyances pour amener les âmes à comprendre, à embrasser la doctrine catholique qui donne la plénitude de la vérité. Ainsi faisaient dès les premiers jours du christianisme saint Paul et les Pères de l'Église, invoquant les sages de la Grèce en témoignage de la divinité de notre foi. Ainsi firent après eux, en Chine même, les anciens missionnaires de la Compagnie de Jésus, citant largement les livres sacrés et les complétant dans un sens chrétien, afin de convertir plus facilement un peuple infatué de

ses vieilles gloires littéraires ; et l'on sait quels succès étonnants couronnèrent leur méthode d'apostolat. Ainsi encore, nous osons l'affirmer, doivent agir de nos jours les missionnaires qui ont pris leur héritage. S'ils ne veulent rendre leur ministère absolument stérile, il leur faut éviter le dénigrement de parti-pris du philosophe chinois, louer dans les livres canoniques du pays ce qui mérite l'approbation, et quand il faut en combattre les erreurs, garder une modération et une charité dignes de leur caractère. Les lettrés écoutent assez volontiers, parfois même provoquent la discussion de leurs *King* ; ils s'inclinent encore sans trop de mauvaise humeur devant les vérités qui leur sont démontrées ; mais à une condition, c'est que la critique ne contienne ni amertume ni mépris. Ils n'iront jusqu'à la foi que si l'on n'a pas froissé, humilié leur fierté de disciples de Confucius [1].

Aussi les vicaires apostoliques propagent-ils aujourd'hui cette ligne de conduite comme la seule prudente et la seule efficace. Mgr Ridel, le vaillant apôtre de la Corée, nous en fournit une preuve dans l'émouvant

1. Là se trouve l'explication des éloges que les lettrés prodiguent aux nombreux ouvrages en langue chinoise des anciens missionnaires Jésuites sur la religion chrétienne, à peu près les seuls qui existent. Alors même qu'ils refusent d'en adopter la doctrine, ils en admirent la noblesse de style, l'élévation des pensées, l'argumentation pleine de tact, et l'absence totale d'allusion blessante. Deux de ces livres, le *Wang-ou-Tchen-yuen* (*origine de toutes choses*), et le *Tien-Tchou-ché-y* (*attributs de Dieu*), jouissent parmi eux de la plus haute estime. Un bachelier païen, prenant respectueusement ces deux ouvrages et les élevant à son front, nous disait un jour : « Voilà deux livres qui font honneur à vos docteurs. Ils convertiront à la religion *du Maître du Ciel* plus d'hommes qu'ils n'ont de lettres. »

récit qu'il fait de sa cruelle captivité. « Les Coréens, dit-il, honorent, louent, admirent Confucius autant que les Chinois. Entrer directement en discussion avec eux sur le philosophe ou sur ses écrits ne servirait qu'à les irriter. Plusieurs fois cependant je leur ai fait voir que la doctrine de Confucius n'est pas complète, mais avec beaucoup de précautions, car ils sont susceptibles sur ce point. Pour les convertir il faut leur expliquer la doctrine chrétienne, leur en montrer la beauté et les preuves. Attaquer de front leur croyance serait les humilier sans résultat [1]. »

Mgr Dubar lui aussi recommanda toujours à ses missionnaires la fidélité à la méthode d'apostolat qu'avaient suivie, sur les traces de saint Paul, leurs glorieux devanciers. Il appelait spécialement leur attention sur un point délicat entre tous. Les nouveaux convertis ont à peine ouvert les yeux à la lumière de la foi, qu'ils accourent auprès du missionnaire, pour lui demander si leur père, leur mère, qui ont vécu sans reproche, si Confucius qui pratiqua de réelles vertus [2], ont trouvé grâce devant Dieu et jouissent des joies du paradis. Une réponse imprudente et une

1. *Missions Catholiques*, N° du 7 mars 1879.

2. Un écrivain français, mal avisé, ignorant peut-être, a attaqué en ces derniers temps les mœurs de Confucius, sans preuve comme sans vraisemblance. Le prestige de sagesse que le nom du *philosophe* garde en Chine se serait évanoui dès le premier jour, si sa vertu eût été même soupçonnée. M. de Bezaure raille finement cet écrivain à imagination inventive : « Confucius, écrit-il, n'a jamais eu en Chine une réputation de moralité douteuse, bien que des narrateurs français aient voulu la lui prêter, se fondant, disaient-ils, sur la tradition ... la tradition européenne peut-être. » (*Le Fleuve bleu*, par Gaston de Bezaure.p. 187.)

négation téméraire étoufferaient dans son germe toute une chrétienté naissante. L'Église ne proclame la damnation de personne. Elle enseigne que ceux qui appartiennent à son âme, fussent-ils, sans qu'il y ait de leur faute, séparés de son corps, peuvent se sauver ; elle abandonne la décision de l'avenir éternel au seul jugement de Dieu, qu'il n'est permis à personne de prétendre connaître ici-bas.

Une autorité plus haute que celle des vicaires apostoliques vient tout récemment d'approuver et d'encourager par un acte public la vieille tactique suivie par les missionnaires catholiques dans l'évangélisation de la Chine. En 1878 le savant M. Bonnetty et M. l'abbé Perny des Missions étrangères, missionnaire et sinologue de mérite, faisaient hommage à Sa Sainteté Léon XIII d'un ouvrage qu'ils venaient d'éditer, intitulé : *Vestiges des dogmes chrétiens, tirés des anciens livres chinois, par le père de Prémare, de la Compagnie de* Jésus. Nous n'avons pas à juger ici cet ouvrage remarquable, dans lequel toutefois nous blâmerions volontiers l'interprétation, portée jusqu'à l'abus, des figures symboliques usitées dans les *King ;* mais nous avons à redire l'accueil qu'il reçut du Souverain-Pontife. Léon XIII daigna répondre aux deux courageux éditeurs par un bref, daté du 12 août 1878, qui, en récompensant leur labeur, justifie l'opinion des anciens missionnaires sur Confucius et loue leur méthode d'évangélisation. Voici ce grave document :

« On ne doit pas s'étonner, chers fils, qu'un peuple

fier jusqu'à l'excès de son antiquité, très jaloux aussi de conserver ses vieilles doctrines et ses vieilles mœurs, ait en mépris les nations modernes et leur sagesse ; ni que, dans son ignorance de la révélation de la vraie religion faite par Dieu au premier père des hommes, il dédaigne la religion catholique, ne la regardant pas comme un développement plus complet (*planiorem explicationem*) de l'antique religion, mais comme une invention de la raison humaine.

« Celui qui s'attache à dissiper par des preuves convaincantes cette erreur enracinée dans les esprits, contribue certainement d'une manière excellente à faire disparaître un très grand obstacle à la propagation de l'Évangile.

« C'est pourquoi nous vous félicitons, chers fils, de ce que, vous aidant des savantes recherches faites au siècle dernier par l'un des Pères de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans ces régions, et étudiant avec une nouvelle attention les livres sacrés des Chinois et les ouvrages de leurs anciens sages, vous en avez tiré des vestiges clairs des traditions et des dogmes de notre sainte religion; vestiges qui prouvent qu'elle a été depuis longtemps annoncée dans ces contrées, et que par son antiquité même elle précède de beaucoup les écrits des sages dont les Chinois tirent la règle et l'enseignement de leur religion.

« Que Dieu bénisse votre dessein et vos travaux qui, s'ils viennent, avec le secours de la lumière céleste, à éclairer les esprits des sages, ouvriront certainement

une voie royale à la vérité et procureront le salut d'âmes innombrables. »

Après des paroles si formelles et des encouragements si explicites venus du haut de la Chaire de Pierre, il n'est plus de doute possible sur la méthode à suivre dans l'évangélisation de la Chine. Le bref de Léon XIII met un terme aux divergences, comme aux discussions anciennes et modernes. La tactique des premiers apôtres du monde et des premiers apôtres de la Chine apparaît plus que jamais juste, efficace, opportune, et le vicaire de Jésus-Christ lui prédit les plus heureux succès. Un grand pas est fait de nouveau vers la conversion de l'immense empire oriental. Unanimes désormais dans l'emploi des moyens, comme ils le furent toujours dans le zèle, puisant dans leur unité même une incomparable force, les missionnaires de l'Empire du Milieu verront se multiplier chaque jour leurs conquêtes, et, selon la parole pontificale, *procureront le salut d'âmes innombrables.*

CHAPITRE XII.

LES MOYENS D'ÉVANGÉLISATION AU TCHÉ-LY-SUD-EST : — VOYAGES APOSTOLIQUES, — RÉSIDENCES DANS LES GRANDES VILLES, — VACANCES ET RETRAITE ANNUELLE DES MISSIONNAIRES. — LES ŒUVRES ET LES OUVRIERS : — FORMATION D'UN CLERGÉ INDIGÈNE, LE SÉMINAIRE, — LES CATÉCHISTES, — LES MÉDECINS DE LA SAINTE-ENFANCE, — LES VIERGES-ZÉLATRICES, — L'ÉCOLE NORMALE DES INSTITUTRICES, — LE KONG-CHIAO OU COLLÈGE GRATUIT. — ÉTAT DE LA MISSION EN JUILLET 1877. — RÉSULTATS OBTENUS.

LES *Lettres édifiantes*, les *Annales* de la Propagation de la Foi, celles de la Sainte-Enfance, sans compter bon nombre d'ouvrages modernes [1], ont fait connaître en Europe les moyens employés par les missionnaires pour évangéliser la Chine. Aussi nous suffirait-il peut-être de dire ici que Mgr Dubar ne négligea l'usage d'aucune des industries du zèle recommandées par ses devanciers. Mais la pieuse curiosité du lecteur attend de nous sans doute quelques édifiants détails. D'ailleurs il nous faut signaler la persévérante activité de l'évêque de

1. Aux lecteurs désireux d'étudier plus à fond les moyens de l'apostolat en Chine nous conseillons surtout les trois ouvrages suivants, les plus vrais et les plus complets, selon nous, qu'on ait écrits sur cette matière : *Vie de Monsieur Moye*, par Mgr Marchal, archevêque de Bourges ; *le Kiang-nan en 1869*, relation historique etc. par les missionnaires ; *Vie de Mgr Berneux*, par M. l'abbé Pichon, chanoine du Mans.

Canathe, aussi bien que son intelligente adresse à donner aux procédés anciens une nouvelle forme, adaptée aux circonstances et produisant des résultats inespérés.

En Chine, principalement dans les provinces les plus rapprochées de la capitale, l'apostolat catholique s'exerce aujourd'hui en plein jour au milieu des populations païennes. Si les préjugés et la haine d'hommes nombreux là comme partout, dont la prédication de l'Évangile gêne ou combat les instincts, leur imposent toujours la prudence, les missionnaires jouissent toutefois d'une grande liberté ; déjà même ils ont acquis une sorte d'influence dont il importe de tirer profit.

Sans doute leurs premiers soins se doivent aux chrétientés déjà fondées. Il faut avant tout, c'est l'avis incontesté des hommes compétents, éclairer et affermir la foi des néophytes, implanter solidement parmi eux les vertus et les pratiques chrétiennes, assurer en un mot les conquêtes déjà faites par le catholicisme avant de songer à de nouvelles. Tant que son troupeau demeure ignorant, timide, chancelant dans la foi, comment le pasteur pourrait-il l'abandonner pour courir à d'autres âmes qu'il est incertain d'atteindre ? Cette tactique, commandée aux soldats du ciel comme aux soldats de la terre, a fait concentrer d'abord l'action apostolique autour des grandes villes du littoral dont les ports sont ouverts au commerce occidental. Là se voient de vastes établissements qu'admirent les Européens, dont la grandeur donne aux païens une

haute idée de notre religion et aux néophytes une sainte fierté de lui appartenir ; établissements d'ailleurs extrêmement utiles aux Missions, puisqu'ils abritent soit les futurs apôtres pendant leur éducation, soit les orphelins de la Sainte-Enfance, soit encore les âmes d'élite dont les prières et les mortifications attirent puissamment les bénédictions du ciel sur les travaux des missionnaires.

Mais peut-on se contenter de cultiver les néophytes et d'implanter solidement le catholicisme sur les côtes de la Chine ? Évidemment non. Ce n'est pas assez de garder le terrain déjà occupé, très restreint encore ; il faut avancer dans ce champ immense ouvert à l'apostolat. A l'œuvre de l'instruction des chrétiens doit donc se joindre dans les plus larges proportions possibles l'œuvre de la conversion des païens. Ah ! pourquoi l'Europe n'est-elle pas assez riche d'ouvriers et de ressources pour fournir aux Missions de la Chine le moyen de faire marcher de front ces deux œuvres inséparables, nécessaires si l'on veut gagner définitivement le pays au Christianisme ! A l'heure qu'il est, les Missions de l'Empire du Milieu ont un personnel bien augmenté sans doute, mais encore très insuffisant. Si, grâce aux renforts qui leur sont envoyés, elles parviennent à combler les vides causés par la mort, elles n'en restent pas moins impuissantes à porter avec ensemble et persévérance l'action apostolique sur des points innombrables, inexplorés jusqu'ici ou à peine entamés.

Dans son Vicariat, Mgr Dubar s'efforça toujours

d'unir au soin des néophytes l'évangélisation des païens ; il le fit avec une énergie et une constance que ne lassèrent ni la pénurie des ressources, ni les obstacles suscités par le brigandage, ni le petit nombre de ses missionnaires, si souvent décimés par le trépas. Il ne négligea pas certes d'affermir ses chrétiens dans la foi : l'instruction et la ferveur qu'ils montrent aujourd'hui en sont des témoignages éclatants. Mais tout en consacrant assez de prêtres à cette œuvre fondamentale, il sut, soit en payant de sa personne comme un simple missionnaire, soit en encourageant le zèle de ses compagnons, soit même en appliquant les plus expérimentés presque exclusivement à ce labeur, trouver le moyen d'étendre la prédication de l'Évangile aux régions les plus éloignées et les plus inconnues du *Tché-Ly-Sud-Est*. C'est là devant Dieu et devant l'Église un de ses plus beaux titres de gloire.

Il n'eut pas d'ailleurs en cela la prétention de rien faire de nouveau ni d'inventer une méthode ignorée. Admirateur sincère et convaincu des premiers missionnaires Jésuites, il prit seulement à tâche d'imiter leurs exemples et de réaliser leurs projets. « Notre chemin est tout tracé, répétait-il à ses collaborateurs. Nos anciens Pères nous ont laissé leurs instructions ; à nous de les exécuter fidèlement. » Rien de plus simple en effet, rien en même temps de plus efficace que le plan d'évangélisation suivi par les anciens Jésuites. Pendant que les plus illustres d'entre eux s'attiraient par leurs travaux scientifiques et litté-

raires l'admiration des lettrés et des grands, assurant ainsi à l'apostolat catholique, une considération dont les siècles n'ont pas obscurci l'éclat, leurs frères descendaient dans la plaine, parcouraient les hameaux et les villes, jetaient sur leur passage dans une foule d'âmes, au prix de la plus patiente abnégation, la semence du salut, qui germait plus tard et finalement portait ses fruits. Un genre de vie conforme aux usages du pays, une parfaite affabilité envers ceux qui les approchaient, une visite faite à propos, des prévenances à un voyageur sur la route ou dans une hôtellerie, une affectueuse parole dite à un ouvrier dans les champs ou dans un atelier, avec tous une tenue constamment irréprochable : telles étaient leurs industries pour s'attirer les cœurs et gagner les âmes à Jésus-Christ. Ils louaient le bien partout où ils le rencontraient, blâmaient avec charité ce qu'ils ne pouvaient approuver, réfutaient sans réticence, mais sans amertume, les grossières erreurs du paganisme. Et ce travail préparatoire accompli, les conversions venaient à leur heure.

Or, malgré l'abaissement du niveau moral, malgré les défaillances des idées et des intelligences, dont la Chine, comme tant d'autres pays, offre aujourd'hui le triste spectacle, on peut dire que les Chinois sont restés encore en bien des points ce qu'ils étaient il y a trois siècles. Aussi les moyens employés alors pour entrer en relations avec eux, pour acquérir leur confiance, pour leur faire comprendre la fausseté de

leurs croyances et les amener enfin à renier leurs superstitions, paraissent-ils toujours les meilleurs et les plus efficaces. C'est de la sorte que plus de vingt mille adultes baptisés au *Tché-Ly-Sud-Est* depuis quinze ans ont été attirés et gagnés à la Foi.

Dans la chrétienté où il fait mission, un Père voit arriver les députés de plusieurs villages lointains et inconnus, qui lui demandent un catéchiste pour leur enseigner la *vraie religion*. Ce fait n'est pas rare au *Tché-Ly*. Si le Père interroge ses visiteurs sur les motifs qui ont déterminé leur démarche, les uns lui feront ce récit. « Il y a quelque temps, un maître *de la religion du Seigneur du Ciel*, surpris par un orage, chercha un abri dans une auberge de notre village et y passa la nuit. Nous n'avions jamais vu d'Européen. Aussi pendant plusieurs heures, la cour de l'auberge ne désemplit-elle pas de curieux. Nos femmes se pressaient elles-mêmes aux abords pour apercevoir l'étranger. Le catéchiste voulait nous éloigner ; le missionnaire s'y opposa. Plusieurs fois, se mêlant à la foule, il adressa poliment la parole aux vieillards, s'informant de nos récoltes, de notre commerce, de la bonne harmonie entre les habitants. Nous pûmes ainsi l'examiner tout à notre aise. Vêtu comme nous, il parlait notre langue et connaissait nos usages. Nous fûmes souvent importuns ; quelques-uns poussèrent la hardiesse jusqu'à pénétrer dans sa chambre, jusqu'à considérer son bagage et assister à son repas : son visage demeura bienveillant et ne trahit aucun senti-

ment d'impatience. Quand la nuit fut venue, il nous reconduisit jusqu'à la porte extérieure de l'hôtellerie, nous exprimant le regret que le jour ne fût pas plus long pour s'entretenir avec nous, et s'excusant sur le devoir de la prière qui lui restait à remplir. Comme adieu, il remit à l'instituteur deux petits couteaux européens destinés aux deux élèves les plus studieux et les plus sages de l'école. Depuis le départ de cet homme sympathique, nous avons pris sur lui des informations ; nous avons appris qu'il a quitté son pays, ses parents, sa fortune pour annoncer parmi nous une religion qui procure la paix sur la terre et le bonheur après la mort. Alors le village s'est réuni, a tenu conseil, et sur l'avis des plus sensés et des anciens, nous venons vous prier de nous faire connaître cette religion si belle et si bienfaisante. »

D'autres raconteront qu'un *sage d'Occident*, traversant leur village au moment où ses habitants divisés en deux partis allaient engager une lutte sanglante, est descendu de voiture pour les exhorter à la paix : « Je suis étranger, nous a-t-il dit, votre village m'est inconnu et vous n'appartenez pas à la religion que je prêche ; mais je dois à tous la charité. Aussi j'interromps mon voyage pour vous conjurer de vous réconcilier. Pourquoi vous attaquer ainsi les uns les autres à main armée ? Votre querelle peut causer des malheurs dont vous ne cesserez plus de vous repentir. Quand même aucune victime ne tomberait frappée à mort, pourrez-vous éviter un procès,

ruineux pour plusieurs familles, peut-être pour le village entier ? Alors comment fournir à votre père chargé d'années d'épais vêtements pour le préserver des rigueurs de l'hiver, et des aliments réparateurs pour prolonger son existence ? Si vous n'écoutez mes conseils de pardon et d'union,vos vieillards mourront de faim, vos femmes de douleur, et vos enfants, privés d'instruction, scandalisés d'ailleurs par votre conduite, déserteront le foyer, deviendront peut-être le déshonneur de votre famille. Vous-mêmes, en vous voyant impuissants à consoler les derniers jours de vos parents comme à faire de vos enfants des hommes sans reproche, ne céderez-vous point à une tentation de désespoir ? » Les paroles de l'étranger avaient été écoutées ; les vieillards les avaient redites avec instances. Alors la haine avait fait place à la réconciliation ; les armes étaient tombées des mains de cette foule tout à l'heure encore exaspérée. La bonne harmonie s'était rétablie entre tous ; le bonheur régnait de nouveau dans le village ; et par reconnaissance ses habitants voulaient embrasser la religion du généreux pacificateur.

D'autres diront qu'à l'époque des grandes chaleurs une voiture s'arrêta dans leur village pour abreuver les deux mules qui la traînaient. Un enfant, apercevant au fond du char un homme à *longue barbe*, s'était enfui de frayeur et avait annoncé partout la présence de l'étrange personnage. Tous les habitants d'accourir alors au puits près duquel le mystérieux voyageur

s'était arrêté. Des vieillards s'approchèrent avec gravité, regardèrent l'inconnu, d'abord à la dérobée, puis en face et sans crainte. On se salua ; l'étranger félicita gracieusement ses interlocuteurs de leurs chemins plantés d'arbres qui abritent les voyageurs, et de leurs puits d'eau douce, qui rafraîchissent les équipages brûlés par le soleil. Puis il apprit sa qualité de Français et sa fonction de missionnaire, prêchant la seule véritable religion, hors de laquelle nul ne saurait trouver le bonheur ni sur la terre, ni après la mort. On se sépara en échangeant des paroles d'amitié ; le voyageur donna l'adresse de sa résidence, invita ses auditeurs à l'y visiter, et ceux-ci lui exprimèrent le plaisir qu'ils auraient à le revoir. Son passage laissait dans les cœurs de salutaires impressions. Depuis ce jour, beaucoup formèrent le projet de se rendre auprès de lui pour le mieux connaître, pour écouter surtout sa doctrine ; ils le réalisaient enfin, disposés à suivre tous les conseils du *père spirituel* venu de si loin pour les rendre heureux.

D'autres fois enfin, c'est un ami, un associé de commerce, un parent déjà chrétien, qui ont parlé du désintéressement et du dévoûment avec lesquels les missionnaires, au prix des plus dures fatigues, se mettent nuit et jour au service des malades et des pauvres. Leurs paroles se sont répandues, et peu à peu tout le village s'est ébranlé, résolu à embrasser la religion qui inspire une telle générosité.

Ces faits que nous pourrions multiplier ont leur éloquence ; ils firent apprécier aux ouvriers apostoliques

du *Tché-Ly-Sud-Est* l'importance de ces moyens indirects d'évangélisation, dont Mgr Dubar avait deviné d'instinct toute l'efficacité. Aussi, stimulés par l'exemple et les encouragements du prélat, ceux d'entre eux, qui étaient plus familiarisés avec la langue et plus habitués à traiter avec les indigènes, s'appliquèrent-ils avec un infatigable zèle à consacrer tous leurs instants de répit à ce genre d'apostolat dont les seules armes étaient la bienveillance et la charité. Que de fois des laboureurs occupés aux travaux des champs furent visités par un missionnaire, et dans les marques d'intérêt qu'ils en reçurent trouvèrent le germe de leur conversion ! Combien de païens, persécuteurs acharnés des néophytes, devinrent leurs amis, gagnés par de cordiales prévenances ou par de simples cadeaux offerts avec délicatesse ! Combien d'âmes droites, ornées de vertus naturelles, n'auraient jamais entendu parler de Dieu, si un *prêtre d'Occident* ne s'était rendu à leur village, sous prétexte d'abreuver son cheval ou de demander son chemin, et n'avait ainsi suscité l'occasion de faire briller à leurs yeux les premiers rayons de la vérité !

On se rappelle la longue et vive hostilité que rencontra le père Octave dans le vaste district de *Kouang-Ping-Fou* où le christianisme était à peine connu. C'est en parcourant sans cesse les villes et les villages, en visitant jusqu'à six fois les mêmes hameaux, en prodiguant à tous sans se lasser jamais les témoignages d'un affectueux dévoûment, que l'intrépide mis-

sionnaire parvint à vaincre leur défiante réserve et à leur faire accepter sa présence.

Plus favorisé que celui du Sud et comptant trois mille huit cents chrétiens de vieille souche, le district de *Ho-Kien-Fou* comprenait cependant, lors de l'érection du Vicariat, plusieurs sous-préfectures qui ne comptaient pas un néophyte et n'avaient même jamais vu de prêtre catholique. Les sous-préfectures de *Ou-Kiâo*, de *Tong-Kouang*, de *Ning-King* surtout, séparées du reste de la Mission par le fameux *Yün-Léang-Ho* (canal impérial), ne connaissaient du *Tien-Tchou-Kiâo* (religion du Maître du Ciel) que les absurdes calomnies qui s'y étaient débitées ou accréditées sans contrôle depuis plusieurs siècles. Pour commencer le défrichement de cette portion inculte du vaste champ confié à ses soins, Mgr Languillat en parcourut dès 1860 les principales localités, s'efforçant partout d'entrer en relations avec une population terriblement prévenue contre les étrangers. Les années suivantes, un Père renouvela cette tentative apostolique, visita même une trentaine d'écoles, et laissa dans le pays un bachelier chrétien capable de répondre aux objections des lettrés. Mais ces excursions très dispendieuses et très fatiguantes parurent sans résultat : pas un lettré, pas un laboureur ne parla de se convertir.

En 1865, à peine nommé vicaire apostolique, Mgr Dubar voulut recommencer les essais de son prédécesseur. Cette fois le voyage de l'évêque se fit avec grand apparat : de riches chrétiens prêtèrent leurs

voitures; et eux-mêmes, plusieurs bacheliers et quelques médecins, tous à cheval et en tenue d'honneur, formèrent un imposant cortège au prélat. Plus de deux cents villages sur douze cents furent visités de la sorte, sans compter les villes et les centres commerciaux les plus importants. Les populations accoururent en foule pour contempler le chef de la religion des étrangers ; mais suivant un mot d'ordre donné par des notables influents et haineux, elles gardèrent une attitude de froideur inaccoutumée chez les Chinois quand on les aborde avec le cérémonial de leur politesse. Il semblait que la défiance s'était accrue dans cette contrée depuis les visites faites cinq ans auparavant. Dieu toutefois avait compté les pas de ses envoyés. A la fin de cette tournée apostolique, si stérile en apparence, trente païens appartenant à quatre villages de la sous-préfecture de *Ou-Kiâo* se rendirent à *Tchang-Kia-Tchouang* pour voir l'évêque de plus près, examiner sa résidence et lui soumettre leurs doutes. Deux jours après, ils allèrent trouver dans une chrétienté du *King-Tchêou*, le missionnaire qui avait accompagné l'évêque, demandant pour eux un catéchiste, et pour leurs femmes une vierge *comme celles qu'ils avaient vues à la grande école de Tchang-Kia-Tchouang* : « Ce que nous avons trouvé à la résidence, disaient-ils avec émotion, nous a convertis. Quand nous redirons à nos amis les attentions charitables dont nous avons été l'objet, les cérémonies auxquelles nous avons assisté, l'attitude religieuse des chrétiens, l'union et la paix

qui règnent dans ce village fortuné, tous feront comme nous ; ils iront contempler ce spectacle qu'on ne saurait rencontrer ailleurs, et s'en reviendront convaincus de la vérité d'une religion qui sait ainsi transformer les hommes. »

Aujourd'hui cette partie du Vicariat compte trente paroisses florissantes et plusieurs milliers de fervents chrétiens. Chaque année les baptêmes d'adultes y sont proportionnellement plus nombreux que partout ailleurs. Les païens s'y montrent courtois, et les lettrés qui ont de la réputation y recherchent les catéchistes pour les consulter sur leurs doutes. En un mot le pays a subi une si étonnante transformation, que peu de jours avant sa mort Mgr Dubar nous écrivait: « Votre cher pays de *Ou-Kiâo* est devenu véritablement le jardin du Vicariat: c'est là que je cueille les plus belles fleurs et les meilleurs fruits. » C'est là aussi que le zélé prélat devait donner sa dernière bénédiction, dire sa dernière prière pour la conversion de son peuple et recevoir la récompense de ses longs travaux.

Quelles causes ont donc produit au début, dans un pays hostile et presque inabordable, ce mouvement si remarquable vers la Foi? Elles sont futiles en vérité, mais n'en font que mieux ressortir la miséricordieuse conduite de la Providence. Citons-en quelques-unes des plus curieuses, produites par le voyage de l'évêque de Canathe.

L'apparition d'un Européen dans un village chinois, fût-ce pour la centième fois, est toujours, comme on

sait, une sorte d'événement. Les habitants accourent pour examiner la physionomie de l'étranger venu de si loin. L'eussent-ils déjà souvent contemplée, elle offre toujours à leurs regards matière à découverte et à leur esprit matière à plaisanterie, surtout si les yeux sont bleus, la barbe et les cheveux blonds, le nez fort ou taillé en arc. Une tête pareille, quand ce serait celle du sinologue le plus habile ou du missionnaire le plus vénérable, semblera toujours extraordinaire aux Chinois, et fournira un vaste champ à leurs observations malicieuses. Si au contraire les cheveux et les yeux sont noirs, la figure ronde, le nez petit, les mains et les pieds délicats, si l'habillement est ajusté selon les rubriques du pays, surtout si les chaussures viennent de *Tien-Tsin*, la ville des cordonniers par excellence, des regards ouverts et des mouvements de tête approbateurs marquent aussitôt la satisfaction publique. La visite alors a toutes les chances d'être utile, quand même le Père orné de ces agréments ferait preuve d'un mince talent oratoire. Dans leurs courses d'exploration évangélique, les missionnaires, on le devine, ont souvent à ce propos de curieuses aventures, et parfois des voix insolentes leur ménagent peu les qualificatifs les plus blessants. Or ce sont précisément deux petites scènes, compromettantes sans doute pour l'honneur du pays et pour sa renommée d'hospitalité, mais faisant ressortir la modération et la vertu des missionnaires, qui convertirent les premiers catéchumènes de *Ou-Kiâo*.

Un jour, dans le gros bourg de *Lien-Tchen*, Mgr

Dubar, son compagnon et leur escorte étaient à peine entrés dans l'hôtel du *Peî-tâ-Fou* (*la grande fortune du Nord*) qu'un bruyant tumulte eut lieu à la porte. Fendant la foule qui encombrait les abords, un homme vint précipitamment se jeter aux pieds de l'évêque. Des habits déchirés, une poitrine haletante, un visage ensanglanté indiquaient la victime d'une rixe violente. Le prélat lui adressa quelques mots de consolation ; puis, alléguant sa qualité d'étranger qui ne lui permettait pas de s'ingérer dans les affaires du pays, il l'invita poliment à se retirer. Comme le suppliant demeurait à genoux, continuant à se lamenter, on eut recours au remède souverain en Chine, aux sapèques, et le catéchiste lui en offrit quatre ou cinq cents. Contre toute attente, elles furent refusées : « Je suis catéchumène, dit le blessé ; comment pourrais-je accepter une aumône qui sera plus utilement employée à la conversion des païens? » Sa qualité de catéchumène, dans un pays où jusque là personne n'avait parlé d'embrasser la foi, émut l'évêque et le détermina à s'occuper de lui. Il chargea le Père qui l'assistait d'arranger l'affaire.

Voici ce qui s'était passé. A l'arrivée des deux étrangers, ce brave homme, catéchumène de fraîche date, avait entendu pousser près de lui ce cri malsonnant : « Tiens, le plus jeune des deux *diables* a des yeux de chat! » Et pour défendre ceux qu'il vénérait déjà comme ses Pères, il s'était jeté sur l'insolent qui venait de les insulter. Malheureusement il s'attaquait à plus fort que

lui; son adversaire plus jeune, aidé d'ailleurs par trois ou quatre de ses amis, l'avait vite terrassé et meurtri. A cette révélation qui le concernait, le missionnaire, apercevant près de lui deux vieux lettrés à barbe blanche et à longue pipe, les invita cérémonieusement à juger le débat et à réconcilier les deux adversaires. Flattés de l'honneur qui leur était fait, les vieillards se mirent selon l'usage à débiter d'interminables dissertations sur le respect dû aux étrangers. Ils citèrent force textes du *Tien-tze-wen* (*livre aux mille lettres*), et prouvèrent surabondamment que l'âge n'avait rien ôté à leur mémoire. Il fallait arriver à une solution. Une satisfaction était évidemment due au blessé; mais laquelle? les deux arbitres semblaient embarrassés. Le missionnaire enleva toute hésitation: « La couleur de mes yeux, dit-il, a causé la rixe. Je propose aux deux nobles pacificateurs de condamner simplement le coupable à proclamer au milieu de cette nombreuse assistance que « si l'Européen a des yeux de chat, il consent, lui, à n'avoir que des yeux de souris. » Impossible de peindre l'hilarité de la foule à cette conclusion inattendue; tous, même les deux juges, émerveillés de la bonne humeur du Père, y applaudirent chaleureusement. Le coupable s'exécuta de la meilleure grâce du monde; puis la foule se retira en riant et en répétant: « Vraiment, ces étrangers ne sont pas méchants! » Des groupes d'oisifs, assis sur leurs talons et fumant leur pipe, devisèrent jusque bien avant dans la nuit sur ces Européens au caractère si gai et

si généreux. Mais le lendemain l'admiration fut à son comble, quand les deux lettrés racontèrent l'honneur que l'évêque leur avait fait de les inviter à souper avec ses catéchistes, quand ils redirent surtout le magnifique repas [1] qu'on avait servi aux deux adversaires à jamais réconciliés. Mgr Dubar et son compagnon, il est vrai, étaient déjà partis, mais leur séjour à *Lien-Tchen* avait laissé une impression ineffaçable, qui se communiqua aux villages voisins et valut à l'Église sa première conquête dans la sous-préfecture de *Ou-Kiâo*.

La plus grande partie des délégués envoyés par leurs amis à la résidence du vicaire apostolique appartenaient au village du *Siü-Wang*. La cause qui les détermina à faire le voyage de *Shien-Chien* mérite bien, elle aussi, d'être mentionnée. Au sortir de *Lien-Tchen*, le cortège épiscopal traversait ce hameau sans avoir intention de s'y arrêter, quand une voix s'éleva pour saluer les deux voyageurs du nom irrévérencieux de *diables rouges* (*Hong-mâo-tze*). Le missionnaire doté, à *Lien-Tchen*, de *deux yeux de chat* fit aussitôt suspendre la marche et descendit de voiture pour procurer aux aimables habitants de *Siü-Wang* le plaisir de le voir et de l'entendre tout à leur aise. « Dites-moi, mes braves gens, leur demanda-t-il, quel est le moins désagréable, d'un diable rouge ou d'un diable noir ? Lequel voudriez-vous être, si vous aviez

1. Une assiette de concombres, un petit plat de *Teou-fou* (fromage à la purée de pois), de la farine cuite à l'eau, assaisonnée de sel, de vinaigre et d'huile, enfin du pain à discrétion et deux onces de vin chaud formaient le menu de ce splendide repas.

le choix ? » A cette apostrophe imprévue, tous d'abord gardèrent le silence, un peu honteux d'être surpris en flagrant délit d'impolitesse. Bientôt toutefois les fronts se déridèrent, et encouragés par l'air souriant de l'offensé plusieurs se hasardèrent à répondre : « Les diables noirs doivent être pires encore que les rouges. » — « A merveille, reprit le Père, si vous nous appelez des *diables rouges* à cause de la couleur de nos cheveux, qui après tout sont châtains, pourquoi ne pourrions-nous pas pour la même raison vous décerner le titre de *diables noirs ?* Ce serait logique. Mais trève de ces sobriquets malséants. Vous et moi, nous sommes des gens bien élevés ; restons donc bons amis. » Et l'on s'était séparé, le missionnaire en invitant les paysans de *Siü-Wang* à le visiter, ceux-ci en lui souhaitant *les dix mille prospérités* et la paix par surcroit. La grâce de Dieu aidant, le village comptait, quelque temps après, vingt familles de bons catéchumènes.

« On ne sème pas avant d'avoir labouré, » dit un proverbe chinois. Le premier travail de l'ouvrier apostolique est donc de connaître la population qu'il veut évangéliser et de s'en faire connaître, sous peine de n'être pas écouté. De là ses voyages à travers le pays, qui lui donnent l'occasion d'entrer en rapport avec les païens, de modifier par sa politesse, quelquefois même par une gaîté de bon ton, leurs préjugés à l'endroit des étrangers, et d'attirer de la sorte leur attention sur le christianisme.

Ici se présente une question, sur laquelle jadis les hommes les plus compétents différèrent souvent d'opinion : quel doit être en Chine l'objectif préféré de l'apostolat, les villes ou les campagnes ? Dans les grands centres, une triste expérience l'atteste, les conversions sont difficiles et rares : la préoccupation exclusive des intérêts matériels n'y laisse aucune place au souci de la destinée future. L'agitation, l'habitude de la fraude et de l'injustice dans lesquelles vivent la plupart des habitants, occupés de commerce ou employés aux tribunaux, sans compter le jeu, l'opium, l'orgueil et un sensualisme effréné, opposent là au christianisme des obstacles presque insurmontables. La classe peu aisée, il est vrai, s'y conserve aussi saine et généralement aussi morale que la population des campagnes ; mais dans un pays où la force prime le droit, elle subit fatalement, au sujet de la religion, le joug des gens de lettres, de lois, d'armes ou d'affaires qui l'entourent et lui inspirent leurs préjugés avec leur hostilité. Dans un tel état de choses, au lieu de chercher à établir presque en pure perte des résidences dans les villes, les Missions feraient mieux, semble-t-il, de réserver leur personnel et leurs ressources pour les villages, où le sol est plus propice à la semence évangélique.

Et pourtant, à l'heure qu'il est, l'expérience a réuni presque tous les esprits dans un avis contraire. En Chine comme en Europe, les villes tiennent le sceptre de la pensée ; ce sont elles qui forment et dirigent

l'opinion des campagnes. Sans doute le missionnaire y obtiendra peu de conversions [1] ; mais s'il réussit à s'y établir, à y conquérir le renom d'homme distingué et parfaitement honorable, il verra les villages accueillir avec faveur les efforts de son zèle. Mgr Languillat, et après lui Mgr Dubar l'avaient compris ; de là, nous l'avons déjà dit, leur persévérante et opiniâtre ardeur à fonder des résidences dans les grands centres du Vicariat. Huit s'élèvent aujourd'hui dans les principales villes du *Tché-Ly-Sud-Est*, et de plus nombreux pied-à-terre ont été construits ou achetés dans des bourgades considérables. Dans ces populeuses cités, les résultats sont loin sans doute de répondre aux dépenses; *Ho-Kien-Fou*, *Kouang-Ping-Fou*, *Tâ-ming-Fou*, *Ki-Tchêou*, *Ou-Kiâo* ne comptent encore dans leurs murs qu'un très petit nombre de familles chrétiennes. Mais les campagnes ont profité surabondamment des sacrifices faits pour les villes. Quand ils sont allés porter leurs denrées ou leurs impôts au chef-lieu, les villageois se sont arrêtés devant le *Tien-Tchou-Tang* (temple du Maître du Ciel), peut-être au moment où

1. Si telle est l'opposition des villes au catholicisme, demandera peut-être ici le lecteur, comment expliquer l'existence de chrétientés florissantes dans les immenses cités de *Péking*, *Nan-King*, *Shang-Hai*, *Tai-Yuën-Fou*, *Tien-Tsin*, et tant d'autres ? Un mot donne la réponse : ces chrétientés sont l'œuvre de ces grands missionnaires du 17e siècle et du 18e, qui par leur science et leurs vertus donnèrent même aux yeux des mandarins un si glorieux prestige à la religion catholique. Dans notre siècle, personne n'a pu encore réussir à fonder, à l'intérieur des villes ou localités considérables, des chrétientés qui aient quelque importance, et celles des siècles passés sont demeurées stationnaires, recrutant à peine quelques néophytes.

le préfet, l'officier des gardes, un notable, un lettré connu en sortaient. Ils ont vu l'Européen lui-même, quand il traversait les rues de la ville ou la place du marché pour aller rendre visite aux mandarins. Souvent le missionnaire s'est trouvé sur le seuil de la porte et a poliment adressé quelques paroles aimables aux curieux, accourus pour contempler sa longue barbe. Sous le prétexte de prendre l'air, des catéchistes, les jours de marché, sont demeurés à tour de rôle pendant plusieurs heures assis à l'entrée de la maison, engageant adroitement la conversation avec les passants, leur apprenant la qualité du prêtre catholique, le but de sa venue en Chine et de son séjour dans leur ville. Attirés de la sorte, heureux aussi de trouver au chef-lieu une hospitalière maison où ils sont reçus avec honneur, invités même à boire le thé, peu à peu les lettrés de la campagne et les chefs de village sont venus s'entretenir avec les lettrés chrétiens. Peut-être sont-ils allés jusqu'à se faire présenter au *maître de la Religion ;* et au sortir de cette entrevue, le marchand voisin leur a parlé du missionnaire comme d'un homme posé, distingué, vivant à la façon des plus honorables de la ville. Toutes ces circonstances, si petites et si puériles qu'elles paraissent, leur ont inspiré confiance, sinon encore dans le christianisme, du moins dans son ministre. Plus tard les catéchistes leur ont rendu visite dans leur village ; alors la question religieuse a été abordée et longuement discutée. Finalement, par suite de sa résidence en ville, le missionnaire a vu surgir

une chrétienté nouvelle là où naguère encore était ignoré le premier mot de l'Évangile.

Si tous reconnaissent aujourd'hui la nécessité de s'établir d'abord dans les grands centres, les avis se partagent sur la forme extérieure à donner aux édifices des Missions. Au jugement de quelques-uns, des maisons construites à l'Européenne, offrent l'avantage d'attirer l'attention sur les missionnaires et sur leurs œuvres, partant de concourir plus efficacement au progrès de l'Évangile. Cette raison est loin de nous convaincre. De pareils bâtiments heurtent trop les idées du peuple le plus infatué de ses coutumes qui soit au monde, et nous semblent propres seulement à accroître ses défiances ou même sa haine de l'étranger. Que dans les villes du littoral, où les Européens sont nombreux, les missionnaires aient des demeures semblables à celles de leurs compatriotes avec lesquels ils entretiennent de continuelles relations, les Chinois l'admettront aisément. Mais, dans l'intérieur du pays, l'opinion se déclarera toujours contre ce genre de constructions. Là des maisons d'apparence chinoise, meublées comme celles de la classe élevée, auront seules l'approbation des indigènes. La porte extérieure, la porte de la cour qui donne entrée dans les appartements réservés aux visites, le salon, le divan, les tables à thé, les fauteuils, les lanternes suspendues, surtout l'indispensable paysage *Tiaô-chan*, fixé à la muraille derrière le divan entre deux textes des livres anciens ou entre deux maximes composées et écrites par un célèbre

lettré, toutes ces parties devront recevoir la disposition traditionnelle, si l'on veut faire une *maison de maître*.

Les édifices bâtis au *Tché-Ly-Sud-Est* depuis vingt ans, soit aux frais de la Mission, soit aux frais des chrétiens, ne sont pas sans doute des constructions purement chinoises. Pour les rendre sains et commodes, il a bien fallu leur donner de l'air, de la lumière, des croisées, toutes choses hors de mode dans les appartements du pays. Mais on leur a prudemment ménagé, surtout dans les villes, un aspect extérieur absolument semblable à celui des maisons avoisinantes ; précaution nécessaire, croyons-nous, pour éviter de choquer par un contraste trop saillant la susceptibilité des indigènes.

Nous n'hésitons pas à ranger aussi parmi les moyens indirects de l'apostolat en Chine, le salutaire usage qui existe dans certains Vicariats, comme ceux du *Kiang-nan* et du *Tché-Ly-Sud-Est*, d'accorder vingt-cinq jours de vacances aux missionnaires. Pendant le mois de juillet, époque des plus fortes chaleurs et des pressantes occupations de la population rurale, les ouvriers apostoliques qui ne sont pas retenus dans les districts par d'urgentes nécessités se réunissent à la résidence centrale, pour y refaire dans le repos leurs forces épuisées et pour retremper en même temps leur âme dans la vie de famille.

Des vacances aux missionnaires! dira-t-on peut-être avec étonnement. Mais travailler sans trève ni répit, courir jour et nuit après les brebis égarées, braver

toutes les intempéries des saisons, n'avoir pour abri que le ciel, pour vêtements que des haillons, pour nourriture que des herbes sauvages ou bien un morceau de pain noir mendié à la porte des païens, mourir enfin comme François-Xavier, abandonné sur un rocher désert, loin de ses frères et privé de toute consolation, n'est-ce pas là l'idéal de la vie du missionnaire ? L'idéal, non ; disons plutôt que c'est le rêve, fruit de l'inexpérience et de l'imagination, mais un rêve absolument impraticable. Nous connaissons un vaillant apôtre, un confesseur de la foi, qui débarqué, il y a vingt-trois ans, au port de *Shang-Haï* et fraternellement admis à partager avec les Pères de la Compagnie de Jésus le repos de juillet, sauf toutefois les exercices religieux et les études, fit parvenir jusqu'en Europe l'expression de la surprise que lui causaient les vacances de *Zi-Ka-Wei*. Mais le jeune missionnaire avait à peine passé un an dans sa Mission qu'il proclamait la sagesse et réclamait l'institution de ces réunions fraternelles où le corps reprend ses forces et l'âme son courage pour de nouveaux labeurs.

Pour faire comprendre l'utilité et le bienfait de ces jours de relâche, nous ne dirons pas que la nature accablée pendant de longs mois par d'incessantes fatigues, souvent même par les plus dures privations, a besoin, pour soutenir son élan, d'entrevoir devant elle dans un avenir prochain des loisirs réparateurs ; personne n'en doute. Personne non plus n'ignore que l'esprit religieux, pour se maintenir dans sa vigueur,

doit être ravivé à des intervalles périodiques, non seulement par les exercices de la retraite annuelle, qui est d'obligation pour tous les religieux de la Compagnie de Jésus, mais encore par la pratique de la vie commune et de la discipline régulière. Nous pourrions indiquer encore le profit que trouve la charité dans ces réunions cordiales où les hommes se connaissent davantage, où les cœurs s'épanchent et se lient. Mais nous devons redire surtout comment ces jours de répit contribuent efficacement au salut des âmes. Il n'est pas de missionnaire qui, dans le cours de onze mois d'excursions apostoliques, n'ait rencontré sur sa route des difficultés de conscience embarrassantes, des mécomptes douloureux, ou des questions nouvelles, à peine prévues par les théologiens. Les uns ont vu leurs entreprises échouer malgré les plus héroïques efforts ; d'autres ont réussi par l'emploi de moyens auxquels personne n'avait encore songé. Quel temps plus propice que celui du repos réglementaire pour se consulter et s'éclairer mutuellement, pour se consoler et s'encourager les uns les autres, pour dissiper les doutes, aplanir les difficultés, apprendre les industries du zèle, pour accroître enfin son expérience de celle de ses frères ? Quelles lumières pour l'esprit et quelles forces pour le cœur procurent les fréquentes réunions tenues sous la présidence de l'évêque et du supérieur, dans lesquelles se discutent les questions les plus graves et les plus pratiques de l'apostolat ! Quelle unité surtout de vues et d'action elles donnent à tous les

dévoûments dans la poursuite d'un même but! Là principalement se trouve le secret de la merveilleuse puissance des ordres religieux dans l'œuvre des missions. « Nous sommes forts, répétait souvent Mgr Dubar à ses frères, parce que nous sommes unis ; et nous sommes unis, parce que nous sommes les fils d'une même mère, la Compagnie de Jésus. »

Ces journées si remplies de bénédictions pour l'âme ont également quelques adoucissements pour le corps. Aussi quand revient l'heure de la dispersion, les missionnaires regagnent leurs districts, joyeux, robustes, plus vaillants, prêts à supporter les fatigues et à multiplier les labeurs. L'année suivante quelques-uns seront tombés au champ d'honneur et manqueront au rendez-vous de la terre. Leur souvenir et leur absence seront pour les survivants un stimulant de plus à puiser au sein de la famille religieuse une nouvelle ferveur, à se hâter ainsi d'acquérir en peu de temps les mérites d'une longue carrière.

Nous n'avons indiqué jusqu'ici que des moyens plus ou moins indirects d'évangélisation. Bien plus nécessaires et bien plus puissantes pour propager la Foi sont les œuvres qui mettent l'apostolat en exercice et lui fournissent les ouvriers.

La première de ces œuvres, celle qui excita le plus constamment la sollicitude des Vicaires apostoliques et des supérieurs du *Tché-Ly-Sud-Est*, est la formation d'un clergé indigène. Le Vicariat, nous l'avons dit plus haut, comptait à peine deux années d'existence, que

malgré la pénurie d'hommes et d'argent, le séminaire fut établi. Depuis vingt-deux ans la Mission, sans tenir compte de l'insuffisance de ses ressources, a dépensé plus de cent mille francs pour le soutenir. Elle a choisi successivement pour le diriger ses meilleurs ouvriers, ceux que leur zèle, leur science, leur expérience semblaient rendre plus indispensables à l'évangélisation des districts. Mgr Dubar en fit son œuvre privilégiée; il ne négligea rien pour en assurer la prospérité et l'avenir. Quel résultat, demandera-t-on, a couronné tant d'efforts et récompensé tant de soins? La formation d'un prêtre en Chine est malheureusement loin d'être aussi facile qu'on le croit communément en Europe. Les conditions d'âge, de talent, de conduite, de piété et de vocation sont nécessairement, sous peine de déception, plus rigoureuses pour des néophytes et au milieu d'un peuple idolâtre qu'au sein de nos vieilles nations catholiques. D'ailleurs il faut aux aspirants une persévérance et un courage peu communs pour surmonter les difficultés spéciales que présente à des Chinois, retenus déjà pendant de longues années par l'étude de leur langue, l'étude indispensable du latin, de la philosophie et de la théologie. Le cours de ces études n'est jamais terminé avant trente ans [1]. Com-

1. On a plus d'une fois reproché aux missionnaires Jésuites de la Chine d'exiger des jeunes indigènes aspirant au Sacerdoce une étude trop prolongée des livres et de la littérature du pays, de leur faire perdre ainsi un temps qui serait mieux employé à l'apostolat. Les auteurs de ces reproches, n'hésitons pas à l'affirmer, connaissent bien mal la Chine. Ils ignorent que ce peuple, si fier de ses lettres, accorde sa confiance seulement aux hommes dont il admire la science, en qui

bien de candidats qui d'abord avaient donné les plus belles espérances s'arrêtent en chemin, lassés ou incapables, et abandonnent la carrière ? Qu'on en juge par les chiffres. Cent jeunes gens environ, choisis parmi les plus pieux et les plus intelligents, ont passé jusqu'ici par le séminaire de *Tchang-Kia-Tchouang*. Plus de soixante en sont sortis après quelques années de séjour, parfois même sans avoir acquis assez de science pour remplir convenablement les fonctions de catéchiste. Quatre, dont deux religieux de la Compagnie de Jésus, ont reçu le sacerdoce en 1876. Dix autres, dont cinq entrés aussi dans la Compagnie de Jésus et cinq demeurés séculiers, suivent actuellement les cours de philosophie ou de théologie, promettant autant de prêtres dans un avenir prochain. Si faibles que paraissent ces résultats, ils consolèrent toutefois Mgr Dubar, qui les regarda comme une compensation déjà belle des sacrifices qu'ils avaient coûtés. Avec quelle joie il conféra l'onction sainte aux quatre élus du sacerdoce et offrit en eux à l'Église de Jésus-Christ les prémices de son séminaire, les prémices aussi de cette partie de la Chine qui n'avait vu jusqu'alors que trois de ses enfants monter à l'autel. Sachant que la foi doit

surtout il reconnaît la connaissance approfondie des écrits de ses sages. Le prêtre indigène étranger à la littérature chinoise, loin de pouvoir contribuer à la conversion des païens, y apporterait des obstacles. Les lettrés n'entament jamais de conversation sérieuse avec un missionnaire de leur nation, avant de savoir où il en est avec les livres du pays. Pendant combien d'années a-t-il fait les compositions littéraires (*Wen-Tchang*) ? S'est-il présenté aux examens et quel rang a-t-il obtenu ? Enfin est-il bachelier ? Telles sont invariablement les questions prélimi-

traverser plusieurs générations avant de faire éclore les vocations sacerdotales, il bénissait Dieu d'avoir dans sa miséricorde devancé le temps en suscitant déjà quelques lévites fidèles ; et confiant dans l'avenir, il espéra que le séminaire fondé au prix de tant de peines deviendrait un jour une pépinière fertile d'apôtres pour le Vicariat.

En attendant cette future floraison du sacerdoce au *Tché-Ly-Sud-Est*, les auxiliaires véritablement actifs des missionnaires européens sont les catéchistes et les vierges. C'est à eux, après Dieu et les Pères, que plus de vingt mille païens, depuis l'établissement du Vicariat, doivent leur conversion, leur instruction et leur piété. La réserve et l'action limitée qu'impose aux missionnaires leur qualité d'étrangers nous ont déjà fait comprendre quel rôle leur assigne la force des choses dans l'œuvre de l'évangélisation de la Chine. A eux l'initiative et la haute direction de l'apostolat ; à eux encore l'admission des catéchumènes, l'administration des sacrements et le renouvellement spirituel des chrétientés par la *mission annuelle*. Mais pour introduire le christianisme dans les familles qui l'ignorent, pour

naires. Si la réponse n'est pas satisfaisante, en vain le prêtre essayera d'aborder la prédication des vérités chrétiennes ; il ne trouvera que la plus dédaigneuse indifférence. Ce fait explique le plan d'études que Mgr Dubar tenait tant à voir suivre dans son séminaire ? Aussi n'avons-nous pas été surpris d'apprendre que tout récemment un jeune religieux indigène, Joseph *Siâo*, entré au noviciat le 1er décembre 1875, a été reçu le 12e sur deux cents au baccalauréat-ès-lettres. Sans nous exagérer l'importance de ce succès, nous devons dire pourtant qu'il assure au séminaire de *Tchang-Kia-Tchouang* une place honorable parmi les meilleures écoles du pays et aux missionnaires le renom de lettrés.

démontrer aux païens l'insuffisance de leur religion, et les convaincre de leurs erreurs, pour apprendre aux convertis les prières et la doctrine catholique, pour tenir les écoles, pour entretenir parmi les néophytes la connaissance et la pratique de la foi, il leur faut des coopérateurs indigènes, sans lesquels leur ministère n'aurait qu'une désolante stérilité. Ces auxiliaires indispensables sont avant tout les catéchistes, dont l'institution remonte aux premiers missionnaires du Céleste-Empire.

Trois sortes de catéchistes paraissent nécessaires à la prospérité d'une mission en Chine.

Les premiers, *catéchistes à poste fixe*, plus connus sous le nom d'*administrateurs*, sont choisis parmi les plus instruits, les plus âgés, les plus pieux chrétiens du village; ils sont élus par leurs concitoyens ou nommés par le missionnaire, et ne reçoivent de rétribution ni des néophytes ni de la Mission. Durant l'absence du prêtre, ils ont charge de gouverner la paroisse et ses annexes. Prendre soin de l'église ou de la salle qui en tient lieu, faire observer la sanctification du dimanche, annoncer les fêtes et les jeûnes, veiller aux intérêts spirituels des malades en allant eux-mêmes réclamer, en cas de danger de mort, la visite du Père, tenir le registre des baptêmes, ondoyer les nouveau-nés, réprimander paternellement les auteurs d'une faute grave, recueillir les aumônes destinées à l'entretien du culte, s'entendre avec l'évêque ou le prêtre pour fixer l'époque de la mission et leur rendre compte de l'état de

la chrétienté: tel est à peu près le détail de leurs fonctions. Vienne la persécution; ce sont eux qui en recevront les premiers coups, et assez souvent payeront de leurs personnes comme de leurs deniers pour la communauté entière. Leur autorité est profondément respectée par les chrétiens du village, qui se modèlent sur eux, souvent même les établissent spontanément juges de leurs démêlés avec les païens, de leurs contestations commerciales ou de leurs querelles domestiques. Aussi pour apprécier la valeur morale et religieuse de chacun d'eux, suffit-il de connaître l'état de sa paroisse, dont la régularité ou la tiédeur révèle infailliblement son zèle ou son indifférence.

Les *catéchistes excurrents* parcourent le Vicariat, chargés de l'instruction des catéchumènes et de la prédication aux païens. La Mission ou des néophytes généreux leur font un traitement de deux cents francs par an, sur lequel ils vivent, eux et leur famille. Pour bien remplir ce difficile emploi, il ne leur suffit pas, on le comprend, d'être de fervents chrétiens, ni d'avoir acquis par leur fortune, leur âge ou leur vertu une certaine influence dans le canton. Il leur faut être en outre versés dans les lettres chinoises, posséder à fond les livres classiques, les ouvrages de controverse qui réfutent l'idolâtrie, connaître les moyens de convaincre les esprits, savoir gagner les cœurs et faire aimer les devoirs chrétiens ; il leur faut enfin une distinction de manières qui impose aux habitants des campagnes, qui attire aussi les notables et les lettrés, en leur

épargnant l'humiliation, intolérable au Céleste-Empire, de traiter avec des hommes d'une éducation inférieure. Quand ils réunissent ces conditions, les catéchistes *excurrents* sont en Chine, on peut le dire, les plus puissants pionniers du christianisme, ceux qui contribuent le plus au progrès de l'Évangile.

Les *catéchistes suivants* (*Kou-Chou-Fou-Ti-Sien-Cheng*) sont attachés à la personne d'un missionnaire et entretenus à ses frais. Compagnons inséparables du *père spirituel*, ils deviennent tour à tour ses conseillers dans les difficultés, ses secrétaires dans la correspondance chinoise, ses maîtres dans l'étude de la langue et des usages. A eux reviennent, lors de la visite des chrétientés, la vérification des registres de l'état-civil et religieux, l'examen sur le catéchisme, la préparation immédiate des enfants à la confession et d'autres fonctions analogues. Ils servent aussi d'introducteurs, au besoin d'avocats, aux chrétiens ou aux païens qui désirent être présentés au missionnaire, et deviennent d'office leurs consolateurs quand ceux-ci ont essuyé un refus ou subi une réprimande. Le rôle de ces auxiliaires, on le voit, est aussi important que varié. S'ils sont dévoués, prudents, charitables, zélés, polis et d'un agréable commerce, ils feront aimer le prêtre et son ministère; ils leur nuiraient au contraire, si leur piété se montrait douteuse et leur caractère maussade ou emporté.

A ces trois sortes de catéchistes, nous devons

ajouter les médecins ou pharmaciens [1] de la Sainte-Enfance. En Chine plus encore qu'en Europe, malgré l'ignorance de la plupart des demi-lettrés qui exercent sans contrôle cette profession délicate, les médecins jouissent d'une très grande autorité sur leurs clients et d'une incontestable influence dans tout le pays. S'ils font usage de formules empiriques autorisées, surtout s'ils donnent gratuitement, comme ceux de la Sainte-Enfance, leurs consultations et leurs médicaments, leur crédit ne connaît plus de limites. Ne devait-on pas mettre à profit, pour sauver les âmes, l'excessif souci de la santé du corps, qui caractérise le peuple chinois? C'est ce que tentent avec un admirable dévoûment nos médecins chrétiens dans leurs excursions continuelles à travers le Vicariat. Supportant volontairement des fatigues inconnues aux hommes de leur condition sociale, ils parcourent sans cesse le pays. Les uns portent sur le dos une pharmacie ; d'autres poussent devant eux une brouette qui contient les remèdes, la trousse chirurgicale, une literie élémentaire, les sapèques nécessaires à l'entretien, parfois des ouvrages de médecine et des tableaux d'acuponcture; tout cela dans le but de mieux gagner la confiance des gens de la campagne.

Arrivés près d'un village, ils agitent une petite sonnette dont le timbre argentin révèle à tous leur qualité; puis ils s'asseyent par terre sur leurs talons et

1. En Chine ces deux titres ne se distinguent pas : tout médecin est pharmacien et réciproquement.

attendent gravement en fumant leur pipe. Bientôt la foule les entoure. Rien de plus curieux qu'une séance médicale tenue de la sorte en plein air. On commence par échanger les saluts et les compliments d'usage. « Quel est votre noble nom, demandent les villageois au médecin ? D'où venez-vous ? Avez-vous diné ? N'êtes-vous point fatigué de la route ? » Les réponses sont consacrées. Fût-on à jeun depuis quarante-huit heures, la rubrique impose de dire qu'on sort de table, elle impose aussi de déclarer que les chemins sont bons, lors même que les chaussures du voyageur ou la roue de son véhicule attesteraient le contraire. Ensuite viennent les consultations, qui se donnent toujours aux hommes d'abord, puis aux femmes, enfin aux enfants. Les malades entendus et les médicaments distribués, une conversation s'engage et la curiosité se donne libre carrière. Le médecin garde sans affectation son air de dignité, parle peu, écoute beaucoup, jusqu'à ce que, son tour venu, il laisse éclater les sentiments de son cœur chrétien. Prenant texte de la charité qui le porte à soulager les pauvres souffrants, il expose la religion qui inspire cette charité, raconte l'héroïque abandon que font les missionnaires de tout ce que l'homme a de cher ici-bas pour venir, à quatre mille lieues de leur pays, se dévouer au salut d'un peuple inconnu, souvent inhospitalier. Ces paroles dites avec l'accent de la conviction et d'un air bienveillant ne manquent jamais d'éclairer, d'impressionner quelques âmes demeurées droites et bonnes. Le médecin cependant ne peut

différer son départ, car sa mission est nomade et avant tout consacrée au baptême des petits enfants. Mais il a pris le temps de voir ceux que la grâce a touchés et de leur promettre la prochaine visite d'un catéchiste. L'un a préparé la terre, l'autre y jettera la semence divine.

Plus puissantes encore peut-être que les catéchistes, les vierges arrivent à faire pénétrer l'Évangile jusque dans les couches les plus profondes du peuple. L'institution de vierges chrétiennes, spécialement adonnées à la piété, sans être toutefois liées par aucun vœu, remonte aux temps des premiers missionnaires de la Chine. L'ignorance habituelle des femmes chinoises, élevées en dehors de toute instruction, et l'espèce de séquestration où les relèguent les mœurs nationales empêchèrent longtemps de songer à se servir de ces vierges pour l'apostolat. M. l'abbé Moye, conçut le premier, dans la seconde moitié du 18e siècle, le dessein hardi d'en faire les coopératrices du missionnaire. Bravant toutes les contradictions[1], il fonda au *Ssé-Tchüen*, un institut de vierges auxquelles il assigna les fonc-

1. Voir dans la *Vie de Monsieur Moye* par Mgr Marchal, les pages 439 et suivantes, qui exposent le rôle des vierges. Cet ouvrage, qui offre aux missionnaires dans la personne de Monsieur Moye le modèle accompli du prêtre et de l'apôtre, est riche surtout pour eux en pratiques, marquées au coin d'une profonde expérience. On y voit, dans le récit des travaux du saint prêtre en Chine, que les contradictions ne manquèrent ni à l'ouvrier ni à ses œuvres ; mais le temps s'est chargé de leur donner raison. Pour ne parler que de l'œuvre des vierges, un grand nombre de Missions seraient heureuses d'en posséder, aujourd'hui que la persécution a fait place à la liberté, autant que Monsieur Moye, presque seul, sans ressources, au milieu d'obstacles inouïs suscités de toutes parts, réussit à en former dans un temps où les missionnaires et les chrétiens étaient encore des proscrits.

tions de baptiser les enfants en danger de mort, de tenir les écoles de jeunes filles, et d'enseigner la doctrine catholique aux personnes de leur sexe. Approuvé par la Propagande en 1784, cet institut n'a pas cessé depuis lors de rendre à la religion d'éminents services.

En 1856, le père Clavelin, de vénérée mémoire [1], reprenant pour le compte de la Mission du *Kiang-nan* la pensée de Monsieur Moye, établit à son tour sur des bases et avec un but analogues, une association de *vierges apostoliques* qu'il propagea dans son district de *Tchang-Tchéou-Fou*. Peu de temps après, s'inspirant de son exemple, le père Gonnet institua une œuvre semblable dans la ville de *Kia-Ting*. Lors de l'invasion des rebelles (1861-1865), les vierges apostoliques se retirèrent à *Shang-Haï* ; par leur intrépide dévoûment à soigner les malades qui encombraient la ville elles excitèrent l'admiration générale. Répandues depuis dans tout le Vicariat du *Kiang-nan*, elles s'y sont mul-

1. Le Père Stanislas Clavelin, né à Véria (Jura) le 31 juillet 1814, entré dans la Compagnie de JÉSUS le 6 octobre 1837, après avoir fait ses études au petit séminaire de Nozeroy et au collège de Mélan en Savoie, doit être rangé parmi les plus illustres missionnaires qu'ait possédés dans ce siècle le Vicariat apostolique du *Kiang-nan*. Arrivé en Chine le 15 octobre 1844, il ne cessa, pendant dix-huit années de gigantesques travaux, d'évangéliser tour à tour avec d'incomparables succès presque toutes les parties de cette immense Mission. Nature forte et douce, intelligence vaste et très cultivée, cœur rempli de la plus généreuse charité, affable envers tous, alliant la prudence à l'ardeur, montrant dans les revers un indomptable courage en même temps qu'une étonnante variété de ressources, par-dessus tout prêtre et religieux admirable, il passa sur la terre en inspirant aux hommes les plus vives sympathies et en exerçant sur eux la plus salutaire influence. Les néophytes le chérissaient et vénéraient son autorité ; les diplomates, les officiers de terre et de

tipliées avec une telle rapidité, qu'aujourd'hui presque toutes les nouvelles chrétientés y sont confiées à leur zèle et à leur garde.

Introduite au *Tché-Ly-Sud-Est* par Mgr Languillat, cette précieuse institution ne s'y est développée que sous la direction de Mgr Dubar et du père Gonnet. Actuellement les vierges chrétiennes prennent, dans le travail de l'évangélisation du *Tché-Ly-Sud-Est*, une part dont on imaginerait difficilement l'importance et le succès. Les catéchistes en effet ne font guère que jeter en passant la semence de la foi dans un village ; pour la faire germer et mûrir, souvent même pour l'empêcher d'être étouffée, il faut le concours des vierges. Nous pourrions citer bon nombre de chrétientés florissantes, qui sans leur zèle et leur abnégation seraient aujourd'hui languissantes ou auraient péri. D'ordinaire l'ignorance, les préjugés, la crainte des railleries de leurs voisines païennes, l'habitude des vieilles superstitions règnent si opiniâtrement parmi les chinoises

mer, qui vinrent alors soutenir en Chine l'honneur de la France, l'entouraient de témoignages d'estime et de confiance : à tous il fit du bien. Les nombreuses lettres qu'il écrivit à ses frères d'Europe, toutes remarquables par l'intérêt des choses, par l'édification des récits et par la beauté de la diction, comptent parmi les plus précieux documents des Missions catholiques. Durant les dix dernières années de sa vie, le père Clavelin eut pour théâtre de son apostolat les immenses districts, depuis longtemps restés incultes, de *Ou-Si*, de *Sou-Tchéou* et de *Nan-king*. Aidé par un ouvrier digne de lui, le père Maurice Sentinier (mort en 1869), il y fit revivre le christianisme et y multiplia les néophytes. Il venait de prêcher la foi pendant une année dans la province de *Nan-king*, alors horriblement dévastée par les farouches *Tcham-Mâo* (*longs-cheveux*), et là, au prix d'incroyables fatigues comme au milieu d'affreux périls, il avait pour dernière conquête gagné cinq mille catéchumènes à JÉSUS-CHRIST; quand les supérieurs, afin de le soustraire au danger et de lui

converties, qu'elles se cachent à l'arrivée du missionnaire, et demeurent longtemps prêtes à retourner au paganisme, prêtes à y ramener leurs fils et leurs maris. A peine la vierge a-t-elle paru que tout change de face. Quand les femmes ont entendu ses exhortations, prié avec elle, vécu pendant quelques semaines dans son intimité, totalement changées, elles s'attachent irrévocablement à notre foi mieux connue et en deviennent les plus fermes soutiens dans leurs familles.

La vierge remplit aussi l'emploi d'institutrice. Entourée de jeunes filles tout le jour, elle leur apprend avec une patience à toute épreuve le catéchisme, les prières, les pratiques chrétiennes que celles-ci, de retour au foyer, ne manqueront pas de répéter et de propager autour d'elles. L'école terminée, les femmes à leur tour envahissent la chambre de la *tante (Kou-tai-tai)*, comme on la nomme ; elles lui proposent leurs doutes, réclament ses conseils, lui soumettent les objections populaires contre la religion pour en rapporter la solution à leurs fils ou à leurs voisins, écoutent enfin ses instructions toujours simples et toujours persuasives.

procurer un repos devenu nécessaire, le rappelèrent à *Shang-Hai*. Il y arriva complètement épuisé, disant avec simplicité : « Je suis parti par obéissance, c'est pour obéir que je reviens. Deux fois j'ai failli être massacré par les rebelles ; c'est ici que je dois mourir. » Quelques jours après son retour, tout espoir de le sauver était en effet perdu ; et comme on lui parlait encore de guérison : « Non, non, reprit-il, il ne s'agit plus de vivre. Mais quel bonheur de mourir dans la Compagnie de JÉSUS et en Chine ! » Il rendit à Dieu son âme si belle et si riche d'œuvres apostoliques le 9 juin 1862, âgé de quarante-huit ans. Trente-cinq mille enfants païens, qui lui avaient dû la grâce du baptême, l'accueillirent sans doute à son entrée dans le Ciel, où ils forment pour l'éternité l'un des plus brillants fleurons de sa couronne.

Souvent, malgré la coutume nationale qui interdit jusqu'aux relations de politesse entre personnes de différent sexe, des vieillards se mêlent à ces réunions pour recueillir les enseignements de l'infatigable zélatrice. Parfois même, avides aussi d'en profiter, des hommes de tout âge se tiennent dans la cour, assis sur leurs talons et le plus rapprochés qu'ils peuvent de l'appartement, pendant que le plus religieux silence permet d'entendre au dehors comme au dedans la parole de la *tante* qui explique les vérités de la religion. Les païens, d'abord étonnés, admirent bientôt la modestie, la charité et le zèle de la vierge; ils en viennent à subir eux-mêmes l'influence salutaire de son humble apostolat. Ainsi, sans sortir de la retenue qui est leur force comme leur sécurité, ces ferventes chrétiennes étendent leur charité à toutes les classes et font pénétrer partout la connaissance de l'Évangile [1].

En voyant de quelle importance est pour l'établissement du Christianisme en Chine l'action des catéchistes et des vierges, on ne peut être surpris du zèle avec lequel les chefs des Missions s'efforcent de les multiplier et de les préparer par une sérieuse éducation à leur grave ministère. Aussi quand des Vicaires apostoliques ou des supérieurs de Mission se rencontrent et se consultent, les questions suivantes se posent-elles entre eux des premières, trahissant le principal objet de leur

1. La Mission donne à une vierge zélatrice environ cent cinquante francs par an ; elle souhaiterait avoir assez de ressources pour en placer une dans chaque chrétienté.

sollicitude : « Avez-vous de bons catéchistes ? Vos vierges institutrices sont-elles nombreuses? Quel mode de recrutement et de formation vous réussit le mieux? »

Ces préoccupations si dignes d'un évêque ne cessèrent de remplir toute sa vie l'âme de Mgr Dubar. Quand il prit en main l'administration du Vicariat si récemment érigé du *Tché-Ly-Sud-Est*, les catéchistes, les vierges surtout y étaient rares ; et encore ceux qui existaient, n'ayant reçu ni une instruction suffisante ni une formation religieuse assez forte, se trouvaient-ils, malgré leur bon vouloir, inférieurs à leur rôle. L'avenir du Vicariat était en jeu : sans se laisser arrêter par les difficultés que présentaient soit le recrutement des sujets, soit la longue durée de leur éducation, soit surtout des dépenses trop disproportionnées avec les misérables ressources de la Mission, il conçut dès 1865 la pensée d'établir deux grandes écoles normales, destinées à combler ce déficit. Puissamment aidé par le père Gonnet, naguère ardent promoteur des écoles au *Kiang-nan*, il commença la réalisation de son dessein, autant que le permettaient les circonstances. En janvier 1867 une école supérieure, n'admettant que des jeunes filles de dix-huit à vingt ans, fut ouverte à *Tchang-Kia-Tchouang*, et la même année le père Octave en fonda une seconde dans le district de *Kouang-Ping-Fou* au midi du Vicariat. Ces deux écoles, malgré le nombre restreint de leurs élèves, donnèrent des résultats si prompts et si consolants, que peu d'années après on résolut de transformer l'école

de *Tchang-Kia-Tchouang* en une grande institution normale de vierges, qui est aujourd'hui l'une des œuvres capitales de la Mission. « Nos nombreuses écoles de jeunes filles, écrivait en juillet 1877 le père Gonnet au très révérend père Général de la Compagnie de Jésus, disséminées dans tout le Vicariat, continuent à prospérer et à produire un grand bien. Les vierges maîtresses d'école sorties de notre institution normale se font remarquer par leur piété, leur dévoûment et leur solide instruction. Les païens eux-mêmes en sont dans l'admiration. La nouvelle génération qui se forme dans leurs écoles à la science et à la vertu sera donc, tout nous le fait espérer, d'un puissant secours aux missionnaires pour convertir nos dix millions d'infidèles, jusqu'ici hélas ! à peine entamés. »

L'école normale des catéchistes rencontra plus d'obstacles dans sa fondation et passa par plus de vicissitudes. Dans un bâtiment nouvellement construit au village de *Lim-cham-sé*, à deux lieues de la résidence, le missionnaire du district de *Ho-Kien-Fou* réunit, au mois de mars 1867, une douzaine de jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans et les mit sous la direction de deux vieux bacheliers, aussi habiles dans les lettres que fervents chrétiens. Cette école dédiée à Saint-François-Xavier dura plusieurs années et fournit à la Mission quinze ou vingt précieux auxiliaires. Mais là n'était pas la solution définitive du problème. Des élèves de cet âge ne pouvaient recevoir une éducation spéciale assez complète ; d'ailleurs l'inconstance et l'amour du pays natal

les rappelaient trop souvent à leur village et leur faisaient oublier l'apostolat. On comprit que des enfants, choisis parmi les meilleurs dans tous les districts, formés plus longtemps et avec plus de soins, donneraient seuls au Vicariat les catéchistes instruits et éprouvés dont il avait besoin. Dans ce but, un pensionnat fut adjoint en 1870 à l'orphelinat de *Tchang-Kia-Tchouang* et reçut en 1873 son organisation définitive avec le nom de *Kong-Chiâo* (École normale). Ses élèves, âgés de douze à quinze ans, presque tous enfants de nouveaux chrétiens et entretenus gratuitement, atteignaient en 1877 le nombre de cent soixante-dix ; ils sont pieux, simples, obéissants, ardents à l'étude. Béni de Dieu, le *Kong-Chiâo* est déjà devenu et deviendra chaque jour davantage pour la Mission une féconde pépinière de catéchistes, de maîtres d'école et d'administrateurs de paroisses [1].

A côté de ces institutions de l'apostolat, nous devons placer les orphelinats de l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance, qui, au *Tché-Ly-Sud-Est* comme partout en Chine, se montre l'inséparable et puissante auxiliaire de la Propagation de la foi. Le grand orphelinat de

1. Le révérend père Gonnet écrivait au très révérend Père Général de la Compagnie de JÉSUS en 1877 : « C'est principalement sur les élèves du *Kong-Chiâo* que nous comptons pour l'œuvre de la conversion des païens. Que n'avons-nous des fonds suffisants pour en doubler le nombre ! Quelques-uns de ces enfants nous ont, malgré leur jeunesse, donné déjà bien des preuves de leur zèle. Pendant le mois de vacances passé dans leurs familles, non contents d'édifier leur village, ils s'en sont faits les apôtres. Tel a converti son père, sa mère et ses frères qui résistaient jusqu'alors ; tel, une famille voisine de la sienne ; un autre, trois familles entières ; un quatrième âgé de quinze ans, Stanislas *Lou*, a parcouru le

Tchang-Kia-Tchouang, dirigé depuis de longues années par le frère Templet, et quelques autres moins considérables confiés aux soins des catéchistes ou des vierges, élèvent dans une atmosphère toute catholique des centaines d'enfants qui promettent autant d'excellents chrétiens. Leurs exemples et leur parole ne pourront manquer, à leur heure, d'attirer à l'Évangile bon nombre de leurs compatriotes idolâtres.

Outre ces œuvres essentielles à son existence, la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* voit aussi s'épanouir dans son sein les dévotions catholiques qui alimentent la foi, le zèle et la piété des fidèles. La confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, le Rosaire, le Scapulaire, l'Apostolat de la prière, la Congrégation de la bonne mort, l'association de Saint-François-Xavier pour la conversion des païens comptent le plus grand nombre des néophytes rangés sous leurs bannières. Des retraites annuelles sont aussi données aux catéchistes, aux vierges, aux principales écoles, et entretiennent dans les âmes le zèle de l'apostolat, souvent même allument le désir de la perfection évangélique.

---

pays à deux lieues à la ronde pour exhorter les païens et nous a rapporté tout triomphant une longue liste de catéchumènes. Cette année, sur quatorze maîtres employés au *Kong-Chiâo*, neuf ont été pris parmi les plus grands et les plus anciens élèves. Chacun d'eux fait sa classe avec succès tout en terminant son cours de littérature chinoise. » Un second collège du même genre a été ouvert en 1878 à *Tâ-Ming-Fou*, ville de première classe située à cinquante lieues au sud de *Tchang-Kia-Tchouang*.

La pension d'un élève du *Kong-Chiâo* revient à deux cent cinquante francs par an ; grâce au taux élevé de l'argent en Chine, deux mille francs suffiraient pour y fonder une bourse.

Citons encore une œuvre de propagande catholique, d'apparence modeste, mais d'une importance considérable : l'œuvre des *images chinoises*, inspirée par Mgr Dubar, réclamée par les missionnaires et réalisée par le frère Hamann, de la maison de Saint-Acheul, le plus dévoué zélateur de la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* en France. Quand une famille païenne se convertit, il faut, pour l'arracher aux superstitions nationales, remplacer par des images saintes les hideuses idoles qu'elle vénérait dans sa maison. Mais ces images, qui seront au foyer une continuelle prédication, doivent être conformes au goût chinois, c'est-à-dire exemptes de toute nudité même pour les pieds d'un personnage, reproduisant le costume, le type, jusqu'au teint de la race mongolique, unissant par-dessus tout au brillant du coloris la perfection du dessin. Grâce aux indications des missionnaires les plus compétents, l'habile frère a su réunir toutes ces conditions et satisfaire à toutes ces exigences. Aujourd'hui ses belles images, envoyées par milliers, non seulement au *Tché-Ly-Sud-Est*, mais encore à un grand nombre de Vicariats de Chine et de Cochinchine, fournissent aux ouvriers évangéliques un puissant secours pour la destruction des idoles et pour le développement de la piété catholique [1].

1. Ces images en chromo mesurent quarante-trois centimètres de haut sur trente de large. Elles représentent *le Seigneur du Ciel*, selon l'appellation usitée en Chine, le Sacré-Cœur, la sainte Vierge, saint Joseph, saint Michel, l'Ange gardien, Notre-Dame du Purgatoire, etc. Mgr Guillemin, Vicaire apostolique de Canton, Mgr Languillat, Vicaire apostolique du *Kiang-nan*, Mgr Vérolles, Vicaire apostolique de la Mantchourie, et bien d'autres évêques, sans compter Mgr Dubar, qui en fut le principal

L'action simultanée de toutes ces œuvres n'a pu manquer, on le devine, de donner un merveilleux essor au christianisme dans le Vicariat. Leurs consolants résultats apparaissent dans les deux tableaux suivants qui font connaître exactement la situation religieuse du *Tché-Ly-Sud-Est* pendant la dernière année de l'administration de Mgr Dubar :

I° Personnel de la Mission.

1 *Vicaire apostolique, de la Compagnie de* JÉSUS.
20 *Missionnaires, prêtres de la Compagnie de* JÉSUS, *dont deux indigènes.*
2 *Missionnaires, prêtres séculiers indigènes.*
7 *Scolastiques de la Compagnie de* JÉSUS, *dont cinq indigènes.*
6 *Frères coadjuteurs.*
45 *Séminaristes.*
170 *Élèves du* KONG-CHIÂO.
92 *Catéchistes.*
67 *Maîtres d'école.*
61 *Maîtresses d'école.*
86 *Vierges ou veuves zélatrices.*
45 *Vierges élèves de l'École normale.*
62 *Auxiliaires, portiers, courriers, etc.*

---

promoteur, ont encouragé l'œuvre de leur approbation et de leurs éloges.

Fondée par la charité et par le zèle, cette œuvre procure ses images aux Missions à un prix minime, bien au-dessous du prix de revient ; elle aspire au moment où des secours plus considérables lui permettront de les fournir gratuitement aux ouvriers apostoliques, comme ceux-ci les donnent eux-mêmes à leurs catéchumènes et à leurs néophytes.

En tout 645 personnes complétement à la charge de la Mission, dont 349 à nourrir et à payer, et 296 à nourrir et à entretenir même de livres et de vêtements.

II° État de la Mission et des Ministères.

DE JUILLET 1876 A JUILLET 1877.

Chrétientés ou paroisses centrales	387
Église	1
Chapelles ou KONG-SOUO	189
Chrétiens et Catéchumènes [1]	30,006
Adultes baptisés	1,110
Enfants païens baptisés	5,183
Enfants élevés aux frais de la Sainte-Enfance	728
Confessions entendues	39,037
Communions	33,341
Extrêmes-Onctions	269
Mariages bénis	189
Écoles de garçons	67
Élèves	712
Écoles de filles	61
Élèves	673
Instructions, Sermons	1,980
Catéchismes	3,191

1. En 1878 et en 1879 le nombre des baptêmes d'adultes s'est élevé à cinq mille, celui des catéchumènes à dix mille. Voici ce qu'écrivait le père Brueyre au 7 avril 1879 : « Nos pères missionnaires annoncent de tous côtés qu'il y a dans le Vicariat un mouvement plus qu'ordinaire vers notre sainte religion. Les catéchumènes arrivent en foule. On en compte plus de dix mille étudiant la doctrine et les prières. Ce sont généralement des gens de la campagne, simples et possédant tout juste assez d'esprit pour ravir le ciel aux Européens, qui n'en veulent plus. Je n'ai qu'une crainte, c'est que les Pères ne tombent de fatigue. Priez pour que le démon ne vienne pas ralentir cet élan. »

Ainsi, dans le court espace de vingt années, à travers les dénûments et les deuils qui marquèrent ses débuts comme à travers les dures vicissitudes qui l'assaillirent dans sa marche, la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* avait plus que triplé le nombre de ses chrétiens, créé dans son sein toutes les œuvres vitales du catholicisme, envoyé au ciel près de cent mille enfants païens baptisés en danger de mort, multiplié ses chapelles, ses paroisses et ses missionnaires, organisé enfin sur des bases aussi larges que solides l'apostolat des infidèles. L'avenir ouvrait devant elle, ce semble, la perspective de nouveaux progrès et de nouvelles conquêtes ; la paix régnait sur son territoire ; ses ouvriers exerçaient leur ministère sans qu'aucune entrave sérieuse restreignît leur liberté ; et les plus douces comme les plus légitimes espérances remplissaient le cœur de son évêque. Mais tous ces gages de prospérité n'étaient, dans les vues de la Providence, qu'une préparation à la plus terrible épreuve qu'elle eût encore subie. Un horrible fléau, étendant ses ravages sur tout le pays, allait frapper ses néophytes, décimer ses apôtres, emporter son chef, menacer ses œuvres, la couvrir enfin de ruines et de désolation. C'est cette dernière page, triste mais non sans gloire, de la vie de Mgr Dubar qu'il nous reste à écrire.

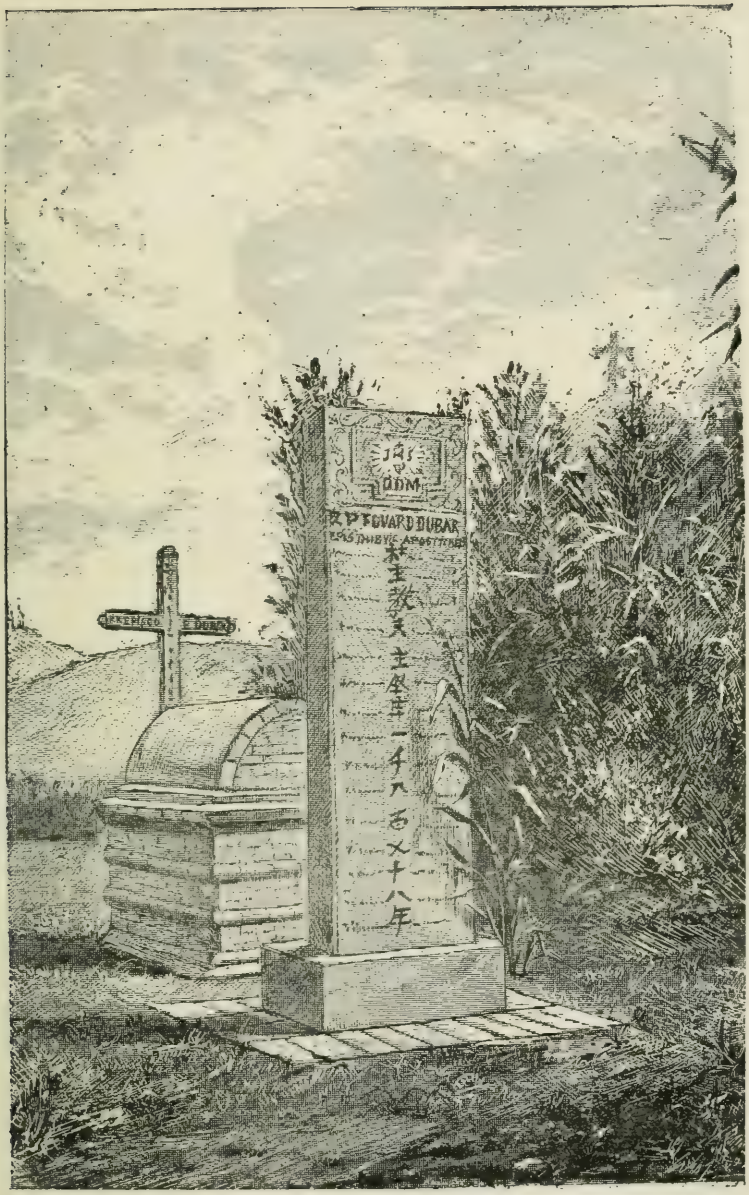
CHAPITRE XIII.

La Famine et le Typhus. — Désolation générale. — Voyage de Mgr Dubar a SHANG-HAI. — Deuils redoublés de la Mission. — Dévouement de l'évêque de Canathe. — Il est atteint par le fléau a OU-KIAO; sa mort. — Dernières nouvelles de la Mission. — Funérailles solennelles de Mgr Dubar.

1877-1879.

AYS pauvre et sol ingrat, le *Tché-Ly*, nous l'avons vu déjà, suffit rarement à nourrir sa nombreuse population. Peu de contrées au monde sont visitées plus souvent par la famine. Tantôt des pluies torrentielles et continues y causent d'immenses inondations qui anéantissent les moissons dans leurs germes; tantôt, au contraire, l'opiniâtre persistance d'un ciel d'airain y produit de longues sécheresses qui rendent la terre incroyablement stérile. Tristes alternatives qui, à des intervalles trop rapprochés, livrent les malheureux habitants à toutes les horreurs du dénûment.

Mais de toutes les famines qui ont affligé ce pays déshérité de la nature, aucune n'a sévi, de mémoire d'homme, avec de plus effroyables rigueurs que celle de 1878. Venant après deux années d'extrême aridité, elle mit le comble à la misère publique. Dès le mois de novembre 1876, Mgr Dubar écrivait à un ancien collaborateur: « Comme vous le savez déjà, la récolte du



Tombeau de Mgr E. Dubar.

blé a manqué presque complétement cette année au *Tché-Ly.* Nous comptions sur la récolte d'automne; mais les pluies accoutumées d'avril et de mai sont venues trop tard, et nous n'avons eu ni maïs ni sorgho. Ces deux bases de l'alimentation des populations ouvrières faisant défaut, l'hiver se présente à nous sous l'aspect le plus sombre. »

Au printemps suivant, le prélat constatait en ces termes la triste réalisation de ses prévisions: « L'hiver a été cruel; tout le monde a souffert. Quelques-uns de nos chrétiens, pauvres honteux, sont morts de faim au fond de leurs cabanes, sans plainte, sans murmure, on pourrait dire sans regret de la vie. Leur dernière parole était celle-ci: « Appelez vite le père spirituel; je vais mourir [1]. »

Au lieu d'apporter le remède, l'année 1877 ne fit qu'aggraver le mal. La sécheresse persévéra, multipliant les misères. Le père Hœffel écrivait le 8 septembre:« Au printemps dernier, nous espérions la fin de la famine; la pluie tomba vers la fête de la Pentecôte et on put ensemencer les terres. Mais depuis cette époque le ciel n'a plus donné une goutte d'eau. A peine levées, les tiges ont péri totalement desséchées. A l'heure qu'il est, la plupart des chrétiens du père Edel et du père Ferlin n'ont, pour échapper à la mort, d'autre ressource que d'aller mendier à cent lieues de leur pays. Partout on rencontre sur les chemins des hommes brûlés par le soleil et exténués par les privations, vrais squelettes

1. Lettre de Mgr Dubar au père Leboucq.

ambulants, qui après avoir perdu la moisson cultivée au prix de tant de sueurs et la nourriture de dix grands mois, s'en vont découragés, sans savoir où tourner leurs regards et diriger leurs pas. Voici la troisième année que la sécheresse nous désole. Une première année de disette, on vit du peu d'argent qu'on possède en réserve et l'on hypothèque ses biens; une seconde, on vend les biens hypothéqués et sa maison; la troisième, il ne reste plus qu'à choisir entre l'exil et la mort [1]. »

On devine quelles douloureuses préoccupations assiégèrent le cœur de Mgr Dubar, à la vue de la dispersion de ses ouailles et à la perspective des malheurs qui menaçaient l'existence même des établissements de la Mission. Elles se trahissent, ainsi que la vaillante générosité de son âme, dans ces lignes qu'il écrivait au mois d'octobre: « Le prix des grains devient excessif. Les fleuves sont partout à sec et tout moyen régulier de transport fait défaut. Pour avoir quelques sacs de millet ou de sorgho, il nous faut aller les chercher avec nos chevaux à quatre cents lys (quarante-cinq lieues) de la résidence, ce qui accroît singulièrement le prix de notre pain de chaque jour. Comment pourrons-nous faire vivre nos nombreux orphelins? Comment nourrir ces trois mille catéchumènes, convertis d'hier, qui viennent nous tendre la main? Comment accueillir la prière de milliers de chrétiens, qui forcés d'émigrer nous amènent leurs enfants et nous disent: *Nous pouvons mourir, nous; mais de grâce, sauvez la vie à nos enfants!* Les

1. Lettre du père Hœffel au père Buns.

vieillards octogénaires ne se souviennent pas d'avoir vu pareille désolation. Nous dépenserons tout ce qui nous reste, nous jeûnerons, et s'il le faut nous mourrons. »

La misère qui affligea le *Tché-Ly-Sud-Est* pendant cet affreux hiver de 1877 à 1878 défie toute peinture. Dans certains districts, les sept dixièmes de la population avaient émigré. Les villages étaient en ruines; les portes, les fenêtres, les toitures mêmes des maisons avaient été enlevées pour être mises en vente; on n'y voyait plus que des pans de murailles, à l'abri desquels se tenaient des vieillards, trop faibles pour accompagner leurs enfants dans leur fuite. Ailleurs les habitants n'avaient pu se résoudre à quitter leurs foyers; mais là aussi la famine et le typhus en exerçant d'horribles ravages établissaient le désert. Personne sur les chemins ou sur les places publiques; partout un silence effrayant que troublaient seuls les soupirs ou le râle des mourants. Les lettres des missionnaires sont remplies des plus navrants détails. Citons-en quelques-unes:

« Dans une de mes chrétientés, écrivait le père Edel en janvier 1878, sur deux cent vingt néophytes, il n'en reste plus qu'une trentaine, maigres à faire peur et vivant de choses impossibles. C'est là qu'on me servit pour la première fois un plat de sauterelles rôties. J'y administrai le vieux maître d'école, nouveau chrétien, âgé de soixante ans, qui n'avait rien mangé depuis trois jours. Son appartement était glacial ; pas de feu, plus de meubles, rien qu'une mauvaise couverture pour l'empêcher de mourir de froid. Je lui donnai

un boisseau de millet et fis chauffer son *Kang* (lit de briques ou de terre battue) à mes frais. Cela me coûta une ligature (2 fr. 50), une dépense folle par le temps qui court. Le pauvre homme put de la sorte vivre dix jours encore.

« Dans une autre paroisse de plus de cent néophytes, quatorze sont morts de faim dans les trois premières semaines de l'hiver. Encore quelques mois et toute la chrétienté aura disparu.

« Dernièrement on vint me chercher en toute hâte pour une extrême-onction. Il était sept heures du soir. Je me mis en route par un vent froid et très vif. Le lendemain au point du jour, j'arrivais enfin dans un village païen où agonisait une famille entière, la seule chrétienne de l'endroit. Quand j'entrai, la mère venait d'expirer ; à côté de son cadavre, le père était déjà sans connaissance, et tout près le fils aîné, la belle-fille, le cadet étaient privés de mouvement. Huit jours après, toute cette famille était morte de faim, sauf le plus jeune fils que j'adoptai *in extremis* pour l'œuvre de la Sainte-Enfance.

« Un autre jour je fus appelé dans une famille de cultivateurs aisés. A mon arrivée, l'administrateur de la paroisse m'annonce qu'il ne reste plus dans la maison, jadis habitée par quatorze personnes, qu'une femme et deux enfants. Nous frappons longtemps à la porte ; à la fin un enfant vient tirer le loquet. Nous entrons ; quel spectacle ! Dans une chambre dégarnie de tout mobilier, froide et sombre comme un caveau,

gisait la pauvre mère presque morte. Les dents lui claquaient de fièvre, de froid et de faim ; les yeux sortant de leur orbite faisaient peur à voir. Sous ses haillons elle tenait le cadavre de son jeune enfant mort la veille.

« Dans un village encore tout païen, j'avais baptisé trente adultes à la Pentecôte dernière. Durant les deux semaines qui viennent de s'écouler, quinze sont morts de faim. Le tour des autres viendra sous peu. Et l'épreuve, hélas ! est loin de toucher à son terme !

« Ce qui fait aujourd'hui l'alimentation des plus riches propriétaires, c'est le son ou plutôt les téguments coriaces du millet. Et quel pain, mon Dieu ! Celui qu'on mangeait à Paris et à Metz pendant le siège serait quelque chose d'exquis en comparaison des mottes informes décorées de ce nom, dans lesquelles n'entre ni blé, ni maïs, ni rien de ce qui s'appelle céréales. C'est quelque chose de noir, de gluant, de sablonneux, ressemblant aux *agglomérés* de charbon de terre ; bref c'est du tourteau, le résidu de la fabrication de l'huile de coton. Heureux encore ceux qui parviennent à se procurer ce régal, qui ne peut s'avaler qu'avec force gingembre cru, et que nos pauvres gens nomment poétiquement des *gâteaux de la lune* [1]. »

Dans une autre lettre datée du 14 fevrier, le même missionnaire montre le fléau sévissant avec un tel progrès d'atrocité qu'il étouffait dans les cœurs les sentiments les plus sacrés de l'humanité : « On ne meurt plus ici que de faim, écrit-il. La fièvre typhoïde

1. Extraits de plusieurs lettres du père Edel au père Feyerstein.

fait bien aussi des ravages ; mais ils ne sont rien en comparaison de ceux de la famine. Qu'importe au reste ! mourir du typhus ou mourir de faim, n'est-ce pas la même chose ?

« Ce qui fait surtout pitié, c'est de voir l'exposition des enfants à l'ordre du jour. Dimanche dernier, il y a trois jours, on a trouvé devant nos portes cinq petits enfants, tous quasi mourants de froid et d'inanition, qu'y étaient venus jeter leurs parents affamés. Ils furent portés à l'orphelinat de la Sainte-Enfance. Le lendemain on en trouva deux autres ; hier également deux. Et cela menace de continuer indéfiniment.

« Un chrétien, venu de l'Ouest de la Mission, m'annonçait hier que dans son pays les parents vendent leurs enfants au rabais. Le prix d'une petite fille est tarifé maintenant soixante-dix sapèques par livre (15 centimes). Des industriels du midi, d'affreux industriels, hélas ! viennent faire ces achats lucratifs, au grand jour, et presque sous les yeux de l'autorité, qui fait semblant de l'ignorer.

« Dans nos environs, on ne peut marcher longtemps sur une route sans rencontrer de cadavres. Le spectacle est si navrant, et l'impuissance de secourir tant de misères si cruelle, que nous évitons de sortir, à moins d'y être obligés pour courir aux âmes. Faites un pas seulement sur le seuil de la maison, et l'on vous présente aussitôt des enfants, ou plutôt on les jette à vos pieds, et le porteur se sauve au galop. Hier encore ce fait est arrivé deux fois.

« On sait dans le pays que notre pauvreté nous force à ne plus recevoir de petits enfants, surtout des garçons, plus difficiles à élever et à placer dans les familles chrétiennes. Aussi n'apporte-t-on presque plus de ces derniers. Quant aux petites filles, c'est une triste chose de voir comment les mères épient près du vestibule le moment favorable, une absence des portiers, pour lancer leurs enfants sur le seuil et s'enfuir comme des voleuses.

« Si nous pouvions recueillir toutes ces malheureuses petites créatures, nous en aurions des centaines de mille ; toutes les ressources de l'œuvre de la Sainte-Enfance ne suffiraient pas à l'entretien de ces innocents.

« Que vous dire encore, pour vous faire connaître l'intensité du fléau ? Je me bornerai à vous raconter quelques scènes d'aujourd'hui.

« Tout-à-l'heure je recevais la visite d'un catéchumène, maître d'école, excellent homme, jadis à son aise. Depuis trois semaines il étudie la doctrine avec toute sa famille composée de dix personnes. « Père, me dit-il, nos affaires vont mal. Mon frère cadet s'en est allé mendier dans le Nord, et il est mort de faim sur la grande route. Nous n'avons plus absolument rien à manger ; ne pourriez-vous pas nous baptiser ? Mon père et nous tous, nous craignons de mourir païens. » Je lui ai promis d'aller bientôt visiter son village et les baptiser tous.

« Un de nos meilleurs catéchistes, père de famille, comptant onze personnes chez lui, me faisait hier soir

le tableau de sa triste situation. Ces onze personnes ont besoin pour vivre de quinze ligatures par mois (la ligature vaut 2 fr. 50) ; cela fait environ onze centimes par tête et par jour. Cette famille a épuisé sa provision de sorgho, le seul grain qui soit, même en des temps meilleurs, à la portée de sa bourse. Le catéchiste ne reçoit que trois ligatures par mois, au lieu de quinze qui lui sont indispensables. Comment ces pauvres gens feront-ils pour vivre ? Et la même détresse se retrouve partout.

« Je reviens de donner l'extrême-onction à un pauvre vieillard qui n'a plus que la peau et les os. Cet homme, il y a un mois, était le premier administrateur de sa chrétienté ; il avait des biens, une belle famille, et par ses provisions semblait assuré contre la famine. Une simple prévention judiciaire lui fit tout perdre en quelques jours. Sous prétexte de parenté avec un accusé, il a été mis en prison et n'en est sorti qu'après avoir dépensé toutes ses sapèques, épuisé aussi le peu de forces qui lui restaient. Il est si bien ruiné, qu'il n'a plus même l'espérance, cette suprême consolation des malheureux. Il meurt sans regret, sans rancune, en vrai chrétien. Sa famille n'aura pas même de quoi lui acheter un cercueil. C'est là un sacrifice presque aussi héroïque que celui de la mort ; mais il l'offre généreusement à Dieu. Cinquante francs le sauveraient et le conduiraient jusqu'à la récolte de septembre. Hélas ! notre détresse est trop grande, à nous aussi, pour nous permettre de pareilles

aumônes qu'il faudrait d'ailleurs renouveler à chaque instant.

« Une lettre du père Maquet, arrivée aujourd'hui, nous apprend le baptême de cent quarante adultes à l'article de la mort ; tous ces nouveaux chrétiens ont succombé à la faim. On meurt dans le district de ce Père, celui de *Ou-Kiâo*, comme en temps d'épidémie. La misère en effet se présente dans les districts sous des aspects plus hideux encore qu'aux environs de la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang*.

« Cette détresse générale ne peut qu'aller en augmentant jusqu'à la récolte prochaine, si toutefois nous devons avoir une récolte en 1878. Terrible question, dont dépend la vie de millions d'hommes, peut-être aussi l'existence de notre Mission désolée. Déjà l'hiver a passé sans neige ; le printemps est commencé sans qu'on aperçoive de nuage à l'horizon ; le ciel demeure toujours luisant comme l'airain. Si la pluie tardait trop à venir, les habitants du *Tché-Ly* n'en viendraient-ils point à se manger les uns les autres, comme le font nos voisins du *Chan-si ?* Et alors quel serait le sort de nos chrétiens et de leurs missionnaires ? Dieu veuille avoir pitié de nous [1]. »

Dans cette calamité publique, quelle était l'attitude du gouvernement chinois ? Ses fonctionnaires assistaient-ils, comme on est trop porté à le supposer en Europe, impassibles et inertes aux ravages du fléau qui dépeuplait leurs provinces ? Non. Disons-le

1. Lettre du Père Edel au père Didierjean.

hautement, les mandarins comprirent leur devoir ; presque tous, justifiant le beau nom de *Pères du peuple*, que leur décerne le langage chinois, pour secourir leurs sujets affamés mirent en œuvre tous les moyens que permettaient l'intensité du fléau et la vieille routine de l'Empire. « Il faut l'avouer, écrivait le père Edel, la position des mandarins est très difficile par le temps qui court ; beaucoup d'autres seraient aussi embarrassés qu'eux en face de trente millions d'infortunés qui meurent de faim au *Tché-Ly*, au *Chan-si* et au *Chang-tong*. Ils font tout ce qu'ils peuvent. Au *Chan-si* par exemple, ils font amener depuis longtemps de grandes quantités de riz, de millet et de sorgho. D'interminables files de voitures partent continuellement de *Tien-Tsin*, l'unique port septentrional, et se dirigent vers cette malheureuse province. Mais les chemins sont longs et pénibles, les accidents de voyage fréquents et le nombre des chariots bien inférieur aux besoins. Aussi, parvenues à destination après avoir plus que doublé de prix, ces provisions disparaissent-elles en un clin d'œil, comme une gaufre dans la gueule d'un lion à jeun. Ceux qui n'ont point reçu leur part, et ils sont nombreux, agonisent avec plus de rage. Pour comble de malheur, les rivières et les canaux, seules grandes voies de communication du pays, sont complétement desséchés ; le *Fleuve jaune* lui-même n'a plus d'eau.

« Se voyant impuissants à remédier à la misère qui croit chaque jour, notre mandarin de *Shien-Chien* est

allé à *Tien-Tsin* remettre au vice-roi *Ly-Hong-Tchang* les insignes de sa dignité : « Je n'ai plus le courage, lui dit-il, *d'administrer* six mille malheureux qui meurent de faim. » Cette démarche hardie lui réussit ; et il obtint d'abondants secours en nature et en argent. Aujourd'hui, deux fois le jour, on distribue dans cette ville du riz et du sorgho cuits à plusieurs milliers de mendiants. C'est énorme comme dépense, magnifique comme aumône, admirable comme charité ; mais c'est absolument insuffisant.

« Depuis quelques jours, de hauts fonctionnaires envoyés par le gouvernement central, sont arrivés à *Shien-Chien* et dans toutes les sous-préfectures signalées à la pitié impériale avec mission de visiter les villages affamés, d'y répandre de généreuses largesses, de procurer des cercueils aux morts et de les faire enterrer aux frais de l'État.

« Dans cinq jours, paraît-il, plus de vingt mille sacs de grains arriveront à *Shien-Chien* pour être distribués au nom de l'Empereur. Comme les deux tiers de la population sont dans une extrême détresse, cela fera cinq litres à peine par tête. Toutes disproportionnées qu'elles sont à la grandeur du mal, ces mesures n'en honorent pas moins le gouvernement Chinois, à qui elles imposent des sacrifices considérables. Le pauvre peuple en est pénétré de reconnaissance; il ne tarit pas d'éloges sur la paternelle sollicitude de son empereur et de ses mandarins.

« Le vice-roi du *Tché-Ly* s'est signalé entre tous par

son zèle à secourir les indigents. Cette immense ville de *Tien-Tsin*, où il habite depuis les massacres de 1870, est le refuge des innombrables pauvres de la province. C'est par centaines de mille qu'on y compte les émigrants de la famine, venus de tous les points cardinaux. Pour les abriter, le vice-roi a fait construire en dehors de la cité de nombreuses et vastes tentes en nattes, entourées chacune d'un petit fossé et possédant une seule porte d'entrée. Les femmes ont leurs quartiers et leurs hangars spéciaux, dans lesquels il n'est permis à aucun homme de pénétrer, si ce n'est pour y voir sa vieille mère, sa femme et ses filles. Le trésor public pourvoit à la subsistance de tous ces malheureux. La distribution du riz se fait deux fois par jour, à raison de trois tasses par repas pour les adultes et d'une tasse et demie pour les enfants. La consommation quotidienne atteint des proportions fabuleuses; on n'a pas idée en Europe d'aussi gigantesques fourneaux économiques que ceux qui fonctionnent dans cet immense camp de la misère. Une discipline sévère maintient partout l'ordre et la moralité; la vigilance la plus active s'exerce pour prévenir les malheurs toujours à redouter dans une si grande concentration d'hommes, tels que rixes sanglantes ou incendies.

« Malgré ces précautions on eut à déplorer cet hiver une effroyable catastrophe. Le 5 janvier au soir, le feu prit subitement dans un hangar habité par quatre mille femmes; un vent qui soufflait du Nord-Est enflamma comme en un clin d'œil les nattes des tentes et l'épaisse

couche de paille qui jonchait le sol. C'était après la fermeture des portes dont les clefs avaient été emportées par l'officier chargé de ce soin. Les malheureuses ne trouvèrent donc pas d'issue pour fuir. Le spectacle, m'a dit un témoin, fut affreux à contempler ; les cris des femmes, l'odeur de la fumée et des chairs grillées, le bruit du *Tam-Tam* sonnant l'alarme, ajoutaient à l'horreur de l'épouvantable scène. Bientôt tout fut fini. De cette foule entassée il ne restait plus que des cadavres carbonisés, hideux à voir. Beaucoup de chrétiennes se trouvèrent parmi les victimes ; pour ma part, j'en ai perdu trente-deux de mon district [1]. »

Sans avoir les ressources d'un gouvernement, les missionnaires, dont l'arrivée des pères de Becquevort et Hermequin venait d'augmenter le nombre, guidés par les instructions et encouragés par les exemples de Mgr Dubar, secoururent de tout leur pouvoir leurs infortunés néophytes et déployèrent un dévoûment qui grandissait avec les calamités. Ils parcoururent sans cesse les districts, administrant les sacrements, consolant les mourants, recueillant les orphelins, exerçant envers tous une charité, qui remplit les indigènes d'admiration. Combien de pauvres païens reçurent alors, avec l'aumône matérielle qui prolongeait leur existence, la parole de vie qui sauvait leurs âmes! C'est par milliers qu'il faut compter les enfants et les adultes envoyés au ciel par le baptême pendant ces temps désolés. Alors le père Fourmont inscrivait sur sa liste douze

1. Lettre du père Edel au père Feyerstein.

cents catéchumènes pour son seul district de *Chem-Tchéou*, et les autres Pères annonçaient des espérances et des succès analogues. Alors encore le père Muller baptisait dans le pays de *Kiâo-Ho*, le premier *Wöüen-Kiü* (licencié-ès-lettres), qui depuis un siècle ait embrassé, dans cette partie de la Chine, la religion chrétienne ; et ce jeune homme riche, instruit, très considéré, venait à *Tchang-Kia-Tchouang* se mettre au service du séminaire et du collège.

Sur ce vaste champ de la misère, on le pense bien, les provisions du Vicariat s'épuisèrent vite. Bien que jeûnant eux-mêmes et subissant toutes les privations, les missionnaires se virent trop souvent réduits à ne plus pouvoir soulager que par leurs larmes et leur compassion les extrêmes dénûments étalés à leurs regards. Enfin leurs cris de détresse furent entendus au *Kiang-nan* d'abord, puis en Europe. Des âmes généreuses vinrent à leur aide et par leurs aumônes promptement envoyées les mirent en mesure de continuer leur ministère de charité. Grâces en soient rendues d'abord aux œuvres admirables de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, qui furent plus que jamais la providence de la Mission, puis aux journaux catholiques qui ouvrirent dans leurs colonnes des souscriptions publiques en faveur des affamés chinois, enfin à tous ces cœurs noblement chrétiens qui par leurs largesses ont empêché la ruine de nombreuses paroisses et des œuvres vitales elles-mêmes du Vicariat. Dieu sans doute a inscrit leurs noms au livre de ses récom-

penses, et lui-même payera surabondamment la dette de ses apôtres [1].

Quand ces aumônes commencèrent à arriver au *Tché-Ly-Sud-Est*, le besoin était extrême : le typhus venait d'envahir tout à la fois la résidence, le séminaire, le collège, les orphelinats et le village de *Tchang-Kia-Tchouang*, c'est-à-dire le siège et les établissements essentiels du Vicariat. La contagion y avait été apportée par les missionnaires eux-mêmes, toujours en contact avec les moribonds, et bientôt, multipliant le nombre des malades, elle fit entrevoir de nouveaux malheurs. L'heure de l'épreuve suprême venait de

1. Nous devons aussi constater avec gratitude le généreux empressement que mirent tous les résidents européens de la Chine, catholiques ou protestants, à organiser une souscription publique en faveur des malheureux Chinois. Nous rendons également hommage à la pensée charitable qui inspira la formation à Londres d'un comité anglais, pour recueillir des aumônes destinées aux affamés du Céleste-Empire. Les chefs qui en avaient pris l'initiative, en envoyant les quatorze cent mille francs recueillis, donnèrent pour instruction à leurs mandataires en Chine, de les distribuer indistinctement à toutes les Missions chrétiennes, catholiques ou protestantes, proportionnellement au nombre de leurs néophytes. Malheureusement, ces mandataires étaient presque tous des ministres protestants. Aussi les Missions catholiques, qui comptent plus des neuf dixièmes des chrétiens de la Chine, ne reçurent-elles pas même un dixième de la somme. On dit, il est vrai, que ces ministres portèrent une partie de leur or dans les provinces du *Chan-si* et du *Chan-tong* où ils auraient été reçus familièrement par les missionnaires catholiques. Nous nous permettons d'en douter. Au *Tché-Ly-Sud-Est*, Mgr Dubar, gardien vigilant de la foi de son troupeau ne put consentir à l'introduction officielle des prédicants de l'erreur au milieu de ses néophytes. Ne voulant pas les exposer à perdre leur foi dans une surprise, il n'accepta du comité de Londres que les secours transmis par le consul français de *Tien-Tsin*, monsieur Charles Dillon, ce vaillant catholique dont les chrétiens du *Tché-Ly* ont dit souvent : « Le consul, *Ti-tâ-jen*, possède une foi et une piété qui font grand honneur à la France et nous sert à tous d'exemple. » Pour ces secours, reconnaissance au généreux comité anglais et aux résidents européens de *Pékin*, *Tien-Tsin*, *Shang-hai*, *Hong-Kong*, etc.

sonner pour cette Mission désolée ; et afin qu'aucune amertume ne manquât au calice, le prélat qui depuis de longs mois soutenait le courage des siens, qui volait comme un simple missionnaire au chevet des agonisants, et donnait à tous l'exemple de la résignation, de la charité, du sacrifice, se voyait contraint d'abandonner momentanément son peuple en proie à toutes les douleurs. Mgr Dubar dut alors en effet se rendre à *Shang-Haï* où l'appelait un devoir sacré.

Dans une lettre datée de *Tien-Tsin* le 24 mars 1878, le prélat exprime ainsi les motifs du voyage et les déchirements de la séparation : « Le bon pasteur doit donner sa vie à ses brebis. Et voilà qu'au moment où tous les fléaux à la fois se déchaînent sur mon troupeau sans épargner mes frères, je suis obligé de m'éloigner.

« Le vénéré Mgr Languillat [1] est sur le point d'aller recevoir au Ciel la couronne méritée par ses trente-cinq années d'apostolat. Il me fait appeler pour

1. Monseigneur Adrien Hippolyte Languillat, évêque de Sergiopolis, Vicaire apostolique d'abord du *Tché-Ly-Sud-Est*, puis du *Kiang-nan*, fut l'un des plus grands et des plus saints missionnaires de la Chine dans notre siècle. Trente-cinq ans de travaux et de succès apostoliques ont fait de lui sur les plages infidèles de l'Extrême-Orient un des plus glorieux successeurs de saint François-Xavier. Nous ne pouvons tracer ici qu'une très pâle esquisse de cette admirable figure d'évêque missionnaire. Espérons qu'on racontera un jour l'histoire de sa vie, si remplie d'œuvres et de vertus, si propre aussi à honorer l'Église catholique, sa mère, et la France, sa patrie.

Né le 28 septembre 1808 à Chantemerle, département de la Marne, Adrien Languillat, après de brillantes études littéraires, devint en 1824, âgé de seize ans, élève au grand séminaire de Châlons, où ses talents précoces et son insigne piété jetèrent le plus vif éclat. Il fut ordonné prêtre le 2 octobre 1831 par Mgr Monyer de Prilly qui lui avait déjà

une ordination que son état de santé ne lui permet plus de faire.

« Au moment de monter sur le *steamer* qui va m'emporter loin des miens, que d'inquiétudes se pressent au fond de mon âme ! Quand le 19, j'ai quitté *Tchang-Kia-Tchouang*, le père Hœffel se relevait lentement d'une fièvre typhoïde et le père de Rabaudy

---

confié d'importantes fonctions et qui bientôt après le nomma curé d'une des principales paroisses de la ville épiscopale.

Monsieur l'abbé Languillat exerçait depuis dix ans le saint ministère avec un grand zèle et des fruits merveilleux, quand il se sentit clairement appelé par Dieu à la vie religieuse. Muni de la bénédiction de Mgr de Prilly qu'il vénérait comme un père, il entra le 21 février 1841 au noviciat de la Compagnie de JÉSUS à Tronchiennes en Belgique.

C'était l'époque où le Saint-Siège venait de rappeler la Compagnie de JÉSUS en Chine et de lui attribuer l'immense Mission du *Kiang-nan*. Le père Languillat obtint en 1843 d'aller rejoindre les premiers Pères qu'on y avait envoyés l'année précédente. Embarqué à Brest à la fin de décembre, il fit le voyage sur un des navires qui accompagnaient en Chine le célèbre plénipotentiaire français, monsieur de Lagrenée, si noblement dévoué aux Missions, et après une longue traversée il parvint à *Shang-haï* le 15 octobre 1844.

Telles étaient son aptitude pour la langue chinoise et l'ardeur de son zèle, qu'au bout d'un mois Mgr de Bési, admistrateur apostolique du *Kiang-nan*, le mit à la tête du *Pou-tong*, district situé à l'Est de *Shang-haï*. Le nouveau missionnaire y opéra le bien dans d'étonnantes proportions. Rien en effet ne lui manquait de ce qui fait l'apôtre puissant en œuvres et en paroles, surtout parmi les populations de l'Empire du Milieu : un port majestueux, une physionomie grave et douce, respirant la bonté, une haute et ferme intelligence, un cœur d'élite ; avec cela l'oubli de soi, une charité sans bornes, un courage indomptable, une prudence consommée, le pur zèle de la gloire de Dieu, et toutes les vertus du plus fervent religieux.

Plaçant sur lui de hautes espérances, Mgr de Bési l'arracha bientôt à l'amour de ses néophytes pour l'envoyer en 1846 dans la province du *Chan-tong*, terre encore en friche où quatre pères Franciscains et cinq mille chrétiens se trouvaient comme perdus au milieu de trente millions d'infidèles. L'apostolat du père Languillat au *Chan-tong* ne dura pas une année. Reconnu comme Européen par la police chinoise, il se vit arrêter le 14 septembre 1847 et jeter dans la prison de *Ping-tou-Tchéou*. Il y endura pendant deux mois toutes sortes de privations et de souffran-

venait d'être atteint de la même maladie. Que Dieu ait pitié de nous ! »

Les craintes du prélat n'étaient que trop fondées. Le jour même où il écrivait ces lignes, le père de Rabaudy, supérieur général de la Mission depuis le 25 août 1877, succombait à la résidence, laissant un

ces. Dévoré de vermine et mourant de faim, l'intrépide confesseur de la foi se consolait en récitant son chapelet, le seul objet de dévotion qu'on lui eût laissé. Dans plusieurs interrogatoires publics, il déconcerta la fureur du mandarin par la fierté apostolique de son attitude, et jusqu'au pied du tribunal il prêcha sans crainte la foi catholique. Attirés par la renommée de son courage, les païens vinrent en foule le visiter dans son cachot ; il profita de leur curiosité pour leur annoncer les vérités chrétiennes. « Plusieurs, écrivait-il, me répondaient : « Je comprends ; mais ce n'est pas ici le lieu de se déclarer. A plus tard. » J'avais mes heures réglées de prière. Quand je fléchissais le genou pour rendre témoignage à l'Évangile devant mes nombreux spectateurs : « Il prie, se disaient-ils ; regarde, mais ne lui parle pas. » Et ils discouraient entre eux sur la religion. En sorte que mon arrestation a beaucoup plus contribué à la prédication de notre foi que ne l'eût fait la liberté d'exercer le saint ministère. »

Délivré de ses fers et reconduit à *Shang-hai*, le père Languillat reprit avec un incomparable zèle l'évangélisation du *Pou-tong*.

Le 15 juin 1851, il fit la profession solennelle des quatre vœux. Bientôt après, il fut nommé Recteur du Collège de *Zi-Ka-wei* et vicaire général de Mgr Spelta.

Nous n'avons plus à raconter comment en 1857, préconisé évêque de Sergiopolis, il fut mis à la tête du Vicariat naissant du *Tché-Ly-Sud-Est*, ni à rappeler la pauvreté extrême, le manque d'ouvriers, les deuils fréquents, les tribulations et les obstacles de toutes sortes qu'il rencontra dans la fondation de cette nouvelle Mission, pas plus que la magnanimité de son zèle, et les succès de sa persévérante intrépidité. Les regrets, l'amour, la reconnaissance des missionnaires et des néophytes du *Tché-Ly-Sud-Est*, le suivirent au *Kiang-nan*, quand un ordre de Rome vint l'appeler à la direction de ce florissant Vicariat apostolique.

Sur ce vaste théâtre, digne de son zèle et de son expérience, l'infatigable prélat accomplit de grandes œuvres dont le récit demanderait un volume et que nous ne pouvons pas même énumérer. Sans parler de ses visites pastorales dans les districts, si fréquentes et si fructueuses, où comme un simple missionnaire il se prodiguait aux besoins des âmes ; sans redire ses innombrables démarches auprès des mandarins pour

grand vide dans le Vicariat, qu'il évangélisait depuis huit années avec un grand zèle et un total dévoûment [1].

Mgr Dubar n'apprit cette mort qu'après son arrivée

défendre ses ouailles et garder les droits de la Mission ; contentons-nous de citer la fondation du Collège de Saint François-Xavier à *Shang-hai* où plus de cent élèves européens trouvent avec la science une éducation forte et chrétienne, l'établissement des religieuses auxiliatrices pour l'instruction des jeunes filles européennes ou chinoises, et pour le soin des orphelines, l'érection d'un Carmel où les filles de sainte Thérèse exercent en faveur du Vicariat l'apostolat tout-puissant de la prière et de la mortification, par dessus tout l'évangélisation de la province du *Ngan-Hoei*, qui en 1865 comptait à peine quelques centaines de néophytes, et qui montre aujourd'hui soixante-six belles chrétientés aussi pleines de ferveur que d'avenir.

Il nous faudrait redire aussi les vertus religieuses et épiscopales qui brillèrent dans toute l'existence de cet admirable ouvrier de Dieu, redire surtout les exemples de son humilité, les délicatesses de sa charité fraternelle, la pureté de sa foi et de sa vie, son ardent amour pour l'Église, son total dévoûment au pape infaillible, sa filiale affection pour la Compagnie de JÉSUS, enfin sa tendre dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS et à la sainte Vierge ; mine riche et féconde en traits d'édification que saura sans doute exploiter l'historien futur de cette âme si haute et ornée de tant de beautés surnaturelles.

Une suprême épreuve, celle de l'inaction forcée après d'incessants travaux comme en face de pressants devoirs, acheva de détacher cette grande âme de la terre et de la mûrir pour le ciel. Pendant l'été de 1874, Mgr Languillat ressentit les premières atteintes de la paralysie qui devait lentement le conduire au tombeau. Il accepta la maladie comme il avait accepté la fatigue, avec la patience et le courage de l'homme qui ne cherche que l'accomplissement de la volonté de Dieu. On ne saurait rapporter tous les témoignages de vénération et d'attachement que lui ont prodigués les chrétiens de toutes les parties du *Kiang-nan* pendant les quatre années de sa longue souffrance. Enfin le 29 novembre 1878 le vénéré prélat s'endormit à *Zi-Ka-wei* du sommeil des justes, sans secousse et sans agonie. Le 5 décembre sa dépouille mortelle fut rapportée à *Shang-hai* ; les missionnaires et les néophytes lui firent dans la Cathédrale de *Tong-Kia-Tou* de splendides funérailles qui ressemblèrent à un triomphe, image sans doute du triomphe plus magnifique et sans fin décerné par Dieu lui-même à son glorieux apôtre.

1. Le père Charles de Rabaudy, né d'une noble famille le 25 novembre 1832 à Villeret (Aube), après avoir fait ses classes au Collège de Vitry-le-Français, étudiait le droit à Strasbourg, quand il se sentit appelé à la

au *Kiang-nan*. « Quelle perte, écrivait-il, et quel douloureux sacrifice Dieu nous a imposé ! Mais *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum* [1]. »

Bien d'autres affligeantes nouvelles vinrent coup sur coup trouver le prélat à *Shang-Hai*. « Le centre de la Mission, des ouvriers et des œuvres, mandait-il en Europe, n'est plus, d'après les lettres que je reçois, qu'un vaste hôpital. Le père Hœffel n'est pas encore rétabli ; le père Brueyre, notre vétéran, le père André Yü, directeur du collège, les frères Templet et Winsback, deux auxiliaires si dévoués et si utiles, sont atteints du typhus. On m'écrit que nos établissements comptent plus de cinquante malades, séminaristes, étudiants du *Kong-Chiâo*, orphelins, ou vierges. Où s'arrêtera le fléau ? Épargnera-t-il un seul missionnaire ? Et la chrétienté tout entière ne va-t-elle point périr ? C'est le secret de Dieu.

Compagnie de Jésus. Entré au noviciat d'Issenheim le 2 août 1854, il s'appliqua dès le début de sa vie religieuse à devenir un véritable enfant de saint Ignace, et ne cessa toute sa vie de faire preuve de grandes vertus. Le Scolasticat de Laval où il suivit les cours de philosophie et de théologie, le Collège de Vaugirard, où il exerça les fonctions de surveillant, le Collège de la Providence à Amiens, où il remplit l'emploi de sous-ministre, la maison de Laon, où il s'occupa du ministère des âmes, s'édifièrent tour à tour de ses exemples et recueillirent les fruits de son apostolat.

Souvent visité par la maladie, il bénissait Dieu de ses douleurs, et n'en était ni moins joyeux, ni moins infatigable au travail. « J'ai été bien éprouvé dans ma vie par la souffrance, disait-il sur son lit de mort. Ah ! je m'en félicite ; les maladies ont été le temps le plus profitable à ma sanctification. »

Après avoir instamment demandé la grâce, longtemps refusée à cause

1. Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a repris. Que le nom de Seigneur soit béni.

« Mon séjour au *Kiang-nan* touche à son terme. Dans quelques jours je vais regagner le Nord pour y prendre la place qui me convient parmi les glorieux débris de la Mission, peut-être parmi les morts [1]. »

Mgr Dubar poussa au *Kiang-nan* le cri de détresse sur l'affreuse situation de ses néophytes ; et la charité des chrétiens du Sud réunit en quelques jours pour les lui remettre, dix-huit cents taëls (quinze mille francs), somme importante pour un pays qui est loin d'être riche. Un néophyte de *Shang-Haï*, dont la fortune n'est pas celle d'un Crésus, donna pour sa part six cents taëls.

En d'autres circonstances, l'évêque de Canathe eût prolongé son séjour au *Kiang-nan* et goûté avec délices les joies de l'*Ecce quam bonum* là où il apportait

---

de sa santé, d'aller prêcher la foi en Chine, il vit enfin ses vœux exaucés d'une manière inespérée, grâce à une protection visible de la sainte Vierge. Il arriva dans la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* au mois de décembre 1870. Il s'y dépensa pendant huit années avec un grand zèle au salut des âmes et il eut la joie d'amener à JÉSUS bon nombre de païens. Son caractère doux et ouvert, la distinction de ses manières et de ses sentiments, son humble abnégation, sa charité sans bornes le rendirent singulièrement cher à tous ceux qui vécurent avec lui. Chargé à plusieurs reprises de visiter les mandarins de son district, il gagna sans peine leur estime et leur bienveillance.

Nommé supérieur général, il donna libre cours à la générosité de son cœur au milieu des désastres causés par la famine, et se montra plus que jamais fidèle à ces deux mots qu'il avait pris pour devise : Dévoûment et charité. S'inspirant des pensées de son évêque, il n'omit aucun moyen, aucune industrie pour soulager la misère des malheureux *Tchéliens*, dépassant même dans ses aumônes les limites de la prudence humaine. « Donnons aux pauvres, disait-il, et Dieu nous donnera ; élargissons notre compassion, dépouillons-nous pour ces infortunés et empêchons-les de mourir de faim. » Même à la résidence il se privait de nourriture en leur faveur. Dans ses voyages, il mangeait à peine le

1. Lettre au père Leboucq.

et trouvait de douces consolations. Revoir à quatre cents lieues de son Vicariat bien des frères avec lesquels il avait vécu à Laval ou à Amiens, revoir surtout, après dix-sept années de séparation, deux de ses compagnons de voyage, les pères Seckinger et Royer, seuls survivants avec lui de la vaillante phalange de missionnaires apportée en Chine par l'*Assyrian*, était un bonheur trop rare pour n'être pas estimé à son prix. Réciproquement sa présence causait une vive allégresse aux missionnaires de *Shang-Haï*, parmi lesquels il comptait tant d'amis. Ceux-là mêmes qui ne l'avaient jamais vu se réjouissaient de contempler le prélat affable, humble et généreux qu'ils connaissaient par la renommée. Tous étaient charmés de sa simplicité, de son attitude modeste et religieuse, de sa piété profonde

---

tiers du modeste repas qu'on lui avait préparé. Aux représentations du frère infirmier qui lui rappelait le devoir de conserver ses forces : « Ah ! mon frère, répondit-il, il m'est impossible de manger, quand je vois tant d'hommes périr de faim. »

Parti le 4 mars pour une tournée de visites aux missionnaires, aux catéchumènes, et aussi à quelques mandarins dont les dispositions peu bienveillantes l'inquiétaient, il tomba malade le 14, dans la ville du *Fou-Tchemg*, à dix lieues de la résidence. Il fut ramené le 16 à *Tchang-Kia-Tchouang*, où la fièvre typhoïde se déclara promptement. On multiplia, mais en vain, les prières pour obtenir sa guérison. Le Père ne se fit aucune illusion sur son état, et conservant toujours son aimable gaité, se félicita de voir arriver le moment de sa délivrance. Après avoir reçu l'extrême-Onction, il disait au Frère infirmier : « J'étais venu en Chine pour sauver des âmes et aller plus vite au ciel. J'ai mon affaire, j'ai mon affaire ! » Et il riait de tout son cœur, tandis que ses frères pleuraient autour de lui. Jusqu'au dernier moment il se préoccupa de ses compagnons d'apostolat, des pauvres, surtout du salut des malheureux païens. Enfin le 24 mars, veille de la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, il rendit sa belle âme à Dieu, entre les bras du père Vuillemin, son ancien conovice d'Issenheim, qui venait de lui donner une suprême absolution.

et de sa franche cordialité. On eût souhaité le retenir plus longtemps ; mais il avait hâte de rejoindre les siens, pour partager leurs afflictions et leurs souffrances. Après avoir ordonné huit nouveaux prêtres et accompli les devoirs qui l'avaient appelé, il quitta *Shang-Haï* le 26 avril et rentra le 3 mai à *Tchang-Kia-Tchouang*.

Quel douloureux changement la résidence offrit à ses regards ! Des douze religieux qu'il y avait laissés pleins de vie, quatre à peine étaient valides et debout. Plusieurs Pères et deux Frères gisaient atteints du typhus et avaient reçu ou allaient recevoir les derniers sacrements. Le frère Pelte, l'intrépide infirmier qui, depuis le commencement de l'épidémie, avait soigné plus de trois cents malades, baptisé plus de deux cents petits enfants, converti de nombreux païens à l'article de la mort, venait de succomber à son tour [1].

Attristé jusqu'au fond de l'âme, Mgr Dubar donna des prières et des larmes aux morts, bénit et consola les malades. Mais au milieu de l'abattement général,

1. Né à Gandgrange en Lorraine le 10 mars 1836, le frère Auguste Pelte entra dans la Compagnie de JÉSUS à Issenheim le 20 mai 1857. Intelligent, actif, plein de tact et de savoir-faire, par dessus tout religieux parfait et d'une piété exemplaire, le bon Frère exerça dans les Collèges de Vaugirard et de la Providence le difficile emploi de linger à la satisfaction de tous. Arrivé en 1870 dans la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, il y remplit l'office d'infirmier avec un dévoûment sans bornes. Exact observateur de la règle, grand ami de la pauvreté, il ne cessa d'édifier par ses vertus ses frères et les étrangers. Il avait la dévotion la plus tendre et la plus filiale pour la sainte Vierge ; comme saint Stanislas-Kostka, il se plaisait à parler d'elle en récréation, souvent les larmes aux yeux. Sa pharmacie, où il accueillait avec une constante bienveillance les infirmes qui venaient de toutes parts le consulter, devint le théâtre de son zèle ardent pour le salut des âmes : Combien de païens,

il s'appliqua plus que jamais à offrir aux siens l'exemple du courage, de la charité, et du devoûment aux âmes.

Les épreuves de la Mission ne faisaient que s'accroître. La famine et le typhus sévissaient partout dans des proportions effrayantes. « Nos chrétiens, écrivait le père Gonnet, redevenu supérieur général, sont déjà deux et trois fois *décimés*. Nos Pères, du matin au soir, je pourrais dire aussi du soir au matin, courent aux malades, à travers toutes les fatigues et tous les dangers. Dieu se contentera-t-il des deux victimes déjà prises parmi nous ? Courage et en avant matelots! Le missionnaire peut-il souhaiter une plus belle mort que celle du sacrifice consommé pour le salut de ses malheureux néophytes? A la sainte garde de Dieu [1]! »

« Pas une goutte de pluie, écrivait de son côté le père Edel. Le ciel reste d'airain; la terre ne s'ouvre plus que pour recevoir les cadavres. Hier je me trouvais dans une chrétienté voisine de la résidence pour préparer quelques catéchumènes au baptême; deux sont morts pendant que j'étais là. Aujourd'hui, dans un village tout

surtout d'enfants, reçurent de lui, à l'article de la mort, le baptême qui leur assurait le ciel ! Quand le typhus, s'ajoutant à la famine, vint désoler *Tchang-Kia-Tchouang*, le généreux Frère se prodigua sans réserve au soin de ses nombreux malades. C'est à leur chevet qu'il prit la contagion et mourut ainsi martyr de la charité. Un mois auparavant, le Père de Rabaudy lui avait dit, presque au moment de rendre le dernier soupir : « Je ne vous oublierai pas auprès de Notre-Seigneur ; je lui rappellerai que vous m'avez donné bien plus qu'un verre d'eau. » Cette promesse ne fut que trop fidèlement tenue. Le 28 avril, après quelques jours seulement de maladie, le frère Pelte quitta la terre où il laissait à ses frères les plus douloureux regrets, pour aller, nous en avons la confiance, rejoindre son supérieur dans la félicité céleste.

1. Lettre du père Gonnet, datée du 5 mai, au Fr. Hamann.

païen j'ai baptisé trente-deux catéchumènes. Ces conversions sont notre grande consolation au milieu de tant de malheurs. Mais une sueur froide coulait sur mon front à la vue de ces néophytes pâles, amaigris, déguenillés et malades, qui semblaient une réunion de squelettes en rupture de cimetière. Plusieurs n'avaient plus la force de se tenir debout. Ils entreront bientôt en paradis, car je n'ai rien à leur donner pour prolonger leur vie.

« Après la cérémonie, j'ai dû comme c'est l'usage régaler les enfants de la chrétienté. Je fis donc acheter tout le pain qu'il fut possible de trouver dans le village et dans les villages voisins, en tout vingt-quatre livres. Du pain! chose si rare que la plupart de mes néophytes en avaient perdu le goût. Au moment de la distribution à laquelle tous furent admis, bien que les enfants seuls y eûssent droit, se passa une scène navrante, imprévue, dangereuse, digne d'un pays sauvage. A la vue du pain, tous ces malheureux, jeunes et vieux, hommes et femmes, bondissant comme des bêtes fauves sur leur proie, se renversèrent les uns les autres, manquèrent de s'écraser et de m'étouffer. Ma voix cependant finit par les rappeler au respect du prêtre et à les faire reculer dans la cour. Alors il fallut leur jeter le pain, non par morceaux, mais presque par miettes; et ce pauvre peuple se précipitait sur chacune d'elles, comme s'il se fût agi de ramasser une pièce d'or. Oh! combien je désirais une nouvelle multiplication des pains!

« Voici une autre scène plus consolante, quoique

douloureuse encore. J'allais la semaine dernière donner l'extrême-onction dans un village situé à une assez grande distance. En approchant, j'aperçus au loin dans la plaine une multitude de formes noires, qui semblaient couvrir le sol. « Qu'est-ce donc, demandai-je à mon catéchiste? » « Ce sont, me répondit-il, des hommes qui recherchent les racines du liseron. » Ces racines très abondantes dans les terrains inondés les années précédentes servent en effet de nourriture aux malheureux Chinois. Le travail de l'extraction en est long et pénible; mais enfin on en retire assez pour ne pas mourir de faim. Aussi des milliers d'hommes accourent-ils chaque jour pour se procurer cet aliment, et tous bénissent le chrétien qui a récemment découvert cette précieuse ressource.

« Quel triste spectacle s'étale partout à nos yeux! Et cependant quelle résignation dans les néophytes que nous assistons à la mort! quelle patience et quel dédain de la vie!

« Priez beaucoup pour nous. Si le télégraphe vous apprend bientôt que votre ancien ami a succombé, lui aussi, sous le poids de tant de misères, sans vous attrister, remerciez Dieu de m'avoir laissé mourir dans la Compagnie de Jésus, et ne m'oubliez jamais dans vos *memento pro defunctis* [1]. »

Ces dernières paroles n'étaient que trop prophétiques. La lettre qui les portait en Europe avait à peine quitté le *Tché-Ly*, qu'un nouveau deuil venait affliger

1. Lettre du père Edel, datée du 3 mai, au père Feyerstein.

la Mission; et celui qui le causait était précisément le jeune et intrépide missionnaire qui les avait écrites. La fièvre typhoïde emporta le 14 mai le père Edel, et avec lui les grandes espérances que fondait le Vicariat sur l'éclat de sa science et sur les travaux de son zèle [3].

Pendant que cette perte plongeait la résidence et la Mission tout entière dans la tristesse, Mgr Dubar, oubliant les fatigues de son voyage, bravant aussi les accès fréquents d'une fièvre intermittente qui minait ses forces, était en route pour visiter les missionnaires disséminés dans les districts et leur porter les aumônes du *Kiang-nan*. Leurs besoins étaient pressants; à bout de vigueur et de ressources, tous demeuraient vaillamment à leurs postes, mais réclamaient à grands cris du secours pour leurs malheureux néophytes. Le prélat se dirigea d'abord vers la partie méridionale de la Mission, la plus éloignée du centre, partant la plus

1. Le père Xavier Edel était né à Ribeauville en Alsace le 20 janvier 1842. Ses études littéraires terminées au petit séminaire de Strasbourg, il entra dans la Compagnie de JÉSUS à Issenheim le 23 mai 1862. Il suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie à Laval, remplit quelque temps l'emploi de surveillant au collège de Saint-Clément de Metz, et enseigna pendant plusieurs années avec une grande distinction la physique et la chimie au collège de la Providence à Amiens. Son âme ardente et généreuse aspirait à un dévoûment plus parfait; il obtint en 1873 d'être envoyé en Chine, où la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, en fondant, à l'imitation de celle du *Kiang-nan*, un établissement scientifique, désirait reprendre les traditions d'apostolat des anciens missionnaires Jésuites, et relever aux yeux des lettrés le prestige de la religion. Au prix de mille difficultés, le père Edel fit construire à *Tchang-Kia-Tchouang* un observatoire et rédigea un bulletin météorologique, qui lui mérita l'estime de plus d'une académie européenne comme l'admiration des mandarins et des lettrés chinois. Mais ces occupations scientifiques

délaissée. Cette excursion apostolique, pénible et douloureuse pour lui, répandit partout la consolation et releva les courages. De retour à *Tchang-Kia-Tchouang*, l'évêque de Canathe écrivait en Europe: « Je reviens du district de *Kouang-ping-Fou*, où j'ai goûté l'indicible bonheur de voir et d'embrasser nos Pères, accablés là comme partout par la misère. On avait cru jusqu'ici que cette partie du Vicariat souffrait moins de la famine; il n'en est malheureusement rien. L'état d'épuisement des missionnaires et des chrétiens est navrant.

« On peut difficilement en France se faire une idée de la détresse où se trouve ce pays sans débouchés, sans relations possibles avec les grands centres du littoral. De *Tchang-Kia-Tchouang* à *Wei-Chien* j'avais à parcourir trois cent cinquante lys (environ quarante lieues). Il n'y avait plus nulle part d'auberges où s'arrêter ; aubergistes et voyageurs ont disparu de la con-

ne pouvaient suffire à son zèle; il évangélisait en même temps un district voisin de la résidence avec une activité de dévoûment que nul n'a dépassée. De nombreuses conversions vinrent réjouir son cœur d'apôtre. Très aimé de ses néophytes et les aimant beaucoup lui-même, il souffrit cruellement des malheurs que la famine déchaînait sur eux, et se dépensa sans mesure au soulagement de leurs corps en même temps qu'au salut de leurs âmes. Il administrait souvent jusqu'à douze moribonds par jour, et son cœur se déchirait en voyant la faim ou les maladies lui enlever ses meilleurs chrétiens. Le lecteur a vu plus haut quelques-unes des lettres émouvantes qu'il écrivit alors, et dans lesquelles se révélait toute son âme, si pleine de piété, de compassion et de charité. Atteint du typhus le 7 mai, il se trouva prêt à mourir; le 14, après avoir reçu les derniers sacrements avec ferveur et joie, prenant part jusqu'au bout aux prières que ses frères récitaient autour de lui, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Son œuvre scientifique est demeurée interrompue; espérons qu'elle sera reprise pour l'honneur de notre foi et le progrès de la Mission.

trée. Un certain nombre de chrétientés espacées sur la route pouvaient, il est vrai, nous servir d'étapes ; mais la plupart sont abandonnées ou gardées seulement par quelques vieillards à demi-morts de faim. Demandez-leur un peu de foin pour les bêtes, un peu de farine ou de pain noir pour les hommes, un peu de bois pour préparer le thé, ils ne répondent qu'en pleurant. Et pourtant avec quel zèle ces pauvres gens voudraient servir leur évêque ! Quand on leur dit qu'il n'a rien mangé de la journée, ils oublient qu'ils sont eux-mêmes à jeun depuis longtemps ; il s'en vont à travers le village frapper à la porte des païens qui n'ont pas émigré, et leur montrant les sapèques que le catéchiste leur a remises: « De grâce, disent-ils, donnez-nous deux livres de farine et des herbes salées, n'importe à quel prix. »

« Ce dévoûment qui tire les larmes des yeux, je l'ai rencontré partout dans mon voyage, à l'aller et au retour. Il n'en a pas moins fallu chaque soir, parfois à onze heures, se coucher sans souper. Mais que sont ces privations à côté de celles du pauvre peuple qui agonise autour de nous [1] ? »

Le courageux prélat visita de la sorte les chrétientés des sous-préfectures de *Wei-Chien*, de *Yong-gnien-Chien*, de *Nan-Kong*, de *Ki-Tchêou* et de *Ou-Y*. Dans toutes on reçut ses aumônes et ses encouragements ; dans toutes aussi on bénit sa charité qui brillait à tous les regards comme un rayon d'espérance.

1. Lettre du 21 mai à sa famille.

Au moment de son retour à la résidence, l'état général du pays commençait à s'améliorer. Le ciel était enfin devenu plus clément, et pendant quelques jours d'abondantes pluies avaient détrempé le sol. Les émigrés reparurent en foule au *Tché-Ly*, pour reconstruire leurs chaumières à demi-ruinées, labourer leurs champs en friche et préparer une récolte, espoir de l'avenir. Mais dénués de tout, sans provisions pour se nourrir, n'ayant plus ni bestiaux, ni instruments de culture, ni grains de semence, comment pouvaient-ils suffire à ces travaux partout si indispensables ? Dès le début de la famine, Mgr Dubar avait prévu les exigences de cette situation qui devait inévitablement se produire. Mesurer les dépenses aux nécessités du présent et garder de quoi parer aux éventualités futures, telle est la règle difficile que, de concert avec le père Gonnet, homme d'une expérience consommée, il s'était imposé de suivre pendant la durée du fléau. Il put y rester fidèle, grâce aux aumônes envoyées par la générosité de la France.

Aussi, quand les néophytes revinrent de leur exil forcé, trouvèrent-ils presque partout des missionnaires ou des catéchistes qui, souvent au prix des plus dures privations, leur procurèrent des animaux pour le labour, du grain pour les semailles, du pain ou plutôt des herbes sauvages et du son pour s'alimenter. La résidence centrale de *Tchang-Kia-Tchouang* mit au service des pauvres, à dix lieues à la ronde, ses domestiques et ses chevaux; elle fit même ensemencer des

terres, dont les propriétaires ne reparurent qu'à l'époque de la moisson. Partout les Pères et les catéchistes prêchèrent la croisade du travail, prenant les noms des hommes de bonne volonté et les conduisant à tour de rôle aux champs des malades ou des absents. Quand ces généreux chrétiens insuffisamment nourris défaillaient sous le poids de la fatigue, le prêtre se trouvait là, leur offrant une tasse de riz, un morceau de pain et une cruche d'eau chaude décorée du nom de thé. Ranimés par ce supplément alimentaire, encouragés par les paroles de leurs missionnaires, les travailleurs reprenaient leur besogne avec courage, presque toujours avec joie. Spectacle touchant de la charité chrétienne, qui frappa vivement l'esprit des païens et leur laissa de salutaires impressions.

Toutefois on ne touchait pas encore au port. Après les semailles la sécheresse reparut et par sa persistance prolongea les inquiétudes et la misère jusqu'au milieu du mois de juillet. Le typhus surtout redoubla ses ravages.

Après avoir parcouru le Sud, le Nord et l'Ouest du Vicariat, Mgr Dubar, voulant achever la mission de charité qu'il s'était donnée, faisait ses préparatifs pour se rendre dans l'Est et visiter le district de *Ou-Kiâo* qui, après lui avoir coûté tant de peines, était devenu, selon ses paroles : « Sa joie et sa récompense. »

La Providence avança l'heure de ce voyage qui devait avoir une issue désastreuse pour le *Tché-Ly-*

Sud-Est. On apprit soudain que, succombant à la tâche dans son district, l'un des plus éprouvés du Vicariat, le père Maquet se mourait du typhus à *Ou-Kiâo.* N'écoutant à cette nouvelle que l'inspiration de son cœur, Mgr Dubar ne voulut laisser à personne le soin d'aller assister son missionnaire et le suppléer auprès des chrétiens. Aux Pères, qui redoutant pour lui la contagion s'efforcèrent de le retenir, il répondit : « Je suis actuellement, hélas ! le plus robuste : ce ministère et ces fatigues me reviennent de droit. » Il partit sans retard, accompagné du frère infirmier, emportant pharmacie, provisions et secours de toutes sortes. C'était le 19 juin. A la fin de cette journée, il s'arrêta pour la nuit, dans la chrétienté de *Hâo-Tsüen* ; le lendemain il célébra la messe de grand matin et se remit en route avec hâte. C'est dans cette seconde journée du 20 qu'il ressentit les premières atteintes du mal ; il n'en pressa que plus résolument sa marche à travers des chemins affreux et malgré une chaleur excessive. Le soir enfin il parvint à *Ou-Kiâo,* où le père Ferlin, chargé d'un district voisin, était accouru déjà.

Une touchante lettre de ce missionnaire, adressée à Monsieur Henri Dubar, nous raconte les derniers jours du pieux et vaillant évêque. Nous la reproduisons ici presque en entier.

« A peine arrivé à *Ou-Kiâo,* écrit le père Ferlin qui ne le quitta plus [1], Monseigneur voulut visiter le

1. Lettre du Père Ferlin, du 20 juillet, à monsieur Henri Dubar, frère aîné du prélat.

père Maquet, le bénit à deux reprises et lui dit en lui serrant affectueusement les mains : « Je vous apporte ma bénédiction et la santé. Vous ne mourrez pas : vous pourrez travailler encore au salut de vos chrétiens et de vos païens. » — « Quoi donc ! Monseigneur, répondit le malade ému jusqu'aux larmes et se soulevant avec peine, vous avez la bonté de venir me voir ! Mais pourquoi vous exposer ainsi à l'épidémie ? Que je succombe, moi, à la bonne heure ! La perte sera légère. Mais si Votre Grandeur allait être victime du fléau, quel malheur pour la Mission ! » Tous les deux, ce semble, eurent alors l'un sur l'autre le pressentiment de l'avenir. La bénédiction de l'évêque opéra son effet ; le père Maquet, réduit à l'extrémité, alla mieux et guérit. Mais, par contre, les craintes du missionnaire ne se réalisèrent que trop, et comme en vertu d'une mystérieuse substitution, Mgr Dubar tomba pour ne plus se relever.

« Le soir de cette première journée, à *Ou-Kiâo*, le prélat ne nous dit qu'un mot de son malaise et de sa fatigue, espérant que la nuit réparerait tout. Le lendemain nous ne pouvions plus nous dissimuler son état ; les symptômes les plus graves apparaissaient ; lui seul refusait de se croire atteint du typhus. Il voulut encore faire une visite au père Maquet ; ce fut la dernière. Il ne visita plus dès lors que le Saint-Sacrement dans la petite chapelle attenante à sa chambre. Les deux premiers jours, il pria longtemps devant le tabernacle, se tenant encore à genoux, si bien qu'il me fallut l'obliger

à s'asseoir. Le pasteur traitait sans doute une dernière fois avec Notre-Seigneur des intérêts de son cher troupeau ; il s'offrait aussi, nous le savons, comme victime à la justice divine pour sauver la vie de ses prêtres et adoucir les terribles rigueurs du fléau. Digne couronnement d'une vie dépensée dans le zèle et le dévoûment !

« Le mois de juillet qui approchait, est l'époque où chaque missionnaire rend compte au Vicaire apostolique du fruit de ses travaux. Le premier jour de sa maladie, Monseigneur désira savoir les succès apostoliques obtenus par le cher malade, qui tout près de nous se débattait contre la mort. Je comptai, et Monseigneur avec moi, dans le seul district de *Ou-Kiâo*, qui n'est que la dixième partie de la Mission, quatre cent quatre-vingt-trois baptêmes d'adultes, plus de six cents baptêmes d'enfants et près de mille catéchumènes. Ce beau résultat réjouit Sa Grandeur ; et s'animant dans une conversation où son zèle pour le salut des âmes jetait comme un dernier éclat, il repassa les progrès accomplis par la Mission depuis les premiers jours de son épiscopat. On eût dit que ce vaillant capitaine se préparait à rendre compte au divin Roi des postes qu'il avait occupés et des mouvements en avant que notre petite troupe de missionnaires avait effectués sous sa conduite.

« Ce n'est pas ici le lieu de rappeler le nombre de nos chrétiens plus que doublé, le nombre aussi des villages, des bourgs, des districts mêmes, jadis la proie

exclusive du démon, où le culte du vrai Dieu a été introduit. Pour ne parler que de cette année, malgré les ravages inouïs de la famine qui nous désole encore, jamais plus de bien ne s'est opéré dans le Vicariat ; jamais plus d'orphelins recueillis, nourris, vêtus, instruits ; jamais tant d'aumônes versées dans le sein des pauvres. Sans doute le mérite, comme notre reconnaissance, en revient en grande partie à nos bienfaiteurs d'Europe, à toutes ces âmes généreuses qui répondirent à votre appel en notre faveur. Mais c'est l'honneur de Mgr Dubar d'avoir organisé cette œuvre magnifique des secours aux affamés avec une merveilleuse intelligence et une charité sans limites. En venant à *Ou-Kiâo* il apportait encore une somme considérable qu'il voulait distribuer lui-même aux pauvres. La maladie le força de confier à d'autres mains cette bonne œuvre. *Evangelizare pauperibus*, *évangéliser les pauvres*, telle avait été sa devise d'évêque ; *secourir les pauvres*, tel fut son testament. Il allait en effet mourir au milieu des pauvres, dans le district peut-être le plus malheureux de tous, pouvant dire en vérité avec saint Paul : *J'ai achevé ma course*, et ajouter en toute confiance : *il ne ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de Justice.*

« Le 21, fête de saint Louis de Gonzague, et le 22, le vénéré malade put encore célébrer le sainte Messe. Les jours suivants, je lui portai la communion, qu'il ne voulut jamais recevoir qu'à genoux.

« Voyant le mal empirer, le frère infirmier s'adjoignit deux médecins chinois réputés très habiles, qui

bientôt perdirent tout espoir. Pendant que nous tremblions tous, Monseigneur demeurait calme, refusant parfois de croire à la gravité de sa maladie, symptôme regardé ici comme l'un des plus alarmants.

« Informé par mes lettres, le révérend père supérieur se mit en prières, avec nos Pères et nos chrétiens. Il y eut chaque jour à la cathédrale un salut du Saint-Sacrement, pour supplier Dieu d'épargner à la Mission le terrible coup qui la menaçait. Malade lui-même, le père Gonnet voulait se rendre auprès de Sa Grandeur ; la communauté entière s'y opposa, craignant avec raison un nouveau malheur. A sa place, le père Denis, ministre de la résidence, accourut à *Ou-Kiâo*. Il trouva Monseigneur luttant toujours contre le mal, essayant de se tenir debout ou assis. Mais ses forces qui diminuaient à vue d'œil trahissaient de plus en plus l'énergie de sa volonté. Cependant le 28 juin, il parla longtemps encore de Roubaix, des chers membres de sa famille, de sa bonne et pieuse mère, dont il raconta les bonnes œuvres, les souffrances et la sainte mort. Ce fut sa dernière conversation sur la terre. Un jeune prêtre chinois étant ensuite venu le saluer, il lui donna sa bénédiction avec sa bonté ordinaire, mais sans pouvoir l'entretenir. A partir de ce moment, notre bien-aimé malade ne parla presque plus. Il aimait à être seul, dans un demi-jour, pour prier plus à l'aise. Il récitait constamment le chapelet. Comme je lui exprimais la crainte de le voir se fatiguer en récitant continuellement des prières vocales : « Je prie plus de

cœur que de bouche, me répondit-il. Puis, parce que je suis malade, croyez-vous que je consente à oublier la sainte Vierge ? » Jusqu'au dernier moment il continua cette dévotion du rosaire qui lui était si chère.

« Il éprouvait de violents maux de tête. Jamais toutefois il ne fit entendre une plainte. Si on compatissait à ses douleurs : « Ce n'est rien, répondait-il paisiblement, confiance ! »

« Le père ministre avait fait appeler un troisième médecin. Tous les moyens humains, hélas ! devaient être inutiles. Les forces baissèrent rapidement ; le ton de la voix s'altéra de plus en plus. La maladie marchait visiblement à un dénoûment fatal, à l'insu du vénéré prélat qui disait : « Tranquillisez-vous ; je souffre peu. »

« Quand au matin du 1er juillet, qui devait être son dernier jour, le père ministre lui proposa les derniers Sacrements : « Croyez-vous, demanda-t-il étonné, que le moment en soit venu ? » Dans l'après-midi, le Père renouvela son offre, Monseigneur accepta volontiers et se prépara pendant quelque temps à cette suprême grâce. Puis, en pleine connaissance, suivant toutes les prières, multipliant les expressions d'une tendre dévotion et d'une entière confiance, il reçut l'Extrême-Onction, le Saint-Viatique et l'indulgence *in articulo mortis*.

« Nous étions dans une extrême angoisse. La nuit arrivée, deux médecins veillèrent dans la chambre de Monseigneur, qui continuait de prier. Nous espérions

atteindre le jour sans accident, quand tout-à-coup vers dix heures et demie, le vénéré malade fit entendre un cri. Nous accourûmes auprès de lui ; une crise violente se déclarait et l'agonie commença. Le père Denis, après avoir donné à Sa Grandeur une dernière absolution, récita les prières des mourants qu'Elle sembla murmurer des lèvres. Quelques instants après, le regard fixé sur le ciel, avec l'expression d'une radieuse espérance, Mgr Dubar remettait doucement son âme entre les mains de Dieu, à la gloire duquel il avait dépensé sa vie. L'Église de Chine perdait l'un de ses plus zélés apôtres ; la Compagnie de Jésus, l'un de ses plus dévoués enfants ; et vous, Monsieur, un frère très aimant. Mais nous tous, votre pieuse famille et notre petite Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*, nous comptons dans le ciel un protecteur de plus.

« Le corps, revêtu des habits pontificaux, fut exposé pendant plusieurs jours dans le salon destiné à la réception des visiteurs de distinction. Puis, les obsèques terminées, le cercueil fut provisoirement déposé dans un caveau à *Ou-Kiao*. Il y restera entouré de vénération, jusqu'à ce qu'une saison plus favorable nous permette de le transporter à *Tchang-Kia-Tchouang* pour de solennelles funérailles, et de là dans notre cimetière établi par Monseigneur lui-même à l'ombre de la montagne et du pèlerinage de Saint-Joseph.

« La mort de Mgr Dubar laisse notre Mission dans la plus profonde désolation. Le deuil et les regrets sont universels ; les chrétiens comme les Pères pleurent

leur évêque bien-aimé. Mais entre tous les missionnaires, ai-je besoin de le dire, le bon père Maquet verse des larmes plus amères. Monseigneur avait souffert, avait expiré, avait reçu les derniers honneurs tout près de lui ; et il l'ignorait. Dans l'état de faiblesse extrême où il était réduit, la prudence nous défendait de lui annoncer notre immense malheur. Quand le 10 juillet je le ramenai convalescent à la résidence : « Où est Monseigneur, demanda-t-il ? comment se fait-il que je ne le voie pas ? Ah ! sans doute il est malade ! Ne me cachez pas la vérité ! » Il fallut bien tout lui dire : « Oui, Monseigneur a été malade..... très gravement malade.... Monseigneur n'est plus ! — Où donc est-il mort ? — A *Ou-Kiâo*, à quelques pas de vous. » Alors se voilant le visage de ses deux mains amaigries : « Ah ! s'écria-t-il, Monseigneur est donc mort à cause de moi ! » Et il pleurait à chaudes larmes. Ce Père, croyez-le bien, n'oubliera jamais le dévoûment paternel de Mgr Dubar. Personne parmi nous du reste ne l'oubliera. »

La France, ajouterons-nous, partagea le deuil et les regrets de la Mission privée de son chef. La lecture du télégramme qui apporta la nouvelle du trépas imprévu de l'évêque de Canathe retentit douloureusement dans les maisons de la Compagnie de Jésus, où tant de frères l'avaient connu et aimé. La ville de Roubaix pleura la perte d'un de ses plus glorieux enfants et honora sa mémoire par une solennelle cérémonie.

Le 22 juillet 1878 un service funèbre y fut célébré, au milieu d'un concours immense, dans cette vaste église Notre-Dame, qui avait vu s'accomplir dans son enceinte les premiers actes chrétiens du futur Vicaire apostolique. Dans une éloquente allocution Mgr Monnier, évêque de Lydda, exprima les pensées qui se pressaient au fond des âmes, en commentant ces paroles sacrées d'une si touchante actualité: *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (St Jean X, 11) [1]. Bien des larmes coulèrent des yeux, bien des cœurs aussi furent affermis dans le bien, au souvenir des vertus et au récit du dernier sacrifice de l'apôtre qui venait de tomber martyr de sa charité.

Ce grand coup de la mort qui lui ravissait son évêque et son guide ne combla pas encore, hélas! la mesure des afflictions réservées à la malheureuse Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. Les pères Duvelle [2] et Bonno-

1. Nous donnons à la fin du volume cette émouvante allocution.

2. Le père Louis Duvelle, né le 13 juin 1842 à Nogent-sur-Seine de parents éminemment chrétiens, se fit remarquer dès sa jeunesse par sa candeur et sa piété. Pendant qu'il était élève au collège de la Providence à Amiens, on le vit employer auprès de ses condisciples toutes les industries du zèle pour accroître les recettes de la Sainte-Enfance, jusqu'à s'offrir par un froid glacial pour leur attacher aux pieds leurs patins, moyennant une légère rétribution au profit des petits Chinois. Après avoir étudié quelques années la théologie au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, il entra dans la Compagnie de JÉSUS à St-Acheul le 6 octobre 1865. Son noviciat terminé, il exerça plusieurs années l'office de surveillant ou de professeur des classes élémentaires au collège Saint-Clément de Metz, puis alla terminer sa théologie à Laval. Il obtint en 1875 la grâce longtemps demandée d'être envoyé au *Tché-Ly-Sud-Est*. Là comme partout il montra une régularité exemplaire et une volonté toujours prête à remplir les moindres désirs des supérieurs. Dans les

met [1], deux missionnaires aussi modestes que zélés, spécialement chers à Monseigneur Dubar pour leur humble dévoûment et leurs religieuses vertus, suivirent leur chef dans la tombe, emportés aussi par le typhus. Ce double deuil vint clore enfin pour le Vicariat la longue série de malheurs dont on n'osait plus espérer le terme.

Des jours meilleurs commencèrent à luire. Une pluie bienfaisante et ardemment désirée vint assurer la récolte d'automne, un instant compromise, et cette récolte chassa du pays, sinon l'indigence, du moins la famine. Les douze missionnaires gravement atteints

derniers temps, il se dévoua pendant plusieurs mois avec un courage à toute épreuve au soin spirituel des néophytes atteints de la fièvre typhoïde ; un grand nombre reçurent de lui les dernières consolations de la foi. Saisi à son tour par la contagion, et fortifié par les derniers sacrements, il rendit son âme à Dieu, à *Tchang-Kia-Tchouang*, le 15 juillet 1878.

1. Le père Cyrille Bonnomet était né à St-Marcel, département des Ardennes, le 28 mars 1831. Après avoir terminé ses humanités au petit séminaire de Reims, étudié la philosophie et la théologie pendant quatre ans au grand séminaire de la même ville, il entra au noviciat de St-Acheul le 18 septembre 1854. Pendant plus de dix ans, il remplit les fonctions de surveillant dans les collèges de Vaugirard, d'Amiens et de Metz. Arrivé dans la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est* en 1870, il s'y dépensa pendant huit années au salut des âmes. C'était un religieux profondément humble, d'un grand esprit intérieur, toujours prêt à se sacrifier, et sachant faire sans bruit beaucoup de bien. Pendant toute la durée de la famine et du typhus, il se dévoua avec sa force d'âme et sa charité habituelles au service de ses malheureux chrétiens, sans omettre de travailler au salut des païens. Aussi cent quatre-vingt-huit baptêmes d'adultes, quinze cent soixante baptêmes d'enfants moribonds et huit cents catéchumènes furent-ils les fruits apostoliques de la dernière année de sa vie. Atteint lui-même par la fièvre typhoïde, il mourut dans un village de son district le 8 octobre 1878, montrant jusqu'au bout une grande paix et une admirable soumission à la volonté de Dieu. Il laissa parmi ses frères comme parmi ses néophytes qui le chérissaient de profonds et durables regrets.

par la maladie se rétablirent lentement; après plusieurs mois de convalescence ils purent enfin rejoindre leurs postes et reprendre leurs œuvres abandonnées. De nouveaux ouvriers, les pères Emile Becker, Edmond Jacquenet, Joseph Mann, Emile Japiot, le frère Mathieu Mayer, Jésuites de la province de Champagne, vinrent de France en novembre 1878 et en avril 1879 remplacer leurs frères morts au glorieux champ de bataille de l'apostolat. A cette dernière date arrivait aussi, envoyé par le très révérend père Général de la Compagnie de Jésus en qualité de visiteur, le révérend père Grandidier qui se mettait aussitôt à parcourir le Vicariat, prodiguant partout les consolations et les encouragements, étudiant aussi les moyens de relever les ruines accumulées par trois années d'infortune.

A l'heure où nous écrivons, la Mission recueille les bénédictions de la souffrance. La générosité héroïque des missionnaires pendant le fléau a rempli d'admiration les populations païennes et suscité un mouvement extraordinaire de conversions. Les baptêmes d'adultes ont à peu près comblé déjà les vides causés par la mort ou l'émigration dans les rangs des néophytes; douze mille catéchumènes apprennent la doctrine, et de nouvelles chrétientés surgissent de toutes parts. Dans une lettre du 25 juin 1879, le père Ferlin annonce, rien que pour son district, plus de cinq mille catéchumènes et trente-six villages gagnés à la foi catholique en dépit de l'or et de l'active propagande des protestants américains ou anglais. Dans le district de *Ho-Kien-Fou*

cent villages réclament des catéchistes. « Pour suffire aux demandes qui nous viennent des quatre points cardinaux du Vicariat, écrit le père Gonnet, il nous faudrait quatre cents catéchistes de plus. » Puisse le nouveau Vicaire apostolique que la Providence destine à la Mission récolter dans la joie la moisson jaunissante que son prédécesseur a semée dans les larmes et dans la mort.

Les funérailles solennelles de Mgr Dubar, différées à cause des chaleurs de l'été et de la dispersion des néophytes, ont eu lieu le 14 janvier 1879, à *Tchang-Kia-Tchouang*, où la retraite annuelle avait réuni tous les missionnaires. Le père Maquet, le malade visité avec un si généreux dévoûment, et le père Ferlin, le consolateur des derniers jours, étaient allés dès le 10 chercher à *Ou-Kiâo* les restes mortels du Prélat, que les Pères vinrent recevoir processionnellement à l'entrée de la chrétienté centrale. L'unique église du Vicariat, celle qui sert de Cathédrale, où le pieux évêque avait été sacré et qu'il avait lui-même achevé de construire [1], était tendue de draperies noires sur lesquelles se détachaient des inscriptions latines et chinoises rappelant la charité du bon Pasteur. On déposa le cercueil dans un catafalque surmonté d'un baldaquin et orné de l'écusson épiscopal avec la devise : *Evangelizare pauperibus*. La messe fut célébrée par le père

1. L'église de *Tchang-Kia-Tchouang* est un édifice de style roman, gracieux et vaste, pouvant contenir plus de deux mille chrétiens. Les sculptures n'y sont pas épargnées et font un bel effet. Elle a été construite sur les plans et par les soins de l'habile frère Guillon. Le 3 décembre

Gonnet, Supérieur général et Provicaire. Les missionnaires entouraient l'autel ; le séminaire et les jeunes religieux formaient le chœur de chant ; les administrateurs de chrétientés, les catéchistes et les néophytes accourus de toutes parts remplissaient l'église, exprimant leur douleur par leurs prières et leurs larmes.

Dans l'après-midi le convoi partit en appareil assez modeste pour le cimetière de Saint-Joseph, situé à une distance de huit lys (près de quatre kilomètres), où le Prélat avait lui-même, quelques années auparavant, désigné sa place. Ce jour-là, la colline de Saint Joseph, d'ordinaire silencieuse et déserte, se trouvait envahie par une multitude de spectateurs venus de tout le

---

1863, Mgr Languillat en posa la première pierre qui porte cette inscription :

PIO IX P. M.
XVIII ANNUM REGNANTE :
NAPOLEONE III ANNO XI FRANCIÆ IMPER.
D. D. ADRIANUS LANGUILLAT SERGIO P. EP. VIC. APOST.
TCHÉ-LY-MERIDIO-ORIENT. S. J.
R. P. PETRO BECKS SOC. JES. PRÆPOSITO
R. P. BENJ. BRUEYRE MISS. SUP. RESID.
TEMPLUM EXCIT. ARCHITECT. F. J. GUILLON S. J.
LAPIDEM HUNC PRIMARIUM SOLEMNITER POSUIT.
QUEM PRÆDICT. ILLUSTR. PONTIFEX SACRAVIT, DEDIC. COAGMENTAVIT
TERTIO NONAS DECEMBRIS ANNI DOMINI MDCCCLXIII.

IN QUORUM FIDEM SUBSCRIPSERUNT :

P. LEBOUCQ, S. J. P. BOUGON, S. J.

La même inscription en chinois, avec le nom et la date du règne de l'empereur de la Chine, est reproduite sur une autre face de la pierre. Cette église n'était pas encore terminée, quand le R. P. Fessard, visiteur de la Mission, la bénit solennellement pendant l'été de 1865. Mgr Languillat l'a dédiée au Sacré-Cœur de JÉSUS, et selon toute probabilité, c'est la première église élevée en Chine sous ce vocable. Elle est construite en briques, tandis que la plupart des autres chapelles de la Mission sont simplement en terre battue.

voisinage. Le cimetière et ses abords étaient parés de tentures funèbres. Vers deux heures, le convoi débouchant du village de *Kâo-Kia-Tchouang* fut signalé par les païens qui depuis de longues heures occupaient le sommet de la colline. Les missionnaires en surplis se portèrent aussitôt à sa rencontre, précédés des enfants de chœur, des orphelins, des séminaristes, des deux cents élèves du *Kong-Chiâo* et de leur musique. La société chorale de la chrétienté de *Léou-Sin* et sa musique instrumentale se joignirent d'elles-mêmes au cortège. Le cercueil, descendu du char qui l'amenait, fut porté à bras d'hommes à une chapelle ardente, élevée à l'entrée de l'avenue qui conduit à la montagne. Là se donna une dernière absoute ; puis la procession se remit en marche vers le cimetière, au milieu d'une foule compacte de néophytes à l'attitude profondément religieuse. Les chants de l'église alternaient avec les sons funèbres de la musique, et l'air retentissait des détonnations de boîtes et de pétards, que faisaient partir spontanément les chrétiens pour témoigner, à la manière du pays, de leurs regrets, de leur attachement et de leur reconnaissance pour le père qu'ils avaient perdu.

Le convoi parvint ainsi au milieu du cimetière, où, près d'un tertre surmonté d'une croix qui se voit de plus d'une lieue à la ronde, était préparée la tombe du prélat. Aux quatre coins se dressaient des colonnes surmontées de torches ardentes. Les prières suprêmes furent récitées, et le cercueil descendu dans le caveau

qui se referma bientôt. Saintement émus, les missionnaires et les chrétiens se retirèrent lentement de ce lieu qui conservera jusqu'au jour de la résurrection générale la dépouille mortelle de l'évêque prématurément ravi à leur amour.

Dans ce cimetière de Saint-Joseph, Mgr Dubar repose au milieu de ses frères, tombés comme lui, au *Tché-Ly-Sud-Est*, sur le champ de bataille de l'apostolat et de la charité. Ceux qui ont ensemble combattu le bon combat, traversé les mêmes épreuves et espéré les mêmes récompenses ne sont pas séparés même dans la mort ; *in morte quoque non sunt divisi.* Et du fond de sa tombe chaque jour pieusement visitée, l'évêque de Canathe semble redire avec saint Paul à cette grande famille de religieux, de séminaristes, de catéchistes et de néophytes qu'il a si tendrement aimée et laissée orpheline : « Vous savez comment dès le premier jour de mon arrivée j'ai constamment vécu parmi vous, servant le Seigneur dans l'humilité, dans les larmes et dans les tribulations. Je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile ; aucun obstacle ne m'a empêché de vous prêcher, en public et dans vos demeures, la pénitence envers Dieu et la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je n'ai craint aucune souffrance et n'ai pas estimé ma vie plus précieuse que vos âmes, content de terminer ma course en remplissant le ministère que j'avais reçu du Seigneur Jésus. Aujourd'hui que vous ne voyez plus mon visage, veillez et soyez fidèles, en gardant le souvenir de mes

travaux et de mes exhortations. Et maintenant je vous recommande à la bonté de Dieu qui peut achever l'édifice commencé et vous donner part à son héritage avec tous ses Saints (*Actes des apôtres* ch. XX). »

FIN.

PREMIER APPENDICE.

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Employés au Tché-Ly-Sud-Est, *de 1857 à 1879.*

Noms.	*Arrivée au Tché-Ly.*	*Décès ou Changement.*
Mgr Adrien Languillat.	1857	Transféré au Kiang-nan 1865
P. Ignace Catte.	1857	*mort* 23 juin 1859
P. Louis Sica.	1858	envoyé au Kiang-nan 1859
P. François Giaquinto.	1858	envoyé au Kiang-nan 1859
P. Louis Caussin.	1858	*mort* 22 mai 1860
P. Benjamin Brueyre.	1859	... ...
P. Mathurin Joubaud.	1859	*mort* 21 juillet 1859
P. Prosper Leboucq.	1859	revenu en France 1876
P. Cajétan Stevani.	1860	*mort* 28 novembre 1875
P. Henri Rabeau.	1861	*mort* 25 juillet 1862
Fr. Joseph Guillon.	1861	*mort* 1 février 1869
Mgr Édouard Dubar.	1861	*mort* 1 juillet 1878
P. Pierre Octave.	1861	*mort* 8 septembre 1876
P. Constant Bougon.	1863	... ...
P. Constant Fourmont.	1863	... ...
Fr. Léon Mariot.	1863	envoyé au Kiang-nan 1865
P. Clément Couvreur.	1863	envoyé au Kiang-nan 1866
P. Gabriel de Beaurepaire.	1863	revenu en France 1870
Fr. René Audoin.	1863	... ...
Fr. Marie Hérouard.	1865	... ...
P. Hippolyte Macary.	1865	revenu en France 1867
R. P. Michel Fessard.	Visiteur 1866	revenu en France 1866
P. Joseph Gonnet.	1866	... ...
P. Auguste Foucault.	1867	envoyé au Kiang-nan 1867
Fr. Charles Winsback.	1867	... ...
P. Charles d'Argy.	1868	revenu en France 1870
P. Jean Petitfils.	1868	*mort* 2 août 1874
Fr. Julien Templet.	1868	... ...
P. Alexis Mayer.	1870	*mort* 16 septembre 1871
P. Séraphin Couvreur.	1870	... ...
Fr. Auguste Pelte.	1870	*mort* 28 avril 1878
Fr. Joseph Pruvot.	1870	... ...
P. Charles de Rabaudy.	1870	*mort* 24 mars 1878
P. Cyrille Bonnomet.	1870	*mort* 8 octobre 1878
P. Jules Denizot.	1870	*mort* 15 mai 1872
P. André Yü, chinois.	entré dans la C^ie^ 1871	... ...
P. Pierre Niou, chinois.	1871	... ...
P. Joseph Wuillemin.	1872	... ...

Noms.	*Arrivée au Tché-Ly.*	*Décès ou Changement.*
P. Edmond Denis.	1872	
P. Albert Ferlin.	1872	
P. Paul Ménestrel.	1872	
P. Paul Denn.	1872	
P. Joseph Gatellier.	1872	
P. Xavier Edel.	1873	*mort* 14 mai 1878
P. Fr. Xavier Müller.	1873	
P. Auguste Finck.	1874	
P. Henri Maquet.	1874	
P. Jean Garnier.	1875	
P. Joseph Hœffel.	1875	
P. Louis Duvelle.	1875	*mort* 15 juin 1878
Simon Ly, chinois.	Entré dans la C. 1875	
Charles Ming.	1875	
Pierre Ou.	1875	
Pierre Tcheou.	1875	
Joseph Siao.	1875	
P. Emmanuel de Becquevort.	1877	
P. Constant Hennequin.	1877	
P. Émile Becker.	1878	
P. Edmond Jacquenet.	1878	
P. Joseph Mann.	1878	
R. P. François Grandidier.	Visiteur ... 1879	
P. Émile Japiot.	1879	
F. Matthieu Mayer.	1879	

VICAIRES APOSTOLIQUES.

Mgr Adrien Languillat, *évêque de Sergiopolis Vicaire apostolique du* Tché-Ly-Sud-Est *de 1857 à 1865 ; transféré au* Kiang-nan *en 1865, mort à* Zi-Ka-Wei *le 29 novembre 1878.*

Mgr Édouard Dubar, *évêque de Canathe, de 1865 à 1878, mort le 1 juillet 1878.*

Supérieurs généraux de la Mission.

1857 P. Louis Sica.
1858 P. Ignace Catte.
1859 P. Benjamin Brueyre.
1866 P. Joseph Gonnet.
1877 P. Charles de Rabaudy.
1878 P. Joseph Gonnet.

SECOND APPENDICE.

Oraison Funèbre

Prononcée le 22 juillet 1878, à l'occasion du service funèbre de Mgr Édouard DUBAR, *par* Mgr Monnier, *Évêque de Lydda, Coadjuteur de son Éminence le Cardinal Archevêque de Cambrai.*

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.
Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. (S. Jean, x. 11).

CHACUN de vous, mes frères, en assistant à cette imposante cérémonie, redit dans son cœur cette touchante parole de l'Évangile, et en fait l'application à celui dont nous pleurons la perte, tout en célébrant son triomphe.

Je devrais, ce semble, vous laisser sous l'influence de cette pensée, et craindre que ma parole ne vienne en affaiblir les profondes et salutaires impressions.

Mais il y a, dans ce grand exemple de la charité pastorale, tant d'enseignements à recueillir, que vous me reprocheriez peut-être de n'avoir point essayé de me faire l'interprète de vos sentiments, et l'écho, si faible soit-il, de cette divine leçon.

Édifions-nous donc, mes frères, en méditant quelques instants la vie et la mort de Monseigneur Édouard Dubar, illustrissime et révérendissime évêque de Canathe in *partibus infidelium*, Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*, en Chine.

Je n'ai pas à vous retracer ici ce qu'il fut d'abord, enfant pieux dans la famille, élève studieux au collège de Tourcoing, jeune homme vertueux dans la société.

Il y a dans cet immense auditoire de nombreux compagnons de son enfance, de ses études et de sa première jeunesse ; mieux que moi ils pourront vous rappeler ce qu'il y avait d'énergie ardente et d'aimables qualités dans son caractère ; de piété solide et généreuse dans son cœur ; de distinction et de noble simplicité dans toute sa

personne ; d'espérances de succès pour lui dans le monde où tout lui promettait un brillant avenir.

Il me tarde d'arriver à sa vocation.

Il y a dans la vie un moment où tout jeune homme sérieux cherche à s'orienter, se demandant ce qu'il doit faire et quel chemin pourra le conduire plus sûrement à sa destinée. Moment solennel, où vont se fixer, pour le bonheur ou pour le malheur de sa vie, ses affections jusque là flottantes! Moment décisif, que la famille et la religion entourent de leurs sollicitudes les plus inquiètes et de leurs conseils les plus sympathiques.

Le plus souvent, le jeune homme se décide à demeurer dans la condition de sa famille, pour en continuer les traditions de travail et de vertu, et généralement c'est le meilleur parti à prendre, à moins que Dieu, par des indications manifestes, ne demande davantage.

Or, Dieu demandait davantage au cœur du jeune Édouard Dubar. Ce noble cœur essayait du monde dans ce qu'il a de plus honnête et de plus légitime ; et le monde ne répondait pas à ses aspirations. Le monde, ce n'est donc que cela ! se disait-il, et il y trouvait le vide. Il essayait de la vie de famille dans ce qu'elle a de plus pur, de plus doux, de plus souriant ; et la vie de famille si heureuse pourtant, vous le savez, ne suffisait pas à ses divines ardeurs.

Une voix mytérieuse lui disait : Plus haut, cherche plus haut ta destinée ! Il pensa donc au sacerdoce.

Ici, mes frères, une émotion remplit mon cœur d'évêque et se presse sur mes lèvres ; laissez-moi vous la communiquer. Pourquoi notre beau diocèse, si chrétien et si généreux, manque-t-il de vocations ecclésiastiques ? Pourquoi, lorsque notre moisson est mûre et si abondante ne trouvons-nous pas assez d'ouvriers ? Ne pouvons-nous pas penser que Dieu doit proportionner aux besoins de son Église les vocations sacerdotales, mais que plusieurs ne répondent pas à l'appel de Dieu. Sans doute, se vouer au sacerdoce, c'est renoncer à des joies légitimes ; c'est se faire une vie qui n'est pas du monde ; c'est choisir de préférence le sacrifice et le renoncement. Jeunes gens chrétiens, auriez-vous peur du sacrifice et du renoncement ? Imitez bien plutôt, si Dieu vous appelle, la fidélité du noble cœur que vous admirez aujourd'hui.

Nous vîmes donc arriver au séminaire Édouard Dubar dans tout l'éclat de la jeunesse. A son regard limpide et franc, à ses traits accentués, à son énergie de volonté, aux élans de son zèle ardent,

à son amour du sacrifice, ses supérieurs avaient bien prévu qu'il serait pour le peuple de Dieu une lumière ardente et luisante. *Lucerna ardens et lucens.*

Pendant deux ans, il fut au séminaire le modèle et l'ami de ses pieux condisciples ; quelques mois encore et il allait prendre place dans les rangs de notre clergé. Mais la voix mystérieuse se faisait entendre de nouveau, et elle disait encore : plus haut, cherche plus haut ta destinée ! Il lui fallait : la vie religieuse avec ses dévoûments continus et ses sacrifices parfaits.

Le caractère militant de la Compagnie de Jésus, de cette Compagnie qui, selon le vœu suprême de son saint fondateur, lui-même ancien soldat, a été combattue partout, toujours et en tout, ce caractère devait tenter l'âme héroïque de notre jeune séminariste. Il veut donc être Jésuite. Les longues années du noviciat et du scolasticat ne font qu'affermir sa vocation et développer ses aptitudes remarquables. Enfin il est ordonné prêtre à l'âge de trente-quatre ans.

Le Jésuite est destiné ou au professorat ou à la prédication, ou aux Missions. C'est aux Missions, à ce poste d'honneur, qu'aspire le nouveau prêtre ; c'est à cette vie laborieuse et rude qu'il se sent appelé. Ses vœux vont être exaucés. Le missionnaire est prêt, et aux premières joies de son sacerdoce succède bientôt son départ pour la Mission de Chine.

II.

LA permanence de la vie apostolique dans l'Église catholique est un de ses caractères divins et de ses devoirs les plus sacrés.

Les profanes nous disent quelquefois : A quoi bon tous ces sacrifices d'hommes et d'argent pour l'évangélisation des infidèles et la propagation de la foi chez les peuples barbares ? N'y-a-t-il pas parmi nous assez d'âmes à convertir et à sauver ?

Oui, sans doute, et malheureusement, il y a parmi nous beaucoup d'âmes à convertir. Mais si elles se perdent, c'est qu'elles ne veulent pas profiter des moyens de salut qui leur sont proposés. Il y a des nations moins heureuses, chez lesquelles n'est point encore établi le règne de Jésus-Christ. Assises dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, elles attendent qu'on aille leur porter la lumière et la vie. C'est ce que fait la sainte Église, selon l'ordre du Seigneur.

Avant de remonter au Ciel, il a donné à ses disciples et à leurs

successeurs ce commandement suprême : Allez, prêchez l'Évangile à toute créature ; — enseignez toutes les nations ; — soyez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la consommation des siècles.

Cet ordre, l'Église ne peut l'oublier; et pour l'accomplir, elle trouve toujours des apôtres qui répondent à l'appel divin, avec l'enthousiasme du zèle et l'héroïsme du dévoûment.

Saint Paul, après avoir parcouru l'Asie-Mineure, était arrivé sur le rivage de la Troade, et il hésitait de passer le détroit pour se rendre en Macédoine. La nuit suivante, il eut une vision : Un Macédonien se tenant debout devant lui le suppliait et disait : Passe en Macédoine et sauve-nous (*Actes XVI, 9*).

Ainsi en arrive-t-il au jeune prêtre que Dieu appelle aux Missions d'outremer. Ne pensez pas qu'il soit insensible aux sacrifices que cette vocation exige. Lui aussi aime son vieux père, sa tendre mère, ses frères et ses sœurs ; il aime le sol natal, sa patrie, ses compagnons ; il aime tout ce que le cœur d'un homme peut et doit aimer ; douloureuse sera la séparation et la rupture sanglante. Mais un amour supérieur l'emporte. A lui aussi une voix s'est fait entendre dans le silence de la prière, et dans la solitude des nuits : *Transiens adjuva nos !* Passe la mer et viens nous sauver ! C'est la voix du sang divin qui veut être appliqué partout, c'est la voix d'une âme en détresse qui réclame le salut.

Pars donc, apôtre du Christ ! que la mer te soit propice et les vents favorables ; que la tempête retienne captives ses redoutables fureurs ! Mais hélas ! on a remarqué souvent que le démon des tempêtes aime à les déchaîner contre les missionnaires dont il redoute l'influence ; et le nôtre en subira toutes les horreurs.

N'importe ! malgré les périls de la mer et les périls plus grands de la terre, il arrive en sa lointaine Mission, dans l'extrême-Orient. Là son zèle peut enfin se déployer tout entier ; son âme ardente trouve à se dépenser surabondamment. Ni les difficultés d'un idiôme inconnu, ni la résistance intéressée chez les prêtres des idoles, ni l'orgueil d'une fausse science chez les lettrés, ni la dégradation immonde chez le peuple idolâtre, rien ne peut déconcerter son courage.

Comment vous dire le nombre des enfants en danger de mort baptisés par ses mains : des orphelins qu'il a secourus, des adultes qu'il a convertis à la foi, des faibles qu'il a soutenus, des forts qu'il

a encouragés. Nous espérons bien qu'une notice historique vous donnera quelque jour le récit détaillé de tous les efforts et de tous les succès de son zèle apostolique. Si grandes sont les qualités qui le distinguent, qu'après quatre ans à peine de sacerdoce il est promu à l'épiscopat et préconisé évêque de Canathe, Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est.*

Partout l'épiscopat est une charge, redoutable, remplie de sollicitudes et d'angoisses. S'il est tel parmi nous, au milieu des consolations et des ressources qui surabondent, que doit-il être dans les Missions ?

Là, dans la pauvre cabane qui lui sert de palais, l'évêque est de tous les missionnaires le plus à la peine ; et s'il a sur eux quelque avantage, c'est d'être plus en butte aux tracasseries d'une administration cupide et arbitraire, aux privations de tout genre et aux périls de la persécution.

Il en est ainsi surtout en Chine, dans cette civilisation usée et décrépite, pire que l'état sauvage ; où le pouvoir ne prévoit rien, si ce n'est peut-être la violence et l'injustice dont les chrétiens sont constamment victimes, malgré les promesses et les traités.

Les feuilles publiques vous ont dit les horreurs qui, dans ces derniers temps, ont désolé ces malheureuses contrées : tous les fléaux ensemble : l'invasion des brigands, organisés en une armée immense et portant partout la dévastation et la mort ; la sécheresse de deux années frappant d'une stérilité complète plusieurs provinces, et, par suite, la famine et la peste achevant l'œuvre des persécutions et des brigands.

Notre saint Évêque va-t-il se réserver pour des temps meilleurs, laisser à des subalternes les dangers à courir, les soins à donner aux pestiférés, les consolations à porter aux mourants? Non, non, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ! Que les ministres hérétiques, que le colporteur biblique respectent le cordon sanitaire, et se retirent en lieu sûr : aux précautions qu'ils prennent et à leur fuite précipitée, on reconnaît le mercenaire qui s'enfuit à l'approche du loup. Mais ici c'est le vrai pasteur : il voit tomber à ses côtés plusieurs de ses prêtres, il se multiplie pour les remplacer, pour nourrir les affamés, pour soigner les malades et administrer les mourants. Il n'en peut plus ; il est frappé lui-même ; il va mourir.

Le voyez-vous étendu sur sa pauvre couche, si tant est qu'il ait une couche ; une fièvre brûlante le dévore, ses yeux cherchent au loin

Rome et la France, ces deux patries de la terre, et plus encore la patrie du ciel. Son cœur pense à sa famille absente, il prie pour ses frères et sœurs, pour leurs enfants et leurs petits enfants; il pense surtout à sa famille spirituelle, au troupeau pour lequel il donne sa vie. O Dieu! s'écrie-t-il, que ma mort soit pour ce peuple un principe de vie! Et je mourrai content! O mort, si pleine d'espérance, sois l'objet de nos désirs! O vie, si pleine d'édification et de sacrifices, sois notre modèle!

III.

MAIS il ne faut pas, mes frères, nous arrêter à des émotions stériles. Du sein de la mort, le défunt nous parle par ses exemples; et que dit-il?

Il nous dit le prix des âmes et l'importance de la grande affaire du salut. Pour sauver les âmes, le fils de Dieu s'est sacrifié lui-même et il a laissé à son Église son esprit de zèle et de sacrifice. Depuis dix-huit siècles, l'Église n'a point failli à sa mission; et de nos jours, plus que jamais, son amour de l'apostolat produit des œuvres admirables:

Œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des écoles d'Orient, des affamés de l'Inde et de la Chine pour soutenir les chrétiens des Missions et convertir les infidèles.

Œuvres de saint François de Sales, des conférences de saint Vincent de Paul, des cercles catholiques, œuvres de tout nom et de toute forme, pour ranimer la foi parmi nous et étendre sa nécessaire influence.

Par toutes ces œuvres de zèle et de charité, mes frères, travaillez à sauver les âmes, à sauver chacun la vôtre. Ah! s'il y avait dans cet auditoire un seul pécheur oublieux de son salut, je lui dirais: Frère infortuné, absorbé par les affaires du temps, vous ne voulez pas vous occuper de votre éternité! Mais voyez: Voici l'un des vôtres que vous avez connu, qui pouvait être heureux parmi les siens: Il a tout quitté, tout sacrifié, il s'est sacrifié lui-même pour le salut des âmes; et vous ne feriez rien pour sauver la vôtre! Entendez ce qu'il vous dit du fond de sa tombe: laissez là vos folles passions, vos mauvais plaisirs, vos bagatelles mondaines. Sauvez les âmes! Sauvez votre âme.

Defunctus adhuc loquitur, le défunt parle encore; et que dit-il? Que le sacrifice est dans l'essence même de la vie chrétienne.

Le Sauveur le déclare expressément : Quiconque refuse de prendre sa croix pour marcher à ma suite, ne peut pas être de mes disciples, quiconque veut me suivre, qu'il prenne sa croix tous les jours. Hélas ! beaucoup de chrétiens oublient ces maximes divines : Ils ont peur de la mortification et l'abstinence la plus mitigée ne leur paraît faite que pour d'autres personnes et pour d'autres temps. Ils ont peur de l'épreuve et de la souffrance ; et pourtant, c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer au royaume de Dieu. De grands exemples nous sont nécessaires pour nous rappeler cet esprit de sacrifice, et notre saint Missionnaire nous les prêcha dans sa vie et dans sa mort.

Il pouvait être riche, ne rien se refuser de tout ce qui est honnête et légitime ; il s'est fait pauvre volontaire, il s'est même refusé le nécessaire. Il pouvait, au sein d'une famille honorable, goûter toutes les douceurs du foyer domestique, il a préféré renoncer à tout pour l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Au moins, mes frères, si nous n'arrivons pas à aimer, à chercher la tribulation et la souffrance, acceptons avec résignation les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. *Defunctus adhuc loquitur*, le défunt parle encore ; et que dit-il? Il nous dit que notre foi loin de se décourager, doit s'affermir, au spectacle des difficultés que rencontre la propagation de l'Evangile ; et que la mort de ses apôtres est un principe de vie.

Le Sauveur avait peu réussi, ce semble, dans sa vie évangélique. Mais il avait dit : Quand j'aurai été élevé de terre et mis en croix, j'attirerai tout à moi ; et le prince du monde, le démon, sera jeté dehors. Il en fut ainsi.

L'Église a la même destinée ; arbre planté sur le Calvaire, il ne croît et ne porte des fruits que sur un sol fécondé par les larmes, les sueurs et le sang de ses apôtres et de ses martyrs.

On l'a répété bien des fois après Tertullien : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Mais ce n'est pas seulement le martyre du sang qui féconde la terre infidèle, c'est aussi le martyre du travail et de l'épuisement, le martyre du sacrifice du bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis !

O frère bien-aimé, ô saint religieux, ô apôtre intrépide, ô Évêque modèle ! Laissez-nous, en priant pour vous, vous prier pour nous-mêmes.

Ah ! du sein du Dieu de charité où repose votre âme généreuse,

souvenez-vous du Souverain-Pontife, de Léon XIII, dont vous avez salué comme nous avec bonheur la merveilleuse élection. Souvenez-vous de la France dont vous avez pu apprécier le malheur en subissant vous-même les injustes violences de ses oppresseurs.

Souvenez-vous de votre famille, si chrétienne, où vos grands exemples laisseront à vos neveux un si bel héritage, une noblesse si pure.

Souvenez-vous de votre paroisse, où vous aimiez tant à relever par vos chants l'éclat du culte divin.

Souvenez-vous de votre ville qui vous fut si chère et qui vous garde aujourd'hui un pieux souvenir.

O Roubaix! sois fière de tes enfants! Tu es célèbre non pas seulement par tes innombrables produits qui font connaitre partout ton industrie et ton commerce; mais bien plus encore par ta foi que tes enfants portent jusqu'aux extrémités de la terre.

Des quatre prêtres de notre diocèse morts cette année dans les Missions, deux sont de cette ville.

L'un qui fut notre condisciple et notre ami, fondateur à Saïgon d'un séminaire indigène qui fait espérer pour la foi dans l'Inde et la Chine les résultats les plus féconds.

L'autre, à qui malgré notre indignité, nous donnons le nom de frère, et qui, dans l'extrême Orient, a donné sa vie pour ses brebis.

Tous deux, dissimulant sous une noble simplicité, la condition de leurs familles et l'honneur de leur nom; tous deux avec des aptitudes divines, animés du même feu, consumés du même zèle, et tombés victimes de la charité sur la terre étrangère:

O Roubaix conserve tes traditions chrétiennes! Loin de toi le journal impie, le théâtre impur, l'indifférence pratique, le lâche respect humain! Sois fidèle, quoiqu'il arrive, aux leçons de tes apôtres et de tes martyrs, afin que les enfants, concitoyens de la terre, soient tous aussi concitoyens du Ciel.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE.

Approbations I

Avant-Propos VII

CHAPITRE I. — La famille Dubar. — Naissance d'Édouard. — Le collège de Tourcoing. — Quatre ans à Roubaix. — Entrée au Grand Séminaire de Cambrai. — Vocation à la Compagnie de Jésus. — Le noviciat, la surveillance, les études. — Départ pour la Chine 1

CHAPITRE II. — Le voyage. — Tempête au Cap de Bonne-Espérance. — Séjour à *Shang-Haï*. — Arrivée au *Tché-Ly* 20

CHAPITRE III. — La province du *Tché-Ly*. — Situation géographique. — Population. — Climat. — Productions . 45

CHAPITRE IV. — Les habitants du *Tché-Ly* au physique et au moral : — Leur nourriture et leur sobriété. — Leur caractère, leurs qualités, leurs défauts. — Leurs habitations et la manière de les construire 71

CHAPITRE V. — Exploitations commerciales au *Tché-Ly*. — Industrie et produits. — Beaux-Arts. — Moyens de transport. 99

CHAPITRE VI. — Vicariat apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est*. — Épreuves des premières années. — Fin de l'Expédition Franco-Anglaise. — Stipulation en faveur du Catholicisme. — Édit de l'Empereur *Tong-Tché*. — Construction de la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang* 124

CHAPITRE VII. — Les premiers temps du père Dubar au *Tché-Ly*. — Le Choléra : dévoûment du père Dubar. — Mort du père Rabeau et de Mgr Borgniet. — Les *Pei-Lien-Kiâo* : Expédition dirigée contre eux ; rôle qu'y remplit un missionnaire ; résultats pour la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. 175

CHAPITRE VIII. — Menaces permanentes des brigands. — Fortification de *Tchang-Kia-Tchouang*. — Progrès des œuvres malgré les troubles. — Arrivée de nouveaux ouvriers.

PAGE.

— Le révérend père Dubar nommé Vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est.* — Départ de Mgr Languillat pour le *Kiang-nan.* — Projet d'une procure à *Tien-Tsin.* — Le nouvel évêque de Canathe : sa vie religieuse, son humilité, son dévoûment à l'Église et à la Compagnie de JÉSUS, sa charité, sa tendresse pour sa famille, son amour pour la France. — Le révérend père Fessard, visiteur de la Mission. — Le père Gonnet, nommé supérieur général 207

CHAPITRE IX. — Les débuts du nouveau Vicaire apostolique. — Extension de la Mission dans le Sud de la province : Achat d'une maison à *Kouang-Ping-Fou.* — Invasion des *Nien-fei.* — Pillage de la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang.* — Établissement d'une procure à *Tien-Tsin.* — Tentative de meurtre faite par des soldats impériaux sur un missionnaire ; intercession de Mgr Dubar en faveur des coupables ; proclamation officielle louant la charité des missionnaires. — Mort de Fr. Guillon, de Mgr Anouilh et de Mgr Mouly. 252

CHAPITRE X. — Mgr Dubar se rend en Europe pour prendre part au Concile. — Séjour à Roubaix. — Pendant le Concile. — Tristes nouvelles. — Emprisonnement à Marseille. — Retour au *Tché-Ly.* — Coup d'œil sur l'histoire de la Mission, de 1869-1877. — Pertes et renforts 296

CHAPITRE XI. — Obstacles à l'évangélisation de la Chine : Orgueil national, respect fanatique des traditions, — décadence morale, — tracasseries contre les chrétiens, — pauvreté du peuple. — Écueils de l'apostolat : la vivacité française. — L'ignorance de la langue, du bon ton chinois. — Les attaques inconsidérées de Confucius 337

CHAPITRE XII. — Les moyens d'évangélisation au *Tché-Ly-Sud-Est.* — Voyages apostoliques. — Résidences dans les grandes villes. — Vacances et retraite annuelle des missionnaires. — Les œuvres et les ouvriers : — Formation d'un clergé indigène, le Séminaire. — Les catéchistes. — Les médecins de la Sainte-Enfance. — Les vierges zélatrices. — L'école normale des institutrices. — Le *Kong-Chiâo* ou collège gratuit. — État de la Mission en juillet 1877. — Résultats obtenus 381

PAGE.

CHAPITRE XIII. — La famine et le typhus. — Désolation générale. — Voyage de Mgr Dubar à *Shang-Haï*. — Deuils redoublés de la Mission. — Dévoûment de l'évêque de Canathe. — Il est atteint par le fléau à *Ou-Kiâo* ; sa mort. — Dernières nouvelles de la Mission. — Funérailles solennelles de Mgr Dubar 428

PREMIER APPENDICE. — Religieux de la Compagnie de JÉSUS. — Employés au *Tché-Ly-Sud-Est*, de 1857 à 1879. 479

SECOND APPENDICE. — Oraison funèbre de Mgr Dubar, par Mgr Monnier, évêque de Lydda, Coadjuteur de son Éminence, le Cardinal-Archevêque de Cambrai. 481

GRAVURES.

Portrait de Mgr E. DUBAR, eau-forte. . . . *Frontispice*
Carte du TCHÉ-LY-SUD-EST. . . . . page 97
RÉSIDENCE DE TCHANG-KIA-TCHOUANG . . 173
TOMBEAU DE MGR DUBAR 429

ERRATA.

PAGE 21. — 3me ligne : *au lieu de :* les pères Royer et Seckinger, scolastiques, et le frère Gueniot, coadjuteur ; *lisez :* les pères Royer, Seckinger et Gueniot scolastiques.

Id. 124. — 16me ligne : *au lieu de : Nan-Tang* (Temple du Sud) ; *lisez : Pei-Tang* (Temple du Nord).

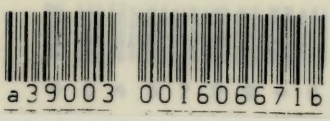
Id. 145. — 2me ligne de la note : *au lieu de :* Saint Requier, *lisez :* Saint-Riquier.

Id. 160. — 1re ligne : *au lieu de :* est, *lisez :* cet.

Id. 379. — 8me ligne : *au lieu de : planiorem, lisez : pleniorem.*

La bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001606671b

BV 3427 .D8L4 1880
LEBOUCQ, FRANCOIS XAVI
MONSEIGNEUR EDOUARD DU

CE BV 3427
.D8L4 1880
COO LEBOUCQ, FRA MONSEIGNEUR
ACC# 1046558

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 04 21 11 3